

**Université Charles de Gaulle – Lille 3**

Thèse de doctorat

Laboratoire IRHIS

Discipline : Histoire contemporaine

Anthony Darthoit

**Sociabilités et imaginaires coloniaux dans le Nord de 1880 à 1918.**

**Volume II**

Thèse dirigée par Monsieur Jean-François Chanet, Professeur d'histoire contemporaine,  
Co-encadrée par Madame Isabelle Surun, Maître de Conférence HDR en histoire contemporaine

Soutenue le 3 juin 2014

**Jury :**

Monsieur Jean-François Chanet, Professeur, Institut d'Études Politiques de Paris

Madame Isabelle Surun, Maître de Conférence HDR, Université Charles de Gaulle – Lille 3

Monsieur Sylvain Venayre, Professeur, Université de Grenoble II

Madame Sophie Dulucq, Professeur, Université de Toulouse Le Mirail

Madame Parsis-Barubé, Maître de Conférence HDR, Université Charles de Gaulle – Lille 3

## **Livre II : Le développement des imaginaires coloniaux dans le Nord : production et circulation des représentations de l'ailleurs et de l'autre**

La question du développement des imaginaires coloniaux rejoint celle du lien entre l'individu et la société, car elle pose la question de l'articulation entre les représentations personnelles et les représentations collectives. Ainsi, les imaginaires individuels se créeraient dans l'environnement des représentations collectives, en actionnant l'opposition individu-société. L'historien Norbert Elias démontre, dans *La société des individus*<sup>1</sup>, que la notion d'individu se rapporte à l'être humain isolé, alors que la notion de société renferme deux réalités distinctes et opposées. La première, qui définit la société comme une juxtaposition d'êtres humains, en exclut toute idée de structuration. La seconde, en revanche, définit la société comme un objet structuré existant au-delà de l'être humain. Individu et société forment donc un couple antagoniste, et la définition de la société s'appuie, ou non, sur l'existence des individus.

Dans son livre *L'imaginaire quotidien au XIX<sup>e</sup> siècle*, l'historien Guy Thuillier reprend l'idée que l'individu isolé n'existe pas, qu'il est toujours mis en situation, c'est-à-dire qu'il appartient à un système défini comme « la configuration dynamique d'éléments de toutes natures en interaction proche ou lointaine », et que les agents de ce système sont tous constituants<sup>2</sup>. Dans ce système, nous retrouvons les individus, les objets, les décors et les « phénomènes abstraits » dont fait partie l'imaginaire. En ce qui concerne les individus, notre compréhension de leur(s) rôle(s) à l'intérieur d'un système semble souvent délicate. Cette analyse apparaît encore plus complexe pour les objets abstraits, comme les imaginaires, en perpétuel renouvellement, et qui tendent à influencer l'ensemble des individus, le groupe.

Le psychanalyste Didier Anzieu<sup>3</sup> définit le groupe comme une sorte d'enveloppe qui fait tenir ensemble les individus. Le groupe repose sur un ensemble de règlements, de coutumes, de rites et d'actes ayant valeur de jurisprudence, mais aussi sur un imaginaire commun<sup>4</sup>. Toujours selon Didier Anzieu, le groupe impose une mise en commun et l'imaginaire propose une réponse idéalisée : si le groupe demande la mise en commun des énergies, des enthousiasmes, des capacités, par le moyen d'une discipline consentie, il

---

<sup>1</sup> ELIAS Norbert, *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991, 301 pages.

<sup>2</sup> THUILLIER Guy, *L'imaginaire quotidien au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Economica, 1985, 195 pages.

<sup>3</sup> ANZIEU Didier, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod, 1984, 235 pages.

<sup>4</sup> Voir aussi les travaux du psychanalyste René Kaes sur l'imaginaire et le groupe (Les théories psychanalytiques du groupe) et ses études sur la peinture, le roman, la publicité dans les représentations collectives.

développe aussi une conscience collective et des représentations communes. Dans un travail mettant en perspective imaginaires et réalités, il demeure donc nécessaire d'établir le lien entre l'espace imaginaire, ce que le groupe établit ou accepte comme représentation d'une réalité, et la réalité elle-même. À un autre niveau, il serait même possible d'étudier la progression du groupe par la mise en commun de ces représentations subjectives.

L'imaginaire fait partie des phénomènes culturels et prend évidemment dans ce sujet une dimension collective. Toutefois, il apparaît délicat d'évoquer la construction d'un imaginaire colonial, né d'une culture coloniale définie comme insaisissable dans notre introduction, il semble plus aisé de parler d'un imaginaire enrichi de nouveaux champs, ceux de l'exploration puis de la conquête, ceux de « l'ailleurs », de l'altérité, mais aussi de la prise de possession de territoire par un groupe développant un projet à la fois politique et économique. Même dans le cas où ces questions échappent à une partie de la population, faute d'instruction ou d'accès à l'information, voire faute d'intérêt, elles intègrent tout de même l'imaginaire collectif de manière plus ou moins directe. Le monde ouvrier enrichit, par exemple, son imaginaire de nouvelles représentations, sans participer aux réflexions qu'elles génèrent dans d'autres milieux.

Ainsi, même si l'expansion coloniale semble éloignée des préoccupations quotidiennes de l'ouvrier du Nord, elle devient un nouvel agent de la culture locale, définissant de nouvelles valeurs, de nouvelles normes, et même une nouvelle vision du monde, ne transformant pas radicalement la société étudiée, qui pourtant s'en imprègne. On observe donc des interactions entre les différentes composantes de la société, ce que Guy Thuillier nomme des liaisons. Il précise donc, en abordant la question de l'imaginaire, que :

« L'imaginaire n'est ni l'absurde, ni le confus ni l'inachevé, ni l'irrationnel... Chaque fois que l'on a à faire avec les mentalités, les manières de penser et de vivre, il faut soupçonner ce qui peut revenir à l'imaginaire et qui n'est ni dans les chiffres, ni dans les faits, qui ne sont que des résultats, mais dans les procédures, les hésitations, le mal conçu qui échoue, le prétendu incompréhensible»<sup>5</sup>.

L'imaginaire dessine un rapport de l'être au monde, mais aussi du groupe au monde. Notion plastique et fuyante, selon l'écrivain et professeur de littérature Jean-François Chassay, l'imaginaire « ce n'est pas l'imagination, ce n'est pas l'image, ni l'imaginatif, l'imagé, l'imagerie, l'imaginable, c'est cela tout en même temps »<sup>6</sup>. L'imaginaire s'appuie sur un ensemble d'images et de signes, d'objets, dont la portée et la cohérence varient et dont les limites sont sans cesse à redéfinir, poursuit-il, et qui s'inscrivent au cœur de notre rapport au

---

<sup>5</sup> THUILLIER, *op. cit.* : p.14.

<sup>6</sup> CHASSAY Jean-François, GERVAIS Bernard (dir.), *Les lieux de l'imaginaire*, Montréal, Liber, 2002, p. 11.

monde et de la confrontation de l'individu au réel. L'imaginaire ne concerne donc pas exclusivement des objets sans réalité, qui n'existent que dans l'imagination, mais construit un rapport entre l'individu et une réalité, un rapport qui s'enrichit sans cesse, selon le philosophe Jean-Marie Schaeffer, pour donner à l'imaginaire une véritable fonction cognitive<sup>7</sup>

Ces propos rapportés à notre objet de recherche définissent des imaginaires coloniaux, voire des imaginaires de la colonisation, comme une construction mentale rêvée et fantasmée de la réalité, mais aussi comme un moyen de comprendre un objet, c'est-à-dire la possibilité de l'appréhender et de s'en faire une image plus ou moins proche de la réalité. Cependant, il est nécessaire de comprendre le lien entre la construction des représentations et la réalité des pratiques, surtout lorsque l'espace intervient comme un élément de difficulté supplémentaire dans la compréhension d'un objet. Ce risque de distorsion entre histoire des représentations et compréhension des réalités est l'un des thèmes développé par Roger Chartier dans son livre *Au bord de la falaise*<sup>8</sup>. La complexité de l'approche des représentations réside dans la fiabilité de ces dernières dans la reconstruction de réalités passées.

Une autre difficulté reste de comprendre la formation de ces imaginaires dans les milieux instruits, ayant accès à l'éducation et aux études, aux lecteurs de la presse, aux participants aux débats publics, et dans d'autres milieux dont les membres n'ont pas eu accès à une éducation poussée, n'ont pas développé les mêmes capacités d'analyse, et forgent leur représentation du fait impérial à travers les vecteurs disponibles pour le plus grand nombre, l'imagerie publicitaire, les chansons de carnaval ou les sections coloniales des expositions universelles. En admettant que toutes les classes de la société reçoivent ces informations, il faudrait encore distinguer divers niveaux d'analyse en fonction de l'éducation reçue et des grilles de lecture que les différents groupes ont à leur disposition. Par exemple, la littérature coloniale participe à la construction de l'imaginaire des individus, mais cette dernière n'est pas uniforme et dépend de la réception et des capacités de conceptualisation. Le terme de littérature coloniale pose d'ailleurs question. En effet, selon la définition acceptée de littérature coloniale, nous intégrons tel ou tel écrit dans la formation des représentations individuelles et collectives du monde colonial.

---

<sup>7</sup> SCHAEFFER Jean-Marie, « Représentations, imitation, fiction : de la fonction cognitive de l'imagination », in CHASSAY Jean-Marie et GERVAIS Bernard (dir.), *op. cit.* : p. 15-32.

<sup>8</sup> CHARTIER Roger, *Au bord de la falaise. L'histoire, entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, 287 pages.



Jean-Marc Moura, spécialiste de la littérature coloniale et postcoloniale, propose trois acceptions de la littérature coloniale<sup>9</sup>. L'acception qu'il qualifie de thématique donne à la littérature coloniale un aspect documentaire et lui accorde une visée scientifique que ne possède pas la littérature d'évasion ou exotique. L'acception idéologique fait de la littérature coloniale une littérature colonialiste, un outil de propagande. Une troisième acception dite sociologique fait de la littérature coloniale un produit des colons, groupe social qui se distingue des voyageurs. Une littérature coloniale actrice de l'imaginaire pose la question de son instrumentalisation en vue de demander l'adhésion du plus grand nombre au projet colonial. L'exemple de la littérature pour enfants apporte un éclairage à cette question.

Le professeur de littérature Bernard Jahier pose la question de l'apologie de la politique coloniale française dans la littérature pour enfants avant entre 1871 et 1914<sup>10</sup>. Il remarque que celle-ci, privilégie principalement le thème de la mission civilisatrice de la France tout en exaltant les thèmes patriotiques activés par le souvenir de la défaite de 1871. De ce fait, la littérature pour la jeunesse ne relaie pas les polémiques qui agitent les milieux politiques dans les années 1880, polémiques opposant deux visions de l'expansion coloniale, l'une la considérant comme une forme de revanche et l'autre comme un abandon honteux de l'idéal patriotique. La littérature pour enfants fait de l'expansion coloniale une réalité indissociable de la construction de l'imaginaire de la nation et de l'identité du pays. La conquête coloniale doit permettre à la jeunesse de satisfaire son goût pour l'aventure tout en développant son patriotisme. Du rêve de grandeur retrouvée et de revanche, à la réalité de l'expansion coloniale, la construction mentale de la plus grande France rejoint l'imaginaire de la nation et en propose une évolution. Par exemple, tout en construisant l'empire, la France, en assumant sa mission civilisatrice, se doit d'apporter l'héritage des Lumières ainsi que les innovations scientifiques et techniques liées à l'idée de progrès.

En admettant l'hypothèse selon laquelle la politique coloniale aurait produit des changements dans la société française, nous pouvons nous inspirer des propos de l'historien Marcel Gillet<sup>11</sup> concernant l'étude des changements sociaux dans la région du Nord, qu'il appréhende selon trois niveaux : le changement réel, le changement vécu et le discours sur le changement. De la même manière, si nous considérons que le fait impérial a été l'occasion de

---

<sup>9</sup> MOURA Jean-Marc, « Littérature coloniale et exotisme : examen d'une opposition de la théorie littéraire coloniale » in *Regards sur les littératures coloniales. Tome 1 : Afrique francophone*, Paris, L'Harmattan, 1999, p 21-39.

<sup>10</sup> JAHIER Bernard, « L'apologie de la politique coloniale dans la littérature pour la jeunesse avant 1914 : un soutien sans limites », *Strenae*, 2012.  
[www.strenae.revues](http://www.strenae.revues)

<sup>11</sup> GILLET Marcel, « Imaginaire collectif et identité régionale », *Revue du Nord*, numéro 253, juin 1982, p. 271-282.

changements dans le Nord, nous pouvons reprendre la même approche en nous concentrant plus particulièrement dans cette partie de notre étude sur le discours sur le changement, qui permet l'étude de la réception du discours colonial, en considérant que le changement vécu est aussi un changement réel et que le discours sur le changement entraîne des effets sur les pratiques.

Une réflexion sur l'imaginaire colonial dans le Nord ne s'appuie en effet pas sur l'étude des changements réels, définis comme une histoire factuelle de la conquête, mais s'attache toutefois à étudier la réalité des modifications économiques, culturelles et sociales produites par le fait impérial dans le Nord. D'autre part, cette réflexion s'inspire de la perception régionale d'une politique nationale menée hors des frontières et sur les discours qui en résultent. Derrière le terme « discours », nous entendons bien sûr l'écrit, mais, dans la perspective de travailler sur l'imaginaire, il paraît nécessaire d'élargir le champ des sources à étudier, notamment à l'imagerie, dont l'écrivain Champfleury disait en 1869 :

« L'imagerie populaire, par cela qu'elle plut longtemps au peuple, dévoile la nature du peuple. Dans ces estampes, on surprend ses croyances religieuses et politiques, son esprit gaulois, son sentiment amoureux... De l'imagerie découlent encore divers enseignements historiques ; et, si on ne juge pas digne de faire entrer, même au dernier rang, l'image dans l'histoire des arts, elle tiendra sa place au premier dans l'histoire des mœurs »<sup>12</sup>.

La question de l'imaginaire national enrichi par des représentations ultramarines rejoint celle des acteurs de leur circulation. Parmi ces acteurs locaux, l'industriel Victor Vaissier, dans le but d'assurer le succès commercial de son entreprise, développe une stratégie de communication qui le conduit à construire, au sens propre comme au sens figuré, un univers teinté d'orientalisme et de références coloniales. Une autre question concerne les lieux de réception des représentations de l'ailleurs et de construction de l'imaginaire colonial. Nous avons déjà développé le cas du Musée commercial et colonial comme l'outil d'un processus de développement des ambitions économiques du patronat local. S'adressant au plus grand nombre, les expositions, lorsqu'elles proposent des sections coloniales, deviennent à la fois instrument de propagande et de représentation de l'ailleurs et de l'autre. Dans la construction/variation de l'imaginaire des gens du Nord, le village sénégalais apparaît comme un dispositif, certes très imparfait, de construction de l'altérité. Enfin, territoires des possibles, les espaces coloniaux sont bien souvent perçus, dans le Nord comme dans d'autres régions françaises, au travers des récits de conquête, qui opposent soldats français aux indigènes.

---

<sup>12</sup> CHAMPFLEURY, *Histoire de l'imagerie populaire*, reimp en fac simulé de, Paris, E. Dentu, 1869, 312 pages.

D'ennemis, les indigènes changent de statut au cours de la Première Guerre mondiale pour combattre le barbare redouté mais attendu depuis 1871, l'Allemand.

## Chapitre IV : L'utilisation de l'image de l'autre en situation impériale : un jeu entre imaginaires individuels et collectifs

Aboutissant à l'organisation d'une exposition, accueillie à l'Université libre de Bruxelles et dans le grand hall de l'hôtel de ville de Lille (octobre-novembre 1996), doublée d'un colloque, le programme « Miroirs d'Empires », développé par l'ACHAC, portait sur l'histoire des mentalités coloniales françaises et belges et les mythes développés et entretenus par la propagande coloniale, en particulier celle basée sur l'utilisation de l'image<sup>13</sup>. Ce travail sur l'iconographie coloniale pose différentes questions. Comment ces images fonctionnent-elles ? Que montrent-elles des rapports colonisés-colonisateurs ? Surtout, ce qui nous intéresse particulièrement, en quoi sont-elles à la source d'un inconscient collectif développé jusqu'à nos jours dans les esprits européens ? Le programme Miroirs d'Empires montre la force de l'image dans la construction des représentations, à la fois individuelles et collectives. Or, au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, profitant à la fois de la nécessité de promouvoir la production industrielle et des progrès techniques, l'image tend à se diffuser de plus en plus largement.

En effet, la révolution industrielle entraîne le développement des consommations de produits transformés, par exemple la chicorée, et ouvre de nouveaux marchés avec, en parallèle, une augmentation de la concurrence, qui nécessite de faire ce qu'on appelait de la « réclame ». Alors que pendant longtemps, pour la chicorée par exemple, seuls les paquets en eux-mêmes remplissent une fonction promotionnelle, de petites images font leur apparition comme support publicitaire peu onéreux et facilement exploitable. La diffusion de ces images relève de l'utilisation d'une technique contemporaine de la révolution industrielle, la chromolithographie.

La chromolithographie est un procédé de reproduction introduit en France en 1837 par Godefroy Engelmann (1788-1839)<sup>14</sup>. Ce procédé consiste à reproduire un dessin sur une pierre calcaire aux grains très fins à l'aide de crayons gras ou d'encre. Ensuite, la surface est recouverte d'un mélange d'acide nitrique et de gomme arabique : les parties non dessinées deviennent hydrophiles alors que le dessin s'inscrit dans la pierre. Avant le passage sous la presse, il suffit de mouiller la pierre et de l'enduire d'encre à l'aide d'un rouleau pour obtenir une image et la reproduire. Pour réaliser une chromolithographie polychrome, il est nécessaire

---

<sup>13</sup> [www.ACHAC.org](http://www.ACHAC.org).

<sup>14</sup> SOLER Magali, *La maison de la chicorée, un patrimoine industriel, les chromolithographies*, mémoire de master 1, sous la direction de Jean-François Eck, Université de Lille 3, 2005, 95 pages.

de réaliser autant de pierres qu'il y a de couleurs et de faire passer le papier sous chacune de ces pierres. Ce procédé permet d'augmenter considérablement les tirages couleur sur papier, et surtout d'en réduire les coûts de fabrication.

Aristide Boucicaut, directeur du grand magasin parisien Le Bon Marché, est le premier commerçant à avoir utilisé ces chromolithographies. Tous les jeudis, il fait offrir des images publicitaires aux enfants pour chaque achat, ce qui contribue à fidéliser la clientèle, les parents devant retourner au même magasin pour poursuivre la collection. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, chaque vignette publicitaire peut être tirée entre 100 000 et 400 000 exemplaires. Certaines forment des séries, d'autres racontent des histoires, dont chaque vignette expose un épisode. Cependant, ces vignettes constituent un vecteur important de la construction des imaginaires coloniaux, comme l'explique le témoignage d'Hubert Crespel publié en 1951 dans la revue *Fleur Bleue* :

« [...] nous pouvions regarder et écouter... car son savoir et son imagination nous entraînaient dans un extraordinaire voyage au cours duquel nous étai<sup>15</sup>ent révélées les villes, les provinces, les pays que des personnages pleins de mystères, malgré leur naïveté, nous laissaient entrevoir. C'est ainsi que, tout jeunes, nous découvri<sup>15</sup>mes l'Inde, sous la figure inquiétante du Fil au Boudha... Parfois, nous partions à la recherche des temps perdus. L'histoire, et surtout la petite histoire, sortait des cartons poussiéreux [...] »<sup>15</sup>.

L'exemple de l'album *Notre Congo*, édité pour la marque « Superchocolat Jacques » en Belgique en 1948, montre l'utilisation de l'image destinée aux enfants comme outil de promotion du Congo Belge :

« [...] respectueusement dédié à tous ceux qui, depuis plus de cinquante ans, se sont efforcés de faire vraies les paroles de Vers l'Avenir. Cet album [est] donc un hommage à tous les coloniaux, aussi bien aux pionniers héroïques qu'à la multitude des idéalistes et des aventureux qui ont fait du Congo ce qu'il est maintenant : une grande œuvre dont la Belgique a lieu d'être fière »<sup>16</sup>.

L'iconographie française, tout comme l'iconographie belge, développe le culte des héros fondateurs de l'épopée coloniale : en France, Brazza, Marchand ou Lyautey, en Belgique, Stanley, Dhanis ou Bodson. Parés de toutes les vertus, intelligence, courage, esprit de progrès, ils sont visionnaires et s'opposent aux indigènes, fourbes, cruels et intellectuellement limités, aveuglé par l'Islam ou le paganisme.

L'imagerie défend la perspective de l'inégalité raciale, aussi bien en France qu'en Belgique. Cette inégalité s'appuie sur la hiérarchie des races, largement admises jusqu'au

---

<sup>15</sup> CRESPEL Hubert, « L'amateur de vignettes », *Fleur Bleue*, numéro 14, avril 1951, p. 135-139.

<sup>16</sup> Album *Notre Congo*, Superchocolat Jacques, 1948. (Collection de l'auteur).

début du XX<sup>e</sup> siècle, hypothèse relayée par le développement de l'anthropologie physique. Entre théories raciales et universalisme des lumières, la propagande coloniale opte en France pour la diffusion de la caricature. En effet, durant la conquête, l'image montre la plupart du temps les colonisés en situation d'infériorité face aux colonisateurs, relégués dans des rôles subalternes comme celui du porteur. L'inégalité des races fait partie du bagage idéologique de la colonisation et se transmet aisément par l'image.

Les thèmes des chansons populaires couvrent l'ensemble des pratiques sociales, professionnelles, politiques et culturelles de l'ouvrier. L'outre-mer devient un thème parmi d'autres qui enrichit ses références culturelles. L'exemple de la chanson patoisante illustre bien l'influence de l'empire dans l'identité ouvrière locale, proposant une variation des références en intégrant le quotidien de l'ouvrier. Parmi les grands thèmes de prédilection, nous trouvons tout ce qui se rapproche du divertissement et de la célébration de l'amitié, le cabaret, la boisson, mais aussi des sujets plus graves exprimant les malheurs de l'ouvrier, chômage ou pénibilité du travail, ivrognerie, criminalité et prostitution. Ancrée dans les réalités socio-professionnelles des ouvriers, elle s'enrichit pourtant d'autres thèmes à caractère patriotiques, comme l'exaltation de la nation, de la petite patrie, l'attente de la revanche et la mobilisation nationale, notamment autour du développement des bataillons scolaires et des sociétés de gymnastiques, mais aussi en relatant l'expérience vécue du service militaire. D'autre part, la conquête coloniale intègre le corpus des chansons populaires, en proposant la transmission de l'expérience vécue aux colonies.

Alain Ruscio exprime dans *Que la France était belle au temps des colonies*<sup>17</sup> sa conviction que le développement en France de l'idée coloniale doit beaucoup à la chanson populaire qui complète les dispositifs de promotion de l'empire mis à disposition du plus grand nombre : images, articles de presse, récits, expositions... Il évoque au niveau national un projet orchestré par le Parti colonial d'utiliser la chanson, moyen d'expression exceptionnellement populaire, pour véhiculer une vision de la plus grande France et plus tard de son maintien. Les chansons populaires du nord n'entrent pas dans ce cadre, même si, pour reprendre l'expression de l'auteur, dans le Nord comme ailleurs en France, le terreau est fertile. Spontanée en sans liens avec des instances du parti colonial, elles reflètent les sentiments patriotiques des gens du Nord.

De nombreuses imprimeries s'ouvrent dans les quartiers ouvriers à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle afin de répondre aux besoins des sociétés de carnaval, en éditent les

---

<sup>17</sup> RUSCIO Alain, *Que la France était belle au temps de colonies. Anthologie de chansons coloniales et exotiques françaises*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, 517 pages.

feuilles volantes, qui permettent une diffusion rapide et à moindre coût de leurs textes en assurant le passage d'une culture orale à une culture écrite. Outre la vente à l'occasion des carnivals ou des concours de poésie, la distribution des chansons est assurée par les kiosques à journaux, où les chansons les plus connues restent jusqu'à une année à la disposition du public. De même, des libraires spécialisés vendent les imprimés. D'autres lieux de vente informels apparaissent, librairie-estaminet ou coiffure-librairie.

Inspirant les chansonniers du Nord et s'appuyant largement sur l'imagerie publicitaire, la savonnerie Vaissier révèle une histoire particulièrement passionnante, car elle montre la manière dont l'appropriation d'une nouvelle identité permet de jouer avec l'imaginaire collectif, dans le but d'assurer la réussite d'une entreprise commerciale.

Notons tout de même que la réussite de Victor Vaissier s'appuie largement sur des nouvelles considérations développées grâce à la mise en place de politiques hygiénistes, qui font varier les normes, en proposant de nouvelles références sociales et un nouveau construit de l'image de soi. Mais surtout, la stratégie de communication mise en place par Vaissier se révèle particulièrement efficace et contribue à la circulation de représentations coloniales, à la fois au niveau local et national. Promoteur d'un nouveau mode de communication qui préfigure les principes du marketing, Vaissier, jouant lui-même le rôle du roi Makoko lors de la cavalcade qu'il organise en 1887 et en faisant bâtir son Palais du Congo, contribue en personne à la construction des imaginaires coloniaux, teintés d'orientalisme. Enfin, si le Savon du Congo, notamment par l'œuvre poétique à laquelle il a donné naissance, ne résiste pas à la tentation de « blanchir la peau des Noirs », la publicité se laisse dans le Nord séduire par la personnalité de l'Afro-Américain et le succès du théâtre *Blackface*, dont la représentation introduit des modifications de l'image de l'homme noir.

### **A/ Du développement de l'hygiène individuelle à la représentation de l'autre : le Savon du Congo**

La maison Vaissier est fondée à Roubaix en 1869 par Antoine Vaissier sous le nom de Savonnerie des nations. L'entreprise produit au départ du savon à usage industriel destiné au lavage des laines. Antoine Vaissier la cède à ses trois fils, qui l'exploitent sous la raison sociale Savonnerie Vaissier Frères. En 1883, la savonnerie prend le nom de Savonnerie du Congo en référence à son produit phare, le Savon du Congo. C'est le signal d'un changement important, qui transforme une savonnerie prospère mais sans identité affirmée, en firme d'ampleur internationale. Ce changement s'appuie notamment sur une stratégie de

communication moderne mise en place à l'initiative de l'un des trois fils d'Antoine Vaissier, Victor Vaissier (1851-1923).

En 1888, la savonnerie devient sa propriété exclusive et de 1883 à 1905, le chiffre d'affaire progresse constamment. En 1880, l'entreprise produit sept cents à mille savons par jour, alors qu'en 1887, la production journalière de savons des Princes du Congo atteint, quarante-cinq à cinquante mille exemplaires<sup>18</sup>. Victor Vaissier, qui possède déjà des succursales en France et à l'étranger ouvre, en 1904, un important magasin à Paris. Il fait partie des comités des expositions universelles de Paris en 1900 et de Liège en 1905, ce qui montre la dimension qu'il a acquise en un quart de siècle.

Ce succès s'appuie sur l'évolution du rapport à l'hygiène et au corps mais aussi sur le développement d'une forme de publicité tout à fait originale, qui s'appuie à la fois sur l'image et le texte, et définit une identité particulière aux différents de la savonnerie Vaissier, une identité en rapport avec la construction de l'empire. D'autre part, Vaissier, en se mettant lui-même en scène lors de la Cavalcade du Congo de 1887 participe personnellement à la construction d'un imaginaire de l'ailleurs, qui trouve son expression architecturale dans le château qu'il fait construire à proximité de son entreprise.

#### 1/ De nouvelles normes sociales et esthétiques

Le succès de Vaissier s'appuie sur ce qu'Alain Corbin désigne sous l'expression de « nouvelle alliance de la femme et de la fleur » dans son ouvrage *Le Miasme et la Jonquille*<sup>19</sup>. En développant l'idée que le XIX<sup>e</sup> siècle marque un tournant dans les perceptions olfactives avec une sensibilité accrue aux mauvaises odeurs, les représentations sociales passant par l'olfaction, il analyse ce qu'il nomme la « révolution olfactive » qui s'opère à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui s'achève avec le triomphe des théories pasteurienues à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il met en évidence le fait que l'odorat est une construction sociale qui évolue tout au long du XIX<sup>e</sup> en fonction de variations des représentations et du développement des thèses hygiénistes, avec une diffusion des élites vers, plus tard, les classes populaires. De plus, à la fin XIX<sup>e</sup> siècle, l'hygiène est devenue un enjeu politique favorisant

---

<sup>18</sup> BM de Lille, *Le Congo à Roubaix*, programme de la cavalcade de 1887, Danchin 6 Roubaix 1887 3.

<sup>19</sup> CORBIN Alain, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social*, Paris, Flammarion, 2008, 429 pages.



l'ouverture de bains publics, à l'heure où l'eau courante à domicile ne concerne pas encore tous les foyers : le bain et la toilette ont été associés « [...] à un certain art de vivre »<sup>20</sup>.

Or, la montée en puissance de la bourgeoisie s'accompagne d'un nouveau système de représentations et de nouveaux modèles de comportement, où l'olfaction joue un rôle déterminant comme l'exprime cet extrait d'un article de *L'Écho du Nord* :

« Les parfums ont une puissance d'évocation aussi forte et plus subtile que la musique »<sup>21</sup>

Contemporaine de cette variation des représentations, la savonnerie Vaissier fabrique des savons de ménage aromatisés aux amandes et à destination du plus grand nombre. Rapidement, Vaissier oriente son activité vers des savons « haut de gamme » parfumés pour la toilette, dont le Congo extra à médaille d'or ou d'argent, et toutes sortes de produits de parfumerie, talc, dentifrices, eaux de toilettes.

Au niveau des représentations sociales, la vision du pauvre par le « bourgeois » se structure autour de l'aversion du second pour la saleté. De ce fait, en même temps qu'il se débarrasse de la saleté, il s'éloigne du pauvre et affirme son statut. Selon des théories élaborées au XVIII<sup>e</sup> siècle et décrites par Alain Corbin dans *Le Miasme et la Jonquille*, les variations olfactives des êtres vivants résultent de la composition des humeurs, et du fonctionnement des organes. De ce fait, tout ce qui exerce une action sur l'un de ces éléments engendre une modification de l'odeur dégagée par l'individu, ce qui permet de définir « l'odeur de la race » :

« Le climat qu'il habite, les saisons qu'il éprouve, les aliments dont il se nourrit, les passions auxquelles il se livre, le genre de travail qu'il occupe, les arts qu'il exerce, la terre qu'il fouille, l'air qu'il respire, modifient différemment les humeurs qu'il assimile ainsi que celles qu'il exhale ; d'où résultent nécessairement des odeurs différentes »<sup>22</sup>.

Cette anthropologie n'établit pas le postulat de l'infériorité de certaines « races » ou groupes sociaux, mais développe plutôt l'idée de la dégénération du corps soumis au labeur et aux conditions de vie difficiles. Ces représentations permettent au voyageur de l'époque de rapprocher les populations ouvrières du Nord, travaillant de longues heures dans des ateliers surchauffés, soumises à la promiscuité de leurs logements, ne disposant pas de salles de bains, aux populations d'Afrique noire, dont les conditions de vie, notamment le régime alimentaire

---

<sup>20</sup> LANCERY Emmanuel, *Les activités sportives à Douai entre 1870 et 1945*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la direction de M. Vandebussche, 2003, p. 15.

<sup>21</sup> *L'Écho du Nord*, 1<sup>er</sup> juillet 1889.

<sup>22</sup> BRIEUDE, *Mémoires sur les odeurs que nous exhalons, considérées comme signes de santé ou de maladie*, in « Histoire et mémoire de la Société royale de médecine », tome 10, 1789.  
Cité par : CORBIN, *op. cit.* : p. 56.

et le mode de préparation des aliments, ainsi que le climat, engendrent les commentaires sur l'odeur individuelle des hommes noirs. Ainsi, le journaliste Castellani, compagnon de Marchand, parle, certes comme d'une calomnie, de l'odeur et de la peau huileuse des femmes noires, dans son livre *La femme au Congo*<sup>23</sup>.

Le progrès de l'attention portée aux odeurs, désormais inscrites dans une grille de lecture sociale, constitue donc l'événement majeur de l'histoire de l'olfaction au XIX<sup>e</sup> siècle. Le centre d'intérêt se déplace des lieux d'entassement, prison, casernes, vers ceux qui respirent la pauvreté voire la misère. L'absence d'odeur importune permet au bourgeois de se distinguer du peuple et, d'après nos deux exemples mentionnés plus haut, distinguerait la femme blanche de la femme noire, ce qui constitue d'ailleurs une position confortable pour l'Européen, puisque seul le voyageur se trouve confronté au regard des critiques des colonisés à l'image de Castellani par exemple :

« Elles [les femmes africaines] déclarent du reste, quand on leur reproche leur prétendue odeur, que nous autres Blancs, nous sentons le mort »<sup>24</sup>.

La généralisation des salles de bains, dépendant de la maîtrise de l'alimentation en eau de bonne qualité, ce sont bien sûr les classes aisées qui jouissent les premières du confort lié à l'apparition de nouvelles pratiques de propreté<sup>25</sup>. Exclusivement présente dans les logements les plus luxueux au XVIII<sup>e</sup> siècle, la salle de bains fait une apparition plus remarquée dans les intérieurs à partir de 1850. Or, les canons de l'esthétique corporelle invitent à une hygiène de plus en plus scrupuleuse. Ainsi, l'idéal aristocratique de la peau nacrée laissant percevoir la palpitation du sang bleu devient un argument à destination de la bourgeoisie. Les *Blue Vein Societies*, qui se développent dans de nombreuses villes des Etats-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle, apparaissent comme une variation de cette référence au sang bleu. Évoquées par l'historien Pap Ndiaye dans *La condition noire, essai sur une minorité française*<sup>26</sup>, ces associations rassemblent des métis au teint suffisamment clair pour qu'on pût y voir les veines sur la face interne des avant-bras. Clubs élitistes, ces lieux de sociabilité diffusent, dans les populations afro-américaines, des représentations propres à la culture européenne reprises par l'imagerie publicitaire de l'entreprise Vaissier.

La Poudre congolane, produite par la savonnerie Vaissier, garantit la blancheur du teint. Evacuant toute référence picturale à un quelconque exotisme, malgré un nom évocateur,

---

<sup>23</sup> CASTELLANI Charles, *La femme au Congo*, Paris, Flammarion, 324 pages, p. 7.

<sup>24</sup> CASTELLANI, *op. cit.* : p. 7

<sup>25</sup> MOMMESSIN Anne-Marie, *Femme à sa toilette, beauté et soins du corps à travers les âges*, Paris, Altipresse, 2002, p. 285.

<sup>26</sup> NDIAYE Pap, *La condition noire, essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Levy, 2009, p. 81.

l'emballage de la Poudre congolane met en scène des femmes au teint de nacre, habillées à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle ou dénudée dans une coquille et s'apparente à une représentation imagée de l'expression héritée de l'Ancien Régime « savonnette à vilains »<sup>27</sup> :

Emballage Poudre congolane.

(Savonnerie et parfumerie du Congo, catalogue de la Maison Vaissier, 1900)



Pourtant, la méfiance à l'égard du bain et de l'eau entraîne pendant longtemps des réticences à l'égard de l'hygiène individuelle et même une mise en garde contre le luxe de propreté, jugé particulièrement néfaste chez les femmes en couche et les malades suants, dans le discours hygiéniste dominant<sup>28</sup>. Ainsi, se plonger dans l'eau constitue dans l'imaginaire collectif un risque calculé dont il importe de moduler la durée, la température et la périodicité selon le sexe, l'âge, le tempérament, l'état de santé et la saison<sup>29</sup>. Avec le développement des politiques hygiénistes et la construction d'équipements publics, bains, piscines... le rapport à l'eau des Européens évolue pourtant, comme l'exprime le refrain d'un chant de carnaval lillois :

« In hiver comm' in été  
On ira tous de bon cœur  
Tout près deul' gare Saint-Sauveur  
Pour nous print' des bains d'vapeur »<sup>30</sup>.

<sup>27</sup> Cette expression désigne les charges conférant un titre de noblesse que des membres enrichis du Tiers État, issu par exemple du milieu du négoce, pouvait acheter.

<sup>28</sup> Corbin, *op. cit.* : p. 58.

<sup>29</sup> Corbin, *op. cit.* : p.60.

<sup>30</sup> BM de Lille : *L'École natation à l'iau caute*, 44 186 1892 11.  
Voir annexe 22.

C'est au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent en Angleterre, à l'initiative d'un chimiste français, Jean-Baptiste Dumas, les bains publics associant lavoirs et bains<sup>31</sup>. En France, c'est sous le Second Empire et la Troisième République que l'ouverture et la fréquentation des bains publics se généralisent dans les villes, en relayant les campagnes de salubrité.

D'autre part, pendant longtemps les Européens se sont méfiés de l'eau en assimilant le bain, même privé, aux risques de conduites licencieuses et aux attitudes obscènes<sup>32</sup>. Or, l'eau et le bain invitent à la nudité et au plaisir, comme le précise ce poème paru dans *Le Gaulois*, destiné à promouvoir le Savon du Congo :

« Dans la vasque d'onyx où votre corps charmant  
Joue avec le Congo qui le couvre d'écume  
Pourquoi préférez-vous aux baisers de l'amant  
Ce tiède flot de lait ? Mon dieu, parce qu'il m'allume »<sup>33</sup>.

Notons que ce texte évoque l'usage oriental des bains en étuve et ses représentations. Selon Françoise de Bonneville, à partir de 1850, les Européens redécouvrent les bains de vapeur. Elle affirme que les écrits des Occidentaux qui se sont rendus en Orient à cette époque font découvrir le luxe et le raffinement de ces lieux, ainsi que l'aisance des baigneurs face à la nudité, la volupté des soins et le brassage social, difficilement imaginable en Europe. Aussi, l'imagerie publicitaire du Savon du Congo présente-t-elle plutôt la femme orientale que la femme noire, le Congo étant évoqué par le décor sylvestre faisant écho aux voyages de Brazza et Stanley.

Toujours d'après Alain Corbin, dans l'espace intime, les interdits qui frappent la vue imposent une promotion de l'odorat. Pourtant, de la période révolutionnaire jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le bon goût interdit l'usage des parfums, qui apparaissent comme une preuve d'immoralité. Il en est de même pour les savons parfumés. Si la beauté s'identifie à la propreté, les poudres et les fards, références à l'Ancien Régime, sont abandonnés au profit de lotions et onctions qui permettent d'adoucir et d'assouplir la peau ou qui proposent de la soigner.

C'est le cas de l'Eau congolaise, autre produit Vaissier, un cosmétique préconisé pour les femmes dont la chevelure souffre de l'avancée en âge ou de l'emploi d'onguents, huiles ou pommades pour cheveux.

---

<sup>31</sup> DE Bonneville Françoise, *L'ABCédaire du bain*,

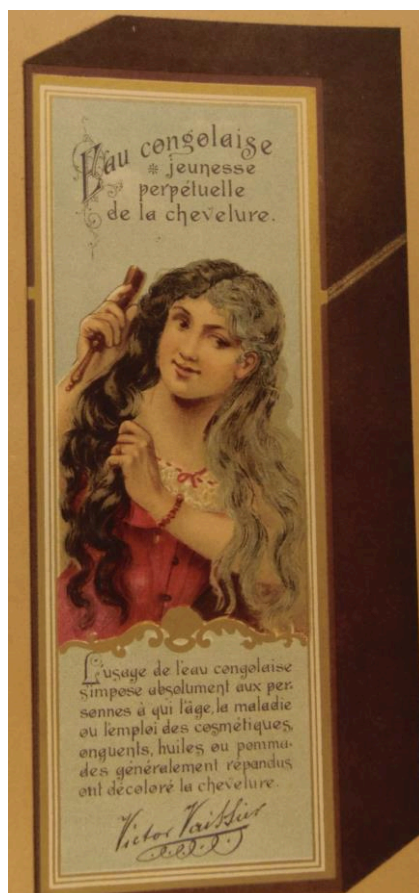
<sup>32</sup> PERROT Philippe, *Le travail des apparences, le corps féminin (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, p. 15.

<sup>33</sup> *Le Gaulois*, 7 août 1897.

Publicité sous forme de quatrain (thème développé dans les lignes suivantes).

### Eau congolaise.

(Savonnerie et parfumerie du Congo, catalogue de la Maison Vaissier, 1900).



L'illustration qui figure sur l'emballage de ce produit représente une femme qui se peigne et qui soigne ses cheveux avec l'Eau congolaise, et dont la chevelure traitée retrouve couleur et éclat, permet d'établir un rapprochement avec des descriptions de coiffures africaines :

« Ce qui par exemple demeure sans comparaison possible chez nos femmes d'Europe, c'est leur chevelure, dont le soyeux, la souplesse et les tons merveilleux s'échantillonnent depuis le noir éclatant des ailes du corbeau jusqu'au tresses les plus délicieusement blondes »<sup>34</sup>.

Autre produit Vaissier, l'Eau tonkinoise, vantée dans un tract publicitaire agrémenté de représentations de danseuses asiatiques, joue avec l'imaginaire du consommateur, et insiste sur la santé retrouvée du cheveu et l'hygiène corporelle :

« L'Eau Tonkinoise dispense d'avoir recours à ces pommades, brillantines ou cosmétiques, qui entretiennent le cuir chevelu dans un état d'humidité malsaine et de transpiration malade. La chevelure rendue à sa teinte primitive naturelle, redevient par l'usage de l'Eau Tonkinoise épaisse, lustrée, abondante... »<sup>35</sup>.

<sup>34</sup> CASTELLANI, *op. cit.* : p. 11

<sup>35</sup> BM de Lille, publicité pour l'Eau tonkinoise, Danchin 6 Roubaix 1887 1.

Particulièrement efficace, l'Eau tonkinoise agit en « six applications seulement », faisant disparaître les cheveux gris, comme le précise un encart publicitaire paru dans *L'Écho du Nord*<sup>36</sup>. Ce thème de la jeunesse, non pas éternelle mais prolongée, et du corps soigné, réparé, est largement lors de la cavalcade des 20 et 21 mars 1887<sup>37</sup>, organisée par les Frères Vaissier dans la chanson les « Savons du Congo », qui s'adresse à la fois aux hommes et aux femmes :

« Désormais, plus de rides au front  
Et plus de mains calleuses  
Plus de barbes blanches au menton  
[...]  
On verra tous les vieux garçons,  
Les vieux célibataires,  
Citadins, campagnards, grisons,  
Aller chez Vaissier Frères  
Tenir ce petit boniment  
Rajeunissez-moi donc aussi  
[...]  
Nos vieilles coquettes bientôt,  
Les vieilles demoiselles  
Prendront les savons du Congo  
Pour redevenir belles »<sup>38</sup>.  
[...]

Nous percevons donc comment Vaissier joue sur l'imaginaire construit autour de l'esthétisme de la femme « exotique », africaine ou asiatique, et des soins qu'elle apporte à sa coiffure pour lancer son eau congolaise et son eau tonkinoise. Les publicités vantant ces deux produits ont probablement contribué à l'introduction de nouvelles normes esthétiques, proposant une variation des canons de beauté de la femme occidentale.

## 2/ La poésie du Savon du Congo

Nous pouvons établir un rapprochement entre le Savon du Congo et le thème du soin que la publicité des produits Vaissier exploite largement entre 1880 et 1900. Ainsi, comme nous l'avons déjà évoqué avec l'exemple de l'Eau congolaise, le Savon du Congo est supposé réparer les outrages du temps, comme l'affirme ce poème paru dans le journal *La Lanterne* :

---

Voir annexe 23.

<sup>36</sup> *L'Écho du Nord*, 6 janvier 1887 :

« Plus de cheveux gris, en six applications, par l'emploi de l'eau tonkinoise Vaissier Frères ».

<sup>37</sup> Voir lignes suivantes.

<sup>38</sup> BM de Lille : *Les Savons du Congo*, Danchin 6 Roubaix 1895 16

« Maintenant, grâce à lui, la femme n'a plus d'âge,  
Toujours jeune est son corps, toujours frais son visage  
Et ce Lui sans pareil, ce Lui qu'aiment les dieux,  
Ce Lui, c'est le Congo, ce savon merveilleux ! »<sup>39</sup>.

*L'Écho du Nord* en propose cet autre exemple :

« Hébé versait aux dieux l'éternelle jeunesse  
Mais si ces dieux d'antan revenaient à nouveau,  
Comme ils dédaigneraient sa liqueur charmeresse  
Pour user du Savon des Princes du Congo »<sup>40</sup>

Grâce à son savon, Vaissier se fait promoteur de l'hygiène individuelle et même guérisseur à défaut de médecin, ce qu'évoque encore ce couplet d'une chanson de carnaval intitulée *Le Savon du Congo* :

« Il est bon pour tous les usages  
Et d'abord pour la propreté.  
Or au dire des anciens sages,  
Propreté c'est presque santé.  
Sur les peaux les plus réfractaires,  
Il appelle la guérison.  
Guérissez Messieurs Vaissier Frères,  
Guérissez vous avez raison »<sup>41</sup>.

Présente dès 1880 sous la forme de poèmes intercalés entre les articles des journaux locaux, comme *L'Écho du Nord*, mais aussi dans plusieurs titres de la presse parisienne, des poèmes, très majoritairement des quatrains, vantent les bienfaits et mérites du Savon du Congo, jusqu'au début du XXe siècle. Dans son ouvrage intitulé *L'œuvre poétique du Savon du Congo*<sup>42</sup>, le journaliste canadien Marc Angenot indique qu'il en dénombre 6000 publiés principalement dans *Le Petit Parisien*, *La Lanterne* et *Gil Blas*, mais d'autres journaux diffusent aussi ces publicités, à l'exemple de *La Croix*, du *Gaulois* et de *L'Éclair de Nice*. Ils constituent un formidable levier publicitaire pour l'entreprise Vaissier, à une époque où la publicité fait ses armes sous le nom de « réclame ». Et Victor Vaissier apparaît particulièrement novateur et moderne, ne dédaignant pas, bien au contraire, utiliser ce nouvel outil, encore mal perçu :

« La réclame ! Que de marchands ou d'industriels ne prononcent ce nom qu'avec dégoût et se croiraient déshonorés d'avoir recours à son efficacité ! Ce sont les arriérés, les rétrogrades, les peureux ou les imbéciles, à qui toute marche un peu

<sup>39</sup> *La lanterne*, 8 novembre 1889.

<sup>40</sup> *L'Écho du Nord*, 1<sup>er</sup> février 1887.

<sup>41</sup> BM de Lille, *Le Savon du Congo*, Danchin 6 Roubaix 1887 16.

<sup>42</sup> ANGENOT Marc, *L'œuvre poétique du Savon du Congo*, Paris, Editions des Cendres, 1992, 75 pages

précipitée donne le vertige, qui ne connaissent le progrès que de nom, sans savoir ce que cela signifie »<sup>43</sup>.

Cet outil de communication et de construction de l'identité de la marque est d'autant plus novateur que, d'après Marc Angenot, ces poèmes sont pour la plupart rédigés par des rimeurs bénévoles et anonymes, ce que confirme ce quatrain paru dans *Gil Blas* :

« Vaissier reçoit par jour près de mille quatrains  
Qui vantent ses savons aux parfums purs et fins  
Un incessant concert de louanges rimées  
Chante l'exquis Congo, ses vertus estimées »<sup>44</sup>.

Victor Vaissier organise même des concours de poésie publicitaire qu'il nomme « Athénées des troubadours », couronnés par des prix et des cérémonies relayées dans la presse<sup>45</sup>. Toujours d'après Marc Angenot, ces poèmes illustrent toute la culture de la Troisième République : la tentation d'un retour à un pouvoir fort avec le général Boulanger, le péril social, incarné par Louise Michel, Ravachol et l'anarchie, l'émancipation des femmes et «[...] par-dessus tout, en guirlande, la ronde des cocottes, des horizontales, des petites femmes, des gommeux et des vieux marcheurs »<sup>46</sup>. Ces poèmes forment aussi une véritable galerie des grands hommes de l'époque en glorifiant les héros du progrès, comme dans les lignes du *Petit Parisien* :

« Edison fait parler son phonographe en sage,  
Eiffel donne à sa tour trois cents mètres de haut,  
Lesseps unit deux mers, Pasteur guérit la rage,  
Vaissier a découvert le Savon du Congo »<sup>47</sup>.

Ou encore, dans celles du journal *La Lanterne* :

« Quand Pasteur découvrit son vaccin contre la rage  
Au Parnasse français régnait Victor Hugo  
Alors Vaissier créa le Savon du Congo,  
Ce régénérateur de la peau du visage »<sup>48</sup>.

Ce quatrain, tout comme le suivant paru dans *L'Écho du Nord*, hisse Vaissier au rang des plus grands hommes de science :

« Toujours inimitable et fier de son succès  
Le savon du Congo brave la concurrence

---

<sup>43</sup> BM de Lille, extrait du programme de la Cavalcade de 1887 organisée par Victor Vaissier, Danzin 6 Roubaix 1887 3.

<sup>44</sup> *Gil Blas*, 14 septembre 1894.

<sup>45</sup> MAURY Gilles, « Le Château Vaissier, le Palais du Congo, ou le rêve éphémère d'un industriel roubaisien », *Gens et Pierres de Roubaix, magazine de la Société d'Emulation de Roubaix*, mars 2007, p.22.

<sup>46</sup> ANGENOT, *op.cit.* : p.73.

<sup>47</sup> *Le Petit Parisien*, 23 décembre 1889.

<sup>48</sup> *La Lanterne*, 8 janvier 1890.



On a tant fait pour prendre à Vaissier son secret  
Mais il reste le plus grand chimiste de France »<sup>49</sup>.

Ces vers établissent un parallèle entre Vaissier et les acteurs de la modernité comme Gustave Eiffel, en utilisant d'ailleurs une forme d'ironie voire d'autodérision. Mais, le Savon du Congo demeure avant tout un produit exotique, faussement exotique en réalité, véhiculant une vision de l'Afrique noire teintée d'orientalisme. L'industriel endosse le rôle de l'explorateur, du découvreur, au même titre que Savorgnan de Brazza par exemple. Ainsi, volontiers présenté comme un produit précieux rapporté des colonies, il associe l'outre-mer aux vertus bénéfiques sur la santé et l'hygiène corporelle, en jouant avec l'imaginaire des futurs clients, à une époque où l'usage de savons parfumés commence à se généraliser. De la même manière, une publicité parue dans *L'Écho du Nord* pour une parfumerie d'Alger, insiste à la fois sur les qualités des produits et sur le contexte de leur emploi, afin d'orienter l'imaginaire du lecteur vers des figures de la sensualité orientale :

« Les musulmanes au harem emploient l'helkemra qui développe et raffermi les seins et le kehoull qui allonge et noircit les cils »<sup>50</sup>.

La poésie du Congo fait de même en s'inspirant de l'Orient et des scènes de harem, un thème récurrent développé aussi bien dans la littérature et la peinture orientaliste que dans l'imagerie publicitaire, ci-dessous dans *Gil Blas* :

« Dans le jardin où se baigne l'almée  
Dès qu'est tombé son dernier vêtement,  
S'exhale alors un parfum pénétrant  
Le parfum du Congo dont elle est imprégnée »<sup>51</sup>.

Dans un registre approchant, en associant le Savon du Congo aux jeux amoureux entre hommes et femmes, de nouveau dans *Gil Blas* :

« Quand des nœuds du boa son col se dégage,  
Un tiède encens, sorti des plis de son corsage,  
Décèle tes trésors qui dorment cachés là,  
Sur un sachet soyeux que Vaissier parfuma »<sup>52</sup>.

Mais aussi, toujours dans le même journal, entre femmes, en s'inspirant du roman d'Adolphe Belot (1829-1890), *Mademoiselle Giraud, ma femme*, publié en 1870, succès populaire, à caractère érotique :

« Sapho :

---

<sup>49</sup> *L'Écho du Nord*, 15 juillet 1887.

<sup>50</sup> *L'Écho du Nord*, 7 juillet 1897.

<sup>51</sup> *Gil Blas*, 26 avril 1890.

<sup>52</sup> *Gil Blas*, 30 octobre 1889.

J'aime ô ma douce amie les soupirs et les fièvres  
Qu'exhale ton beau sein sous mes pressantes lèvres...  
Mademoiselle Giraud :  
Et délice sans fin, j'aime en ton corps si blanc  
Le parfum du Congo, capiteux, enivrant »<sup>53</sup>.

Ces deux derniers exemples montrent que la poésie du Congo suit en partie la ligne éditoriale des journaux qui la publient. En effet, facilement considéré comme un journal léger et grivois, *Gil Blas* n'hésite pas à diffuser les textes associant le Congo à la langueur supposée de la vie orientale voire à l'expression de l'érotisme. En revanche, dans *L'Écho du Nord*, le Savon du Congo met en avant une vertu incontestable :

« On a pu blasphémer la vertu de la femme,  
C'est même le sujet de maints livres nouveaux,  
Mais l'univers entier reconnaît et proclame  
La vertu du Savon des Princes du Congo »<sup>54</sup>.

La Lanterne doit essentiellement sa popularité à son anticléricalisme virulent et aux campagnes que ses rédacteurs mènent contre la police parisienne. Au moment des attentats anarchistes, le Savon du Congo devient son allié dans sa critique de l'action des forces de l'ordre :

« Tu fais mal ton devoir, mon pauvre commissaire  
Partout l'on dynamite et toi tu laisses faire.  
Va ! le Congo ce savon roi,  
Fait mieux la peau lisse que toi »<sup>55</sup>.

Dans les pages du *Petit Parisien*, soutien de la Troisième République, la poésie du Congo se fait l'alliée des radicaux, pressant probablement que le Parti Radical détient l'avenir de la république :

« Floquet<sup>56</sup> est rajeuni d'un tiers, il est si beau,  
Qu'on dirait Apollon pomponné par la grâce.  
Si Floquet est correct et de pile et de face,  
C'est qu'il connaît l'emploi du Savon du Congo »<sup>57</sup>.

Dans *Gil Blas*, le Congo s'oppose au boulangisme, faisant du général factieux à la barbe blonde le candidat des femmes, alors qu'elles ne possèdent pas encore le droit de vote :

« L'homme à la barbe d'or, le candidat des femmes,  
Qui tourne, comme on sait, joliment les réclames,

---

<sup>53</sup> *Gil Blas*, 18 octobre 1889.

<sup>54</sup> *L'Écho du Nord*, 19 janvier 1887.

<sup>55</sup> *La Lanterne*, 13 avril 1892.

<sup>56</sup> Charles Thomas Floquet (1828-1896).

<sup>57</sup> *Le Petit Parisien*, 15 novembre 1889.

Pour être élu fera, la veille du scrutin,  
Parfumer au Congo ses fameux bulletins »<sup>58</sup>.

Le Savon du Congo s'affirme comme l'enfant d'une république fondatrice de l'empire colonial. Aussi, un élément de modernité auquel s'attache le Savon du Congo réside dans l'adhésion au régime politique, la poésie du Congo développant un penchant avoué pour la mystique républicaine, comme l'exprime ce poème publié dans *La Lanterne* :

« Plus de castes, plus de noblesse,  
Que tous les hommes soient égaux !  
Elégance, fraîcheur jeunesse,  
Voilà tes bienfaits ô Congo »<sup>59</sup>.

Cette poésie s'inspire largement de l'expansion coloniale, dont elle contribue finalement à faire la promotion en suivant de près les entreprises coloniales de la France, comme la campagne de Madagascar dans *Le Petit Parisien* :

« Le général Duchesne en partant pour la guerre  
Des fureurs des Hovas ne se tourmentent guère.  
Pour leur laver la tête, il emmène un turco  
Une brosse, un balai, du savon du Congo »<sup>60</sup>.

Dans un autre quatrain extrait lui aussi du *Petit Parisien*, lors de la crise de Fachoda, le Congo donne l'occasion à Vaissier de résister aux Anglais en les combattant sur leur terrain jugé le plus favorable, le commerce :

« Si Marchand doit quitter sa conquête,  
Vaissier y restera, solide, sans céder,  
Car déjà ses comptoirs du Haut et Bas Niger  
Distribuent le Congo, ses pures savonnettes »<sup>61</sup>.

Prophétique dans *Le Gaulois*, la poésie du Congo n'en prédit pas moins le succès de Vaissier et une revanche commerciale en Afrique, malgré l'échec de la Mission Marchand :

« Nous devons je le crains désertier Fachoda  
Mais si nous n'y laissons aucun de nos soldats  
Vaissier qui tient toujours ferme et droit son drapeau  
Y fera triompher les parfums du Congo »<sup>62</sup>.

Vaissier, témoin des rivalités coloniales, prend parti dans *Gil Blas* contre Guillaume II et les prétentions territoriales que celui-ci nourrit pour l'Allemagne. Il devient acteur de la rivalité franco-allemande :

---

<sup>58</sup> *Gil Blas*, 19 janvier 1889.

<sup>59</sup> *La Lanterne*, 4 août 1889.

<sup>60</sup> *Le Petit Parisien*, 3 février 1895.

<sup>61</sup> *Le Petit Parisien*, 23 octobre 1898.

<sup>62</sup> *Le Gaulois*, 20 octobre 1898.

« Il brûle du désir de visiter la France  
Il roule ce projet dans son casque pointu,  
On dit que le Congo fascine ce têtù  
Qu'il voudrait en avoir, que toujours il y pense »<sup>63</sup>.

Ce dernier quatrain permet d'ailleurs une double interprétation. Si le « têtù » Guillaume II est fasciné par le Congo au point de le disputer aux Français, il rêve aussi de « visiter » la France et prépare manifestement ses plans d'invasion. Notons aussi que ce poème fait directement allusion à la célèbre formule prononcée par Gambetta en 1872 à propos de l'Alsace et de la Lorraine : « Y penser toujours, en parler jamais ».

Les trois exemples suivants sont publiés dans *La Croix du Nord* pendant la crise du Maroc :

« L'Allemand voulait le Congo  
Halte là ! Quel excès d'audace !  
Nous lui donnerons zéro  
Et nous le mettrons à sa place »<sup>64</sup>.

« Rends-nous la Lorraine et l'Alsace,  
Nous te donnerons le Congo,  
Car cette savonnette efface  
Les tâches faites au drapeau »<sup>65</sup>.

Ce poème évoque le projet que certains parlementaires avaient imaginé autour de 1900, de céder l'Indochine, colonie jugée à la fois coûteuse et indéfendable, à l'Allemagne, en échange d'une rétrocession de l'Alsace et de la Lorraine<sup>66</sup>. De même, dans sa plaquette intitulée *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique*, le géographe Onésime Reclus préconise de céder l'Indochine au Royaume-Uni en échange de certains territoires de l'Afrique noire, en particulier la Côte d'Or, afin de réaliser l'homogénéité territoriale de l'AOF. Ainsi le Congo devenait-il, au même titre que l'Indochine, un acteur des enjeux territoriaux de l'époque, un éventuel objet d'échange :

« Le Congo deviendra-t-il allemand ?  
Non, vous pouvez l'affirmer hautement,  
Car Vaissier, l'inventeur de cette savonnette  
Ne livrera jamais aux Teutons sa recette »<sup>67</sup>.

La poésie du Congo contribue aussi à célébrer les victoires de la France en Afrique, reprenant parfois les thèmes abordés dans les articles en première page, ce qui dynamise le

---

<sup>63</sup> *Gil Blas*, 15 octobre 1894.

<sup>64</sup> *La Croix du Nord*, 17 août 1911.

<sup>65</sup> *La Croix du Nord*, 21 août 1911.

<sup>66</sup> MARTIN Jean, *L'Empire triomphant*, Paris, Denoël, 1990, p. 182.

<sup>67</sup> *La Croix du Nord*, 28 août 1911.

message publicitaire en l'accordant à l'actualité récente. Dans cet extrait publié dans La Croix du Nord, le Savon du Congo apparaît comme une prise de guerre rapportée d'une campagne coloniale :

« Nous avons pris enfin ce Samory célèbre  
Qui nous fuyait toujours, agile comme un zèbre  
Nous l'emmenons captif et sa suite in globo  
Femmes, enfants, sofas, deux caisses de Congo »<sup>68</sup>.

### 3/ Questions sur l'identité d'une marque

Mais, pourquoi associer la production d'une entreprise au Congo, alors que, selon les mots de Marc Angenot « étendu sur une peau de lion dans une case obscure, entouré de ses femmes et de ses favoris, Makoko, tel qu'il est décrit par Brazza, n'a rien pourtant qui évoque directement l'idée de savonnage ou de parfumerie ». C'est probablement la raison pour laquelle la personnalité de « l'oriental », homme ou femme, est préférée à celle de l'homme noir pour promouvoir la marque. En effet, trois figures orientalisantes personnifient les princes du Congo, figurant en général sur fond de forêt équatoriale commun à la plupart des emballages.

#### Deux exemples d'emballage du Savon du Congo.

(Savonnerie et parfumerie du Congo, catalogue de la Maison Vaissier, 1900)



<sup>68</sup> *Le Petit Parisien*, 27 novembre 1898.



On ne peut non plus associer directement les tribus du nord de l'Ogoué, connues et redoutées par les Français des établissements du Gabon depuis le début du siècle, les Pahouins et les Fans, pillards, féroces et anthropophages, selon les dires des explorateurs européens, « à la moindre idée d'hygiène, de toilette raffinée »<sup>69</sup>. Peut-être, comme l'explique ce poème paru dans *Le Petit Parisien* :

« Parce-que son parfum vient du Congo lui-même  
 Récolté sur les fleurs de ce pays français  
 Fleurs distillant des suc d'une richesse extrême  
 De là son fameux nom, de là son grand succès »<sup>70</sup>.

Un autre quatrain avance la même explication, cette fois dans *L'Écho du Nord* :

« Brazza triomphe encore ; sa nouvelle victoire  
 Permet d'inaugurer deux lignes de bateaux  
 Qui vont unir l'Europe au fécond territoire  
 D'où Vaissier l'enchanteur tira son doux Congo »<sup>71</sup>.

Un autre texte, figurant dans les lignes du *Petit Parisien*, propose une autre explication. Il exprime l'attrait pour les femmes « exotiques » en se référant à la relation de voyage de Castellani en Afrique<sup>72</sup> :

« Dans son livre récent : Les Femmes au Congo

<sup>69</sup> ANGENOT, *op. cit.* : p. 62.

<sup>70</sup> *Le Petit Parisien*, 17 novembre 1898.

<sup>71</sup> *L'Écho du Nord*, 11 septembre 1889.

<sup>72</sup> CASTELLANI, *La femme au Congo*, Paris, Flammarion, 1898, 318 pages.



Castellani nous peint ces beautés capiteuses  
Qui conservent un corps solide grâce à l'eau  
Où le Congo Vaissier met ses vertus mousseuses »<sup>73</sup>.

Plus sûrement parce que ce produit naît et trouve son appellation à une époque où la grande épopée congolaise est en train de s'écrire et trouve un écho patriotique dans la presse, la presse de voyage comme *Le Tour du Monde* ou les publications régionales, comme le *Bulletin de la Société de géographie de Lille*. Cette épopée est double, à la fois belge et française, et met en concurrence deux projets en Afrique équatoriale. En 1874, Pierre Savorgnan de Brazza entreprend sa première mission sur l'Ogoué ; il fonde Franceville en 1879. Parallèlement, en 1876, Léopold II, le roi des Belges, crée l'Association internationale africaine, rebaptisée en 1882 Association du Congo. Léopold II s'assure de l'appui et de la participation à son entreprise de l'américain Stanley, qui avait retrouvé Livingstone en 1871 lors de sa première expédition en Afrique. En 1881, Stanley fonde Léopoldville sur les rives du fleuve Congo. L'association se déclare puissance souveraine de l'État indépendant du Congo et, à l'issue de la Conférence de Berlin en 1885, se voit attribuer la rive gauche du fleuve, la France conservant la rive droite jusqu'au Gabon jusqu'au confluent de l'Oubangui.

C'est ce qu'explique, avec une rationalité étonnante contrastant avec la stratégie de communication de Vaissier, au risque de briser l'imaginaire lié à la marque, le programme officiel, validé par la Maison Vaissier Frères, de la Cavalcade du Congo de mars 1887, vaste opération de promotion de la marque dont nous parlerons plus loin dans ce chapitre :

« Il faut savoir que tous les savonniers des deux hémisphères avaient et ont encore des savons princiers. Il y a le savon des princes brésiliens, des princes siciliens, norvégiens (sic), autrichiens... Les princes varient mais la consonance est invariable. C'est toujours un prince en -ien qui patronne la savonnerie. MM. Vaissier frères, qui en 1880, au moyen de l'association, avaient donné une impulsion nouvelle à leur fabrique, dont la création remonte à vingt années, furent frappés de cette uniformité de rimes dont la saponification universelle s'était dotée. Ils en pensèrent, non sans raison, qu'un prince quelconque en -a, -o ou -u, mais pas en -ien, aurait ses chances, s'il était fabriqué dans des conditions irréprochables, au double point de vue de la qualité et du prix, de se substituer à tous ses concurrents dans le cabinet de toilette des élégantes, aussi bien que dans la modeste savonnette du travailleur soigneux de sa personne.

Restait à trouver le nom du prince qui devait porter aux confins du monde la réputation de la Maison Vaissier Frères. Ce nom, c'est l'actualité, cette sage conseillère, qui l'a fourni ? A cette époque, en 1881, il n'était question dans la presse que de M. Savorgnan de Brazza, de sa conquête pacifique du Congo et des bons rapports qu'il avait établis entre le gouvernement français et les noirs

---

<sup>73</sup> *Le Petit Parisien*, 8 décembre 1898.

souverains de l’Afrique. Ce fut une révélation. Le nom du savon destiné à éclipser tous les autres était trouvé, le Savon des Princes du Congo venait de naître »<sup>74</sup>.

Les récits de voyage de Savorgnan de Brazza et ses rencontres avec Makoko, le roi des Batékés, frappent en effet l’imagination populaire. Ces rencontres et les traités qui suivent sont donc à l’origine de la création du Savon du Congo, qui s’appelle d’abord Savon des Princes du Congo, suggérant soit la provenance du produit, importé d’Afrique suite à un accord imaginaire avec un potentat africain, en référence aux traités signés entre Makoko et Savorgnan de Brazza, soit la destination, le savon Vaissier s’élevant au rang des produits raffinés dignes d’une cour princière ou royale.

À ce titre, il est remarquable de constater que le papier à en-tête de l’entreprise Vaissier porte la mention « Fournisseur en titre de la cour de Belgique, de Sa Majesté Léopold II, Souverain de l’État Indépendant du Congo et de son altesse le Bey de Tunis ». La stratégie de communication de Victor Vaissier fait de l’aristocratie sa clientèle de référence, en faisant jouer son pouvoir d’attraction.

Papier à en-tête Maison Vaissier<sup>75</sup>.



Or, à cette époque, seul le roi des Belges peut prétendre au titre de prince du Congo. Vaissier, industriel ambitieux, aspire-t-il à une reconnaissance le hissant, au rang d’aristocrate ? C’est peut-être ce qu’exprime ce poème publié dans *Le Petit Parisien* :

« Quand le Roi Léopold, au trône de Belgique  
Du pays du Congo fera l’annexion  
Pour le remercier de son savon magique

<sup>74</sup> BM de Lille, Danchin 6 Roubaix 1887 3.

<sup>75</sup> ADN, correspondance de la Chambre de commerce de Roubaix, 79 J 88.



Il créera Vaissier Prince et grand-croix du Savon »<sup>76</sup>.

Toujours en jouant sur des allers-retours entre réalité et imaginaire, Vaissier se présente comme fournisseur officiel de la « belle princesse Makoko » dans ce texte extrait de *L'Écho du Nord* :

« La princesse Makoko est née en 1848 et ne paraît pas avoir plus de vingt-cinq ans. Sa jeunesse persiste, s'épanouit même de plus en plus, étonnant les Indes entières, qui connaissent ce phénomène inexplicable, attribué à la puissance de Brahma ou de quelque autre divinité protégeant la fille des anciens chefs nationaux. Et cependant, le surnaturel n'intervient pas : la princesse conserve tout simplement son extraordinaire beauté par l'emploi bien compris des parfums que M. Victor Vaissier vient d'incorporer au nouveau savon Princesse Makoko »<sup>77</sup>.

L'invention du personnage de la princesse Makoko par Vaissier date de l'année 1901, à l'occasion de la commercialisation du savon Princesse Makoko. Vaissier crée un personnage de fiction en utilisant le nom de ce roi africain. Il manifeste une nouvelle fois sa volonté d'appropriation du personnage, et décline son identité au gré de son imagination et de ses intérêts commerciaux. En 1901, il n'utilise plus le roi Makoko, devenu célèbre dans les années 1880, un peu passé de mode vers 1900, mais réemploie son identité, en le faisant évoluer. En 1901, Makoko désigne une princesse hindoue, dont Vaissier définit la lignée dans *L'Écho du Nord* :

« Sur les bords pittoresques de l'Indus, en un palais majestueux, pur chef d'œuvre du style hindou, vit une princesse merveilleusement belle appelée Makoko, ce qui veut dire la fille du roi des rois. Ce joli nom, si gracieux et si gai, lui convient à juste titre car elle descend des anciens grands Mogols ou rois de Lahore. M. Victor Vaissier lui dédie son nouveau savon de toilette, car ce savon est parfumé aux fleurs favorites de la belle princesse Makoko »<sup>78</sup>.

Vaissier fait encore preuve dans ce texte de sa capacité à investir les champs de l'imaginaire tout en s'appuyant sur des éléments réels. Ce palais hindou sur les bords de l'Indus ne désigne-t-il pas sa propre demeure, le palais du Congo, construit à proximité du canal de Roubaix ? Le texte publicitaire « Les Indes chez soi », semble en tout cas évoquer la demeure de Vaissier, en décrivant « [...] une poésie intense, des féeries incomparables et des pays enchantés [...] »<sup>79</sup>. Sa participation à l'Exposition universelle de Chicago en 1885 lui donne l'occasion d'utiliser le même procédé. Dans ce poème d'une longueur inhabituelle, Vaissier, l'industriel exposant à Chicago en devient le roi, le « roi de Cycago »:

---

<sup>76</sup> *Le Petit Parisien*, 14 février 1895.

<sup>77</sup> *L'Écho du Nord*, 7 octobre 1901.

<sup>78</sup> *L'Écho du Nord*, 27 septembre 1901.

<sup>79</sup> *L'Écho du Nord*, 5 octobre 1901.

« Les savons de Vaissier frères  
Sont connus du monde entier,  
Passent toutes les frontières  
Et leur parfum est princier.

C'est le vrai savon des dames  
Que le grand roi de Cycago  
Ordonne à toutes les femmes  
De ses harems du Congo.

Et vous, jeunes élégantes,  
Pour conserver votre teint  
Servez-vous, brunes et blondes  
De ce savon superfin.

Ne pleurez pas blondinettes  
Car vos taches de rousseur  
S'en iront comme fleurette  
Avec ces savons d'odeur.

Pour terminer mes réclames,  
Vous tous qui aimez le beau,  
N'achetez, Messieurs et Mesdames,  
Que des savons du Congo »<sup>80</sup>.

Il est par ailleurs remarquable que ces poèmes emploient souvent le terme Congo pour désigner le Savon du Congo ce qui suggère une forme d'identification du produit à l'espace géographique et contribue à lui déterminer une forte identité, comme dans ce poème du *Petit Parisien* :

« Moi, je ne comprends pas la lutte politique.  
Mon seul but ici-bas, très moral, très pratique,  
Est, le jour et la nuit, de plaire à mon époux,  
Et pour lui plaire mieux, j'ai le Congo si doux »<sup>81</sup>.

Des concurrents de Vaissier reprennent à leur compte ces références exotiques et/ou coloniales. En 1895, Henri du Cellier, savonnier lillois dépose au tribunal de commerce de la ville la marque Savon des Princes de Madagascar, dont l'étiquette suggère, par la présence de l'image de l'officier français, probablement Gallieni, la soumission après la conquête :

---

<sup>80</sup> *L'Écho du Nord*, 2 janvier 1887.

<sup>81</sup> *Le Petit Parisien*, 23 septembre 1899.

Savon des Princes de Madagascar (1898)<sup>82</sup>.



D'autres entrepreneurs prennent la suite, comme la parfumerie Maubert de Lille, concurrente directe de Vaissier, qui est en fait une succursale d'une maison bruxelloise, dépose en 1902 la marque « Savon des Princes du Siam » :

Savon des Princes du Siam (1902)<sup>83</sup>.



Victor Vaissier demande en 1888 aux autorités lilloises de lever l'exemption des droits payables à l'octroi de Lille sur les savons, que la ville de Lille avait consentie à la maison Maubert, moyennant une redevance fixe de trois mille francs par an. Cet avantage devait, selon lui, favoriser une situation de quasi-monopole à la savonnerie Maubert sur la vente des savons dans les murs de la ville. Vaissier met en avant l'origine de la Savonnerie Maubert pour appuyer sa requête, au nom de la protection de l'industrie nationale<sup>84</sup>. Le Savon du Congo est donc présenté comme un défenseur de l'économie française mais aussi des

---

<sup>82</sup> ADN, musée 467.

<sup>83</sup> ADN, 6U2 1068.

<sup>84</sup> VAISSIER Victor, *Requête à Monsieur le Maire, à Messieurs les Adjointes, à Messieurs les Conseillers Municipaux de la ville de Lille*, Roubaix, Vossaert, 1888, 8 pages.

travailleurs français, comme il l'exprime dans sa requête envoyée en 1888 aux autorités lilloises :

« ... en favorisant cet industriel étranger, la ville de Lille détruit l'effet des mesures protectrices adoptées par le gouvernement de la République et tend à nuire à une industrie française [...] la plupart des ouvriers et employés de Maubert sont étrangers, tandis que la maison Vaissier, de Roubaix, et la maison Leroy de Lille [qui fournissait Vaissier en cartons d'emballage], emploient un très grand nombre de Français et sont dirigées par des Français »<sup>85</sup>.

La savonnerie Cressionnières et Compagnie commercialise le « Savon des Princes du Pamyр », diffusant, tout comme les publicités imagées du Savon du Congo, des représentations suggérant le raffinement des cours asiatiques ou orientales autour de la figure emblématique du prince exotique. La concurrence s'inspire largement de l'imaginaire construit par Vaissier et ce modèle circule.

Savon des Princes du Pamyр (1911)<sup>86</sup>.



La poésie du Congo a évidemment l'occasion de réagir dans les lignes du *Gaulois* :

« Vaissier faisant venir son musc du centre Afrique  
Assure à ses produits ce parfum authentique  
Et peut, sur ce terrain défier tous ses rivaux  
Car l'égal, pour eux, serait un lourd fardeau »<sup>87</sup>.

La référence à une aristocratie exotique s'étend même à d'autres produits beaucoup moins évocateurs de luxe ou de bien être, comme les mines de plomb des Princes indiens ou mieux encore, celles des Princes du Congo, deux marques déposées au tribunal de commerce de Lille en 1886 :

---

<sup>85</sup> VAISSIER, *op. cit.* : p. 7.

<sup>86</sup> ADN, 6 U2 1073.

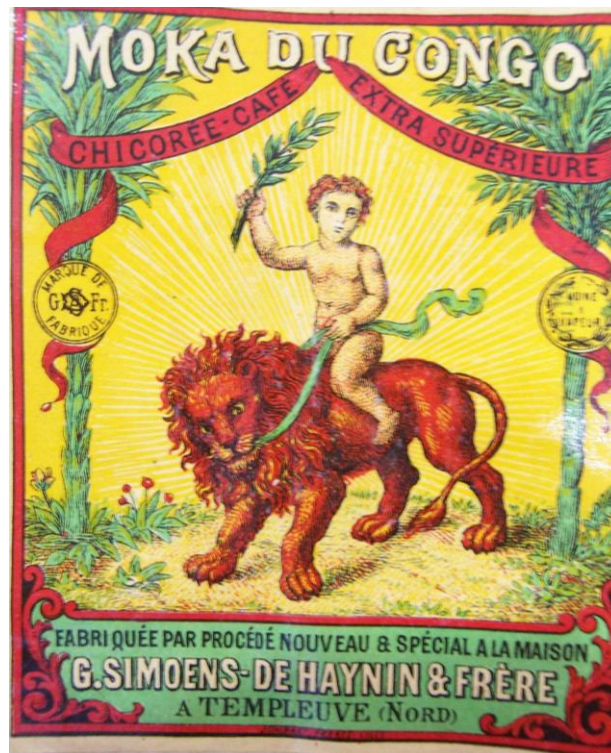
<sup>87</sup> *Le Gaulois*, 22 juillet 1897.

Mine de plomb des Princes Indiens et des Princes du Congo (1886)<sup>88</sup>.



Quant au Moka du Congo, s'il réfère le produit à un espace géographique, il abandonne toute référence princière, suivant d'ailleurs l'évolution du Savon des princes du Congo, et propose une représentation toute particulière de l'espace, le Congo, excluant ses habitants au profit d'un enfant de type européen juché sur un lion tenu en laisse, peut-être une forme d'allégorie de la domination européenne sur le continent africain.

Moka du Congo (1888)<sup>89</sup>



En 1883, Brazza repart au Congo avec le titre de commissaire de la République Française, ce troisième voyage est contemporain des premiers pas poétiques du Savon du Congo publiés dans Gil Blas :

« Avant de s'embarquer à bord de l'Équateur

<sup>88</sup> ADN, musée 464.

<sup>89</sup> ADN, musée 466.



Pour l'État du Congo dont il est le gouverneur  
L'illustre de Brazza glissa dans sa valise  
Le précieux agent qui charme et civilise  
J'ai nommé le savon du célèbre inventeur »<sup>90</sup>.

Ces lignes appellent plusieurs remarques. Tout d'abord, Brazza y apparaît en explorateur patriote et civilisateur alors que Vaissier n'est pas encore découvreur du savon mais inventeur, ce qui correspond plus à son identité d'industriel et d'entrepreneur. Ensuite, « le précieux agent qui charme et civilise » fait du savon un agent de la mission civilisatrice de l'Occident, de la France en particulier. Il est donc destiné aux indigènes, à la fois comme objet de troc, ou comme cadeau. La question du savon Vaissier présenté comme agent de diffusion de la civilisation occidentale en Afrique équatoriale se pose donc, avec son corollaire, les représentations de l'homme noir et le sens donné à la couleur de la peau.

#### 4/ Un spectacle quotidien : le Palais du Congo

L'architecte et l'historien de l'art Gilles Maury, qui a consacré sa thèse au Palais du Congo de Victor Vaissier, affirme dans un article de la revue *Gens et Pierre de Roubaix* que peu de bâtiments de la métropole lilloise suscitent autant d'interrogations et de fascination que le Palais du Congo, demeure extravagante de Victor Vaissier<sup>91</sup>. En effet, dès sa construction achevée en 1892, le Palais du Congo est l'objet d'une ferveur et d'une admiration populaire, associée au caractère fantasque de son propriétaire, qui n'hésite pas à se déguiser en roi Makoko, lors de la cavalcade qu'il organise pour promouvoir sa marque en 1887.

En effet, organisée au profit des pauvres mais aussi pour vanter les produits de son entreprise, et en particulier le Savon du Congo, la cavalcade de 1887, mais aussi celle de 1903, semble avoir marqué durablement les esprits, notamment par l'abondance des chars et de la figuration costumée, mais aussi grâce à la diffusion massive d'un programme annonçant l'arrivée à Roubaix du roi Makoko<sup>92</sup>. Les cavalcades organisées par Vaissier reposent sur

---

<sup>90</sup> *Gil Blas*, 11 février 1887.

<sup>91</sup> MAURY Gilles, « Le château Vaissier, ou le rêve éphémère d'un industriel roubaisien », *Gens et Pierres de Roubaix*, n°3, mars 2007, Roubaix, Société d'Emulation, p. 21-32.

Sur ce sujet, lire :

MAURY Gilles, *Le Château Vaissier, palais orientaliste d'un savonnier de Roubaix*, Paris, Picard, 2013, 260 pages. Ouvrage tiré de la thèse de l'auteur.

MAURY Gilles, « Sur la piste des éléphants. De l'Afrique à l'Inde, références orientales à la fin du XIXe siècle : le cas du palais du Congo », in BERTRAND Nathalie (dir.), *L'Orient des architectes*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 2006.

<sup>92</sup> ADN, Programme de la Cavalcade de 1887, Danchin 6 Roubaix 1887 4 et 5.

Voir annexe 26.

deux principes complémentaires, d'abord rendre visible le Congo, lui donner une image, une « identité visuelle », ensuite masquer l'action publicitaire par la philanthropie, comme l'exprime cet extrait d'une chanson du chansonnier Gustave Nadaud, écrite pour l'occasion :

« On peut faire de la réclame  
Quand on sait être généreux  
Vous mettez sur votre programme :  
Cet or est pour les malheureux.  
Vos mérites ne sont pas minces,  
Frère Vaissier, car nous savons,  
Que chanter le savon des Princes  
C'est chanter le Roi des Savons ». <sup>93</sup>

L'événement, qui dure deux jours, comporte 72 groupes costumés, rassemblant environ 1300 personnes, dont des employés de Victor Vaissier, grimés pour l'occasion. L'arrivée du roi Makoko/Victor Vaissier, sur son char constituée, d'après Gille Maury, le clou de ce spectacle.

Victor Vaissier déguisé en roi Makoko.

(MAURY Gilles, Le Château Vaissier, palais orientaliste d'un savonnier de Roubaix, Paris, Picard, 2013, p. 32)



Comme l'exprime le célèbre chansonnier Gustave Nadaud dans *Savonniers et chansonniers*, l'événement incarne une forme d'alliance des représentants de l'industrie, ici désignés par les savonniers, en référence à Vaissier, et du peuple roubaisien, représenté par les

---

<sup>93</sup> BM de Roubaix, *Le Savon du Congo*, RES 8 1192.

chansonniers, dans une volonté commune, affichée comme telle pour l'occasion, d'assurer l'aide aux nécessiteux de la ville.

« Les savonniers  
Les chansonniers  
Font une alliance sincère  
Ils ne sont jamais les derniers  
S'il s'agit de bien faire.  
Ils ont de fraternels accords  
Dans lesquels chacun a son rôle  
Aux uns la propreté du corps,  
Aux autres la parole.  
Les savonniers, les chansonniers toujours s'entendent  
Quand pour les pauvres ils demandent »<sup>94</sup>.

L'intérêt de la démarche de Vaissier se situe évidemment dans la forme de la manifestation, avec ses figurants, ses chars et ses distributions gratuite de savonnettes. Toutefois, le trait de génie de Vaissier réside aussi dans la reprise d'un genre de manifestation populaire typique du Nord à son profit. D'autre part, les cavalcades de 1887 et 1903 célèbrent, sans l'avouer, probablement sans le la politique coloniale de la France et la construction impériale. Cet aspect confère aux événements une dimension patriotique, qui n'est pas clairement exprimée dans le programme. En revanche, d'autres cavalcades, antérieures à celles du Congo, ont affiché des ambitions patriotiques. C'est le cas notamment de la « manifestation patriotique du 10 mars 1872 », destinée à alimenter la souscription nationale en vue du paiement des indemnités de guerre exigées par l'Allemagne. Le char de l'Alsace-Lorraine en constituait l'élément central, dans une forme de célébration du territoire perdu<sup>95</sup>.

Afin de construire sa demeure, Victor Vaissier acquiert une parcelle en limite de la ville de Tourcoing, à proximité de sa savonnerie, à la fois à l'écart mais aussi intégrée dans l'espace urbain, comme le montre une carte postale de l'époque (voir ci-dessous). Ce document montre bien le caractère urbain, en réalité semi-urbain à l'époque, de l'édifice, dont la coupole centrale, en verre bleu, se détache du paysage, qui comporte des éléments typique du Nord, en particulier l'estaminet (à droite). Visible de loin dans un paysage urbain à l'époque dénué de relief, la Palais du Congo est aussi connu du grand public par une série de cartes postales dont le nombre dépasse la centaine<sup>96</sup>.

---

<sup>94</sup> BM de Roubaix, RES 8 1192.

<sup>95</sup> BM de Lille : Manifestation patriotique du 10 mars 1872.

<sup>96</sup> MAURY, *op. cit.* : p. 41.



Carte postale : le Palais du Congo vu du quartier du Blanc Seau (Tourcoing).  
(Collection de l'auteur).



Le nombre important de photographies prises de l'intérieur du parc suggère une instrumentalisation du palais par Vaissier, qui s'en sert comme d'un véritable outil de communication à destination du grand public. La démarche architecturale Palais du Congo rejoint celles décrites, par Gilles Maury dans sa thèse, lorsqu'il aborde d'une part le cas de l'usine Yenidze, plus grande usine de production de cigarettes d'Allemagne jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, construite en 1907 à Dresde, qui évoque une forme d'exotisme très proche de celui du Palais du Congo, et l'abbaye de la Bénédicte à Fécamp, de style néo-renaissance., construite entre 1888 et 1893<sup>97</sup>. Les trois bâtiments possèdent en commun de participer à la promotion d'une production industrielle, parfumerie et savons pour le Palais du Congo, cigarettes pour l'usine Yenidze et la Bénédicte pour « l'abbaye » de Fécamp.

L'inspiration orientalisante de l'architecture de l'usine Yenidze provient de l'origine turque des tabacs importés en Allemagne à l'époque. C'est la provenance de la matière première qui détermine la forme de la construction, ce que nous nous retrouvons pas dans le cas du Palais du Congo, puisque l'entreprise Vaissier n'importait pas sa matière première de l'Afrique équatoriale. Le rapprochement avec l'abbaye de la Bénédicte à Fécamp n'est certes pas évident si nous comparons les formes architecturales des bâtiments. Le point commun se situe plutôt au niveau de son utilisation à des fins commerciales, avec production

---

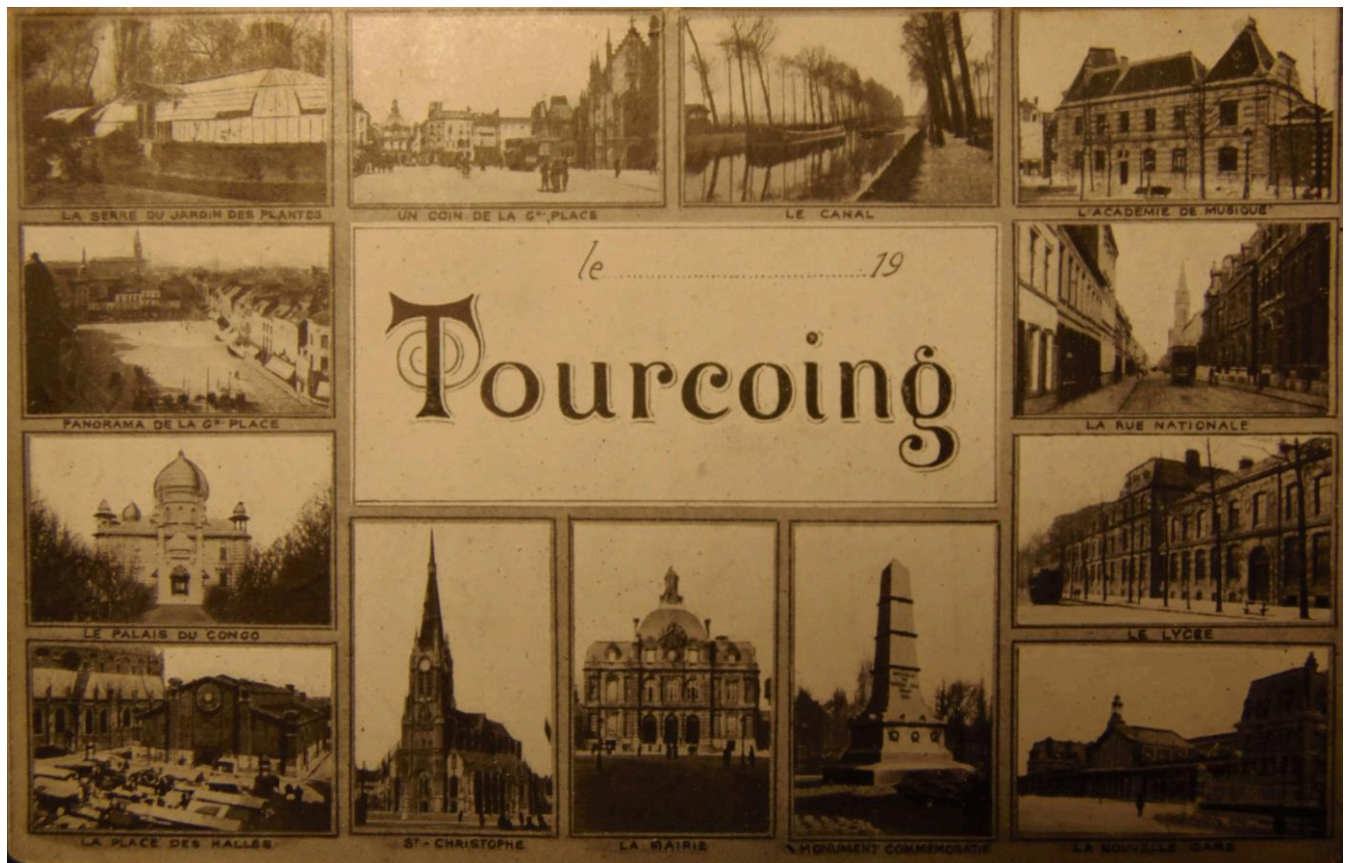
<sup>97</sup> MAURY, *op. cit.* : p. 44.

de cartes postales, guides touristiques<sup>98</sup>... que justifie, tout comme pour le Savon du Congo, une légitimité historique prestigieuse.

De nos jours, l'abbaye bénédictine de Fécamp demeure le bâtiment emblématique de la ville, attaché à l'identité du territoire urbain, tout comme le château de Vaissier au début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est ce que montre la carte postale ci-dessous, envoyée par un soldat allemand à sa famille, sur laquelle nous repérons le Palais du Congo, aux côtés des principaux monuments de la ville de Tourcoing, comme l'église Saint-Christophe, la gare, la mairie, mais aussi le lycée Gambetta et la colonne commémorant la victoire des troupes révolutionnaires sur les Britanniques en 1794. Le Palais du Congo intègre rapidement l'histoire de la ville et participe à la définition de son identité.

Carte postale : Différentes vues de Tourcoing (vers 1914).

(Collection de l'auteur).



L'originalité du Palais du Congo tient évidemment aux choix fait par l'architecte Dupire-Rozan (1842-1901), qui traduisent l'impossibilité de représenter l'espace, le Congo, par l'adoption d'une architecture locale. En effet, malgré la multiplication des récits de voyage qui proposent une abondante iconographie à caractère ethnographique, aucun

<sup>98</sup> Notons que la stratégie de communication de la Liqueur bénédictine de Fécamp repose toujours sur cette image.



modèle d'architecture ne semble appropriable par un architecte européen. Gilles Maury relève que les cases du village pahouin que Victor Vaissier avait pu observer lors de l'Exposition universelle de Paris de 1889 ne pouvaient constituer un modèle pour un architecte créatif et un industriel ambitieux<sup>99</sup>.

De ce fait, les choix de Dupire-Rozan font du Palais du Congo une demeure orientale, ou plutôt indienne, peu en rapport avec l'espace qu'il désigne et l'identité de la marque Savon du Congo. Cependant, pour Gilles Maury, le choix de l'architecture indienne n'est pas totalement évident, car elle est associée le plus souvent à la fin du XIX<sup>e</sup> au style mauresque<sup>100</sup>. De nombreux détails de l'architecture du palais y font référence, en particulier les arcs en plein cintre, que nous pouvons observer sur une vue générale du Palais du Congo ou encore sur les deux pavillons qui ont survécu à la destruction de l'édifice, et qui sont parvenus jusqu'à nous - l'un de ces bâtiments est visible sur la carte postale reproduite ci-dessous – le second, faisant l'angle de deux rues, se trouvant derrière les arbres.

Le Palais du Congo : carte postale.

(*Gens et Pierres de Roubaix, magazine de la Société d'Emulation de Roubaix*, mars 2007).



<sup>99</sup> MAURY, *op. cit.* : p. 93.

<sup>100</sup> MAURY, *art. cit.* : p. 25.

Les deux pavillons subsistant du Palais du Congo.  
(Photographies de l'auteur).



Ces pavillons nous montrent l'importance de la couleur dans la réalisation du bâtiment, avec l'utilisation de briques rougeâtre, typique du Nord, mais aussi de briques vernies de couleur bleu, ainsi que de la pierre calcaire blanche, provenant peut-être des carrières de Lezennes (près de Lille) ou de Lewarde, et que le promeneur retrouve facilement sur les façades des maisons anciennes du Vieux-Lille, en général en alternance avec des briques. En outre, la toiture, faite de tuile en forme d'écaille, indique aussi l'importance accordée à la polychromie par l'architecte.

Il semblerait que l'univers coloré et lumineux de l'Exposition universelle de 1889 ait inspiré Vaissier et Dupire-Rozan. Le Palais du Congo serait aussi une traduction concrète de l'émerveillement suscité par les colorations des principaux pavillons de l'exposition. L'utilisation de la lumière électrique semble une autre source d'inspiration issue de la visite de l'exposition.



### Le Palais du Congo : carte postale.

(*Gens et Pierres de Roubaix, magazine de la Société d'Emulation de Roubaix*, mars 2007).



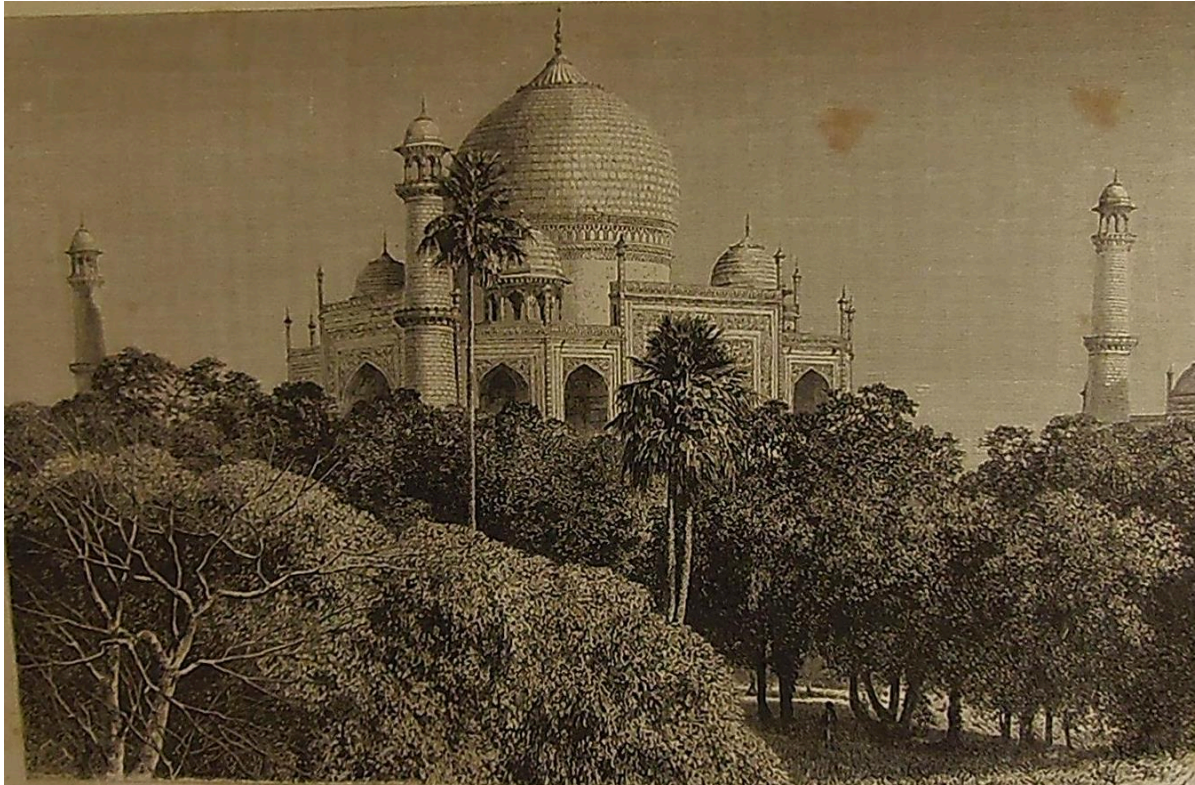
Les photographies noir et blanc de l'époque ne rendent bien-sûr pas compte de l'effet visuel produit par la couleur, un effet augmenté par le dôme principal majoritairement en verre bleu azur, puits de lumière le jour, qui pouvait s'illuminer dès l'obscurité tombée. Nous pouvons imaginer l'effet produit sur les riverains et les journalistes de l'époque, qui qualifièrent la demeure de Vaissier de « palais des mille et une nuits ».

Cependant, la principale source d'inspiration architecturale de Dupire-Rozan serait l'ouvrage de l'ethnologue Louis Rousselet, *L'Inde des Rajahs*, qui joue un rôle déterminant dans la connaissance de l'Inde et de son architecture. Sa relation de voyage est publiée dans la revue grand public *Le Tour du monde, journal des voyages*. Immense succès, qui propose de nombreuses représentations d'architecture indienne, *L'Inde des rajahs* aurait, d'après Gilles Maury, inspiré Dupire-Rozan, ou Vaissier lui-même, dans la conception des plans du palais du Congo. En effet, certaines gravures du livre, ou des livraisons disponibles dans le *Tour du monde*, montrent une nette influence des descriptions de Louis Rousselet dans la construction de l'édifice, largement inspiré du Taj Mahal.<sup>101</sup>

---

<sup>101</sup> *Le Tour du monde*, L'Inde des rajahs, année 1874.

Le Taj Mahal : gravure.  
(*Le Tour du monde*, L'Inde des rajahs, année 1874.)



Le Savon du Congo et le palais de Victor Vaissier mobilisent plusieurs diverses formes d'imaginaire, en diffusant une iconographie orientale, qui, finalement, arrive à célébrer le construction de l'empire. En quelque sorte, le savon n'est plus seulement un produit d'hygiène, il devient un outil de colonisation qui renforce le discours sur la légitimité de l'expansion coloniale.

### **B/ Un outil de l'ethnocentrisme européen**

Le Savon du Congo devient un élément de civilisation et d'expression de l'ethnocentrisme européen. Cet ethnocentrisme s'exprime aussi par un jeu de miroir avec d'autres groupes humains, notamment à propos du Japon de l'ère Meiji, comme l'exprime ce quatrain publié dans *Le Petit Parisien* :

« Un japonais m'écrit : nous nous civilisons,  
Nous avons l'habit noir, le claque ; nous avons  
Une constitution, des préfets, des gendarmes,  
N'arrêtant pas, c'est vrai, mais fort beau sous leurs armes,  
Et même, c'est le mieux, du Congo les savons »<sup>102</sup>.

---

<sup>102</sup> *Le Petit Parisien*, 16 février 1889.



## 1/ Blanchir la peau des Noirs...

Or, cette évolution des représentations olfactives dérive vers des représentations imagées à caractère raciste. Si le savon Dirtoff, dont l'affiche publicitaire est diffusée dans les années 1920, est devenue célèbre à l'échelle nationale, l'imagerie publicitaire locale s'empare du thème du blanchiment de la peau avant 1914 avec la marque déposée au tribunal de commerce de Lille Savon du nègre blanc, commercialisée aussi à Londres sous le nom *White Negro's Soap*. Les deux publicités (voir ci-dessous) utilisent la même représentation, à savoir celle d'un homme noir dont la peau blanchit au contact du savon. Élément remarquable, dans les deux cas, cette perte d'identité que constitue le changement d'apparence, semble réjouir le personnage présenté ; la norme, c'est le « blanc », et la publicité en impose l'adhésion à tous.

Savon Dirtoff (vers 1920)<sup>103</sup>.



Savon du nègre blanc (1909)<sup>104</sup>.



Cette apparente volonté de blanchir l'homme noir, présentée comme de l'ordre de l'impossible, correspond à la construction d'un discours publicitaire qui s'exprime aussi dans la poésie du Congo. A l'occasion de la révolution qui met fin à l'empire du Brésil sous les coups des militaires positivistes, ce texte publié dans le *Petit Parisien* questionne le lecteur :

« Je voudrais savoir pourquoi, du Brésil les négros  
Sont mis en liberté sans qu'l'État les blanchisse ?

<sup>103</sup> Disponible sur internet.

<sup>104</sup> ADN, 6 U2 1072.

Et v'là comment une royauté se dévisse  
Que n'a-t-elle pas employé les savons du Congo »<sup>105</sup>

Ces vers expriment clairement la difficulté de concevoir l'égalité entre un Blanc et un Noir, puisqu'il propose au préalable de blanchir ces derniers avant de reconnaître leur liberté et un statut de citoyen bénéficiant des mêmes droits que les descendants des colons européens, portugais en particulier. Il fait directement référence à la politique de « miscégénéation », terme qui désigne au Brésil le blanchiment des populations noires, par un métissage constant encouragé par la bourgeoisie blanche, dominante, qui ambitionne d'obtenir à la fin du processus une nation à sa ressemblance.

Le thème du blanchiment est aussi repris dans la chanson de carnaval intitulée *La Réclame* :

« Rendons hommage au grand homme  
A Brazza l'explorateur  
Le cœur hardi de cet homme,  
Du pays fait le bonheur.  
Il se fit comprendre avec peine  
Et r'mit au roi Makoko,  
Pour blanchir les indigènes  
L'savon des Princ's du Congo »<sup>106</sup>.

La poésie du Congo participe à la circulation d'une forme de tendance à l'europanisation ou volonté de copie du modèle blanc. Un autre exemple tiré de *L'Écho du Nord* :

« Je connais un imprésario  
De café turc qui n'est pas à la fête ;  
Sa négresse a blanchi des pieds à la tête  
Coupable : le Savon des Princes du Congo »<sup>107</sup>.

La Société d'émulation de Roubaix cite le cas d'un commerçant ambulant noir, vendeur de friandises à la noix de coco<sup>108</sup>. Originaire de la Martinique, il est surnommé *Patakoko*, manifestement une reprise de son cri de marchand ambulant. Une chanson de carnaval, *Pâte-à-coco*, atteste d'ailleurs de son existence :

« C'est Pâte-à-coco, le seul, l'unique,  
L'moricaud connu dans tout Roubaix,  
Qui vend ses bonbons et fait la nique  
A ses concurrents exaspérés.  
On veut me fair' concurrence...  
Mais à mon expérience

<sup>105</sup> *Le Petit Parisien*, 20 novembre 1889.

<sup>106</sup> BM de Lille : *La Réclame*, Danchin 6 Roubaix 1887 1.

Voir annexe 27.

<sup>107</sup> *L'Écho du Nord*, 15 novembre 1908.

<sup>108</sup> [www.histoirederoubaix.com](http://www.histoirederoubaix.com)



On se brûl' les doigts !  
Je suis le plus malin chaque fois ! »

Sympathique mais concurrent un peu déloyal, Patakoko, sorte de « tirailleur banania » local, aurait fait, selon la chanson, un bon candidat à l'européanisation :

« Quoique n'ayant pas la peau blanche  
On me voit toujours un très bon cœur.  
Si j'osais rêver d'une revanche,  
Je me blanchirais de ma noirceur »<sup>109</sup>.

Ce passage exprime quand même le regret de ne pas être blanc, ou peut-être d'être le seul homme noir dans cette grande ville du Nord. L'idée vient donc naturellement, et constitue le terme d'un processus d'acculturation, de se blanchir la peau. C'est à ce stade qu'intervient le Savon du Congo, comme l'indique le dernier paragraphe de la chanson :

« L'savon du Congo, d'matière très pure,  
Toujours réputé dans l'monde entier,  
Adoucit la peau de la figure,  
Et fait grand honneur au savonnier.  
Pour avoir la peau bien blanche  
Tout un' semaine jusqu'au dimanche  
Comm' Pâte-à-coco,  
Usez des savons du Congo »

Un autre exemple paru dans *L'Écho du Nord* aborde le thème de l'intégration des troupes coloniales dans l'armée française :

« S'il advenait qu'un jour le ministère de la Guerre  
Ordonnât qu'on blanchît le régiment des Turcos,  
Cela serait facile et ne coûterait guère,  
En usant du Savon des Princes du Congo »<sup>110</sup>

Le savon du Congo agent de blanchiment ? Agent de la domination coloniale ? Promoteur de l'idée de la supériorité de l'homme blanc, ou tout au moins d'une norme esthétique définie dans un rapport entre Blancs et Noirs ? L'historien néerlandais Harmannus Hoetink développe dans son livre *Slavery and race relations in the Americas*<sup>111</sup>, l'idée que l'image de la normalité est fondée sur le phénotype du groupe dominant. Il parle d'une norme somatique qui influe sur la perception et le traitement des groupes minorés, qui cherchent à faire de la norme somatique un idéal, de telle sorte que les hommes noirs continuent à percevoir le blanc comme une référence esthétique et sociale. Mais, au-delà de la période

---

<sup>109</sup> BM de Lille, *Pâte-à-Coco*, Danchin 6 Roubaix 1898 19.  
Voir annexe 29.

<sup>110</sup> *L'Écho du Nord*, 16 janvier 1886.

<sup>111</sup> HOETINK Harmannus, *Slavery and Race Relations in the Americas*, New-York, Harper and Row, 1973.

coloniale, ce thème publicitaire du blanchiment raisonne-t-il encore dans l'imaginaire collectif ? Cette question amène à ouvrir une réflexion sur la transmission des représentations de l'homme noir dans le temps.

De nos jours, la volonté d'éclaircir la peau que partagent certaines femmes africaines procède, selon le psychologue Ferdinand Ezembe<sup>112</sup>, d'un profond traumatisme post colonial, qui érige toujours le blanc en modèle supérieur. Battus militairement pendant la conquête coloniale, dominés par les Européens sur leurs propres terres pendant plusieurs décennies, distancés par les avancées de la technologie occidentale... certains Africains finiraient par douter d'eux-mêmes et par intégrer l'idée de la supériorité de l'homme blanc. C'est l'idée que développait déjà en 1952 le psychiatre martiniquais Frantz Fanon (1925-1961) dans *Peau noire, masque blanc*<sup>113</sup>, en affirmant que le blanchiment est l'illustration la plus manifeste de l'aliénation qui caractérise les hommes noirs. Dominés et humiliés, ces derniers intérioriseraient les préjugés raciaux au point de s'identifier à leurs vainqueurs.

Ferdinand Ezembe remarque d'ailleurs que ce sont les femmes des pays aux passés coloniaux les plus violents qui affichent le plus d'attrance pour les pratiques de blanchiment de la peau, comme le Congo, ainsi que les pays qui ont été les plus touchés par la traite négrière. A l'inverse, il constate que les populations noires qui ont eu peu de contacts avec des hommes blancs durant la période coloniale, valorisent très peu le blanchiment de la peau. L'historien Pap Ndiaye, en décrivant le rôle de la colonisation dans ce qu'il nomme les « hiérarchies mélaniques »<sup>114</sup>, conforte cette hypothèse. Il rappelle qu'à Saint-Louis-du-Sénégal et à Gorée, par exemple, les Africains à peau claire jouissaient d'avantages particuliers. En effet, ces villes étaient administrées par des élites métisses qui bénéficiaient de la nationalité française à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart du temps issus d'union entre Africaines, les « signares » et Français. Le pouvoir de cette élite, appuyé sur le commerce des denrées coloniales, trouvait une partie de sa légitimité dans le fait d'avoir la peau la plus claire possible. Pap Ndiaye observe que la fin de l'esclavage et de la colonisation n'a pas remis en cause cette hiérarchie sociale fondée sur la couleur de la peau, que nous retrouvons aussi dans les Antilles françaises, où beaucoup de métis ne tiennent pas à être assimilés aux « Noirs noirs »<sup>115</sup>.

---

<sup>112</sup> EZEMBE Ferdinand, *L'enfant africain et ses univers*, Paris, Karthala, 382 pages.

<sup>113</sup> FANON Frantz, *Peau noire, masque blanc*, Paris, Seuil, 1952.

Fortement impliqué dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, il s'attacha à analyser les conséquences psychologiques de la colonisation, à la fois sur les colonisés mais aussi sur les colons.

<sup>114</sup> NDIAYE Pap, *La condition noire, essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, p. 81.

<sup>115</sup> NDIAYE, *op. cit.* : p. 82.

Le sociologue congolais Gaston M'Bemba-Ndoumba développe dans *Ces Noirs* qui se blanchissent la peau la théorie de l'identification des Africains à leur agresseur blanc :

« On peut dire que les premiers Noirs esclaves et colonisés ont appris à refouler l'agressivité qu'ils ont subie de la part du Blanc et qu'ils ont à leur tour forcé la génération suivante à la refouler [...] Après la Seconde Guerre Mondiale, il y a eu en quelque sorte un deuxième choc ou traumatisme socioculturel dans le monde noir et notamment en Afrique : il s'agit du processus d'acculturation. On peut penser que l'inconscient ethnique qui avait été refoulé par les premières générations de Noirs, a fait un retour chez la jeune génération qui ne bénéficie plus de repères culturels fiables. Or, si ce qui revient après un temps de latence est le mécanisme de l'identification à l'agresseur, on comprend dès lors que le comportement consistant à se blanchir la peau soit la manifestation d'un comportement refoulé, consistant à mimer, de façon épidermique, l'ancien agresseur »<sup>116</sup>.

Nous retrouvons donc à la fois le poids de la traite négrière, de la colonisation et même de la diffusion du christianisme, avec l'allégorie des couleurs développée dans l'univers chrétien, les oppositions entre le clair et l'obscur, les ténèbres et les cieux, Cham et Japhet, le noir le blanc, le bien et le mal... bref, un système de représentation manichéen, étendu volontiers à d'autres populations que les peuples colonisés, qui constitue cette fois une menace pour la patrie, comme l'indique ce quatrain paru dans *L'Écho du Nord* :

« Quand on n'a pas l'âme très pure  
On a grand besoin de Congo ;  
Or, l'Allemand, la chose est sûre,  
Le voudrait pour changer de peau »<sup>117</sup>.

D'autre part, nous pouvons poser la question de l'influence des anciennes publicités sur des représentations collectives actuelles. Ces dernières, diffusées majoritairement en Europe, mais aussi en Amérique du Nord, peuvent-elles avoir un impact sur les représentations que les Africains d'aujourd'hui ont de leur propre corps ?

C'est en tout cas la thèse développée par le journaliste Serge Bilé dans son livre intitulé *Blanchissez-moi tous ces nègres*<sup>118</sup>, qui retrace l'histoire du blanchiment de la peau, soutenu par la propagande occidentale, à laquelle Vaissier participe manifestement. Les publicitaires français ne sont d'ailleurs pas les seuls à exploiter les stéréotypes colportés sur les hommes noirs. Serge Bilé évoque le cas de la savonnerie nationale de Genève, qui réalise vers 1900 une affiche montrant un africain exhibant ses mains devenues blanches après avoir

---

<sup>116</sup> M'Bemba-Ndoumba Gaston, « *Ces Noirs* qui se blanchissent la peau. La pratique du « maquillage » chez les Congolais », *Cahiers d'études africaines*, 2006, n. 183.

<sup>117</sup> *La Croix du Nord*, 31 août 1911.

<sup>118</sup> BILE Serge, *Blanchissez-moi tous ces nègres*, Saint-Malo, Pascal Galodé, 2010.

été trempées dans un bac de lessive. Un slogan publicitaire pour une chaîne de blanchisserie au Québec avance que « Blanchir un nègre n'est pas chose facile »<sup>119</sup>. Ces deux exemples montrent d'ailleurs que le thème du blanchiment n'est pas réservé à la propagande coloniale, puisque ni le Québec ni la Suisse n'étaient engagés dans le mouvement d'expansion coloniale. En revanche, ils renforcent la thèse de la circulation de cette propagande en dehors de l'espace des métropoles coloniales. Les slogans mettant en scène, par l'image aussi bien que l'écrit, des hommes noirs blanchis, ont une même finalité : prouver à bon compte l'efficacité d'un produit en gommant le principal défaut de son utilisateur, sa couleur noire, qui reflète l'état d'esprit ou le caractère de l'individu. Un mécanisme mental qu'utilise en 1911 la marque « Sunlight Savon », en le renforçant par l'utilisation du terme « moricaud » :

Publicité pour le « Sunlight Savon »<sup>120</sup>



L'utilisation du thème du blanchiment à des fins publicitaires, à l'échelle locale ou nationale, participe donc à la volonté qu'ont partagée certains scientifiques de réellement

<sup>119</sup> BILE, *op. cit.* : p. 19.

<sup>120</sup> *La Vie flamande illustrée*, 12 juin 1911.

blanchir des hommes noirs. Serge Bilé note qu'aux Etats-Unis comme en Europe, des scientifiques pensaient qu'on pouvait réellement blanchir la peau en soumettant le corps à des bains d'acide ou de nitrate d'argent, ou en l'exposant à des doses massives de rayon X, ou encore en utilisant des crèmes éclaircissantes, dont les premières ont été mises au point par des chimistes américains au XIX<sup>e</sup> siècle et largement commercialisées aux Antilles françaises au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>121</sup>.

Toutefois, l'idée du blanchiment peut aussi s'imposer à d'autres catégories de populations dont, de prime abord, l'exotisme n'est pas la particularité première, comme le montre cet extrait de la chanson de carnaval *Le roi des savons* :

« Ce savon partout estimé,  
Ne connaît pas d'obstacles.  
Jamais produit plus parfumé  
Ne fit tant de miracles  
Auvergnats et Congolans,  
Grâce à lui sont presque blancs »<sup>122</sup>

L'Auvergnat y apparaît tout autant exotique que le Congolais, dénommé ici « Congolan », manifestement pour les besoins de la rime. Cette chanson traduit l'élargissement de la notion d'exotisme dans le processus de découverte de l'altérité, élargissement à des populations identifiées à un terroir et à des modes de vie spécifiques. Les Auvergnats, montagnards, paysans, commerçants installés à Paris... incarnent aussi une figure de l'exotisme pour les habitants du Nord. Cette représentation, qui allie exotisme et archaïsme, est d'ailleurs confirmée par l'existence, aux côtés des villages noirs des expositions industrielles, de villages normands, bretons, ou encore flamand à Roubaix en 1911<sup>123</sup>.

2/... Noircir celle des Blancs : l'influence du spectacle *blackface* dans la représentation de l'homme noir

Aux marges du sujet, ces représentations s'appuient en effet sur des influences venues des Etats-Unis et intimement liées au monde du spectacle. Elles ne sont donc pas issues du monde colonial et leur apport dans ce travail pourrait être critiqué. Pourtant, les représentations de l'homme noir influencées par des réalités vécues aux Etats-Unis, ont une

---

<sup>121</sup> BILE, *op. cit.* : p. 33.

<sup>122</sup> BM de Lille, *Le roi des savons*, Danchin 6 Roubaix 1887 2.

Voir annexe 30.

<sup>123</sup> Voir le chapitre V.

influence, non seulement sur les modes de représentation de l'homme noir en France et dans le Nord, mais aussi de certaines réalités coloniales. C'est pourquoi, avant et après la Première Guerre mondiale, nous trouvons des représentations en parallèle de celles issues du monde colonial, qui établissent une différenciation entre l'Africain ou l'Antillais et l'Afro-Américain.

Pour comprendre cette circulation des représentations particulières de l'homme noir et leur réemploi dans le Nord, commentées dans les lignes suivantes, il est nécessaire d'évoquer rapidement l'origine et la diffusion en Europe des *minstrels-shows*, un phénomène culturel majeur dans l'Amérique du XIXe siècle.

Nick Tosches explique dans *Blackface, au confluent des voix mortes*<sup>124</sup>, que la naissance de ces *minstrels-shows*, spectacles de ménestrels, qui sont une forme de divertissement scénique dans laquelle des hommes blancs se noircissent le visage, d'où le terme *blackface*, et tournent en dérision les attitudes et les comportements des populations noires du Sud des Etats-Unis, tout en interprétant ce qui était présenté comme leurs chansons et musiques. Tout d'abord confinés à de modestes représentations à Manhattan, ces *minstrels-shows* enflent et deviennent d'immenses troupes itinérantes. En 1830, le comédien Thomas Dartmouth Rice (1808-1860) crée véritablement le *minstrel-show* en inventant le personnage de Jim Crow, Jim le Corbeau, une caricature de l'homme noir. En 1843, les *Virginia Minstrels*, la première troupe de *blackface* proprement dite, fait ses débuts au Bowery Amphitheatre de New-York. Les programmes annoncent :

« Le groupe éthiopien appelé les Virginia Minstrels, nouveau, bouffon, original et incomparablement mélodieux »<sup>125</sup>.

Notons l'appellation « groupe éthiopien » qui rattache les artistes supposés noirs au continent africain et renforce l'identité des *Virginia Minstrels* en affirmant la légitimité de leur origine.

Cette première émanation d'une culture de masse purement américaine s'étend bientôt en Angleterre. Dans son livre *Chocolat, clown nègre*<sup>126</sup>, qui retrace la vie du premier artiste noir de la scène française, l'historien Gérard Noiriel démontre que dès leur naissance au cours des années 1860, les cafés concerts parisiens sont influencés par les *minstrels-shows*, qui, en quelque sorte, exportent leur contenu, dans la forme en tout cas, alliant chants, danses, numéros de variétés et pièce en un acte narrant la vie des esclaves dans les plantations.

---

<sup>124</sup> TOSCHES Nick, *Blackface, au confluent des voix mortes*, Paris, Allia, 2003, 308 pages.

<sup>125</sup> TOSCHES, *op. cit.* : p. 20

<sup>126</sup> NOIRIEL Gérard, *Chocolat, clown nègre*, Paris, Bayard, 2012, 330 pages.



Notons que le *blackface* concerne aussi des artistes noirs. Nick Tosches cite par exemple le cas du chanteur noir Sam Lucas, né de parents libres en Ohio, qui fréquente l'université Wilberforce, travaille comme coiffeur avant de servir dans l'armée de l'Union pendant la guerre de Sécession. En 1869, il se lance dans le *minstrels-show*. Son répertoire comporte des titres comme *Le jour où j'ai été affranchi* et *Ma chère maison du Sud*<sup>127</sup>.

Gérard Noiriél retrouve dans les spectacles proposés par les premiers cafés concerts parisiens une structure comparable aux *minstrels shows*. Il décrit un programme type avec une première partie dédiée aux arts du cirque, jeux athlétiques et exercices gymniques, avant le tour de chant de l'artiste vedette. Enfin, la troisième partie comprend des scènes de vaudeville ou des duos d'opéras qui remplacent les saynètes narrant la vie des esclaves<sup>128</sup>.

Les *minstrels shows* révèlent le potentiel comique que l'on accorde à l'époque aux hommes noirs au point que, se déguiser en « noir » intègre des dispositifs comiques largement sollicités. C'est ce qu'exprime ce quatrain vantant l'efficacité du Savon du Congo extrait du *Petit Parisien*, et qui semble d'ailleurs faire référence à la Cavalcade du Congo organisée en 1887 par Victor Vaissier, et qui avait nécessité le recours à des figurants déguisés en Africains, le visage noirci. La photo ci-dessous date de 1903 et illustre les mêmes artifices :

Char de la Parfumerie du Congo, cavalcade de 1903.

(MAURY Gilles, Le Château Vaissier, palais orientaliste d'un savonnier de Roubaix, Paris, Picard, 2013, p. 33)



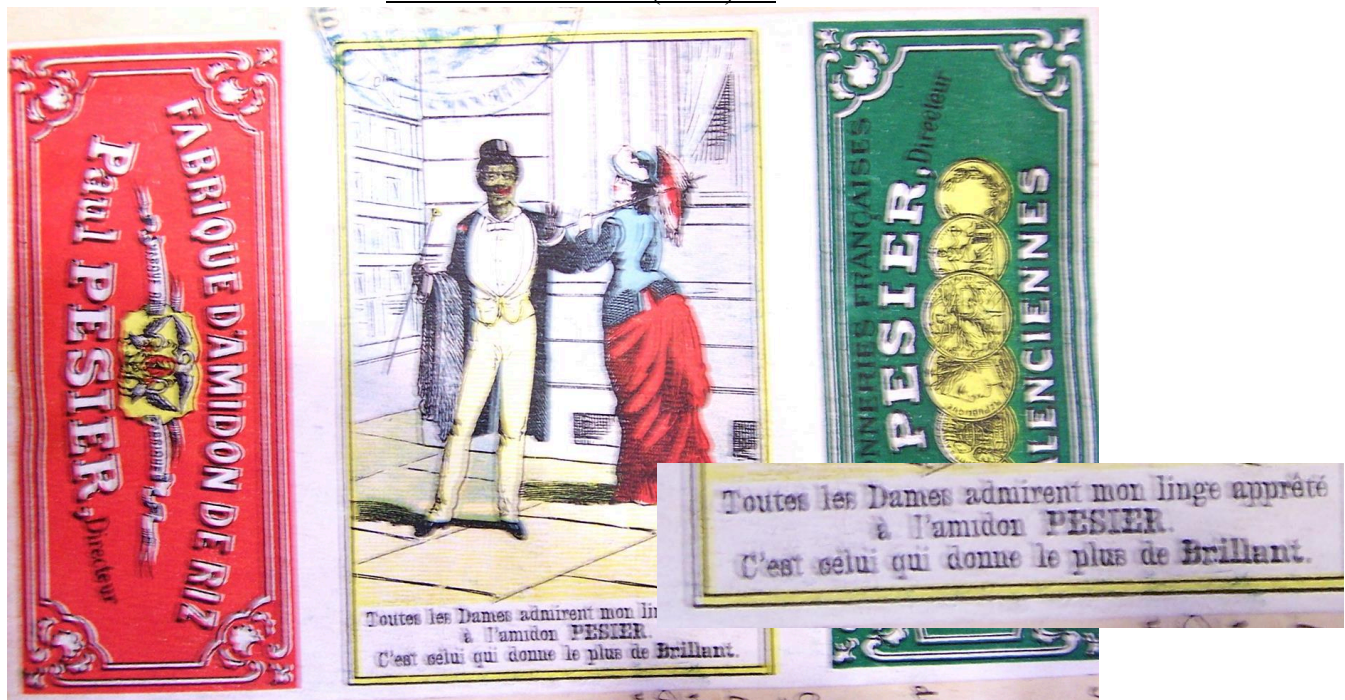
<sup>127</sup> TOSCHES, *op. cit.* : p. 30.

<sup>128</sup> NOIRIEL, *op. cit.* : p.92.

« Mi-carême, ton lendemain  
 Me trouva noir, j'étais déguisé couleur nègre !  
 Cependant au bureau je fus d'un pas allègre,  
 Le Savon du Congo m'avait rendu mon teint »<sup>129</sup>

Gérard Noiriel nous apprend que dans les années 1870, les premiers artistes noirs américains sont programmés sur la scène des music-halls français<sup>130</sup>. Ainsi, en 1877, à l'Alcazar d'Hiver, Armand Ben introduit le personnage du *black dandy* présenté comme une parodie du nouveau riche. Ce personnage s'inspire des *zip-coons*, littéralement « nègres à fermetures éclairs », une appellation argotique désignant les dandies noirs des villes du Nord des Etats-Unis et qui connaît alors un grand succès<sup>131</sup>. Le *long tail blue* est la veste queue-de-pie emblématique de leur garde-robe, et ce personnage est utilisé dans le Nord pour promouvoir la marque Amidon Pesier.

Amidon Paul Pesier (1884)<sup>132</sup>.



L'image représente un homme noir en habit. La blancheur de son pantalon, de son gilet et de sa chemise, contraste avec son visage noir aux lèvres rouges et épaisses. Son aspect théâtral en fait un spectacle de rue au point qu'il concentre le regard des passants, notamment celui d'une femme européenne.

<sup>129</sup> *Le Petit Parisien*, 1<sup>er</sup> avril 1889.

<sup>130</sup> NOIRIEL Gérard, *Chocolat clown nègre*, Paris, Bayard, 2012, p.96

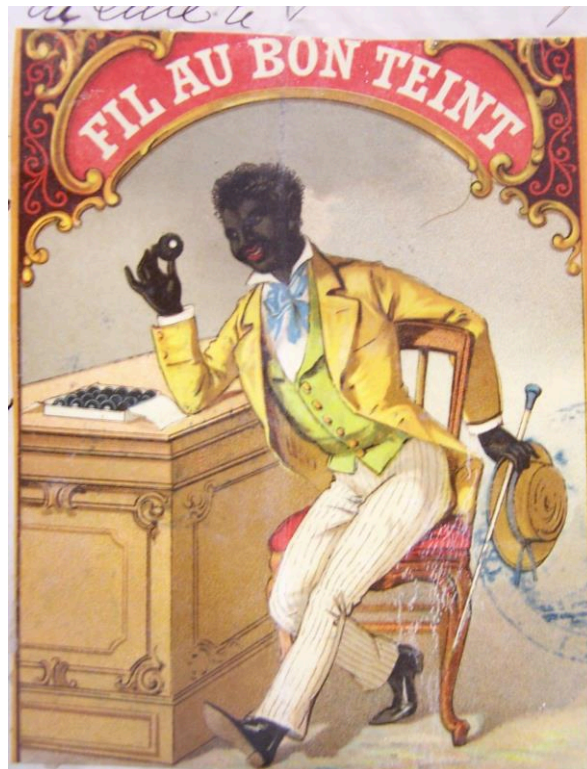
<sup>131</sup> TOSCHES, *op. cit.* : p. 16

<sup>132</sup> ADN, musée 473



Le Fil au Bon Teint, propose une autre variation du *black dandy*. Le canotier remplace le haut de forme mais l'image joue toujours sur le contraste entre la couleur de la peau, et aussi celle des bobines de fil, et la clarté des habits du personnage. Le nom de la marque « Au Bon Teint » associe la couleur noire de la peau à une expression populaire indiquant la bonne santé d'un individu. Ces deux images publicitaires illustrent l'importance des *minstrels shows* américain dans l'histoire du spectacle en France<sup>133</sup> mais aussi dans la représentation de l'homme noir.

Fil au bon teint (1886)<sup>134</sup>.



Sylvie Challaye explique dans son livre *Nègres en images*<sup>135</sup>, que dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, le monde du spectacle s'est largement fait écho de l'expansion coloniale en magnifiant la conquête dans des pièces exotiques, comme la *Vénus noire* d'Adolphe Belot, pièce en cinq actes et douze tableaux représentée au Théâtre du Châtelet ou encore la pantomime militaire de Gugenheim et Lefebvre *Cinq mois au Soudan*. Elle développe l'idée que l'image de l'homme noir champion de l'élégance entre facilement dans l'imagerie populaire. De ce fait, lorsqu'André Mouëzy-Eon (1880-1967) imagine le personnage de « Malikoko, roi nègre », il affuble son personnage d'un costume où l'on

---

<sup>133</sup> NOIRIEL, *op. cit.* : p. 95.

<sup>134</sup> ADN musée 464.

<sup>135</sup> CHALAYE Sylvie, *Nègres en images*, Paris, L'Harmattan, 2002, 190 pages.

retrouve des plumes, personnifiant le sauvage, et des accessoires occidentaux à la mode, monocle, chapeau militaire et veste festonnée.

Nick Tosches<sup>136</sup> avance que la troupe des *Virginia Minstrels* centre, en 1843, ses premiers spectacles sur le personnage du Noir des plantations, personnage le plus souvent en haillons et s'inspirant le plus souvent des conditions de vie réelles de ces populations. Mais, rapidement, la nature des spectacles évolue et le dandy noir, le *zip coon*, du Nord des Etats-Unis fait son apparition, en vient à dominer la première partie du spectacle, reléguant l'évocation de la vie des esclaves du Sud à la fin. A l'ascension du *zip coon*, correspond l'usage de plus en plus fréquent de ballades et permet à l'acteur noir de tenir le premier rôle dans des comédies sentimentales. La reconstitution de la carrière du clown Chocolat, que Gérard Noiriel a réalisée, nous apprend qu'il tient, en 1894, le premier rôle de « Boule de Siam, une fantaisie exotique à grand spectacle » dont voici le synopsis :

« Sur un tapis de fleurs, au milieu des palmiers et des narghilés, le sympathique Chocolat exhale ses plaintes amoureuses. Il adore la fille d'un riche seigneur, sans espoir, hélas ! Le riche seigneur veut pour gendre un jeune français qui vient d'arriver dans le pays escorté d'un anglais ridicule. Chocolat forme le plan infernal de faire fuir son rival et, pour atteindre son but, il lui fait une nuit terrible, dans laquelle les moustiques jouent un rôle important ainsi que les boas et les derviches tourneurs. La ruse réussit et Chocolat obtient la main de sa bien-aimée. Aussitôt, on célèbre ses noces de la façon la plus somptueuse »<sup>137</sup>.

Pour autant, il devait être difficile pour l'acteur de sortir de son personnage de « Noir ». En 1896, il joue dans « Coco, une fantaisie comique » :

« La chose se passe au jardin d'acclimatation. Un roi nègre, joué par l'ineffable Chocolat, est irrévérencieusement pris pour un singe par un gardien naïf. Il y est des plus malmenés, surtout, lorsque voyant une noce arriver, il fait une cour indiscreète à la mariée qui a égaré son mari. Le tout est accompagné d'une promenade d'animaux variés [...] »<sup>138</sup>.

L'ascension du *zip coon* remplaçant l'esclave noir des plantations de coton se traduit, dans les représentations iconographiques du Nord, par un phénomène similaire que nous pouvons appréhender en commentant les publicités de marques de rhum, production emblématique des Antilles, fortement liée à la production de canne à sucre, elle-même en lien étroit avec l'histoire de la traite négrière. Nous retrouvons donc, importée sur le territoire français, une perspective centrée sur l'image de l'homme noir, née aux Etats-Unis : les rapports entre les Antilles et la France métropolitaine se substitue aux rapports entre le Nord

---

<sup>136</sup> TOSCHES, *op. cit.* : p. 31.

<sup>137</sup> NOIRIEL, *op. cit.* : p. 272

<sup>138</sup> NOIRIEL, *op. cit.* : p. 275

et le Sud des Etats-Unis, le planteur de canne à sucre remplace le planteur de coton. Mais, dans les deux cas le Noir est confronté au Blanc dans des rapports inégalitaires. L'image publicitaire « Rhum Bombita » est une représentation liée à l'image du *black dandy* dont nous avons commenté plus haut deux représentations locales :

Rhum Bombita (1916)<sup>139</sup>.



Elle est aussi à rapprocher du monde du spectacle et de l'univers de la fête, dont l'alcool est bien souvent un élément. L'image représente un homme noir, aux lèvres épaisses, un stéréotype courant. Il porte un costume de soirée, et arbore une coiffure élaborée, à « l'européenne ». Il pourrait bien être un patron de bar ou de restaurant, comme l'indique le monocle qui lui donne un caractère aristocratique. Il correspond donc bien à l'image du nouveau riche qu'incarne le *black dandy*. Il semble accueillir le consommateur d'un geste ample, et, malgré ses attributs, il paraît toujours au service de l'Européen. De plus, le nom « Bombita », somme toute assez ridicule, associé au personnage, le cantonne dans un rôle subalterne et renvoie à l'histoire de l'attribution aux esclaves émancipés des Antilles de noms ridicules ou blessants, l'entrée dans la citoyenneté s'accompagnant du signe héréditaire d'une origine servile<sup>140</sup>. L'image publicitaire « Rhum Madeska » est beaucoup plus attaché à la personnalité du planteur de canne à sucre.

<sup>139</sup> ADN, 6 U1 30.

<sup>140</sup> CHANSON Philippe, *La blessure du nom. Une anthropologie d'une séquelle de l'esclavage aux Antilles-Guyane*, Louvain, Academia-Bruyant, 2008, 154 p.

Rhum Madeska (1926)<sup>141</sup>.



L'homme représenté est-il l'ouvrier agricole d'un planteur blanc ? Rien ne l'indique. Travaille-t-il à son compte ? L'idée d'émancipation est suggérée par l'absence du Blanc et il est probable qu'il fasse partie des planteurs locaux, indépendants. Tout comme le planteur de coton du Sud des Etats-Unis, c'est un homme déraciné dont les ancêtres habitaient l'Afrique Noire. Mais, avec la fin de l'esclavage, il cultive sa terre et développe une identité créole. Les rapports avec les Européens sont habilement suggérés par la présence de deux navires de commerce ancrés près de bâtiments qui pourraient bien être une distillerie et des entrepôts. Ces navires et ces bâtiments évoquent le poids économique des compagnies maritimes européennes, et même françaises, pour les premiers, et des propriétaires blancs pour les seconds. Encore une fois, l'homme noir se trouve dans une relation de dépendance.

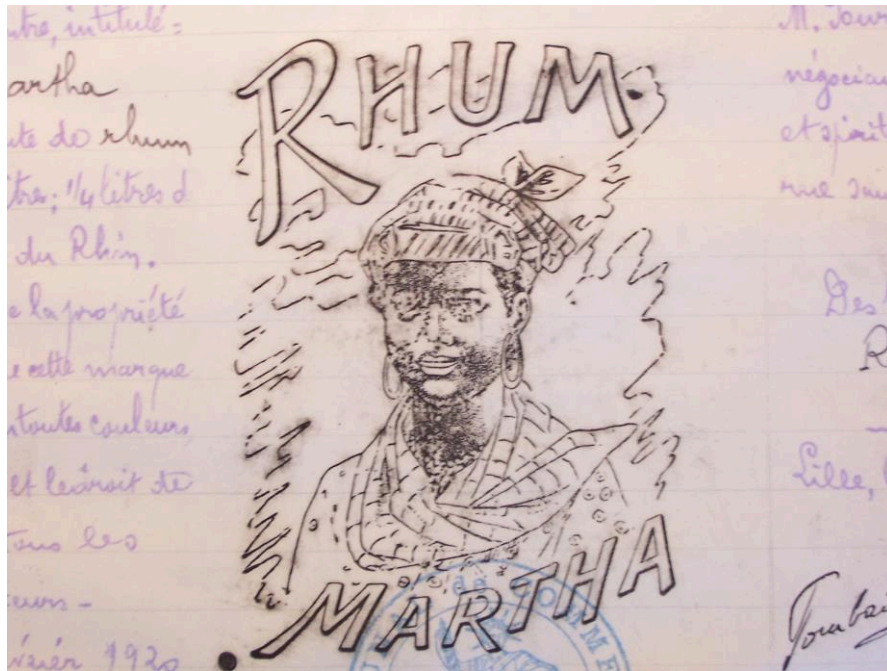
L'image du « Rhum Martha », représentant une femme noire, insiste sur l'identité des populations antillaises grâce à deux éléments : les larges boucles d'oreilles dites « créoles » et la coiffure en tissu, deux éléments qui fixent des stéréotypes de la femme antillaise :

---

<sup>141</sup> ADN, 6 U1 31

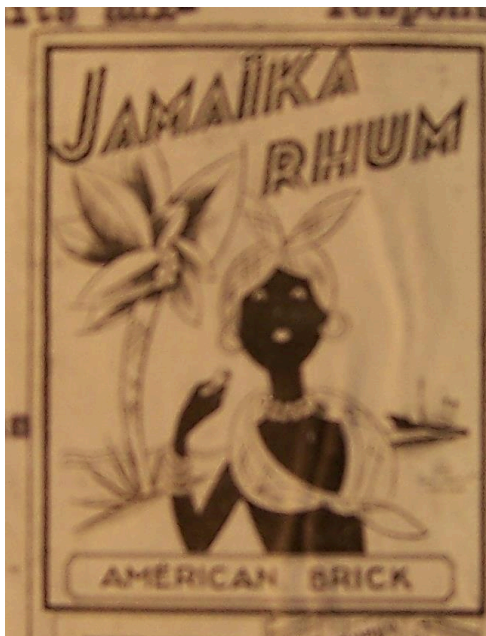


Rhum Marta (1919)<sup>142</sup>



Une représentation reprise par d'autres marques de rhum, le « Rhum Jamaïca » et le « Rhum Jihanna », qui intègrent l'image de l'Antillaise dans les relations commerciales entre le continent et les îles, relations personnifiées par la présence, sur chacune de ces images, de navires de commerce.

« Rhum Jamaïca », « Rhum Jihanna »<sup>143</sup>

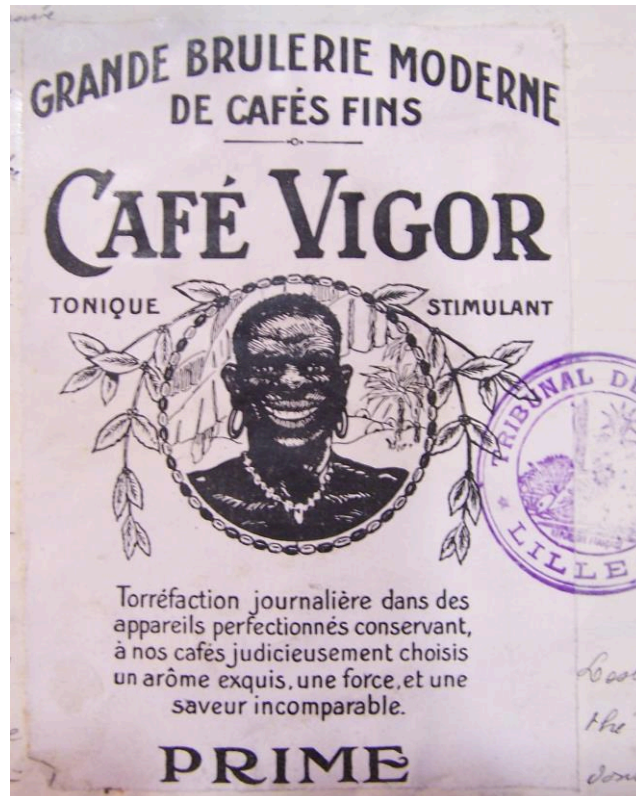


<sup>142</sup> ADN, 6 U2 1075

<sup>143</sup> ADN, 6 u2 1078

Nous pouvons interpréter certaines publicités pour différentes marques de café de la même manière. Le « Café Vigor », insiste sur le caractère d'un produit tonifiant, le texte utilise les termes « tonique, stimulant » et « force et vigueur incomparable ». L'homme qui le récolte correspond à ce vocable : il est représenté torse nu, vigoureux, il est proche de la nature, comme l'indique le décor de forêt équatoriale. Mais, cette insistance sur la force physique le renvoie finalement à une forme d'animalité.

Café Vigor (date non précisée) <sup>144</sup>



D'autre part, il porte des bijoux très voyants, qui le distinguent des standards européens de l'élégance masculine et son large sourire renforce l'image de virilité qu'il dégage, mais, finalement cette qualité le dessert en l'éloignant un peu plus de l'Européen urbain et policé.

## Conclusion

L'utilisation de l'image de l'homme noir dans l'imagerie publicitaire, aussi bien au niveau local que national, concourt à le stigmatiser par la fixation de stéréotypes admis encore

---

<sup>144</sup> ADN, 6 U2 1076

pour certains de nos jours. En effet, bon nombre de nos contemporains expliquent les succès des Noirs dans certaines disciplines sportives uniquement par la nature de l'athlète, ce qui constitue une forme de « stigmatisation positive ». En situation impériale, il est remarquable de constater la construction d'un discours sur la nature différente de l'homme noir, quelque'un de manifestation peu commun et incomparable aux autres populations colonisées. Certes, les représentations des habitants de l'Asie véhiculent des stéréotypes et confortent les idées reçues, mais elles ne tombent pas dans la caricature<sup>145</sup>.

Aux prises avec le développement de la photographie, la représentation du colonisé entretient le clivage établi avec les Européens, l'image « instantanée » ne parvenant pas à objectiver le regard. Alors que la carte postale joue un rôle capital dans la diffusion de l'image de l'autre et correspond à un engouement des Français pour la photographie ainsi qu'au développement d'une culture visuelle<sup>146</sup>. Objet culturel fondamental de la culture de masse<sup>147</sup>, la photographie n'est pas seulement une illustration du récit historique mais reflète aussi les rapports de l'homme au monde. Or, l'apport de la technique n'entraîne pas pour autant le développement d'un regard emprunt d'altérité. Par exemple, l'image de la femme africaine évolue peu et la photographie, tout comme la chromolithographie, la présente volontiers offerte à la convoitise des Européens.

Quant au Savon du Congo, il incarne dans le Nord le jeu de « l'imaginaire colonial », et l'étude de l'influence des représentations qu'il génère ne peut se borner à celle d'une opération de promotion publicitaire. Apparu au moment de la mise en place de nouvelles normes d'hygiène, et donc de nouvelles habitudes et de nouvelles représentations, il connaît un succès considérable grâce à un processus d'identification en adéquation avec une histoire en train de s'écrire, celle de l'exploration du Congo, suivie de la création d'une nouvelle colonie. Or, cette histoire s'écrit par deux concurrents, la France et la Belgique. Victor Vaissier, en industriel patriote, inscrit son parti pris, soutient la politique coloniale de son pays. L'histoire du Savon du Congo permet de plus d'aborder les représentations de l'autre et leurs conséquences à long terme, notamment en amenant une réflexion sur le sens du blanchiment de la peau. L'histoire de Vaissier et de son savon, enfouie dans la mémoire collective, pratiquement oubliée, résonne pourtant de manière étonnement moderne dans notre société, où la réflexion sur l'identité nationale reste ouverte, demeure objet de controverses, et s'élabore parfois en opposition avec l'identité de l'autre, une identité menée

---

<sup>145</sup> Voir annexe 30 bis.

<sup>146</sup> MICHONNEAU Stéphane, *L'image de l'Indochine française sous la Troisième République à travers les cartes postales*, mémoire de maîtrise sous la direction de Jean Martin, 1989, Paris, Sorbonne, 140 p.

<sup>147</sup> BOISJOLY François, *Portraits de la France du XIX<sup>e</sup> siècle, la photo-carte*, Lyon, Lieux-Dits, 2006, p. 10.

longtemps à mal par l'imagerie publicitaire. Ainsi, la polémique, encore existante à propos de l'image du tirailleur « Banania », apparaît comme un héritage encombrant des représentations nées durant la période coloniale, une sorte d'archaïsme qui a survécu aux décennies mais qui suscite toujours débats et interrogations.



## Chapitre V : Expositions industrielles et représentations du monde colonial

Entre représentation de la pensée utopiste des saint-simoniens et mise en scène du culte de l'industrie<sup>1</sup>, les grandes expositions, industrielles, internationales ou universelles, ne sont en rien des événements anecdotiques : elles tendent la toile sur laquelle les hommes projettent « prophéties techniques et rêveries métropolitaines »<sup>2</sup> et apparaissent comme des préfigurations de l'avenir. Dans le Nord et durant la période qui nous intéresse, trois expositions ont particulièrement retenu notre attention : Lille 1902, Tourcoing 1906 et Roubaix 1911.

Le souvenir des expositions s'entretient au fil des ans par les transformations de l'espace urbain qu'elles ont permises : création de grands parcs, comme celui de la Citadelle à Barcelone en 1882, intégration des limites laissées à l'abandon, comme les berges du lac Michigan à Chicago en 1893, ou encore construction de signes urbains, qui contribuent à l'identification de la cité, comme la Tour Eiffel, qui entretient le souvenir de l'Exposition universelle de 1889, tout en incarnant Paris et même la France. Les expositions laissent donc des traces dans le paysage urbain. C'est aussi le cas de Roubaix 1911, qui favorise la poursuite d'un équipement collectif longtemps négligé, comme la liaison avec Lille par le Tramway, proposant l'alliance du progrès et du machinisme. L'exposition devient le point d'appui d'infrastructures nouvelles.

Ensuite, ces manifestations se confondent au destin de la cité, au point que nous les désignons souvent par le nom de la ville, suivi de l'année de l'exposition (Paris 1889, Roubaix 1911...). L'événement intègre pleinement l'identité de la ville, qui choisit parfois d'en entretenir le souvenir en célébrant son anniversaire. C'est le cas de la municipalité de Roubaix, qui a célébré en 2011 le centenaire de l'exposition internationale organisée sur son territoire, en proposant un cycle de conférences<sup>3</sup> et une reconstitution, un plan maquette, de

---

<sup>1</sup> PICON Antoine, « Expositions universelles, doctrines sociales et utopies », in *Les expositions universelles en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS Editions, 2010, p. 37- 49.

<sup>2</sup> PINOT DE VILLECHENON Florence, *Fêtes géantes, les expositions universelles, pour quoi faire ?*, Paris, autrement, 2000, p.4.

<sup>3</sup> Programme des conférences, novembre/décembre 2011.

DARTHOIT Anthony, La représentation des colonies françaises dans les expositions internationales et universelles ;

DESBREST Stéphane, Des pavillons de l'Exposition de 1911 à l'hôtel de ville : regard sur l'architecture roubaisienne ;

WARET Philippe, Roubaix, ville d'aviation lors de l'Exposition Internationale de 1911 ;

MAURY Gilles, Architecture et communication, les leçons de l'Exposition Internationale de Roubaix en 1911 ;

DE OLIVEIRA Matthieu, Les liens économiques et commerciaux entre Roubaix et le monde en 1911.

l'Exposition internationale du Nord de la France. Enfin, le statut des expositions évolue encore lorsqu'elles intègrent l'historiographie locale voire nationale.

Les expositions intègrent aussi la culture populaire, comme le montre cet extrait d'une chanson patoisante intitulée *L'Exposition de 1878* chantée par la société de carnaval lilloise des « Grands Gosiers » au carnaval de 1877 :

« In France, elle f'ra merveille  
Pour tous les commerçants  
L'exposition nouvelle  
Qu'on va faire dans un an.  
Eurdoublons d'industrie,  
Car nous noble patrie  
Nous fait vir l'espérance  
On criera : Vive la France ! »<sup>4</sup>.

Occasion de fêter, d'espérer en l'avenir, les expositions sont aussi le moment de commémoration des grandes dates de l'histoire nationale, ce que traduit la chanson *L'Exposition de 1889*, chant de carnaval écrit par la « Société des Jaloux » :

« La France, pou' fêter l'centenaire  
De l'grande révolution  
L'année prochaine ell' va faire  
Eunn' bielle grande exposition.  
S'ra un honneur pour la France  
Car on va vire à Paris  
D's exposants d'tout' les puissances  
S'invier les premiers prix »<sup>5</sup>.

Plus loin, le texte de la chanson indique une volonté universaliste de la manifestation, en associant, aux côtés des exposants européens, des Chinois et des Africains :

« On in [des exposants] verra d'Italie  
D'la Chine et même du Congo  
D' l'Egypte, aussi d'la Russie,  
D' l'Autriche, du Monténégro  
Du Japon et d'la Belgique  
D'la Hollande et du Pérou,  
D' la Suisse et puis d' l'Amérique  
I' viendra même des Zoulous »

Ces expositions de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> sont donc remarquables par leur sens, les idées véhiculées et leur diffusion auprès du grand public. Elles se veulent à la fois un inventaire des progrès du machinisme et des ressources de la civilisation, un inventaire qui

---

<sup>4</sup> BM de Lille : *L'Exposition de 1878*, 44 187 276 3.

Voir annexe 31.

<sup>5</sup> BM de Lille : *L'Exposition de 1889*, 44 186 1888 14.

Voir annexe 32.

propose aux visiteurs une image de l'avenir s'appuyant sur le progrès, une notion dont il faut bien mesurer l'importance dans ce propos. Le progrès, érigé en culte laïc, trouve son expression lors de ces grands événements, comme le suggère l'image publicitaire « À la Déesse de l'industrie », datée des années 1880, qui nous offre une allégorie de l'industrie offrant aux hommes une forme de salut reposant sur le développement du machinisme grâce à l'application supposée des progrès de la science et son corollaire, le développement des relations commerciales et l'ouverture sur le monde. Cette thématique et sa représentation ont été reprises par l'affiche de l'Exposition Internationale de Roubaix 1911 qui reprend la même allégorie pour représenter à la fois le progrès et l'industrie :

À la Déesse de l'industrie (1887)<sup>6</sup>.



Affiche de l'Exposition internationale de Roubaix<sup>7</sup>.



En 1935, le Comité français des expositions, dont nous parlerons plus loin, s'exprime en ce sens en affirmant :

« Si l'industrie et le commerce témoignent de la richesse d'une nation, c'est par les expositions, vastes rassemblements où sont présentés, au milieu des fêtes, les

<sup>6</sup> ADN, *À la Déesse de l'Industrie*, musée 464.

<sup>7</sup> Disponible sur internet :

[www.mediathequederoubaix.fr](http://www.mediathequederoubaix.fr)

produits les plus parfaits, que s'affirment ses progrès techniques, que se signalent ses créations artistiques »<sup>8</sup>.

En explorant le champ des possibles, les expositions mettent fin à la culture du local et insistent sur la mise en relation des espaces et des hommes. Les expositions se trouvent donc évidemment confrontées au fait impérial et proposent le plus souvent une section coloniale aux visiteurs. Elles deviennent des interfaces entre le local et l'empire colonial, et intègrent les colonies dans leur mission pédagogique, qui propose de mettre en perspective le progrès, le développement de l'industrie et l'augmentation de la production avec la politique coloniale.

### **A/ Une exposition coloniale dans le Nord : Roubaix 1911**

Nous pouvons remarquer la place de plus en plus importante de l'outre-mer entre la première exposition universelle, qui se tient à Londres en 1851, certes avant la grande période de l'expansion coloniale, et les expositions des années qui ont précédé la Seconde Guerre mondiale. Si nous considérons l'exemple des expositions parisiennes de 1889 et 1900, nous constatons que la présence du monde colonial s'est accrue entre la première et la seconde manifestation, ce qui correspond évidemment à l'extension de l'empire et suit le projet politique et économique de l'expansion coloniale.

En 1889, la section coloniale de l'Exposition universelle de Paris comporte sept bâtiments : le grand palais des colonies, qui réunit les collections de l'État, les expositions des travaux publics et des travaux géographiques et statistiques, la pagode d'Angkor, qui accueille l'exposition du Cambodge, le palais annamite, la pagode de Chandernagor et la pagode tonkinoise et le palais de l'Algérie. Une maison créole accueillant un « restaurant colonial » et plusieurs villages, nous y reviendront, complètent cet ensemble<sup>9</sup>. Pour la première fois, les colonies françaises et les pays de protectorat sont représentés dans une exposition universelle<sup>10</sup>.

En 1900, l'Exposition universelle de Paris comporte une section coloniale composée de dix-sept palais : Algérie, Indochine, Cambodge, Congo, Côte d'Ivoire, Dahomey, Guinée, Indes Françaises, Madagascar, Maroc, Martinique, Soudan et Sénégal, Tonkin, Tunisie, le palais du ministère des Colonies, un palais dénommé « palais des attractions algériennes » et un dernier dédié aux « arts industriels de l'Indochine ».

---

<sup>8</sup> *Cinquantenaire du Comité français des expositions*, Paris, 1935, p. 15.

<sup>9</sup> *Catalogue officiel de l'Exposition de Paris 1889*, Lille, Danel, n. 4.

<sup>10</sup> *Cinquantenaire du Comité français des expositions*, Asnières, 1935, p. 99.

Le visiteur peut aussi visiter le Palais des Indes néerlandaises et celui des Indes anglaises, l'exposition offrant aussi une vitrine aux colonies étrangères et aux concurrents dans la course à l'expansion coloniale. Il est à noter que la République du Transvaal y possède aussi un palais, une expression très nette de la sympathie de la France pour cette république et ses habitants, les Boers, en lutte contre sa rivale, peu de temps après la crise de Fachoda (1898). La présence de ce palais n'a donc rien d'anecdotique et exprime des rivalités politiques mises en scène dans le monde colonial, qui devient pour un temps le théâtre d'expression de conflits larvés entre les États européens. Si la guerre entre la France et le Royaume-Uni n'eut jamais lieu après Fachoda, les crises marocaines de 1905 et 1911 ont, si nous adoptons un point de vue rétrospectif, participé à l'annonce du premier conflit mondial.

Enfin, les colonies tiennent aussi leur place dans les expositions étrangères, et nous y retrouvons la même volonté de confronter le visiteur aux représentations de l'outre-mer, comme à Liège en 1905. La section coloniale rassemble quatre cent cinquante exposants qui assurent la promotion du Congo belge :

« [...] les produits naturels autant que les objets fabriqués résument un siècle d'efforts colonisateurs et bienfaisants »<sup>11</sup>.

Concernant les expositions du Nord de la France, et en particulier celles de Lille en 1902, Tourcoing en 1906 et Roubaix en 1911, nous assistons au même phénomène d'amplification de la place des colonies, mais à une échelle de temps condensée. D'autre part, si la place des colonies semble aussi déterminée par le caractère de l'exposition, nous constatons une montée en puissance du monde colonial dans les expositions locales ; Roubaix 1911, en exposant l'ailleurs au local, expose en réalité la France sur tous les continents, alors que les expositions précédentes de Lille et Tourcoing n'ont pas affiché de vocation coloniale comparable.

Dédiées au progrès et affichant une forte vocation commerciale, les expositions contribuent à intégrer le monde colonial dans les circuits économiques mis en place par les Européens, tout en justifiant les politiques coloniales. Les expositions synthétisent les enjeux commerciaux et politiques qui se développent autour des questions coloniales. Enfin, cadre d'existence des « villages noirs », les expositions permettent de poser la question de la complexité de la réception d'un dispositif démonstratif original et clivant, que le public connaît de nos jours sous l'appellation « zoo humain ».

---

<sup>11</sup> *Cinquantenaire du Comité français des expositions, op. cit.* : p. 102.

## 1/ Une faible représentation coloniale dans les expositions industrielles locales : le cas de Lille 1902 et de Tourcoing 1906

En 1902 à Lille, la place des colonies apparaît extrêmement modeste avec la participation d'une seule colonie, l'Algérie qui expose les produits de son agriculture et une exposition dédiée aux « savoirs faire coloniaux »<sup>12</sup>.

Le statut d'exposition privée aurait empêché l'exposition lilloise de prendre une véritable ampleur et d'acquérir une dimension internationale<sup>13</sup>. Considérée comme non officielle, elle bénéficie d'un soutien tardif de l'État. Ceci expliquerait l'absence de la métallurgie, des mines et de la grande construction, mais aussi probablement l'absence des colonies. Cette absence résulterait aussi d'un temps de préparation trop court qui n'a pas permis aux organisateurs de prendre les contacts pour inviter les colonies, ce qui a été dénoncé dans un document disponible aux Archives départementales du Nord, proposant un bilan-perspective de l'exposition, intitulé *Mémoire sur la future exposition*<sup>14</sup>. Ce mémoire, commandité par la municipalité lilloise, prévoit une nouvelle exposition à Lille pour l'année 1906, et, devant le relatif échec de l'internationalisme de l'exposition lilloise, il défend l'idée d'une exposition régionale, s'appuyant exclusivement sur le potentiel économique, industriel et social du Nord. Cette idée est d'ailleurs exprimée dès 1902 par Albert Dujardin, président du Comité technique de l'exposition de 1902, lors de son discours à la distribution des récompenses :

« Les expositions régionales, à l'exemple de celle de Düsseldorf, paraissent appelées à remplacer utilement leur devancière, pour mettre en lumière les ressources spéciales d'une région déterminée, à appeler l'attention sur ses produits. Notre ville ne vous semble-t-elle pas désignée pour ce genre d'exposition ? [...] Cette fois, Lille, sachant ce qu'elle veut, et après une étude approfondie des ressources de la région, édifiera une exposition digne d'elle »<sup>15</sup>.

Cependant, il faut signaler une première ouverture avant l'ouverture officielle<sup>16</sup> avec l'organisation de la « fête de la Martinique ». Cette fête de charité est organisée au profit des sinistrés de l'île, victimes de l'éruption de la Montagne Pelée, qui a détruit la ville de Saint Pierre, et constitue en fait une initiative circonstancielle tout à fait imprévue dans le programme initial de l'exposition. La ville de Lille participe à un élan de solidarité envers

---

<sup>12</sup> ADN, Classification générale de l'exposition de Lille, 79 J boîte 35 :

« Groupe 17 : procédés de colonisation, matériel colonial, produits spéciaux destinés à l'exportation dans les colonies, associations et missions coloniales, collections d'objets coloniaux, divers ».

<sup>13</sup> DOUAY Camille, *L'Exposition Internationale de Lille 1902*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Vavasseur-Desperriers, Université de Lille 3, 2003, p. 69- 71.

<sup>14</sup> ADN, Mémoire sur la future exposition, 76 J boîte 35.

<sup>15</sup> *L'Écho du Nord*, 21 octobre 1902.

<sup>16</sup> DOUAY, *ibid.* : p. 69- 71.

cette colonie de l'Ancien Régime, élan qui parcourt déjà le pays en 1890, à l'occasion du grand Incendie de Fort de France (22 juin 1890), qui a réduit en cendres une grande partie de la ville aux habitations de bois.

En 1902, la fête de la Martinique répond à l'appel lancé par le député guadeloupéen Gérault-Richard (1860-1911) au ministre des Colonies, une initiative qui descend donc du national vers le local :

« Député de la Guadeloupe, seul représentant politique des Antilles Françaises présent à Paris, je me mets à votre disposition pour organiser les secours les plus urgents, solliciter et recueillir les contributions des citoyens compatissants et mettre, en un mot, la Mère Patrie à même de prouver à ses enfants de là-bas toute sa solidarité »<sup>17</sup>.

Cet appel est relayé le lendemain dans *L'Écho du Nord*, qui annonce la volonté du « Comité de la Solidarité Coloniale » de former un sous-comité chargé de centraliser les secours et dons issus de toutes les « sociétés coloniales et d'assistance »<sup>18</sup>. Le même journal relaie le 24 mai 1902 la volonté de l'administration de l'exposition d'adhérer à l'élan de générosité nationale, pour faire face à une catastrophe « venu jeter le deuil sur notre malheureux pays »<sup>19</sup> en organisant une grande fête musicale au profit des sinistrés. Le prix d'entrée, fixé à un franc pour les adultes et à 50 centimes pour les enfants et les militaires, assure une recette de 4576,5 francs remise intégralement au préfet du Nord, l'administration de l'exposition ayant gardé à sa charge les frais d'organisation de cette fête assurée par trois ensembles : la musique des Canonnières sédentaires, le « Club des Vingt » et la musique d'Estaires.

En organisant cette fête de charité, les Lillois s'inscrivent dans une relation d'aide de la métropole envers ses colonies, en particulier ses anciennes colonies, les îles à sucre, encore parfois représentées comme concurrentes de l'industrie sucrière locale dans les décennies précédant le XX<sup>e</sup> siècle. Présentée dans la presse comme une « initiative patriotique »<sup>20</sup>, cette fête de charité est relayée par une conférence sur la Martinique organisée par la Société de géographie de Lille<sup>21</sup>. L'élan de générosité des Lillois trouve des échos dans la région, notamment à Dunkerque, où deux concerts sont organisés au bénéfice des sinistrés de la

---

<sup>17</sup> *L'Écho du Nord*, 10 mai 1902.

<sup>18</sup> *L'Écho du Nord*, 11 mai 1902.

<sup>19</sup> *L'Écho du Nord*, 24 mai 1902.

<sup>20</sup> *L'Écho du Nord*, 29 mai 1902.

<sup>21</sup> *L'Écho du Nord*, 6 juin 1902 :

« M. Merchier, professeur au Lycée Faidherbe, a fait mercredi soir à la Société de Géographie de Lille une longue et intéressante conférence sur les Antilles volcaniques et la Martinique [...] Une quête fructueuse a été faite au profit des sinistrés ».

Martinique<sup>22</sup>, mais aussi à Valenciennes, où la Société des Incas, organise une marche, la « Marche des Incas », un cortège allégorique composé de quatre chars escortés par des groupes de figurants: la République apportant son obole aux sinistrés de la Martinique, un vaisseau sombrant dans la rade de Saint-Pierre, la Montagne Pelée en éruption et les cinq parties du monde<sup>23</sup> :

« Au milieu des drapeaux endeuillés s'élevant autour d'elle, devant le soleil levant de l'espérance, la République Française se dresse semblable à cette semeuse dont les pièces de Rety ont popularisé l'image ; des colons, des planteurs, des nègres groupés sur des gradins tendent vers ses mains secourables leurs mains suppliantes [...] C'est un vaisseau surpris par l'éruption devant Saint-Pierre. Il est sur le point de sombrer. L'équipage, officiers, matelots, blessés ou morts, gît sur le pont où s'est abattue la mâture brisée ; les cordages pendent lamentablement le long de la carène crevée battue par une mer furieuse [...] Le troisième char offre un spectacle saisissant : il représente la Montagne Pelée en éruption. Le volcan dresse vers le ciel son cratère fumant, des torrents de lave coulent sur ses flancs et vers la ville, dont les habitants terrifiés fuient, en vain hélas ! »<sup>24</sup>.

En 1906 à Tourcoing sept exposants, classés de manière tout à fait marginale en fin de programme de l'exposition représentent à eux seuls le domaine colonial français<sup>25</sup>, dans une manifestation pensée avant tout pour placer Tourcoing au niveau des grandes cités industrielles européennes<sup>26</sup>. Les organisateurs envisagent bien un moment d'ouvrir un village noir et prennent contact avec Vigé, qui avait fait partie du Comité d'initiative de l'exposition de Lille quatre ans plus tôt, mais le projet n'aboutit pas, probablement à cause de la présence dans le même temps d'un village noir ouvert par Bouvier à Amiens<sup>27</sup>.

En revanche, cinq ans plus tard, l'Exposition de Roubaix affirme, en plus d'une dimension internationale, une véritable ambition coloniale. Toutefois, lorsque les Roubaisiens se lancent dans l'organisation d'une exposition internationale, peut-être n'ont-ils pas conscience des différents projets qui se développent ailleurs en Europe pour la même année. Cette situation engendre un climat de concurrence, chaque ville cherchant à se démarquer<sup>28</sup>.

## 2/ Une orientation vers l'outre-mer : Roubaix 1911

---

<sup>22</sup> *L'Écho du Nord*, 30 mai 1902.

<sup>23</sup> *L'Écho du Nord*, 30 mai 1902.

<sup>24</sup> *L'Écho du Nord*, 3 juin 1902.

<sup>25</sup> CRESTANI Christophe, *L'Exposition Internationale des Industries Textiles de Tourcoing en 1906*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Chadeau, Université de Lille 3, 1990, p. 128.

<sup>26</sup> CRESTANI, *op. cit.* : p. 43.

<sup>27</sup> Voir la partie de ce chapitre consacrée aux villages noirs.

<sup>28</sup> *Gens et Pierres de Roubaix*, numéro spécial centenaire de l'exposition internationale de Roubaix, 30 avril 2011, p. 21.



L'importante section coloniale de Roubaix trouve peut-être son origine dans la nécessité d'entrer en concurrence avec d'autres manifestations du même type, en proposant un programme spécifique. L'Exposition internationale des industries et du travail de Turin, ouverte d'avril à novembre 1911, est de loin la plus conséquente des expositions de l'année. Avec 350 000 mètres carrés construits le long des deux rives du Pô et la construction du plus grand stade du monde, elle accueille sept millions de visiteurs<sup>29</sup>. L'Exposition internationale de l'hygiène de Dresde est, quant à elle, organisée en cinq sections, science, histoire, éducation populaire, sport et industrie. Elle attire plus de cinq millions de visiteurs. Le musée de l'hygiène, encore ouvert de nos jours, est construit l'année suivante pour pérenniser les apports de l'exposition<sup>30</sup>.

Plus près du Nord de la France, l'Exposition de Charleroi, centrée sur les industries locales, en particulier la métallurgie et l'exploitation des mines de charbon, située sur de vastes terrains militaires, est un peu plus étendue que l'exposition roubaisienne. Elle apparaît, du fait de sa proximité, de son calendrier, l'inauguration a lieu le même jour que l'exposition internationale de Roubaix, et de son programme, largement consacré à l'industrie, la plus concurrentielle. Tout comme Roubaix, Charleroi a fêté le centenaire de son exposition par une importante série de manifestations en 2011<sup>31</sup>. Quant à l'Exposition de l'Ouest de la France, située au Mans, elle rassemble quelques sections industrielles, doublées de stands d'entreprises locales. Relativement modeste, elle possède, tout comme Roubaix, un village noir<sup>32</sup>.

Même si le textile et les produits manufacturés sont évidemment très à l'honneur à Roubaix, l'exposition réserve une grande place aux arts décoratifs, aux sports, aux mines, à l'alimentation, à l'hygiène et à la production d'électricité. En outre, les Roubaisiens choisissent de mettre en avant les relations de leur ville avec le monde entier, ce qui rejoint en quelque sorte leurs préoccupations pour le monde colonial. Cette dernière orientation est peut-être, comme nous en avons formulé l'hypothèse plus haut, en partie née d'une volonté de se démarquer et d'exister face aux expositions concurrentes, mais aussi de la volonté d'affirmer l'identité de Roubaix, ville de production, de commerce, d'exportation, ville actrice de la politique coloniale. De fait, l'exposition roubaisienne propose une véritable section coloniale, une exposition coloniale au cœur d'une métropole industrielle, mise en place par un comité

---

<sup>29</sup> Un site créé par l'université américaine de Virginie permet d'accéder à des documents classés et commentés : [www.italyworlds-fairs.org](http://www.italyworlds-fairs.org) .

<sup>30</sup> Voir le site du musée, qui propose un menu en français : [www.dhmd.de](http://www.dhmd.de) .

<sup>31</sup> Voir le programme sur : [www.charleroi1911-2011.be](http://www.charleroi1911-2011.be) .

<sup>32</sup> Vie mancelle et sarthoise, commande sur [www.laviemancelle.net](http://www.laviemancelle.net) , numéro de 2006.

formé d'industriels roubaisiens, comme l'indiquent les archives de la chambre de commerce de Roubaix :

« Discussion sur la construction d'un ou plusieurs palais pour les colonies : une commission chargée des colonies se met en place : Prouvost, Beulque, Pierre Motte, Ségard Six et Gard.

Ils forment un comité colonial duquel Ségard Six, à cause de son éloignement, demande à sortir »<sup>33</sup>.

Édouard Prouvost (1861-1933) occupe la fonction de commissaire général des colonies françaises de l'exposition : industriel roubaisien, membre du Comité national de direction des expositions coloniales, grand propriétaire terrien en Tunisie, il crée en 1889 un domaine de plus de 2000 hectares d'un seul tenant aux portes de Tunis, rassemblant vignoble, cultures de céréales, orangeries et élevage de mouton mérinos<sup>34</sup>. Deux organismes français s'intéressent avant la Première Guerre mondiale à l'élevage du mouton et au développement de la production de la laine : pour l'Afrique du Nord, l'Union ovine de l'Afrique du nord, pour les colonies d'Afrique subsaharienne, l'Union ovine coloniale, toutes deux filières de l'Union ovine de France.

L'Union ovine de l'Afrique du nord est présidée par le roubaisien Eugène Mathon (1860-1935), président du Comité central de la laine et compte parmi ses trois vice-présidents Albert Prouvost (1882-1962), président du Syndicat des peigneurs de laine à Roubaix. Parmi les membres institutionnels de l'Union ovine de l'Afrique du nord, se trouvent le Comité central de la laine, la Fédération industrielle et commerciale de Roubaix-Tourcoing et le Syndicat des fabricants de tissus de Roubaix-Tourcoing, la Chambre de commerce de Roubaix et celle de Dunkerque et, sur les 24 firmes adhérentes, trois de Roubaix et autant de Tourcoing.

Eugène Mathon préside aussi l'Union ovine coloniale qui comprend parmi ses adhérents la chambre de commerce de Roubaix et les firmes Amédée Prouvost, Masurel Fils, Leclercq et Dubrulle pour Roubaix, Pierre Flipo, François Masurel, Mathon et Dubrulle et Anselme Dewavrin pour Tourcoing. Édouard Prouvost est secondé dans sa tâche d'organisation de la section coloniale par Eugène Mathon, désigné président du Comité d'initiative de l'exposition et un certain Lami, commissaire général, ainsi que par Paul Trouillet, dont nous parlerons dans les lignes suivantes. D'autres personnalités interviennent dans la création de la section coloniale, l'économiste Montier, chargé de l'agencement du

---

<sup>33</sup> ADN, archives de la Chambre de commerce de Roubaix, PV du 21 décembre 1910, Exposition de Roubaix 1911, procès-verbaux des commissions d'initiatives, 79 J 548.

<sup>34</sup> *La Vie Flamande Illustrée*, 24 mai 1911.

pavillon du ministère des colonies, et des délégués des quatre gouvernements généraux, Prudhomme, Rouget, François et de la Vaissière.

La présence de Paul Trouillet apparaît tout à fait intéressante. Officier de la Légion d'Honneur, membre du Conseil supérieur des colonies, il occupe la fonction de vice-président du Comité national des expositions coloniales, et fait probablement le lien entre cette instance nationale et le comité roubaisien. Sa présence révèle une stratégie de réseau destinée à donner une visibilité nationale à une initiative locale. De fait, dès la création sur papier de la section coloniale de l'exposition, le Comité national des expositions coloniales (CNEC) accorde sa participation en signant, avec les membres du Comité d'initiative de l'exposition, une convention en date du 19 décembre 1910. Cette convention stipule que trois hectares sont réservés à la section coloniale, à l'entrée de l'exposition internationale. D'autre part, le CNEC contacte l'architecte de la section coloniale française de l'exposition de Bruxelles, Charles Lefebvre, afin de créer la section coloniale roubaisienne.

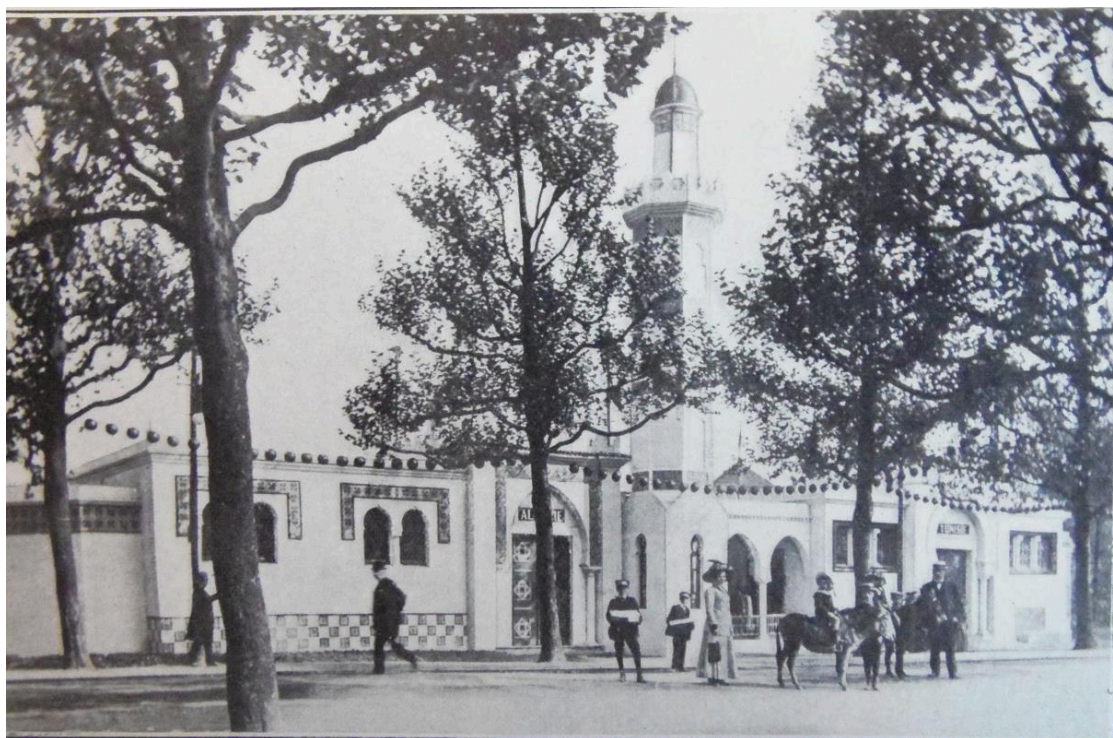
Nous apprenons donc par Gilbert Sayet, secrétaire du Comité d'initiative de l'exposition de Roubaix, ancien adjoint au maire de Roubaix en 1911 et auteur du Rapport général de l'exposition internationale du Nord de la France, Roubaix 1911<sup>35</sup>, que les commissaires de l'exposition se mettent en rapport avec l'administration pour construire cette section coloniale, et nous découvrons le rôle primordial du Comité national des expositions coloniales, créé en 1906 sous l'impulsion du sénateur Saint Germain. En établissant les plans des palais de la section coloniale, Lefebvre doit faire correspondre chaque bâtiment à un style propre à chaque espace géographique, tout en faisant la promotion de la l'expansion coloniale française. Chaque palais met donc en parallèle culture indigène et bienfaits de la politique coloniale dans un jeu d'interaction qui incarne un espace par l'expression de son architecture.

### 3/ Les colonies au Parc Barbieux : la France sur tous les continents

La section coloniale de l'Exposition de Roubaix comporte sept palais répondant à la fois au désir de concevoir des bâtiments qui, par leur architecture, évoquent des espaces déterminés et la vie des hommes qui les peuplent, ainsi qu'à la nécessité d'éduquer les visiteurs au « colonial ». Le palais de l'Algérie et de la Tunisie, un palais unique, qui souligne la proximité géographique et culturelle de ces deux colonies, est composé de deux parties distinctes reliées par une galerie dans laquelle sont installés les souks.

---

<sup>35</sup> SAYET Gilbert, *Rapport général de l'exposition internationale du Nord de la France, Roubaix 1911*, Roubaix, Imprimerie du Journal de Roubaix, 2 tomes, 1912.



Le choix de représenter deux colonies par un seul bâtiment n'est pas anodin et traduit aussi le projet politique d'un Maghreb français l'année même de la crise du Maroc entre la France et l'Allemagne. La représentation architecturale de l'espace inclue aussi des représentations politiques.

Élément incontournable de la représentation de l'Afrique du Nord, le souk illustre l'attrait pour l'ailleurs, qui se manifeste dans des reconstitutions appréciées par le public et qui jouent avec la mode de l'orientalisme et le goût du pittoresque, ce qui contribue à forger l'imaginaire des visiteurs. Cet attrait pour l'Orient « bazar », tel qu'a pu le décrire Pierre Loti, s'exprime très bien dans ce texte extrait du Rapport général de l'exposition universelle de Paris en 1900 :

« En sortant par la porte, qui s'ouvrait à l'un des angles de la cour, nous n'avions qu'à traverser l'avenue pour entrer dans la seconde section de l'exposition algérienne. On nous présentait ici tout un quartier de la ville arabe, d'une réalité d'exécution vraiment frappante. Dans les étroites rues, où les maisons se rejoignaient presque au-dessus de nos têtes, grouillait une foule animée, pittoresque, d'indigènes qui se mélangeaient aux flots noirs et monotones des visiteurs ; dans les sombres échoppes qui bordaient la chaussée et dont les devantures regorgeaient de tapis, d'étoffes brodées et de tout le clinquant de l'art mauresque, on voyait les ouvriers à leur établi, orfèvres ciselant les bijoux,

---

<sup>36</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 259

tisserands tramant leurs tapis, potiers tournant leur gargoulette. Puis, de tous côtés, ce sont des cafés où résonnaient tambourins et cymbales, des pâtisseries faisant frire leurs appétissants beignets, des almées exécutant des danses mauresques. C'était bien la vie, le mouvement, le bruit, ce pittoresque spectacle complétait heureusement l'enseignement un peu sévère du palais officiel »<sup>37</sup>.

Bruit, vacarme, bazar, les adjectifs « clinquant » et « pittoresque », sont autant de mots qui renvoient à un imaginaire de l'Orient conçu comme un spectacle pour des Européens en quête de dépaysement. Comme l'explique l'historien Edward Saïd dans l'introduction de son livre *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, l'Orient permet une définition de l'Occident par contraste, voire même par image inversée<sup>38</sup>. Dans les expositions, l'Européen découvre à la fois son rival culturel, mais aussi une image de l'autre, qui s'est imprimée profondément en lui. Les expositions complètent et renforcent le dispositif de représentation décrit par Edward Saïd :

« Le voyage, l'histoire, la fable, le stéréotype, la confrontation polémique, sont les lentilles à travers lesquelles l'Orient est vu, et qui modèlent le langage, la perception, la forme de la rencontre entre l'est et l'ouest »<sup>39</sup>.

Les expositions contribuent donc à sortir l'Orient du domaine de l'érudition et proposent un nouvel espace imaginaire aux visiteurs. L'intérieur des pavillons dédiés aux différentes colonies présente un espace scénarisé en rapport avec les lieux et les hommes. Les photographies disponibles aux Archives départementales du Nord montrent la forme des expositions et l'intérieur des palais coloniaux de l'exposition roubaisienne. Dans les palais coloniaux, comme partout ailleurs dans l'exposition, l'image et la mise en scène règnent partout, notamment grâce aux nombreux dioramas, systèmes de représentation d'une scène en volume, avec personnages et décors, proposés au public. Celui de la chambre de commerce de Roubaix présente le programme le plus ambitieux, en figurant des représentants de onze nations étrangères, habillés de costumes typiques de leur pays, mais « confectionnés avec des étoffes de Roubaix », devant un balcon factice ayant pour toile de fond une reproduction de l'hôtel de ville inauguré depuis peu. Ce diorama offre donc une lecture des ambitions roubaisiennes, mises en relief par la perspective entre l'hôtel de ville, qui incarne la ville, tout comme chaque palais incarne un espace colonial.

---

<sup>37</sup> Rapport général de l'Exposition Universelle de Paris 1900.

<sup>38</sup> SAID Edward, *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2003, p. 15.

<sup>39</sup> SAID, *op. cit* : p. 74.



Roubaix 1911 : diorama de la chambre de commerce.  
(SAYET, *op. cit.* : p.232).



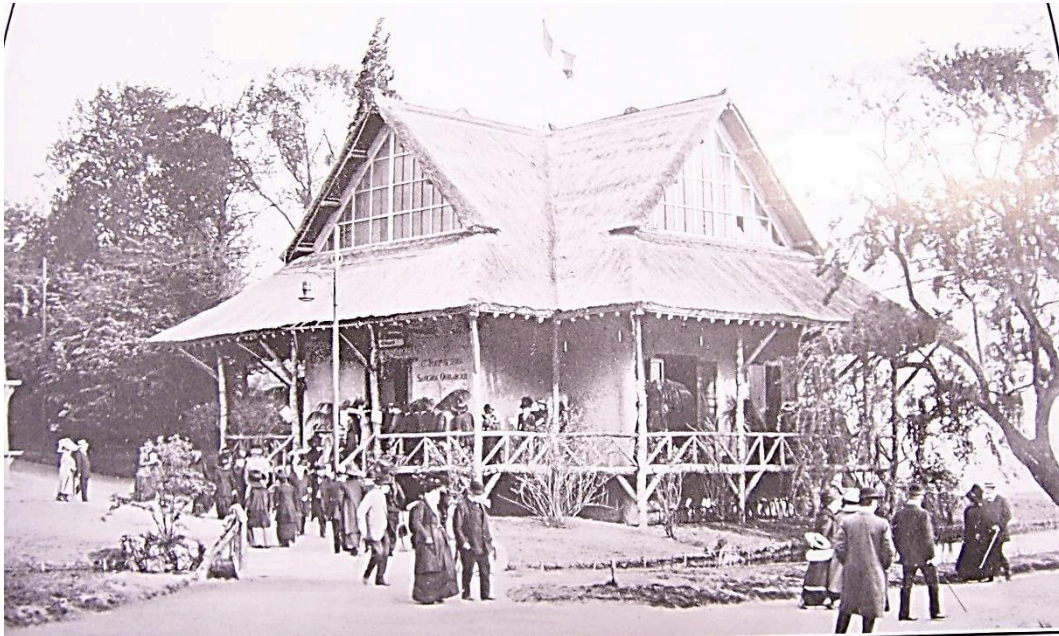
Le Palais de l'Afrique équatoriale, dont la partie principale est occupée par la compagnie forestière « Sangha-Oubangui », s'inspire, dans sa représentation de l'espace, du pavillon du Congo présentée lors de l'exposition de Marseille en 1906.

Carte postale : Marseille 1906 le palais du Congo.  
(Carte postale, collection de l'auteur).



Les deux pavillons ne reproduisent nullement une architecture locale, mais sont construits sur le modèle des factoreries, des établissements commerciaux destinés à faciliter les transactions entre indigènes et Européens.

Roubaix 1911 : le palais de l'Afrique équatoriale<sup>40</sup>



En principe, le premier étage constitue un espace d'habitation pour les représentants des maisons de commerce et des compagnies concessionnaires, et le rez-de-chaussée abrite les entrepôts et les espaces dédiés aux échanges. C'est donc un bâtiment de colonisation mais aussi un lieu d'échanges et de contacts, dont nous retrouvons un modèle à Paris, au jardin d'agronomie tropicale, qui accueille en 1907 l'exposition coloniale de Vincennes (voir ci-dessous)<sup>41</sup>.

Détruit par un incendie en 2004, son architecture semble si proche du pavillon marseillais de 1906, que l'hypothèse d'une réutilisation de ce dernier à Paris est tout à fait plausible. La similitude entre les pavillons marseillais et parisien et celui de Roubaix ne réside pas seulement dans le style de la construction, mais bien plus dans le sens de l'exposition, sur la mise en valeur ou l'exploitation du territoire et le rôle des compagnies concessionnaires.

---

<sup>40</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 267.

<sup>41</sup> <http://gestion-des-risques-interculturels.com/points-de-vue/le-jardin-tropical-de-paris-friche-memorielle-de-la-france-coloniale/>.



Vincennes 1907 : la factorerie du Congo<sup>42</sup>



À contrario, la conception du palais de l'Afrique occidentale relève d'une démarche diamétralement opposée, puisque ce bâtiment s'inspire de la mosquée de Djenné et de son architecture en pisé, et témoigne des réalisations architecturales de l'Empire du Mali, qui s'étendait, lors de sa plus forte extension, de l'Atlantique au Nigéria. Il représente donc l'Afrique avant la colonisation et érige la France en héritière de l'Empire du Mali voire même en protectrice de son art.

Roubaix 1911 : le palais de l'Afrique occidentale<sup>43</sup>



<sup>42</sup> Disponible sur internet : [www.expositions-universelles.fr](http://www.expositions-universelles.fr).

<sup>43</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 263



Nous pouvons remarquer une différence de représentation de l'espace par l'architecture des pavillons coloniaux, selon que les Européens ont ou non conscience de succéder à des États clairement identifiés et possédant une « histoire nationale » et les vestiges de leur grandeur passée, ou de créer une colonie dans des contrées où l'État n'existait pas à leur arrivée, et dont ils ne parviennent pas à imaginer qu'elles possèdent aussi une histoire et un passé, comme l'Afrique équatoriale, dont l'architecture du pavillon s'apparente plus à la construction d'un « monde neuf », en devenir et modelé par la présence des Européens.

Par les choix architecturaux de leurs concepteurs, les palais coloniaux, tel celui de l'Afrique Occidentale, semblent reprendre au profit du projet colonial cette distinction entre « l'Afrique des États » et celle des chefferies, fondée sur le principe du lignage, décrit par l'historienne Catherine Coquery-Vidrovitch<sup>44</sup>. En effet, la conservation et la protection d'édifices préexistants à la conquête assure au colonisateur un rôle de protecteur et de successeur. La diffusion de cette architecture dans les sections coloniales apparaît indispensable pour promouvoir cette posture auprès de la population française et relève d'une « pédagogie de l'autre » qui s'associe à une pédagogie de l'empire colonial.

Se pose donc le problème des espaces que l'architecte ne sait représenter en s'inspirant de leur architecture traditionnelle. C'est manifestement le cas de Madagascar, dont le palais, en l'absence d'une architecture malgache identifiée par l'architecte et susceptible d'être adaptée à l'exposition<sup>45</sup>, prend simplement l'aspect d'une maison coloniale rustique entourée d'une véranda et surmontée d'un mirador, dont le rôle n'est pas identifié. Cette adaptation des choix architecturaux exprime la nécessité de la représentation, sur laquelle repose le programme de l'exposition, alors que celle-ci apparaît impossible pour l'architecte. Le palais de Madagascar, tout comme celui de l'Afrique équatoriale, tout en s'attachant à la représentation d'un espace, incarne l'expansion coloniale, voire le rôle des pionniers, représentants de la nation outre-mer.

---

<sup>44</sup> COQUERY-VIDROVITCH Catherine, « Structures du pouvoir et communautés rurale précoloniale », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, Paris, 1982, p. 60 :

« Le lignage en Afrique noire définit un groupe, descendant d'un ancêtre connu, donc non mythique, formé des enfants, des neveux, mais aussi des alliés et même des esclaves dits domestiques, intégrés à partir de la deuxième génération au moins. ».

<sup>45</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 269.

Roubaix 1911 : le palais de Madagascar<sup>46</sup>



Le palais de l'Indochine, entouré d'une colonnade soutenant un toit aux bords retroussés, est le seul à rendre hommage aux héros de la conquête, par la présence des bustes de Garnier, Rivière, Courbet et Bert, et comporte donc une forme d'exposition célébrant la construction impériale.

Roubaix 1911 : le palais de l'Indochine<sup>47</sup>



<sup>46</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 271.

<sup>47</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 273

Le sens de l'exposition insiste sur le passé de l'Indochine, son présent et son futur, en présentant aux visiteurs une véritable pédagogie de la colonisation et en défendant le projet politique de la conquête. Défini comme un bâtiment de style cambodgien par Gilbert Sayet, il s'apparenterait plutôt au style néo-indochinois et contribue à donner corps à l'ensemble géopolitique créé en Asie du sud-est par la France<sup>48</sup>. Notons que le palais de l'Indochine et celui de l'Afrique occidentale sont les premiers bâtiments offerts aux regards des visiteurs dès qu'ils passent la porte monumentale de l'exposition, et que leur situation privilégiée donne d'emblée une vocation coloniale à l'ensemble.

Roubaix 1911 : entrée de l'exposition<sup>49</sup>



Possédant une fonction très représentative, ces architectures « coloniales » doivent être rapprochées des architectures régionalistes de la métropole, qui, à partir de la représentation d'une authenticité territoriale, se mettent au service d'une représentation de la communauté. C'est le cas, par exemple, du village flamand, présent à l'exposition de Roubaix, qui propose de nombreux lieux de restauration, restaurants, buvettes... qui en font un endroit particulièrement animé de l'exposition, en rapport avec l'image véhiculée par les villes flamandes, lorsque les traditions locales permettent à chacun d'exprimer son appartenance à la communauté.

---

<sup>48</sup> LE BRUSQ Arnaud, « Du musée colonial à l'invention d'un patrimoine croisé » in *Architecture coloniale et patrimoine, l'expérience française*, Paris, Somogy, 2005, pages 107 à 114.

<sup>49</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 91.



### Roubaix 1911 : une vue du village flamand<sup>50</sup>



Concernant l'intérieur des palais coloniaux, en dehors des photographies existantes<sup>51</sup>, nous faisons appel aux descriptions proposées par la presse pour cerner le dispositif de représentation. Un article du *Grand Hebdomadaire Illustré de la Région du Nord de la France*<sup>52</sup> indique que les palais coloniaux proposent tous une exposition des produits de l'agriculture et de l'artisanat local mais aussi des espaces dédiés aux représentations que les Européens se font du monde colonial, en scénarisant la vie des indigènes.

Ainsi, le diorama du palais de l'Afrique équatoriale reproduit une scène « vécue » de la vie africaine en cédant à la mise en scène de représentations exotiques, en identifiant le territoire à deux de ses productions, l'ivoire et le caoutchouc, qui stimulent l'imaginaire des visiteurs, contemporains de l'établissement des compagnies à charte :

« A l'intérieur, on apercevait tout d'abord un très beau diorama qui occupait toute la partie postérieure du hall et dans lequel on pouvait suivre les différentes phases, signée, cueillette et fabrication, par lesquelles passe successivement le caoutchouc, qui est une des principales productions de l'Afrique équatoriale française »<sup>53</sup>.

---

<sup>50</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 213.

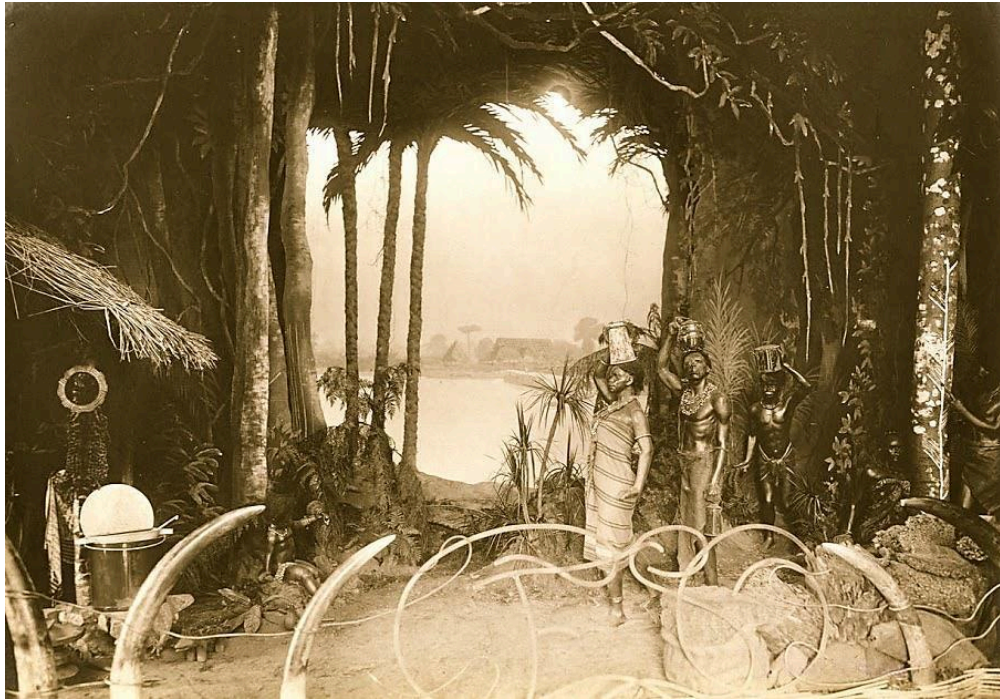
<sup>51</sup> L'album photographique de la chambre de commerce de Roubaix, confectionné à l'occasion de Roubaix 1911, est disponibles aux ADN sous la cote 79 J 16 E.

<sup>52</sup> *Grand Hebdomadaire Illustré de la Région du Nord de la France*, n. 32, dimanche 13 août 1911.

<sup>53</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 266.



Roubaix 1911 : diorama du palais de l'Afrique équatoriale<sup>54</sup>



Insistant plutôt sur l'industrie locale, le musée du Palais de l'Indochine présente le raffinement de l'artisanat, bois sculptés, meubles incrustés de nacre, soieries, bijoux... Le programme des différents dioramas contribue donc à établir une forme de clivage, voire une hiérarchie, entre les espaces coloniaux.

Roubaix 1911 : intérieur du palais de l'Indochine<sup>55</sup>



<sup>54</sup> ADN, 79 J 16 E, album photographique de la chambre de commerce de Roubaix.

<sup>55</sup> ADN, 79 J 16 E, album photographique de la chambre de commerce de Roubaix.



D'autres expositions proposent des collections d'objets ethnographiques, en particulier des armes et des vêtements, comme celle du palais de l'Afrique équatoriale ou du palais de Madagascar, en mêlant collections d'objets usuels et productions de la terre, sur un mode de présentation similaire à celui adopté par le Musée commercial et colonial de Lille. En effet, à la fois expositions de productions artisanales, de matières premières et de produits naturels, d'objets ethnographiques voire archéologiques, les collections exposées dans les différents palais résument à la fois l'identité de la colonie et les interactions avec la métropole.

L'objet ethnographique occupe une place à part dans le dispositif de monstration. En effet, l'imaginaire développé autour de ces objets renvoie, c'est le cas notamment chez les collectionneurs d'art primitif, d'après l'anthropologue Brigitte Derlon<sup>56</sup>, à un « désir d'enchantement », un désir qui rend compte de la valeur accordée à l'authenticité, liée aux modes de fabrication mais aussi à la personnalité des artisans. S'ajoute aussi l'imaginaire qui se crée autour de la fonction de l'objet, surtout quand se développe le fantasme du sacré ou du magique, à tel point, que l'objet dénué de toute fonction culturelle reste investi d'un sens non trivial, lié par exemple à l'exercice du pouvoir. Ce sont d'ailleurs ces mêmes fantasmes qui chargent, dans les sociétés européennes, l'épée, de représentations liées au pouvoir, à la force et au courage ou à la noblesse.

Roubaix 1911 : intérieur du palais de l'Afrique occidentale<sup>57</sup>



---

<sup>56</sup> DERLON Brigitte, *L'art africain dans les collections privées picardes*, Bayeux, éditions Vivement Dimanche, 2007, 190 pages.

<sup>57</sup> ADN, 79 J 16 E, album photographique de la chambre de commerce de Roubaix.

D'autres palais complètent ces bâtiments dédiés chacun à une colonie. Ils doivent en réalité enrichir le sens des expositions de chaque colonie en montrant que l'expansion coloniale résulte d'une politique centralisée, cohérente et menée sur le long terme. Ainsi, le palais de la Métropole (voir ci-dessous) accueille une exposition de produits destinés aux colonies ou en provenant, ainsi que des échantillons prêtés par l'École pratique coloniale du Havre, dont nous parlerons plus bas. La présence de ces échantillons atteste de contacts pris entre les Roubaisiens et le milieu havrais du commerce colonial, contacts que l'étude des sources locales ne révèle malheureusement pas. Ce palais présente aussi les expositions de la Martinique et de la Guyane et en particulier une collection d'objets récupérés dans les décombres de la ville de Saint-Pierre après l'éruption de la Montagne Pelée. Le palais de la Métropole aborde aussi l'enseignement colonial et accueille les représentants de la section « commerce et colonies » de l'École des hautes études commerciales, fondée en 1881 par la chambre de commerce de Paris. Il accueille aussi les représentants de l'École pratique coloniale du Havre, de création récente à l'époque, 1907, dont l'enseignement est orienté vers des applications pratiques, et propose de compléter et de spécialiser, en vue des carrières coloniales, l'enseignement reçu dans un cycle antérieur.

#### Roubaix 1911 : le palais de la métropole<sup>58</sup>



Le palais du ministère des Colonies renferme diverses collections de l'Office colonial ainsi que de l'École coloniale. Il est géré directement par les services du Comité national des

---

<sup>58</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 277.



expositions coloniales. Il accueille les productions de neuf cents exposants recrutés sous les auspices du C.N.E.C. et :

« [...] accumule dans des vitrines où se lisent les noms les plus estimés de l'industrie et du commerce tout ce que la mère-patrie fabrique, transforme et vend pour l'usage ou la commodité, soit des résidents européens, soit des populations indigène »<sup>59</sup>.

Ces collections forment un véritable musée colonial et commercial itinérant d'exposition en exposition. Ce pavillon propose au public une allégorie sous la forme d'une sculpture, un groupe de quatre personnages, représentant les colonies de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie offrant les richesses de leur territoire à la France. Ce groupe évoqué dans le rapport de Gilbert Sayet<sup>60</sup>, symbolise le développement de la prospérité nationale grâce aux colonies et représente la justification de l'expansion coloniale du point de vue de l'économie. En dehors de son aspect esthétique que nous ne pouvons juger, aucune représentation ne semblant disponible, nous pouvons évoquer à son propos une pédagogie par l'objet, qui rappelle un peu la démarche pédagogique des peintures murales des églises romanes qui destinées à éduquer les paroissiens dans la foi.

#### Roubaix 1911 : palais du ministère des Colonies<sup>61</sup>



---

<sup>59</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 732.

<sup>60</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 458.

<sup>61</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 281.



## Roubaix 1911 : palais de la presse coloniale<sup>62</sup>



Enfin, le palais de la presse coloniale centralise tous les documents relatifs à cette section coloniale de l'exposition roubaisienne susceptibles d'intéresser la presse. Il doit permettre une diffusion nationale voire internationale de l'initiative roubaisienne. Les visiteurs peuvent aussi y trouver un certain nombre d'articles et d'ouvrages utiles à toute personne intéressée par un séjour dans une colonie, une littérature didactique disponible aussi au Musée commercial et colonial de Lille et à la bibliothèque de la Société de géographie de Lille. Le hall des transports coloniaux, dont nous parlerons plus bas, en constitue une annexe.

Du point de vue de son organisation spatiale, l'emplacement des pavillons dans le Parc Barbieux n'a rien de hasardeux, comme l'explique cet extrait du Rapport général de l'exposition internationale de Roubaix 1911 :

« Les sept grands palais aux silhouettes gracieuses qui renfermaient ces produits si divers et pour la plupart si remarquables, ajoutaient une séduction de plus à cet admirable Parc de Barbieux qui les encadrait de verdure et, où pour certains d'entre eux, une délicieuse odeur de fenaison remplaçait les enivrants parfums qu'exhalent les plantes des tropiques »<sup>63</sup>.

---

<sup>62</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 283.

<sup>63</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 194.

À Roubaix, et ce n'est pas le cas dans toutes les expositions, le monde colonial apparaît comme un univers encore livré, en partie, à la nature. Ce monde se distingue donc fondamentalement de l'univers organisé et maîtrisé de l'Européen, dont les palais dédiés à l'industrie affirment le caractère urbain de son espace et de son cadre de vie. D'ailleurs, le plan général de l'exposition souligne bien le contraste entre ces deux univers<sup>64</sup>.

Phénomène urbain au même titre que toutes les expositions similaires, l'exposition roubaisienne fait en effet la part belle à une « nature maîtrisée », en s'installant en partie dans le parc Barbieux. L'exposition roubaisienne s'est fort bien intégrée à un nouvel urbanisme, ce qu'exprime d'ailleurs Gilbert Sayet à plusieurs reprises dans son rapport, qui intègre l'exposition dans l'histoire de Roubaix :

« On verra également que le pauvre village qu'était Roubaix vers le milieu du 17<sup>ème</sup> siècle, et dans lequel il n'existait que huit rues (...) a fait place à une vaste et puissante cité industrielle qui, tout en conservant le caractère qui lui est propre, accentue chaque jour son évolution pour prendre place parmi les grandes villes »<sup>65</sup>.

Ce thème de l'essor de la ville est largement développé par Eugène Motte, maire de Roubaix, lors d'un déjeuner à l'Hôtel Continental de Paris auquel il convie les personnalités marquantes de l'industrie parisienne, des membres du Parlement et le ministre du Commerce d'alors, Jean Dupuy :

« Oui, Messieurs, ce qui transfigure notre effort en le muant en manifestation grandiose, c'est que nous entendons que cette exposition soit le centenaire d'une ville inexistante il y a un siècle, et que quatre générations de laborieux ont portée au beau rang, dans la première dizaine des grandes villes de France comme population, au septième rang des succursales de la Banque de France, au premier rang des villes lainières du monde »<sup>66</sup>

#### 4/ Promouvoir l'empire colonial

Du point de vue politique, les sections coloniales s'érigent en réponse aux détracteurs du mouvement colonial. En outre, les expositions présentent l'image d'un monde colonial pacifié ou en voie de pacification, ce qui constitue une évolution par rapport à l'iconographie des décennies précédentes. L'affiche de l'Exposition de Hanoï en 1903, figurant l'Indochine, personnifiée par une jeune femme, protégée par la République, Marianne armée d'une épée, traduit bien une évolution de l'image du monde colonial, avec la fin d'une période de

---

<sup>64</sup> Voir annexe 33.

<sup>65</sup> SAYET, *op.cit.* : p. 33.

<sup>66</sup> SAYET, *op.cit.* : p. 63.

conquête et le début d'une ère dédiée au développement et à la construction d'un destin commun souhaité entre les colonies et la métropole. Les expositions soutiennent l'idée dominante d'une hégémonie conquise par les armes mais légitimée par une œuvre de paix.

Affiche de l'exposition de Hanoï, 1902-1903<sup>67</sup>



Ce thème est d'ailleurs largement repris par l'historiographie anglaise qui, en référence à la construction de l'Empire Romain, a développé le thème de la « Pax Britannica », ce qui accrédite l'idée issue de la critique postcoloniale, reprise par les historiens Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Françoise Vergès, de la notion d'empire intrinsèquement liée à la culture occidentale<sup>68</sup>. L'affiche de l'Exposition de Hanoï aborde des thèmes communs à la France et à la Grande-Bretagne qui, dès 1850 et le discours de Palmerston<sup>69</sup>, promet à tous, investisseurs et émigrants, la sécurité dans les colonies pacifiées d'un empire « où le soleil ne se couche jamais ».

À Roubaix, les palais coloniaux exaltent la réussite de la Troisième République, qui, par la suite, devrait obtenir ce que le Second Empire a perdu. C'est ce qu'exprime Eugène Motte dans son discours d'hommage au Comité d'initiative de la section coloniale, en félicitant Edouard Prouvost :

<sup>67</sup> <http://gallica.bnf.fr/>.

<sup>68</sup> BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, VERGES Françoise, *La république coloniale*, Paris, Hachette, 2003, 173 pages : p. 44- 48.

<sup>69</sup> MARX Roland, *De l'Empire au Commonwealth, 1850-1994*, Paris, Ophrys, 1995, 170 pages.

«...Toutes les colonies sont venues, celles d'avant la République et celles que la France a conquises depuis, quand elle a voulu prouver au monde étonné qu'elle ne pouvait pas rester en léthargie. Nous avons vu que l'argent dépensé de ce côté-là n'avait pas été inutile. Et cela prouve que l'on a bien fait, depuis quarante ans, de ne pas avoir toujours la hantise d'une revanche que nous réservons pour plus tard et à notre heure, et d'envisager l'avenir avec énergie et de faire la France plus grande pour le plus grand profit de ceux qui nous suivront... »<sup>70</sup>.

Cet extrait illustre les sentiments patriotiques du patronat du Nord en insistant sur son engagement auprès de la république, un régime qui a relevé la France après la défaite de 1870 et la chute du Second Empire, et qui s'engage dans une politique coloniale ambitieuse participant à la défense du territoire. Toutefois, la crainte d'une possible annexion par l'Allemagne demeure vivace et la presse s'en faisait l'écho. En 1902, un article de *L'Écho du Nord* intitulé « Lille allemand » fait la démonstration des menaces que les idées pangermanistes pouvaient faire peser sur la région :

« La frontière occidentale de l'Empire Allemand partira de Dunkerque et, embrassant toute la Flandre, suivra les Ardennes puis les Vosges... »<sup>71</sup>.

Devant la perspective d'un conflit avec l'Allemagne, l'édification d'un empire colonial devient aux yeux du patronat un élément de puissance et d'exaltation d'un nationalisme teinté de déférence envers la République. Les objectifs économiques de l'exposition se doublent clairement de buts à visée politique en façonnant une image valorisante de la république, appelée à protéger la région de la même manière que ses colonies, tout comme le Nord, s'engagent à défendre l'intégrité de la patrie. Eugène Motte développe de nouveau ce thème lors de son discours à l'occasion de l'inauguration du nouvel hôtel de ville de Roubaix par le ministre du Commerce et de l'Industrie :

« ... Cette paix, vous l'avez toujours assurée en sauvegardant l'honneur, en développant le rayonnement de la France aux quatre coins du monde, en créant un admirable et prospère avenir colonial ; nous sommes fiers de l'œuvre de la République... »<sup>72</sup>.

Cette dimension politique de l'exposition célèbre à la fois la petite patrie, le Nord, et son rôle à l'échelle nationale mais aussi à l'échelle impériale. L'exposition devient lieu d'enseignement et d'appréhension de trois identités conjointes, régionale, nationale et impériale, tout en affirmant le nécessaire attachement des gens du Nord à leur région. C'est ce qu'exprime la préface de L'histoire de la Bretagne publié en 1891, cité par Anne-Marie Thiesse dans son livre *Ils apprenaient la France* :

---

<sup>70</sup> SAYET, op. cit. : p. 611.

<sup>71</sup> *L'Écho du Nord*, 30 mai 1902.

<sup>72</sup> SAYET, op. cit. : p. 113.

« La France est une et indivisible, mais elle est composée de parties qui ont leur unité. Nous sommes français, mais nous sommes aussi bretons, normands, picards, flamands, bourguignons, provençaux, languedociens, gascons. Nous avons tous une petite patrie dont nous aimons les paysages familiers, les costumes, les coutumes, l'accent, et dont nous sommes fiers. Aimer cette petite patrie, rien n'est plus légitime, rien n'est plus naturel, rien n'est plus propre à fortifier l'amour de la France, notre partie commune »<sup>73</sup>.

L'exposition devient à Roubaix une ode à la petite patrie, circonscrite dans l'espace urbain d'une cité qui montre aux visiteurs, ses longues et larges rues, ses commerces, ses boulevards, mais aussi ses usines, que rejoignent chaque jour des dizaines de milliers d'ouvriers. L'exposition trouve aussi sa justification dans l'histoire du lieu, qui montre le chemin parcouru par ses habitants depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1469, jour où le duc de Bourgogne et de Brabant, comte de Flandre, accorde aux habitants de Roubaix le droit de « licitement draper et faire draps de toute laine »<sup>74</sup>.

Pour le Nord, l'étude du fait impérial dans les différentes expositions relance la réflexion sur un temps colonial propre à la région. L'exposition de Roubaix s'imposerait-elle comme l'apogée du temps colonial dans le Nord et de la prise de conscience de l'Empire ? C'est ce que semble suggérer l'historien Jean Piat, qui hisse dans son ouvrage l'exposition de 1911 au rang des événements mémorables de la ville :

« Les lumières de l'exposition et les discours dithyrambiques masquent les ombres. Les lampions une fois éteints, reparaîtront les ombres, plus accusées encore. En fait, l'Exposition de Roubaix n'était pas une étape sur la route des sommets. En nombre d'établissements et en effectifs employés, Roubaix n'ira jamais plus haut. L'exposition marquait l'apogée »<sup>75</sup>.

En 1911 l'exposition de Roubaix a ouvert le monde colonial aux gens du Nord, a placé la métropole en perspective avec l'empire. Trois ans plus tard, quelques semaines seulement après la déclaration de guerre, les Allemands prennent possession de Lille, Roubaix et Tourcoing, et concrétisent les craintes déjà ressenties en 1870 par les gens du Nord. De la prospérité espérée et mise en scène lors des différentes expositions, de l'ouverture au monde et aux colonies, la métropole passe au régime des contributions à l'effort de guerre allemand, des prises d'otages, des indemnités journalières pour les troupes d'occupation et des confiscations de matériels industriels.

---

<sup>73</sup> THIESSE, *op. cit.* : p. 18.

<sup>74</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 33.

<sup>75</sup> PIAT Jean, *Événements mémorables de Roubaix*, Le Coteau, Horvath, 1984, p. 151

## **B/ Le fait impérial sous l'angle du progrès**

Manifestations de l'universalité du changement, aussi bien dans l'industrie et la maîtrise de techniques nouvelles, que dans l'art et l'éducation, les expositions riment aussi avec progrès social : elles remplissent donc de nombreuses fonctions simultanées<sup>76</sup>. Or, autour des années 1900, les politiques coloniales des États européens et l'expansion coloniale s'agglomèrent à cette notion de progrès. Progrès pour qui ?

Du côté des Européens, si les classes dirigeantes, industriels et négociants voient dans les empires coloniaux de nouveaux espaces pour le développement de leurs activités, pour le monde ouvrier, le progrès « grâce » aux empires coloniaux semble probablement moins accessible. Les expositions doivent donc jouer un rôle d'enseignement voire de propagande, convaincre le prolétariat de leur utilité et des bénéfices qu'il pourra en tirer, d'autant que le progrès est susceptible inquiéter la classe ouvrière, comme l'exprime la chanson *L'prochaine exposition* à propos de Roubaix 1911 :

« Ah ! Ch'est cha qui s'ra inn' séquo  
Jamais les Roubaignos  
N'auront rien vu d' si beau.  
Tout chin qu'in peut imaginer  
Et cha, grâce au Progrès.  
In verra tourner des métis  
Aussi vrai que j'vous dis,  
Qui n'fautra pu d'oufris.  
Mais les ouvris voyant cha diront  
Cha n'nous présage rin d'bon  
L'exposition »<sup>77</sup>.

Les expositions doivent aussi illustrer le progrès pour les peuples colonisés, acteurs volontaires ou non de ces événements, en mettant en valeur les bienfaits de la colonisation : c'est l'œuvre civilisatrice de l'homme blanc, qui se définit alors que les expositions contribuent au renouvellement de l'urbanisme tout en modifiant l'identité d'une région tentée de mettre ses savoirs faire au service du projet colonial.

1/ La mission civilisatrice de l'homme blanc aux prises avec le progrès social : histoire d'une distorsion ?

---

<sup>76</sup> PLUM Werner, *Les expositions universelles au 19<sup>ème</sup> siècle, spectacle du changement socio-culturel*, Bonn, Hildesheimer Druck und Verlags, 1977, p. 57.

<sup>77</sup> Déjà citée.

La valorisation de l'identité régionale et l'attachement aux modes de vie locaux se doublent du renforcement de l'identité nationale mais aussi de la construction d'une identité impériale. Dans leur livre *La République coloniale* les historiens Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Françoise Vergès l'expriment en ces termes :

« La République a permis aux Français de devenir naturellement coloniaux sans jamais aller aux colonies pour la quasi-totalité d'entre eux, sans que la majorité ne ressente un trouble, une gêne, un scrupule [...] Le citoyen républicain peut devenir un colonial sans renoncer à son républicanisme »<sup>78</sup>.

Ce passage évoque évidemment un paradoxe : être républicain, attaché aux valeurs de la république, croire en sa devise « liberté, égalité, fraternité », n'empêche pas d'adhérer à un projet colonial incluant une forte hiérarchisation, allant jusqu'à la sujétion et la mise au travail forcé dans les espaces colonisés, alors que l'un des projets des expositions est de promouvoir le progrès social.

En métropole, cette hiérarchisation trouve différentes formes d'expression. Par exemple, dans *La réforme intellectuelle et morale*, Ernest Renan affirme que « la nature a fait une race d'ouvriers, c'est la race chinoise ; une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre ; une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne »<sup>79</sup>. Cette hiérarchisation justifie la politique coloniale et l'organisation des implantations européennes, mais induit aussi des conséquences sur le territoire national dans la manière d'appréhender l'autre, d'entrer ou non en relation avec lui.

Dans cette mise en relation de différents groupes humains, l'objet ethnographique joue un rôle essentiel, nous l'avons déjà signalé. Ainsi, les commentaires sur l'artisanat expriment bien sûr le goût ambiant pour l'exotisme et l'orientalisme dans les arts décoratifs :

« Les produits de l'industrie indigène intéressent encore peu le monde européen et c'est à tort, car elle offre à tous ceux qui ont le goût de l'exotisme des articles originaux et de bonne qualité, empreints le plus souvent d'un véritable caractère artistique »<sup>80</sup>.

Cette évaluation de l'artisanat africain permet aussi aux organisateurs des expositions de penser l'intégration des sociétés africaines à l'économie de l'empire, dans les monographies que proposent les rapports généraux de ces expositions. Ainsi, le Rapport consacré aux colonies françaises représentées à l'Exposition de Londres 1908 propose quelques remarques à propos du développement économique de l'Afrique Occidentale

---

<sup>78</sup> BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, VERGES Françoise, *La république coloniale*, Paris, Hachette, 2003, p. 34.

<sup>79</sup> RENAN Ernest, *La réforme intellectuelle et morale*, Paris, Lévy Frères, 1871, 339 pages.

<sup>80</sup> BRUNET J.L. (sous la direction de), *Catalogue de l'exposition franco-britannique, Londres 1908 : les colonies françaises*, Paris, date non précisée, 440 pages, page 422.



Française, du triple point de vue de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Il décrit un espace avant tout dédié à l'agriculture où « ces peuplades primitives ont réussi à développer l'agriculture d'une manière avancée [...] »<sup>81</sup>. Le rapport indique que l'industrie est inexistante et le commerce n'y est abordé que du point de vue des échanges entre les colonies et la métropole, il échappe donc largement aux Africains et propose en postulat un clivage entre Africains et Européens.

Ces rapports sur les expositions développent donc une image de l'indigène, la même que celle véhiculée par le village noir, que nous aborderons par la suite : le terme primitif s'oppose à l'expression état avancé de l'agriculture, ce qui indique que l'Africain possède une bonne maîtrise de son milieu de vie mais, n'ayant pas développé les capacités de transformation de l'Européen, c'est ce dernier qui l'intègre dans ses propres circuits économiques. L'économie africaine apparaît donc bloquée, sans réelle capacité d'évolution autre que le recours à un élément extérieur, l'homme occidental. C'est d'ailleurs ce qu'exprime déjà Brosselard-Faidherbe en 1892 dans une conférence sur le Soudan :

« La race noire étant réfractaire aux idées de progrès avancé, nous n'aurons pas à redouter en Afrique la concurrence industrielle qui nous ferme peu à peu les marchés que nous alimentons dans le monde... »<sup>82</sup>.

C'est aussi ce que suggère la perspective du village noir, un village d'artisans, d'hommes finalement peu capables de sortir de leur circuits traditionnels, opposé aux palais dédiés à l'industrie, qui mettent en scène la puissance du machinisme et la confiance des Européens en un avenir rationalisé.

D'après le philosophe Tzvetan Todorov<sup>83</sup>, le mode principal de représentation de l'autre correspond à un « évolutionnisme unilinéaire ». L'autre est soit supérieur, soit inférieur à nous, selon une stratification allant de l'animalité à l'humanité la plus évoluée. Si les sociétés sont hiérarchisées entre elles, toutes appartiennent finalement à l'humanité, dont l'exemple le plus achevé demeure la société occidentale. Ainsi, si l'Européen considère que les indigènes lui sont inférieurs, leur stade d'évolution témoigne tout de même de leur appartenance à une humanité commune dont l'Européen est le modèle, charge à lui de hisser les populations colonisées à un stade supérieur de l'humanité.

En participant au projet du colonisateur, l'indigène grimperait une marche dans l'humanité, son activité s'inscrivant elle-même dans un rapport entre lui et le Blanc ; même

---

<sup>81</sup> BRUNET (dir.), *Colonies françaises, Exposition franco-britannique, Londres 1908, Paris, CNEC, 487 pages.*

<sup>82</sup> *Bulletin de la SGL*, 1892, t. 1, Capitaine Brosselard-Faidherbe : la pénétration du Soudan par la Mellacoré, p. 184.

<sup>83</sup> TODOROV Tzvetan, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, 452 pages.

dans un rôle tout à fait subalterne et subi, il participe au projet colonial et varie son identité. De ce fait, comme le souligne l'historien Pierre Mollion<sup>84</sup>, même le portage est à situer dans le contexte de mise au travail forcé qui intègre les Africains aux circuits économiques mis en place par les Européens. Cette idée s'appuie entre autre sur les déclarations de Monseigneur Augouard, vicaire apostolique de l'Oubangui Chari, qui ne voit que deux solutions pour mettre les Africains au travail, la première étant la « normalisation par la religion » dans le but de faire comprendre aux Africains que « le travail n'est pas un déshonneur », la seconde étant plus radicale :

« Le second moyen pourrait être plus rapide et plus effectif, mais il doit être employé avec une grande fermeté unie à une excessive prudence : c'est le travail obligatoire, qui mène le Noir vers le Blanc, lui-même esclave des impôts, des prestations diverses et du service militaire. Le travail forcé sert à combattre l'indolence et l'apathie des Noirs en leur ouvrant l'accès de l'intérêt général de la colonie »<sup>85</sup>.

Un discours relayé par la Société de géographie de Lille lors de la conférence du jeudi 7 janvier 1909<sup>86</sup> qui reprend sans équivoque, à propos du roi Léopold II, la théorie du roi philanthrope, civilisateur et bâtisseur d'empire. Léopold II est présenté comme « l'inventeur » du Congo, en lutte contre l'esclavage et développant le concept de « colonisation humanitaire » qui passe par la mise au travail des populations. Cette vision philanthropique de la colonisation est aussi développée dans le bulletin en 1896 dans un article nommé « L'Afrique de demain », qui rapporte des propos tenus par Stanley. Celui-ci expose les progrès de l'État indépendant du Congo avant de qualifier les politiques coloniales européennes d'admirables, de nécessaires et d'inévitables. Inévitables, car l'Europe, associant progrès et politique coloniale, doit étendre son hégémonie, nécessaires, car les empires assurent la bonne santé économique des métropoles, et admirable, car Stanley présente la colonisation de l'Afrique comme ce qui peut arriver de mieux aux Africains :

« Aussi longtemps que ces nègres auraient réussi à écarter toute influence extérieure, ils auraient continué à dégénérer moralement et physiquement... C'était donc le bonheur et non le malheur qui venait aux sauvages d'Afrique avec l'arrivée de l'homme blanc ; il fallait défendre ces sauvages contre la rapacité et la cruauté de l'Arabe, il fallait les défendre contre eux-mêmes, il fallait leur apprendre à être humain de façon à devenir l'égal du Blanc »<sup>87</sup>.

---

<sup>84</sup> MOLLION Pierre, *Sur les pistes de l'Oubanghi Chari et du Tchad, le drame du portage en Afrique Centrale (1890-1930)*, Paris, L'Harmattan, 1992, 265 pages.

<sup>85</sup> MOLLION, *op. cit.* : p. 234.

<sup>86</sup> *Bulletin de la SGL*, Le Congo, colonie belge, année 1909, tome 1, p. 332 à 337.

<sup>87</sup> *Bulletin de la SGL*, 1896, t. 1, L'Afrique de demain, p. 286.

C'est ce qu'exprime encore le *Bulletin de la Société de géographie de Lille* en 1893, en construisant un discours alliant patriotisme et promotion de la diffusion de la civilisation occidentale :

« On peut conclure que si la France est grande et puissante, elle est plus sublime encore, parce qu'ils sont nombreux ses enfants, ses pionniers de la philanthropie qui tombent pour la science, pour la civilisation et pour la patrie<sup>88</sup> ».

Beaucoup moins porté sur des différences entre « races » que le discours de Stanley, cet extrait se rapprocherait plutôt de l'idéal révolutionnaire et de l'exportation des idées de la Révolution Française. Albert Sarraut en 1921 reprend ce thème lorsqu'il affirme :

« Le Français est altruiste, son génie a le goût de l'universel, son humanisme, son sens du bien et du beau, son esprit d'équité fomentant le cadre national pour étendre sur l'humanité entière un rêve de justice, de solidarité, de bonté fraternelle<sup>89</sup> »

Tout comme le coolie d'Indochine, le porteur africain s'assimile pourtant à une bête de somme, un moyen de transport. C'est le cas aussi des Chinois engagés dans le Chinese Labour Corps durant la Première Guerre mondiale, généralement considérés comme de bons ouvriers qui s'adaptent à tous types de travaux. Un correspondant du *Times* écrit en 1917 après une visite du front tenu par les Anglais en Flandre :

« Le Chinois est changeant et s'adapte facilement. Il peut s'occuper des marchandises mais il est également capable d'exécuter des tâches exigeant un certain degré d'intelligence et d'initiative. C'est aussi un très bon coolie. Il peut empiler ou décharger du bois toute la journée sans se fatiguer »<sup>90</sup>.

Ce rapport témoigne d'un sentiment évident de supériorité exprimé par ce journaliste, dans sa manière de juger des capacités intellectuelles des travailleurs chinois, auxquels il n'accorde qu'un certain degré d'intelligence et d'initiative, mais aussi dans son évocation de sa capacité à fournir un effort intense pendant une longue période.

L'image publicitaire « Véritable moka d'Arabie » montre un porteur noir ployant sur une charge trop lourde. La référence géographique suggère un long trajet et donc l'absence prolongée voire le déracinement, et renvoie même à la traite négrière. L'Africain, presque nu, apparaît bien déshumanisé, son travail se conçoit dans un rapport de soumission à la volonté du consommateur européen. Un autre exemple, l'imagerie publicitaire du fabricant de chicorée Décupère à Cambrai, qui évoque le portage comme un élément de développement économique et social pour les Africains. Ces derniers dansent, ils ne sont donc pas épuisés, ni

---

<sup>88</sup> *Bulletin de la SGL*, 1893, t. 1, *La géographie dans ses rapports avec la civilisation*, p. 351.

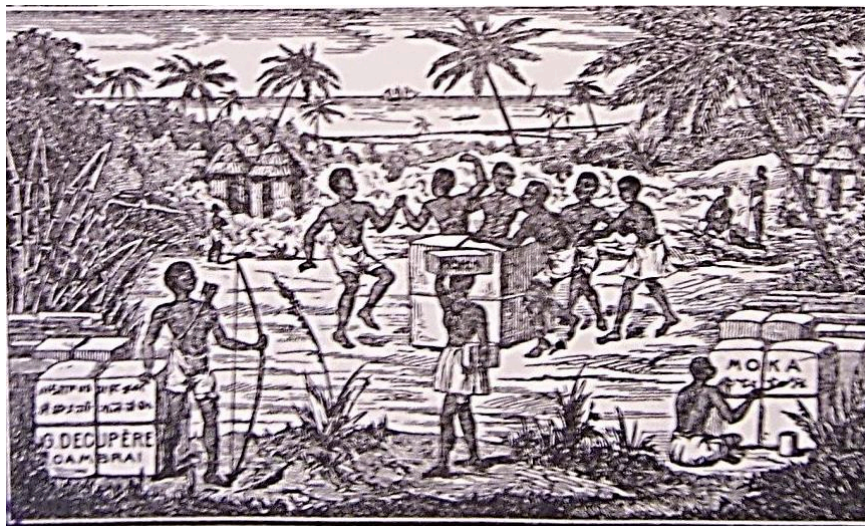
<sup>89</sup> SARRAUT Albert, *Grandeur et servitude coloniales*, Paris, Sagittaire, 1921, 285 pages, p. 79.

<sup>90</sup> CHIELENS Piet, DENDOVEEN Dominiek, *Cinq continents au front*, Tielt, Racine, 2008, p. 138.

sous alimentés, autour de ballots destinés à l'exportation, comme l'indique la mention « Décupère Cambrai » sur celui de gauche, et comme le suggère la mer et le navire qui se rapproche de la côte. Le portage y est « normalisé » et cette pratique traditionnelle permet l'intégration économique de la colonie.

Véritable moka d'Arabie (1907)<sup>91</sup>.

Chicorée Décupère (1895)<sup>92</sup>.



Une autre version de ce thème est proposée par l'image « Chicorée du Congo » dans laquelle nous observons une colonne de porteurs africains amenant des caisses en vue d'un embarquement vers l'Europe (voir ci-dessous). La présence de marins, en particulier un officier sur le sol africain, ainsi que le fort surmonté d'un drapeau tricolore, est à resituer dans le contexte de l'exploration et de l'ouverture du territoire congolais par Brazza. Le marin joue ici un rôle central.

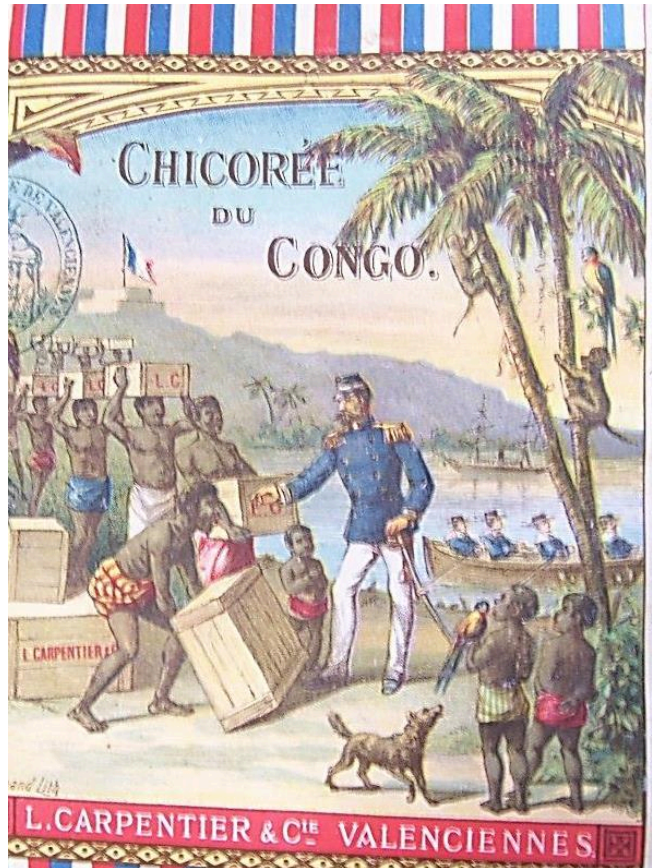
Tout en relayant des stéréotypes sur les rapports entre colonisés et Européens, les expositions synthétisent l'optimisme et la confiance dans laquelle baignent les sociétés occidentales : elles cachent une véritable distorsion entre idéologie humaniste et violence de la conquête et des pratiques de mise au travail. Elles illustrent cependant la confiance inébranlable dans la capacité du progrès humain à accompagner le progrès technique, et confortent la volonté d'expansion coloniale, pour des sociétés qui ne se veulent plus

<sup>91</sup> ADN, 6 U2 1070.

<sup>92</sup> ADN, musée 459.

seulement colonisatrice mais civilisatrice<sup>93</sup>. Les expositions relaient donc le célèbre discours de Jules Ferry, qui invoque la mission civilisatrice de l'homme blanc en affirmant que « les races supérieures ont le devoir de civiliser les races inférieures ».

Chicorée du Congo (1886)<sup>94</sup>.



2/ Libérer la déesse de son corset

Lille conserve, avec ses remparts, sa ceinture de forts, ses régiments, un air un peu hautain de vieille place guerrière « un camp retranché qui le premier arrêterait l'ennemi »<sup>95</sup>. Toutefois, pour la région lilloise, les années 1880 à 1914 correspondent à la naissance d'une « métropole » autour de Lille, Roubaix et Tourcoing, un ensemble matérialisé par la création des « Grands Boulevards » ouverts à la circulation en 1910. La naissance de cette métropole autour des boulevards reliant les trois villes industrielles résulte bien d'un projet politique avec des conséquences sociales, économiques et urbanistiques qui n'ont pas échappé aux chansonniers de la région :

<sup>93</sup> PINOT de VILLECHENON Florence, *Fêtes géantes, les expositions internationales, pourquoi faire ?*, Paris, Autrement, 2000, p. 27

<sup>94</sup> ADN, musée 473.

<sup>95</sup> *Bulletin de la SGL*, année 1911, Discours d'ouverture du 30<sup>ème</sup> Congrès des sociétés de géographie, p. 133



« Vraimint not' commune marche avec succès  
Dins l'voie de l'fortune, dins l'voie du progrès »<sup>96</sup>.

Cette chanson populaire, exposant la renaissance du quartier d'Hellemmes, reflète les conséquences de décisions qui ont permis la transformation du paysage urbain. Au nombre de ces décisions, nous pouvons compter celle prise en 1899 de déclasser la place forte de Lille, ce qui permet l'ouverture de l'enceinte fortifiée pour la construction des Grands Boulevards, deuxième pas, après la construction de lignes ferroviaires, vers un démantèlement complet des remparts après 1918.

S'inscrivant dans la modernité, Lille abandonne peu à peu son rôle de place forte gardienne des frontières du Nord, et évite le sort peu enviable des villes de garnison, ce que reflète le refrain de cette chanson populaire, qui exprime aussi l'attachement des Lillois à leur cité :

« Che s'rot vraimint utile,  
Applaudissons ch'projet  
Ah ! Que j'voudros vir Lille  
Sains sin grand corset »<sup>97</sup>

Déjà, le chansonnier Alexandre Desrousseaux se faisait l'écho, autour des années 1860 des changements nés des décrets impériaux de 1858 relatifs à l'agrandissement de la ville :

« Lille sera superbe  
Surtout en l'agrandichant  
Dins les ru's n'poussera point d'herbe  
Not ville in étant plus grande  
Avec boul'vart et réduits  
L'zétrangers à Lille in Flandre  
Croiront visiter Paris »<sup>98</sup>.

Au-delà de cette comparaison avec Paris, le développement de l'industrie et du commerce, ainsi que l'évolution de l'urbanisme, confirment à la métropole lilloise une nouvelle stature, celle d'une agglomération aux ambitions mondiales. La région s'intègre donc à la nation et à son destin impérial, et les expositions ouvrent de nouveaux territoires à ses habitants. C'est ce que traduit l'image publicitaire pour la chicorée « Tour du Monde »,

---

<sup>96</sup> BM de Lille : *Hellemmes nouveau*, 44 1861900.

Voir annexe 34.

<sup>97</sup> BM de Lille : *Le démantèlement de Lille*, 44 186 1903 15.

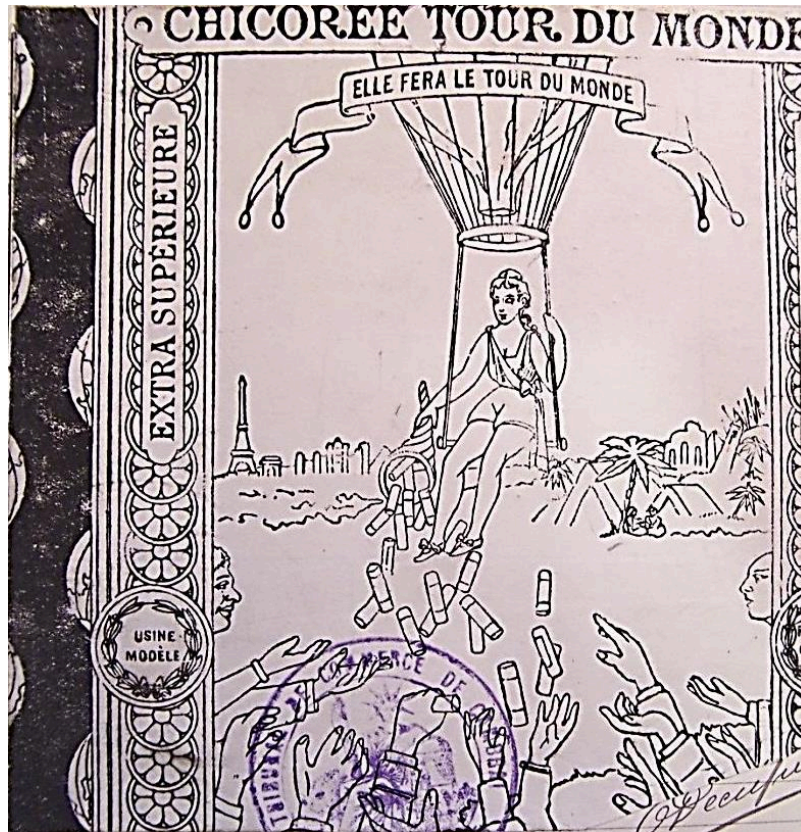
Voir annexe 35.

<sup>98</sup> MARQUETTE Robert, NAVEAUX Jacques, REYNAERT Claude, *Patrimoine Lillois, l'explosion urbaine du 19<sup>ème</sup> siècle*, Lille, dossiers du CRDP, 80 pages, p.33.



qui associe une production locale à la représentation de la Tour Eiffel, rappel de l'Exposition Universelle de 1889. La chicorée est ici personnifiée par une jeune fille juchée sur le ballon qui lui permet d'entamer un tour du monde.

Chicorée Tour du Monde (1909)<sup>99</sup>.



La corne d'abondance et le nombre de paquets qui en sortent suggèrent une production importante capable de répondre aux besoins de nouveaux marchés. Ces nouveaux espaces ouverts à la production industrielle de la région sont suggérés par des éléments d'un décor colonial ou du tout du moins exotique (tentes de bédouins, palmiers...) et la présence de visages de type africains et asiatiques.

Certes, autour des nouveaux axes percés, les Grands Boulevards, et dans les quartiers adjacents qui voient le jour, nous trouvons peu de références coloniales, à part le quartier des Boers dans la commune de Wasquehal, la rue du Congo à Mouvaux et, tout de même, le Palais du Congo de Victor Vaissier. Remarquons aussi que les bas-reliefs de la façade de l'hôtel de ville de Roubaix, inauguré à quelques jours d'intervalle de l'exposition, ne font aucune référence au monde colonial, représentant donc le travail des principales branches industrielles de la ville sans aucune évocation du négoce avec les colonies.

<sup>99</sup> ADN, 6 U1 29.

Mais il est intéressant de constater que l'Exposition internationale de Roubaix s'installe aux abords de ces nouveaux axes de communication, qui, de fait, ont facilité une forme de promotion de l'Empire :

« On ne pouvait concevoir un accès plus séduisant et plus commode pour l'Exposition (...) L'assemblée communale avait donné son assentiment au choix du Parc de Barbieux et, au besoin, de ses abords pour l'emplacement de l'Exposition (...) Il fut établi que le Parc de Barbieux n'avait pas une superficie suffisante pour répondre aux exigences de la situation : on se préoccupa alors de la nécessité d'y annexer tous les terrains libres de construction qui forment sa joue droite et qui sont situés entre la maternité Boucicaut et le Ferme de la Duquennière »<sup>100</sup>.

Ainsi, l'exposition à laquelle les visiteurs peuvent accéder en empruntant le nouveau tramway mis au point par l'ingénieur Mongy, qui la relie directement à Lille, tout comme ceux de l'Exposition Franco-Britannique de Londres 1908, qui accèdent au site de Sheperd's Bush par le métro, l'entrée se situant en face du terminus du Central London Railway, inscrit-elle la politique coloniale sous le signe de la modernité et du développement. De la même manière, en 1897 à Bruxelles, le tramway relie les deux parties de l'exposition, le Parc du Cinquantenaire à Bruxelles et le site de Tervueren, où se trouve le palais des colonies<sup>101</sup>. Le tramway met le centre de Lille à vingt-cinq minutes du centre de Roubaix, l'entrée de l'exposition se trouvant sur la ligne avant le terminus roubaisien, il ne faut donc aux visiteurs lillois qu'une vingtaine de minutes pour passer de la Veille Bourse ou de la gare, construite en 1867, aux pavillons de l'Indochine et de l'Afrique occidentale française. Ce nouveau mode de transport contribue au succès de l'exposition en inscrivant l'événement dans la modernité et en facilitant son accès au plus grand nombre, comme l'indique un extrait d'un article de *La Croix du Nord* :

« Les tramway s'en sont naturellement ressentis. Dimanche, les tramways du réseau de Roubaix-Tourcoing ont transporté 124 000 voyageurs. C'est le chiffre de la population de Roubaix »<sup>102</sup>.

À contrario, les autorités de la ville de Lille, qui manifestement n'avaient pas suffisamment soigné les accès de l'exposition en 1902, sont critiquées par la presse pour leur manque d'anticipation, ce qu'exprime un article de *L'Écho du Nord*, qui regrette les travaux inachevés du boulevard menant à l'entrée principale et occasionnant d'importants retards pour les usagers du tramway :

---

<sup>100</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 151

<sup>101</sup> ADN, *Exposition internationale de Bruxelles, 1897*, 79 J boîte 35.

<sup>102</sup> *La Croix du Nord*, 5 juin 1911.

« Le conseil municipal de Lille patronne dit-on l'exposition. Il nous semble que la meilleure façon était d'en favoriser l'accès par des voies faciles et bien entretenues »<sup>103</sup>.

Les colonies deviennent le lieu où la modernité s'observe avec le plus d'impact, car elle tranche avec les images de sociétés traditionnelles que les Européens supposaient gagnées par l'immobilisme des pratiques et l'absence de projet historique. En relayant l'expansion coloniale au niveau local, les expositions doivent jouer avec les représentations de la modernité, et promeuvent le changement, à la fois dans les nouveaux espaces colonisés et sur le territoire régional.

### 3/ Techniques et savoirs faire au service de l'expansion coloniale

Les visiteurs découvrent une section de l'exposition intitulée « Procédés de colonisation », qui met en scène les évolutions de la technique au profit de l'exploration et de l'expansion coloniale<sup>104</sup>. Deux exemples incarnent une dimension culturelle de l'expansion coloniale, allant presque jusqu'à la formation d'une mythologie coloniale, faite de passion pour l'aventure, d'attrait pour la découverte et d'esprit de conquête. Le premier, la maison démontable, système Borderel, présente à Roubaix et qui sert à l'installation de relais ou de comptoirs en assurant aux Européens un confort minimal. Il faut noter la présence dans le palais de la Belgique d'un pavillon démontable, sans doute concurrent du modèle Borderel, et imaginé par un ingénieur de Gand du nom de Speltinckx. La présence dans la même exposition de ces deux modèles d'habitation démontable induit l'hypothèse du monde colonial théâtre de la concurrence des savoirs faire.

Le second exemple est celui du bateau démontable, qui doit aider les explorateurs à remonter le cours des grands fleuves africains et dont les représentations dans la presse, le Tour du Monde ou le Petit Journal, ou encore dans les images publicitaires, qui montrent volontiers des voyageurs européens entourés de porteurs noirs chargés des sections de ces embarcations, soulignent l'habileté des explorateurs à progresser dans un milieu hostile et la nécessité de remonter les fleuves, voies d'accès vers l'intérieur du continent, tout en cherchant à relier les différents bassins.

---

<sup>103</sup> *L'Écho du Nord*, 13 juin 1902.

<sup>104</sup> Ces sections se trouvaient d'ailleurs dans la plupart des expositions de l'époque, notamment à Lille en 1902 : DOUAY, *ibid.* : annexe 14 : « Procédés de colonisation, matériel colonial, produits spéciaux destinés à l'exportation dans les colonies, associations et missions coloniales : groupe 17 de la classification générale ».

Comment interpréter la présence de ces deux éléments de l'expansion coloniale ? Nous pouvons y voir une évocation des progrès de l'exploration et de la conquête, mais aussi l'idée, que nous avons déjà exprimée, d'un monde théâtre de l'expression de savoirs faire coloniaux, un monde à appréhender, destiné à devenir le territoire des possibles pour les candidats à une installation durable ou non. Le pavillon démontable, un classique des expositions coloniales ou des sections coloniales, déjà présent à Paris en 1889, incarne cette possibilité d'installation.

Ces présentations de « procédés de colonisation », classe 64 B à Roubaix, ou de « transports coloniaux », classe 64 A, permettent d'unifier les différents espaces par la définition de normes de colonisation offrant une cohérence à l'ensemble. La présentation des transports revêt un caractère particulier, le développement de l'empire passant par la mise en relation de la métropole avec ses colonies en ouvrant les territoires à l'influence française, tant politique qu'économique. La modernité des transports permet en outre l'abandon du portage et une amélioration du sort des peuples colonisés. Ainsi, l'amélioration des conditions de vie est envisageables à la fois pour les ouvriers de la métropole et les populations colonisées.

Deux compagnies représentent à Roubaix ce domaine stratégique pour la maîtrise des territoires impériaux. La Société anonyme des affréteurs réunis, qui établit des relations régulières entre Rouen, Bordeaux et Bayonne vers la Méditerranée, en particulier l'Algérie et la Tunisie, et la Société anonyme des messageries fluviales du Congo, qui assure les transports de Brazzaville à Bangui. Cette dernière expose trois maquettes de vapeurs de sa flottille : le Gouverneur Ballay, le Commandant Lamy et le Valery.

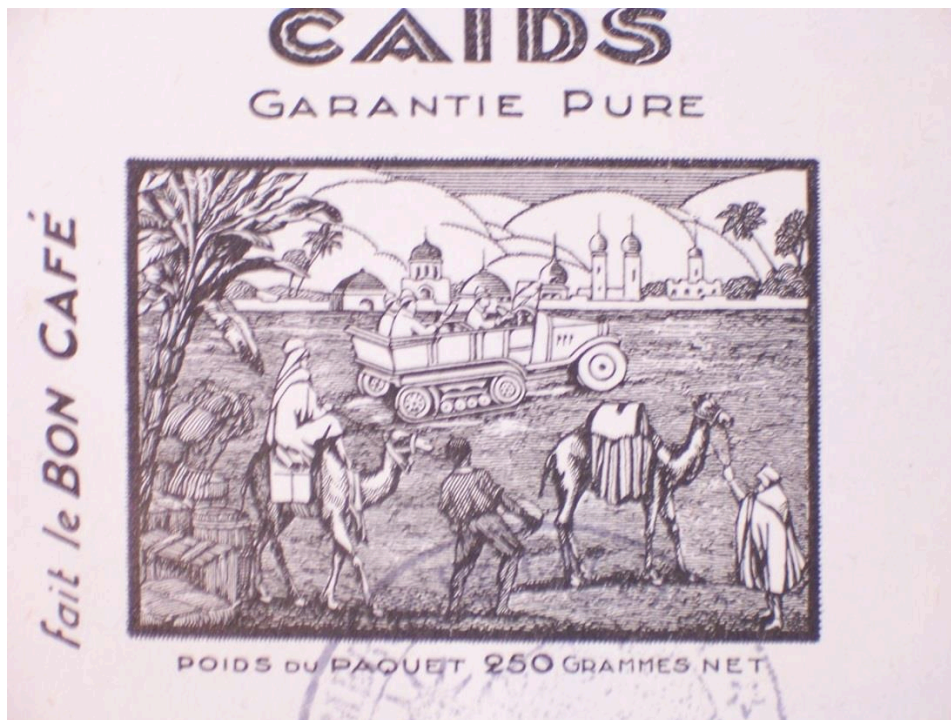
Le développement des territoires coloniaux passe aussi par d'autres avancées techniques présentées à Roubaix : installation sanitaires et d'hydrothérapie démontables, spécialement destinées aux colonies, appareils téléphoniques produits pour les colonies, malles étanches en tôle d'acier et emballages brevetés, ou encore havresacs d'ambulance coloniale au poids allégé.

Les colonies deviennent le lieu de la modernité et même de l'expression de nouvelles technologies. L'imagerie publicitaire locale s'empare d'ailleurs de ce thème après la Première Guerre mondiale en présentant l'utilisation des transports aériens dans les colonies et en s'appropriant l'aventure de la « Croisière noire ».

Publicité pour les établissements Gratry (vers 1930)<sup>105</sup>.



Publicité pour le café Caïds (1931)<sup>106</sup>.



La Croisière noire, film de 1926, en retraçant la traversée de l'Afrique par des autochenilles, montre le potentiel des futurs itinéraires routiers du continent et l'avancée de la modernité bousculant les obstacles géographiques. Ainsi, le temps et l'espace sont vaincus par l'automobile et la caméra, le Sahara devenant jonction de territoires impériaux, et non plus

<sup>105</sup> ADN, 6 U2 1077.

<sup>106</sup> ADN, 6 U1 31.



barrière infranchissable<sup>107</sup>. A Roubaix, le hall des transports coloniaux constitue une annexe du palais de la presse coloniale et présente au public une série de véhicules en usage dans les colonies, dont des automobiles et des motocyclettes<sup>108</sup>.

Pour l'exposition de 1911, les organisateurs obtiennent la participation d'aviateurs qui offrent des exhibitions aériennes aux roubaisiens de juin à octobre. En tant que cité moderne et industrielle, Roubaix se doit de se montrer attentive aux progrès techniques et à l'innovation. Les organisateurs de l'exposition créent un aérodrome de dix hectares et proposent des baptêmes de l'air individuels mais aussi des transports de passagers, illustrant tout le futur potentiel de l'avion en métropole, dans les colonies et dans les relations entre les deux espaces. Les fêtes aéronautiques permettent d'ailleurs de confronter modernité et technologie au quotidien des habitants du village noir, comme l'indique l'extrait suivant, tiré d'un article de *La Croix du Nord* :

« Un événement qui restera dans la mémoire des Sénégalais s'est produit jeudi soir. Brusquement, le tam-tam cesse. La tribu demeure comme pétrifiée ; tous les yeux regardent le ciel. Le bruit d'un moteur nous apprend le sujet de cet ébahissement. Un aéroplane passe au-dessus du village. Revenus de leur stupéfaction, les Noirs battent des mains frénétiquement, regrettant de ne pas pouvoir contempler l'oiseau de plus près »<sup>109</sup>.

Cet exemple nous permet d'observer l'interaction entre modernité et archaïsme, le village noir propulsant, en quelque sorte, ses habitants dans un monde dédié de plus en plus au progrès technologiques, et proposant aux visiteurs de l'exposition une fenêtre ouverte sur une représentation de « l'archaïsme ». Notons d'ailleurs que le village flamand propose la même représentation.

La classe des « procédés de colonisation », incarne le lien moral qui existe entre la métropole et ses possessions coloniales, en proposant d'« étudier la genèse des différents systèmes de mise en valeur des pays neufs, [de] saisir les conséquences avantageuses de la tutelle européenne pour les races dominées »<sup>110</sup>. Elle est donc au cœur de la section coloniale de l'exposition de Roubaix et assure la promotion des « facultés colonisatrices » françaises. Le rapport de Sayet conseille d'en faire la visite seulement après avoir étudié les différents services du gouvernement impliqués outre-mer, et propose au visiteur de compléter sa

---

<sup>107</sup> Sur le Sahara est ses représentations, lire :

BARBIER Maurice, *Voyages et explorations au Sahara Occidental au 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, La Différence, 1985.  
MARCOT Jean-Louis, *Une mer au Sahara, mirage de la colonisation*, Paris, La Différence, 2003.

<sup>108</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 284.

<sup>109</sup> *La Croix du Nord*, 11 juin 1911.

<sup>110</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 685.



documentation par l'examen de la presse. Le palais de la Métropole, le palais des colonies et le palais de la presse coloniale fonctionnent donc en complément et développent une pédagogie destinée à promouvoir la « gigantesque œuvre d'expansion de ce siècle »<sup>111</sup>.

Dédiées au progrès, les expositions permettent-elles d'établir un parallèle entre cette notion et la politique coloniale ? Si les expositions correspondent à une recherche de références nouvelles pour des Européens résolument tournés vers l'avenir, les colonies participent à sa construction. C'est d'ailleurs dans cet esprit que les Roubaisiens pensent leur exposition en créant une véritable exposition internationale, non pas dédiée à un groupe d'industries déterminé, mais à toutes les branches de l'activité humaine, et en refusant d'exclure les autres régions et les autres nations. C'est évidemment le cas des expositions universelles, mais ce qui est intéressant avec l'exemple roubaisien, c'est la propension à une dimension universelle, portée par une ville industrielle de province et non par une grande capitale. De ce fait, le « Comité d'initiative » entreprit des démarches auprès du ministère des Colonies afin de solliciter son adhésion et fit de même auprès des différents gouvernements coloniaux.

### **C/Le cas des villages africains : comment approcher la complexité d'une réception ?**

Dès le Second Empire puis sous la Troisième République, de nombreuses villes françaises et européennes créent dans leurs exposition des villages appelés « noirs », « nègres », « sénégalais », « exotiques » ou encore « ethnographiques », même si ce dernier terme introduit une nuance par rapport aux précédents. Ces villages, que nous identifions d'emblée comme « africains », accueillent pourtant des habitants d'autres continents. Ainsi, en 1889, l'Exposition universelle de Paris possède cinq villages : un village pahouin, un autre apfourou, un village sénégalais, ainsi qu'un village canaque et un dernier tahitien<sup>112</sup>.

Présents sur le continent européen pendant environ quatre-vingts ans, de 1870 à 1958, les villages noirs génèrent leur propre histoire, qui s'est développée dans un contexte général de domination coloniale. Pourtant, le fait colonial, contrairement à ce que nous pourrions penser, ne crée pas le phénomène des villages noirs. Ces villages demandent donc un travail délicat de compréhension, qui les met en perspective avec le contexte colonial tout en évitant d'agréger l'un avec l'autre.

---

<sup>111</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 285

<sup>112</sup> *Catalogue officiel de L'Exposition de Paris 1889*, n. 4.

Les contributions de l'ouvrage publié sous la direction de Daniel Mengara, *Images of Africa, Stereotypes and Realities*<sup>113</sup>, ouvrage se situant dans la mouvance des *cultural studies*, approchent dans le long terme, les processus historiques et culturels qui aboutissent à cristalliser la représentation des hommes noirs dans un réseau d'images négatives et de stéréotypes. Dans son livre *Du noir au Nègre*<sup>114</sup>, qui établit aussi un processus aboutissant à fixer les représentations, de l'expression de la curiosité à celle de l'hostilité et du racisme, Sylvie Challaye exprime, qu'au Moyen-Âge, si l'homme noir surprend l'Européen par sa couleur, il n'est pas encore associé à des critères négatifs, qui se construisent plus tardivement avec l'esclavage et la colonisation. Le passage de « l'étonnement » vers un regard beaucoup plus péjoratif et clivant se construit au cours des siècles, à la faveur de ces deux réalités.

L'ethnologue Arnold Van Gennep nous fournit une illustration de la représentation du « sauvage », lorsqu'il décrit, dans son ouvrage, *Le Folklore français*, l'entrée des « damoiseux de Valenciennes » au Tournoi de l'ÉpINETTE de l'année 1438, qui se tenait chaque année à Lille le jour du Mardi-Gras entre 1220 et 1556 :

« Les Valenciennes étaient vêtus en sauvages, leurs massues et leurs écus entourés de roseaux, leurs chevaux déguisés en bêtes étranges. Les uns étaient revêtus de peaux de lions, de tigres, de chiens et les autres de plumes de toute espèce d'oiseaux. Beaucoup d'hommes « sauvages » étaient couverts de plumes»<sup>115</sup>.

Par la suite, les grandes cosmographies illustrées et les récits de voyage popularisent l'image des peuples de l'Afrique et de l'Amérique, et contribuent à mettre à la mode le déguisement du « sauvage ». Évoquant la procession d'août 1694 pour le onzième jubilé de Saint-Géry à Cambrai, Arnold Van Gennep évoque le Char du Triomphe tiré par « deux chevaux montés par des écoliers travestis en Noirs et conduits par la bride par deux sauvages»<sup>116</sup>.

La popularité du « sauvage » se vérifie encore à Valenciennes au sein de la Société des Incas, issue des festivités carnavalesques du mardi-gras. Société de bienfaisance, elle organisait chaque année un grand cortège au profit des pauvres. Sa volonté de réaliser un carnaval plus beau donne naissance en 1825 à l'apparition d'un groupe de « sauvages » dans son cortège, au visage barbouillé, au corps sommairement vêtu et à la tête coiffée de couvre-

---

<sup>113</sup> MENGARA Daniel, *Images of Africa, stereotypes and realities*, Africa World Press, 2001, 412 pages.

<sup>114</sup> CHALAYE Sylvie, *Du noir au nègre*, Paris, L'Harmattan, 1998, 454 pages.

<sup>115</sup> VAN GENNEP Arnold, *Le folklore français*, Paris, Robert Lafont, ed. 1998, p. 783.

<sup>116</sup> VAN GENNEP, *op. cit.* : p. 783.

chefs emplumés<sup>117</sup>. Autre personnage noir symbolique, encore très présent en Belgique, Nicodème, le Père Fouettard, le compagnon domestique de Saint-Nicolas, qui escorte son patron, notamment dans les écoles, et dont nous voyons les représentations dans les vitrines, au cours de la semaine qui précède le 6 décembre. Certes, depuis quelques années, son image se raréfie, par un processus d'autocensure. Cette extinction partielle a été précédée d'une période de glissement au cours de laquelle le Père Fouettard a perdu ses attributs diaboliques (petites cornes, air méchant) pour prendre des traits infantiles.

Les amateurs d'antiquités connaissent probablement « Le Maure », enturbanné, en culottes bouffantes, portant boucles d'oreilles et babouches, dans une livrée d'esclave de prestige. Sous forme de statuaire domestique, c'est le « Maure vénitien », parfois nu, supportant une table basse ou portant un flambeau. Il constitue un objet de décoration tout à fait intéressant, car il propose une représentation de l'homme noir dans les foyers, et, comme beaucoup d'objets, se transmet de génération en génération.

Toujours d'après Van Gennep, il faut garder à l'esprit que les noircissements ont pour but d'intriguer et de faire peur, et que pour des hommes blancs, le moyen le plus commode de modifier son aspect physique est de changer sa teinte de peau. Remarquons que, de nos jours, se déguiser en homme noir demeure dans les traditions carnavalesques de la ville de Dunkerque, et participe à la variation occasionnelle de l'identité des « carnivalesques », aux côtés d'une autre forme de déguisement, le travestissement des hommes en femmes. Toutefois, ce que Van Gennep appelle « la loi des contrastes universels » entre en concordance avec les représentations chrétiennes du diable et des diabolins, forcément représentés avec la peau noire, sinon ils seraient « des chrétiens comme les Blancs »<sup>118</sup>, en favorisant le développement de représentations négatives de l'homme noir dans l'inconscient collectif.

Toutefois, si les différences culturelles semblent s'opposer plus que la couleur de la peau à l'assimilation dans les colonies, il paraît difficile de croire que la construction de l'altérité en France, notamment lors des visites de villages noirs dans les grandes expositions universelles, ait été exempte de la diffusion de doctrines racistes. De ce fait, la représentation de l'homme noir reste cantonnée dans une position d'assujetti, certes libéré de l'esclavage, mais toujours dominé par l'Européen et les représentations de l'autre qu'il développe.

---

<sup>117</sup> WILMOT Luc, *La société des Incas de Valenciennes 1826-1914*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Prévotat, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, 1998, p. 11.

<sup>118</sup> VAN GENNEP, *op. cit.* : p. 783.

## 1/ La question des zoos humains

La question des villages noirs apparaît bien complexe et suscite des polémiques. L'historien Benoit de L'Estoile parle des villages noirs comme d'une leçon d'humanité, qui écarte la notion de zoo humain, dispositif de monstration assimilé à une « leçon de choses », qui participe à la présentation de la diversité de « l'humanité coloniale »<sup>119</sup>. Le terme de « zoo humain », a été popularisé récemment par l'ouvrage réalisé à l'initiative de l'Association connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine (ACHAC)<sup>120</sup>, qui présente ces exhibitions comme une étape du passage du racisme scientifique à un racisme populaire, toujours vivace dans les sociétés occidentales, ainsi que par le roman *Cannibales* de Didier Daeninckx<sup>121</sup>. En outre, l'attitude des Européens ne semble pas toujours avoir évolué en faveur de la construction d'une véritable altérité. C'est ce que montre l'historien Michel Dumoulin en citant les « lamentables conditions d'exhibition » des Africains à Anvers en 1893 et le cas de ces visiteurs de l'Exposition universelle de Bruxelles, qui, en 1958, lançaient des bananes et des cacahouètes aux Africains de la section congolaise<sup>122</sup> : un témoignage qui fait écho à un extrait d'article de *La Croix du Nord*, écrit à l'occasion de l'ouverture du village noir lors de l'exposition internationale en 1911 :

« Voulez-vous assister à un spectacle des plus cocasses ? Allez voir manger les Sénégalais au village noir de l'exposition. Vous serez récompensé de votre déplacement.

Accroupis autour de grandes Calebasses, les Noirs, tour à tour, plongent la main, pétrissent entre leurs doigts une boulette de riz autour d'un morceau de viande. D'un geste rapide, ils font disparaître la boulette dans la bouche. Un rire de satisfaction suit, tellement communicatif que vous ne pourrez-vous empêcher d'en faire autant »<sup>123</sup>.

Les villages noirs ont laissé une iconographie importante, photographies, cartes postales, et, comme nous le verrons plus loin, ont largement inspiré les journalistes de l'époque. Ils sont aussi objet d'études et ont donné naissance à de nombreuses monographies. L'association Images et Mémoires, dont les membres se sont spécialisés dans l'étude de l'iconographie ancienne de l'Afrique Noire, propose des travaux auxquels nous nous sommes

---

<sup>119</sup> De L'ESTOILE Benoit, *Le goût des autres*, Paris, Flammarion, 2008, 454 pages.

<sup>120</sup> BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOETSCH Gilles, DEROO Eric, LEMAIRE Sandrine, *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2002, 490 pages.

<sup>121</sup> DAENINCKX Didier, *Cannibales*, Paris, Verdier, 1998, 69 pages.

<sup>122</sup> DUMOULIN Michel, « Images de soi, images de l'Autre, les expositions universelles en Belgique en tant que source de l'histoire des paysages mentaux », in *Images et paysages mentaux des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, de la Wallonie à l'Outre-Mer*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, p. 525- 543.

<sup>123</sup> *La Croix du Nord*, 4 juin 1911.

largement référés pour l'écriture de ce chapitre, notamment l'ouvrage de synthèse *Villages Noirs et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe*, ainsi que des monographies sur les expositions d'Arras, Roubaix et Amiens<sup>124</sup>.

Le terme de « zoo humain » reste aussi attaché à la genèse de ce dispositif, le village noir, de par son caractère, véhiculant jusqu'à nos jours une image de bestialité. Ces villages sont en effet le plus souvent proposés aux organisateurs des expositions par une curieuse catégorie d'entrepreneurs, des imprésarios privés, qui se font concurrence pour monter des villages habités par des indigènes, le plus souvent des Africains, et en retirer un bénéfice.

Nous pouvons considérer l'Allemand Carl Hagenbeck (1844-1913) comme l'inventeur des villages ethnographiques, qui annoncent le succès des villages noirs à partir de 1880. Propriétaire d'une entreprise de ventes d'animaux pour jardins zoologiques, Hagenbeck introduit de nouvelles méthodes d'acclimatation dans le but de créer des jardins les plus proches possibles des conditions de vie naturelles des animaux exotiques. Dès 1874, il intègre en sus des animaux qu'il présente, des populations qu'il qualifie de « purement naturelles » :

« J'avoue volontiers que l'idée ne sortit pas toute vivante de mon cerveau [...], mais qu'elle me fut suggérée par une lettre en réponse à une des miennes où je déclarais penser à importer un troupeau de rennes. Il [un ami] me répondit que la chose représenterait un intérêt beaucoup plus considérable si je faisais accompagner ces animaux par une famille de lapons qui devraient apporter naturellement leurs tentes, leurs armes, leurs traîneaux et tous leurs ustensiles servant à la vie courante. Il imaginait certainement le tableau très pittoresque que constituerait un pareil ensemble installé dans un cadre hivernal adéquat »<sup>125</sup>.

D'autre part, la nécessité pour les organisateurs de mettre en scène les « villageois » pour inciter le même public à revenir faire une visite, afin d'assister aux fêtes traditionnelles et aux événements naturels de la vie de la communauté, en payant de nouveau un droit d'entrée, les conduit à un cynisme certain, par exemple, lorsqu'ils embarquent à destination de l'Europe une ou plusieurs femmes enceintes pour annoncer une naissance pendant le temps de l'exposition, et permettre ainsi aux Européens d'avoir une vue sur l'intimité du groupe et des individus le composant. Comme à Amiens en 1906, une naissance annoncée par affichage à l'entrée du village, doit permettre d'en relancer l'activité commerciale.

---

<sup>124</sup> BERGOUGNIOU Jean-Michel, CLIGNET Rémi, DAVID Philippe, *Villages Noirs et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe (1870-1940)*, Paris, Karthala, 2001, 300 pages.

Jean-Michel Bergougniou est géographe et cadre de banque, chercheur, spécialiste de l'iconographie africaine ancienne et du commerce colonial

Rémi Clignet est professeur émérite de sociologie de l'université du Maryland

Philippe David est magistrat, ancien fonctionnaire international, préside l'association Images et Mémoires.

<sup>125</sup> HAGENBECK Carl, *Cages sans barreaux*, Paris, 1951, p. 60.



Amiens 1906 : une naissance au village.

BERGOUGNIOU Jean-Michel, CLIGNET Rémi, DAVID Philippe, *Villages Noirs et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe (1870-1940)*, Paris, Karthala, 2001, p. 168).



Cette volonté de mettre en scène la vie des villageois incite aussi les entrepreneurs, à l'image de l'Allemand Carl Hagenbeck, à multiplier les spectacles en particulier autour des pratiques festives de la communauté. A partir de 1895, les spectacles de Hagenbeck ne sont donc plus conçus comme une succession de tableaux indépendants, de « panoramas », mais respectent une construction dramatique avec le développement d'une intrigue, autour, par exemple, de l'enlèvement d'une femme du village, suivi de l'attaque du village rival, puis de la signature d'un traité de paix accompagné d'une cérémonie de mariage<sup>126</sup>.

Parallèlement à ces moments de la vie quotidienne, les managers européens, Vigé en particulier, n'hésitent pas à organiser des bouffonneries pour attirer les visiteurs. A Roubaix, pour relancer les visites, Bouvier organise un spectacle burlesque, le « Couronnement de Boup 1<sup>er</sup> », le 21 septembre 1911 dans le village noir, spectacle que nous pouvons comparer à la Cavalcade des Rois du Congo organisée par Victor Vaissier en 1887<sup>127</sup>.

Enfin, le village noir est classé dans la catégorie « Fêtes et attractions diverses », au même titre que le Luna Park, le théâtre de Guignol, les feux d'artifice, les défilés de géants... et se situe, à Roubaix, comme le montre le plan général de l'exposition, sur « l'Avenue des

<sup>126</sup> THODE-ARORA Hilke, « Hagenbeck et les tournées européennes : l'élaboration du zoo humain », in *Zoos humains et exhibitions coloniales*, Paris, La Découverte, 2011, p. 155.

<sup>127</sup> Voir chapitre IV

Attractions »<sup>128</sup>, près des lieux de divertissement et de restauration, enlevant à cette exhibition, pourtant qualifiée d'ethnographique, tout caractère scientifique.

Tout en prenant garde de ne pas fonder notre jugement uniquement selon des critères actuels, trop détachés des mentalités de l'époque, qui nous conduiraient à écrire ce que l'historien Claude Markovits appelle une histoire rétrospective<sup>129</sup>, il faut bien admettre que le village noir, ou sénégalais, ou encore exotique, s'inscrit dans une logique de domination culturelle qui permet à un groupe d'exhiber un autre groupe. Ceci est à mettre en relation avec une idéologie impériale britannique, décrite par l'historien Roland Marx, qui repose sur les piliers du darwinisme social :

« Dans le monde anglo-américain, chemine aussi l'idée que les races humaines sont dotées de moyens intellectuels et physiques différents, inférieurs ou supérieurs, et qu'à l'intérieur même de chaque groupe racial, figurent des individus de plus ou moins grandes capacités »<sup>130</sup>.

Ces considérations peuvent facilement conduire à l'impossibilité de concevoir la relation entre Blancs et Noirs et à l'expression du racisme, comme dans ce passage tiré de la presse londonienne à l'occasion de l'Exposition franco-britannique de Londres en 1908 :

« Révélation horrible et dégoûtante que de voir la façon dont les femmes anglaises se précipitaient pour aller voir ces hommes [...] Comment maintenir dans ces conditions [...] le dogme ferme et unique de l'éternelle suprématie du Blanc sur le Noir »<sup>131</sup>.

Elles contribuent aussi à la difficulté de concevoir les unions au sein même des sociétés coloniales, comme le précise un article du *Bulletin de la Société de géographie de Lille*<sup>132</sup> à propos de l'expansion coloniale en Afrique noire :

« Dans le sud-ouest africain, la population blanche augmente beaucoup grâce aux soldats qui, leur congé fini, s'y établissent définitivement. L'administration coloniale de la Deutsche Kolonialgesellschaft considère qu'il serait préjudiciable à la civilisation de laisser les blancs épouser des femmes noires, les générations suivantes n'auraient que les défauts des deux races... »

Le rapprochement entre la réalité de l'exposition roubaisienne et de son village noir, et l'idéologie impériale britannique permet de penser autrement la mise en perspective des Africains avec les Européens. Tout d'abord, le phénomène des villages noirs concerne la

---

<sup>128</sup> Voir le plan général de l'exposition, annexe 35.

<sup>129</sup> MARKOVITS Claude, « Culture métropolitaine, culture impériale : un débat entre historiens britanniques », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, Belin, 2010, p. 200.

<sup>130</sup> MARX Roland, « *De l'Empire au Commonwealth, 1850-1994* », Paris, Ophrys, 1995, p. 53.

<sup>131</sup> Cité dans :

BERGOUIGNOU, *op. cit.* : p. 201.

<sup>132</sup> *Bulletin de la SGL*, 1908, Les femmes aux colonies allemandes, p. 233.

plupart des expositions européennes, y compris celles organisées dans les pays qui ne possèdent pas d'empire colonial. Ce divertissement à caractère ethnographique n'est donc pas envisagé comme une forme de promotion de l'impérialisme colonial.

D'autre part, au-delà de l'expression de la domination culturelle et politique d'un groupe, nous pouvons traduire l'existence du village noir, ou exotique, comme une forme de philanthropie paternaliste des élites sociales, qui s'est exprimée, non plus dans des rapports entre patronat et monde ouvrier, mais entre Européens et colonisés. Les grandes expositions européennes ont, pendant au moins un siècle, présenté des villages présentant des communautés locales jugées pittoresques, attirantes, voire « vendables », parce que méconnues et jugées arriérées. Selon les régions, nous trouvons donc des villages qualifiés de basque, alpin, alsacien, breton, avec en corollaire des revendications régionalistes et une valorisation des traditions populaires. Toutefois, Anne-Marie Thiesse remarque dans *Ils apprennaient la France*, que l'ethnotype régional le plus célèbre est celui du méridional tonitruant et excessif, fréquemment utilisé comme repoussoir pour construire des ethnotypes à valeur positive d'autres régions<sup>133</sup>. Le même processus de construction des identités régionale et nationale utiliserait de la même manière les habitants des villages noirs.

En réalité, le village-attraction n'est pas du tout réservé à la situation coloniale et aux peuples perçus comme exotiques ce que l'expression « zoo humain », généralisée sans prendre en compte les conditions très variées des différentes exhibitions, sous-entend. La grande majorité de ces exhibitions résultent d'initiatives privées à but lucratif et non du dessein d'une république coloniale organisatrice d'exhibitions dégradantes pour servir sa politique outre-mer en flattant le sentiment de supériorité des Européens<sup>134</sup>. De plus, le phénomène des exhibitions de sujets exotiques est antérieur à la formation des empires coloniaux et ne peut donc s'apparenter à une quelconque idéologie coloniale, même si les autorités ont participé à la création de villages, leur accordant un statut officiel, comme le village sénégalais de Paris en 1889. D'autre part, l'expression zoo humain ne nous paraît pas refléter la réalité de ces villages dans lesquels, nous le verrons plus loin, les artisans et artistes sont considérés comme des exposants à part entière et récompensés comme tels.

Certes, cette image du zoo humain vient à l'esprit quand nous considérons certaines exhibitions de groupes humains dans l'enceinte de parcs zoologiques : ce fut le cas du village lapon en 1889 au jardin d'acclimatation de Paris. De plus, la présence de barrières ou de grilles destinées à protéger les villageois d'un public trop curieux renforce évidemment cette

---

<sup>133</sup> THIESSE Anne-Marie, *Ils apprennaient la France*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 55.

<sup>134</sup> BERGOUGNIOU, *op. cit.* : p. 24.

idée. Pourtant, comme le montre l'extrait d'un article de *L'Exposition de Paris*, le dispositif du village noir aboutit parfois à une prise de conscience du caractère intrusif du regard des visiteurs :

« Petits et grands veulent aller voir les sauvages [...] Ne renversons-nous pas naïvement les rôles à notre profit, avec cette vanité blanche qui n'a d'égale que la vanité nègre ? [...] J'opine à croire que ces sauvages sont les regardants et nous les regardés »<sup>135</sup>.

Plus loin, l'article poursuit :

« Si tous ces enfants du soleil ont été enchantés de Paris, nous risquons qu'ils emportent un mauvais souvenir des Parisiens [...] Les Sambas Lawbés de la Place des Invalides trouvent que les Français manquent décidément de politesse, et ils s'en plaignent. On ne prend pas garde que presque tous entendent notre langue assez pour comprendre des exclamations aussi discourtoises que celles-ci : Oh le singe ! Le monstre ! Dieu, qu'il est laid ! ».

Dans sa volonté d'exposer les hommes et de les classer, le village noir fait écho à certaines études de l'époque portant sur les sociétés africaines. Ainsi, la thèse de F. R. Boyd, soutenue en 1913 à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris<sup>136</sup> propose-t-elle un catalogue des ethnies du Congo Belge et de leur possibilité d'emploi, en les fixant dans des rôles traditionnels, donnant là encore l'image de sociétés figées que seule l'arrivée des colons peut faire évoluer. De la même manière, les monographies citées par Boyd, dans leur description des mœurs, de l'organisation sociale pour « trouver le moyen d'agir sur eux d'une manière efficace et durable »<sup>137</sup> contribuent à mettre de la distance entre Européens et Africains, en faisant de ces derniers un objet d'étude. Les villages noirs ont probablement eu le même effet, en montrant ce que les Européens imaginent, veulent découvrir, sans permettre une véritable connaissance de l'autre et en éloignant finalement les deux communautés.

2/ Le village noir dans le processus de variation de l'identité des gens du Nord : découverte, acceptation, intégration de l'autre

Si nous considérons que l'identité se construit et s'actualise sans cesse dans les interactions entre les groupes et les individus mais aussi les idéologies, le village noir participant au développement d'un imaginaire colonial peut conduire à une variation de l'identité du groupe, ici celle des « gens du nord ».

---

<sup>135</sup> *L'Exposition de Paris*, 1889, journal hebdomadaire, n. 22, 27 juillet 1889.

<sup>136</sup> BOYD, *Les races indigènes du Congo Belge, leur localisation, leur condition, leur emploi*, thèse pour le doctorat de l'université, Paris, 1913.

<sup>137</sup> HALKIN, *Monographie des Ababua*, société belge de sociologie, 1904.

Ainsi, le village noir donne l'occasion de questionner la place accordée dans le Nord aux colonies dans la construction de l'identité des habitants. En d'autres termes, comment l'expansion coloniale, la découverte de l'ailleurs, de l'altérité ont-elles intégré la culture populaire en enrichissant des thèmes préexistants et en amorçant un phénomène d'acculturation ? D'après l'historienne Anne-Marie Thiesse :

« Plus les nations européennes s'industrialisent et s'urbanisent, plus elles inscrivent leur identité sous la référence à l'archaïsme et au monde rural. Dans les grandes exhibitions identitaires que sont les expositions internationales à partir de 1851, les grands halls de machines voisinent avec les expositions de traditions populaires et les villages ethnographiques »<sup>138</sup>.

Faut-il donc considérer les pavillons des colonies et les villages noirs de l'exposition de Roubaix en 1911, comme le reflet de la construction de la grande métropole industrielle du Nord ? Les colonies, tout comme les zones rurales de la région, auraient alors proposé aux visiteurs une sorte d'image inversée du Nord industrialisé. Ce serait aussi le sens de la présence d'un village flamand à l'exposition de Roubaix, à côté du village noir, la métropole lilloise, en lien avec les grands ports de négoce qu'étaient déjà Dunkerque et Anvers, s'identifiant comme la frontière septentrionale de l'empire. Dans sa thèse, l'historienne Bénédicte Grailles évoque une « variation de l'exotisme »<sup>139</sup>, non plus comme repoussoir d'une identité à construire, mais comme élément de construction d'un projet politique, lorsqu'elle étudie l'utilisation de la figure folklorique de l'Alsacienne ou de la Lorraine dans les marques de fabrique du Nord. L'image de la femme en costume traditionnel entretient le mythe des provinces perdues et tend à mobiliser l'esprit de revanche des Français.

C'est aussi le cas du village alsacien de l'exposition internationale de Nancy en 1909, décrit par l'historien Pierre Sawicky<sup>140</sup>, qui traduit le même projet politique. En effet, ce village évoque clairement les provinces perdues. Les organisateurs souhaitent démontrer que l'Alsace et la Lorraine conservent toute leur place dans la communauté nationale, sujet fédérateur qui dépasse largement le cadre de l'est du pays, mais qui résonne encore plus dans une ville qui accueille de nombreux habitants originaires de ces provinces annexées. L'entrée principale s'ouvre sur ce village alsacien présenté comme le clou de l'exposition. Ce village

---

<sup>138</sup> THIESSE Anne-Marie, « La fabrication culturelle des nations européennes », in HALPERN Catherine (dir.) *Identités : l'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences Humaines, 2004, p. 277- 284.

<sup>139</sup> GRAILLES Bénédicte, *De la défaite à l'union sacrée ou les chemins du consentement, hommages publics et commémorations de 1870 à 1914, l'exemple du Nord de la France*, thèse de doctorat, sous la direction d'Annette Becker, Université de Lille 3, 2000, p. 314.

<sup>140</sup> SAWICKY Pierre, « L'exposition internationale de l'est de la France à Nancy en 1909, entre considérations scientifiques et techniques et significations culturelles et politiques », in CARRE Anne-Laure (dir.) *Les expositions universelles en France au XIX<sup>e</sup> siècle, techniques, publics, patrimoine*, Paris, CNRS, 2012, p. 91-102.



affirme la survivance d'une union entre l'Alsace et la ville de Nancy, avec en arrière-plan, un paysage peint des Vosges alsaciennes. Devant cet horizon en trompe l'œil, le visiteur découvre une rue entière avec maisons typiques à colombage. Au bout de cette rue principale, le village sénégalais témoigne du rayonnement de la France outre-mer et projette le visiteur d'un monde perdu à reconquérir vers un monde neuf, tout juste entré dans le giron français. Le dispositif formé par ces deux villages intègre donc une dimension politique et patriotique très affirmée.

Le sociologue Emmanuel Amougou<sup>141</sup> développe l'idée que les regards que portent les individus sur les autres, voire sur eux-mêmes, n'est jamais le fait d'une simple spontanéité, mais est préformée par l'environnement culturel dans lequel baignent les individus et qui détermine leur grille de lecture d'un événement, dans le cas présent d'une exposition. Il faut bien admettre que les descriptions disponibles des Africains et des sociétés africaines ne sont pas toujours bienveillantes, même lorsqu'elles émanent de personnes ayant voyagé en Afrique, notamment en Afrique Noire. C'est ce que montre l'historien Jean Pirotte dans son étude sur les populations d'Afrique et d'Asie d'après les revues des missions et les dictionnaires entre 1889-1940<sup>142</sup>.

Il évoque des sentiments allant « de l'ancienne pitié à une estime naissante » après les années 1920. Dans les revues missionnaires, notamment la Revue des Jésuites et la Revue des Pères Blancs apparaît largement le thème de la dégradation et de l'abrutissement des populations africaines, notamment autour des années 1890-1900-1910. Par exemple, un article d'octobre 1895 de la Revue des Jésuites dresse l'inventaire des défauts supposés des Africains : cruels, débauchés, inconstants, bizarres, hypocrites et menteurs, paresseux. Cet article ajoute qu'il « faut bien déplorer leur immoralité et leur égoïsme »<sup>143</sup>.

Une description peu flatteuse qui implique que les Africains, « peuples enfants », n'ont d'autre choix que de suivre le modèle européen. Cette description montre aussi que beaucoup d'Européens ayant séjourné en Afrique se sont contentés d'une connaissance bien superficielle des habitants, qu'ils ont pu diffuser à leur retour et dont nous trouvons la trace dans les dictionnaires de l'époque :

---

<sup>141</sup> AMOUGOU Emmanuel, *La construction de l'inconscient colonial en Alsace, un village nègre sous le froid*, Paris, l'Harmattan, 2002, 217 pages.

<sup>142</sup> PIROTTE Jean, « Les populations d'Afrique et d'Asie d'après les revues des missions et les dictionnaires », in *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles*, Louvain la Neuve, Nauwelaerts, 1982, p. 79-90.

Voir aussi :

PIROTTE Jean, *Périodiques missionnaires belges d'expression française, reflets de cinquante années d'évolution d'une mentalité (1889-1940)*, Louvain, 1973.

<sup>143</sup> AMOUGOU, *op. cit.* : p. 466

« Noirs : hommes, femmes à peau noire. C'est le nom donné spécialement aux habitants de certaines contrées de l'Afrique, de la Guinée, de la Sénégambie, de la Cafrerie... qui forment une race d'hommes noirs, inférieure en intelligence à la race blanche, dite race caucasienne »<sup>144</sup>.

L'article « nègre » du Grand Dictionnaire Universel de 1872 met lui en doute les qualités intellectuelles des Noirs en s'appuyant sur les travaux anthropologiques :

« C'est en vain que quelques philanthropes ont essayé de prouver que l'espèce nègre est aussi intelligente que l'espèce blanche. Un fait incontestable et qui domine tous les autres, c'est qu'ils ont le cerveau plus rétréci, plus léger et moins volumineux que celui de l'espèce blanche. Mais cette supériorité intellectuelle qui selon nous ne peut être révoquée en doute, donne-t-elle aux blancs le droit de réduire en esclavage la race inférieure ? Non, mille fois non. Si les nègres se rapprochent de certaines espèces animales par leurs formes anatomiques, par leurs instincts grossiers, ils en diffèrent et se rapprochent des hommes blancs sous d'autres rapports dont nous devons tenir grand compte. Ils sont doués de la parole, et par la parole nous pouvons nouer avec eux des relations intellectuelles et morales, nous pouvons essayer de les élever jusqu'à nous, certains d'y réussir dans une certaine limite. Du reste, un fait plus sociologique que nous ne devons jamais oublier, c'est que leur race est susceptible de se mêler à la nôtre, signe sensible et frappant de notre commune nature. Leur infériorité intellectuelle, loin de nous conférer le droit d'abuser de leur faiblesse, nous impose le devoir de les aider et de les protéger »<sup>145</sup>.

Toutefois, de nombreux témoignages récoltés au cours des différentes expositions de l'époque indiquent que les villages noirs ont exercé une forme de fascination teintée de bienveillance sur les visiteurs :

« Cinq minutes en leur compagnie, écrivait un journaliste londonien en 1908, et l'homme blanc oublie qu'ils sont noirs... pris aussitôt d'une folle envie, impossible à satisfaire, de leur parler, de les combler de cadeaux, de les inviter à dîner... On avait chaque soir d'énormes difficultés à fermer le village et à en faire sortir les plus obstinés »<sup>146</sup>.

De la même manière, à Lille, dès 1889 et la tenue de l'exposition « Gabon-Congo », les commentaires de la presse ne manquent pas d'éloges. Ainsi, le journaliste de la dépêche invite les Lillois à visiter le village africain et ses aimables habitants « aimable n'est certes pas de trop, car ces nègres sont d'un aspect avenant, sympathique même, plusieurs d'entre eux ont l'air fort intelligents. »<sup>147</sup>. Certes, le ton de l'article reste condescendant, et les stéréotypes largement véhiculés, ajoutés à la vision d'un continent obscur, mystérieux, exploré tardivement et avec maintes difficultés, renforcent l'ethnocentrisme des Européens.

---

<sup>144</sup> Petit Larousse Illustré, 1908, article « Noir ».

<sup>145</sup> Pierre Larousse, Article "Nègre", Grand Dictionnaire Universel du 19e siècle, 1872.

<sup>146</sup> BERGOUGNIOU, *op. cit.* : p.356.

<sup>147</sup> *La Dépêche*, 16 août 1889.

Plus loin l'article précise :

« Ils sont superbes d'allure, les hommes surtout ; d'une stature magnifique, tout à fait sculpturale, on dirait avec leur belle couleur bronze des statues antiques [...] Les femmes de leur côté sont presque belles [...] les attaches des mains et des pieds sont fines... les épaules laissées à découvert par le vêtement qui les drapent sont d'une coupe superbe [...] C'est vraiment un spectacle des plus pittoresques que de voir cette petite tribu accroupie autour de la marmite contenant le repas... Les femmes bavardent à qui mieux mieux, les hommes restent graves et dignes, souriant quelques-fois, en montrant leurs dents éblouissantes... »

Dans la *Couleur et le sang*, le sociologue Taguieff propose une généalogie des « doctrines racistes à la française ». Il estime que le racisme s'est transformé en une véritable vision du monde à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après un long processus d'élaboration commencé dès le XV<sup>e</sup> siècle, qui a commencé à fixer les stéréotypes arrivés jusqu'à nous<sup>148</sup>. Cette remarque nous invite à penser l'image de l'autre dans le long terme, en remontant bien au-delà de la période coloniale. Taguieff distingue deux sortes de doctrines politico-scientifiques fondées sur l'idée de race : d'une part le racialisme, rassemblant des idéologies à visées explicatives, et le racisme proprement dit, définissant des valeurs et des normes, aboutissant à des discriminations, des ségrégations voire des persécutions.

Selon lui, l'Essai sur l'inégalité des races humaines d'Arthur de Gobineau (1816-1882), illustre un racialisme à tendance pessimiste, lorsqu'il développe l'idée de la disparition des races pures par l'effet de croisements interraciaux, ces croisements favorisant la décadence irréversible de l'espèce humaine. En revanche, dans son livre *Sélections sociales*, Georges Vacher de Lapouge (1854-1936), élabore une doctrine raciste, l'eugénisme, qui s'appuie sur une théorie raciale pour défendre un programme visant à créer des races supérieures par la sélection des caractères biologiques. S'il apparaît bien difficile de mesurer l'importance du lectorat dans le Nord des livres de Gobineau ou Vacher de Lapouge, la question du racisme et de ses conséquences dans la formation des représentations de l'autre mérite d'être évoquée.

Le mémoire de maîtrise de Sabine Lebrun intitulé *La xénophobie, le racisme et l'antiracisme dans le Nord pendant l'entre-deux-guerres à travers la presse régionale*<sup>149</sup> montre que les sentiments racistes, qui animent parfois les populations de Lille, Roubaix et Tourcoing sont en particulier dirigés, avant la Première Guerre mondiale, vers les travailleurs belges, frontaliers, saisonniers ou journaliers, accusés d'entrer en concurrence avec les

---

<sup>148</sup> TAGUIEFF, *La couleur et le sang*, Paris, Mille et une nuits, 1998, 214 pages.

<sup>149</sup> LEBRUN Sabine, *La xénophobie, le racisme et l'antiracisme dans le Nord pendant l'entre-deux-guerres à travers la presse régionale*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Marcel Gillet et Ilios Yannakakis, Université de Lille 3, 1982, 155 pages.

travailleurs français en acceptant des salaires moindres dans les entreprises françaises. En réalité, ce sentiment anti-étranger se développe à partir des années 1880 sur le thème de la défense du travail national.

Concernant le Belge, il semble d'ailleurs nécessaire d'introduire une nuance entre le Wallon, considéré comme proche culturellement du Français, « assimilable » ou « assimilé », un peu comme les habitants de Gorée et Dakar, et le Flamand, le « Flamint » ou encore le « Flahutte », terme péjoratif parvenu jusqu'à nous, défini dans l'inconscient collectif de l'époque comme le cousin de l'Allemand, le « Boche », c'est-à-dire le vainqueur de 1870. Et ce dernier, « aux manières de valets de ferme »<sup>150</sup>, vulgaire, grossier, s'est imposé chez l'habitant de 1914 à 1918, en violant l'intimité des familles<sup>151</sup>.

L'expression de la xénophobie semble donc plutôt liée dans le Nord du début du XXe siècle à la conjoncture socio-économique locale, qu'à une tentative raisonnée de hiérarchisation des peuples qui serait née du contexte colonial. De ce fait, la politique d'assimilation, avec toutes les limites de sa mise en œuvre, aurait-elle protégé la population française du développement du racisme pendant la période coloniale ? Cette hypothèse est peut-être difficile à vérifier, mais, force est de constater qu'au niveau régional, l'expression du racisme, telle que nous la concevons de nos jours, est très peu présente à l'égard des populations colonisées, même si, retirées de leur contexte, les représentations imagées, les chants de carnaval voire certains articles de la presse locale peuvent interroger l'homme du XXIe siècle.

### 3/ Des villages sénégalais dans le Nord : des espaces dédiés à la rencontre ?

Dès 1889, comme l'indique cet extrait d'un article de *La Dépêche*, la ville de Lille accueille, l'exposition itinérante « Gabon-Congo », un village africain qui regroupe 18 personnes, installé sur la Place Sébastopol, en plein cœur de la ville :

« C'est à partir d'aujourd'hui que le public est admis à visiter la curieuse installation du village africain établi sur la place Sébastopol. Ces nègres sont originaires d'Accra en territoire de la Côte d'Or. Ils sont voisins des Achantis, cette peuplade explorée par Stanley, et dont les guerres sanglantes contre l'Angleterre en 1873 ne sont certes pas oubliées [...] La maison de Marseille, dont

---

<sup>150</sup> SORIA Laurent, *Représentations de l'Allemagne et des allemands dans la culture politique nationaliste en France*, mémoire de DEA, sous la direction de Jean-François Sirinelli, Université de Lille 3, 1993, p. 65.

<sup>151</sup> « Ils se servaient dans les pots de confiture avec leurs baïonnettes, qu'ils plantaient ensuite dans notre table », m'expliquait une habitante de Lambersart, Mme Lucie Becquart, qui, petite fille, avait vécu une période de cohabitation forcée dans la demeure familiale avec des officiers allemands pendant la Première Guerre mondiale.

nous parlons plus haut, est précisément celle de MM. Gravier Frères qui ont ramené d'Afrique les 18 personnes qui composent le village nègre »<sup>152</sup>. Avant de s'installer à Lille, cette exposition figurait manifestement dans le programme de l'Exposition universelle de Paris, comme le précise l'historien de l'art Eugène Muntz (1845-1902) dans *Gabon-Congo à l'Exposition de 1889* :

« Notre colonie du Gabon-Congo est représentée à l'Esplanade par vingt indigènes qui ont édifié le village au milieu duquel nous pouvons les voir se livrer aux diverses industries de leur pays »<sup>153</sup>.

Cet exemple est tout à fait intéressant car il est apparu comme une exposition qui, après Paris, fonctionne en province en dehors de tout dispositif plus large. En outre, son caractère itinérant atteste d'une volonté de faire circuler les représentations et d'en augmenter les profits. Le village est resté trois semaines à Lille avant de rejoindre Dijon, ce qui confirme son caractère itinérant :

« Nos intéressants hôtes africains nous ont quitté hier matin, se rendant à Dijon. La séance de mercredi qui devait avoir lieu au profit des pauvres de Lille n'a pu avoir lieu par suite de ce départ un peu précipité ; mais la recette de mardi a été versée entre les mains de l'administration municipale par MM. Gravier qui ont voulu tenir la promesse faite »<sup>154</sup>.

En France, une dizaine d'entrepreneurs font fonctionner les villages noirs. Les plus connus s'appellent Vigé et Bouvier. Aimé Bouvier se définit lui-même comme un organisateur d'expositions ethnographiques coloniales et, après quelques années passées auprès de Jean-Alfred Vigé, il s'associe à Fleury Tournier pour former des troupes et les faire circuler. Le « circuit Bouvier » participe à l'Exposition d'Arras en 1904, de Liège en 1905, d'Amiens en 1906, de Londres en 1908 et de Nancy en 1909. Bouvier semble s'imposer comme un partenaire privilégié des expositions dans le Nord de la France. Dès 1909, le Comité d'initiative de l'exposition de Roubaix, ayant sans doute reçu des échos favorables des villages qu'il avait créés, contacte Aimé Bouvier pour étudier l'éventualité de la création d'un village sénégalais dans sa ville :

« Une conversation a eu lieu avec Messieurs Bouvier et Tournier pour l'installation d'un village sénégalais. Un projet d'accord a été étudié, 2000 mètres carrés de terrain leur seraient concédés gratuitement, mais l'installation, l'éclairage... seraient à leur charge. Un pourcentage variable, suivant les recettes, reviendrait à l'exposition »<sup>155</sup>.

---

<sup>152</sup> *La Dépêche*, 16 août 1889.

<sup>153</sup> MUNTZ Eugène, *Gabon-Congo à l'exposition 1889*, Paris, Heymann, 1889 (réédition), p. 24.

<sup>154</sup> *La Dépêche*, 7 septembre 1889.

<sup>155</sup> ADN, archives de la Chambre de Commerce de Roubaix, PV du 14 décembre 1909



Rien n'indique cependant que Bouvier et Tournier aient eu la moindre expérience coloniale et qu'ensemble, ou séparément, ils aient séjourné en Afrique. De même, le mode de recrutement d'une troupe au Sénégal, formée de volontaires pour tourner plusieurs années de suite en métropole, de 1904 à 1909, reste en grande partie inexplicite<sup>156</sup>. Jean-Michel Bergougniou, Rémi Clivet et Philippe David indiquent que le contrat passé entre les entrepreneurs Bouvier et Tournier et les Africains présents à Liège en 1905 peut être considéré comme un modèle du genre. Nous pouvons formuler l'hypothèse que ce type de contrat s'est appliqué pour le village noir de l'exposition de Roubaix 1911, organisé par Bouvier :

« Bouvier-Tournier [...] engagent un certain nombre de chefs de famille en vue de former un village noir et de s'y adonner pendant toute la durée du séjour au métier pour lequel on les a recruté. La solde, dont malheureusement le montant n'est pas indiqué, est versée en plusieurs fois, à la veille du départ du Sénégal, le lendemain de l'arrivée à Marseille et à la fin de l'exposition. Une avance d'un mois est consentie à chacun pour achats de tissus afin de présenter dans une mise irréprochable. La solde sera réduite en fonction d'achats éventuels en cours de saison. Le poids des bagages individuels autorisé est de trente kilogrammes en chemin de fer et cent kilogrammes en bateau. Au village, la cuisine se fera dans un lieu unique et seules les femmes sous contrat en seront chargées ; il est donc interdit de cuisiner dans les logements »<sup>157</sup>.

Nous apprenons que pour faciliter le recrutement, les entrepreneurs des villages noirs s'appuient sur la structure patriarcale des sociétés africaines. Le chef de famille signe donc le contrat avec les entrepreneurs et engage les siens à le suivre en Europe. Recruter les villageois revient donc à établir des contacts avec des chefs de famille, à négocier avec eux et à les engager. Ce mode de recrutement permet probablement à des entrepreneurs comme Bouvier de former une troupe assez rapidement, à condition d'avoir un agent fiable sur place.

Ensuite, les conditions de rémunération sont clairement exprimées, avec un paiement en trois fois, qui doit permettre aux villageois de se vêtir convenablement, le texte évoque même une tenue irréprochable, ce qui tend à améliorer l'esthétisme de l'ensemble et confirme la dimension liée au spectacle du dispositif, mais introduit probablement une variation de la réalité quotidienne de la vie en Afrique. D'autre part, l'achat de vêtements chauds reste à l'initiative des villageois, l'organisation ne prévoit donc pas de leur fournir les effets nécessaires pour lutter contre le froid. Or, si dans l'ensemble des villages nous constatons un faible nombre de cas de maladie et de décès, un résultat étonnant compte tenu des conditions

---

<sup>156</sup> BERGOUGNIOU Jean-Michel, CLIGNET Rémi, DAVID Philippe, *Villages Noirs et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe (1870-1940)*, Paris, Karthala, 2001, p. 122.

<sup>157</sup> BERGOUGNIOU, *op. cit.* : p. 133.

climatiques, les risques liés au climat sont bien réels (sept morts en quelques semaines en 1897 à Tervuren)<sup>158</sup>, et, contrairement à ce qu'explique ci-dessous l'extrait d'un article de la Croix du Nord, qui véhiculent des stéréotypes sur la robustesse des peuples africains, les supposées qualités physiques des Africains ne les mettent pas à l'abri des rigueurs du climat européen :

« Comment se fait-il que les Sénégalais de l'exposition aient supporté avec tant de facilités les quelques jours de fraîcheur que nous avons subis la semaine dernière ? [...] A cela, nous répondons que si le climat du Sénégal est torride, [...], il [le thermomètre] descend à certaine époque de l'année à 7 ou 8 degrés, et l'humidité y est telle que l'on ne peut s'en faire une idée en Europe. En plus de cela, pendant les mois de la saison sèche, il y souffle souvent un vent venu de l'ouest, très froid, qui oblige l'Européen à se vêtir chaudement, tandis que les Noirs circulent à moitié vêtus sans en souffrir, tellement leur épiderme est habitué au contact direct de l'air et aux brusques changements de température »<sup>159</sup>.

Un autre élément intéressant du texte porte sur les recommandations en matière de préparation des repas. L'interdiction de cuisiner dans les logements relève probablement de consignes de sécurité face aux risques d'incendie, mais permet aussi de développer la vie en communauté et de proposer aux visiteurs européens le repas des Africains comme « spectacle quotidien ». Dix articles du contrat passé avec les autorités de la ville de Liège précisent le cadre de la présence des Africains sur le sol belge :

- « Art 1 : amende de un franc dans plusieurs cas non tolérés : case non nettoyée, mendicité, vol, querelle, bagarre, sortie du village sans autorisation, malpropreté ou refus d'obéissance ;
- Art 2 : Majoration de l'amende possible sur décision de la direction ;
- Art 3 : Les amendes constitueront un fonds de caisse reversé en fin de séjour aux plus méritants
- Art 4 : Suspension de solde pendant la durée d'un éventuel traitement pour maladie vénérienne ;
- Art 5 : Frais d'un tel traitement supportés par l'intéressé ;
- Art 6 : Rapatriement aux frais de l'intéressé en cas d'expulsion ;
- Art 7 : Obligation d'apporter les outils professionnels de son métier ;
- Art 8 : En cas de résiliation anticipée de l'accord extérieur avec des tiers (cas de séjour écouté) obligation de retour à la colonie ;
- Art 9 : Possibilité de poursuite en cas d'infraction à l'article précédent ;
- Art 10 : La compétence du Tribunal de Dakar est reconnue en cas de litige »

L'article 1 fixe des obligations en termes d'entretien du village et de comportement et prévoit des amendes en cas de non-respect des consignes. Remarquons la mention « refus d'obéissance », suffisamment vague pour permettre aux responsables du village d'exercer leur autorité en toutes circonstances. De même, la possibilité laissée de majorer les amendes, sans

---

<sup>158</sup> BERGOUGNIOU, *op. cit.* : p. 197.

<sup>159</sup> *La Croix du Nord*, 18 juin 1911.

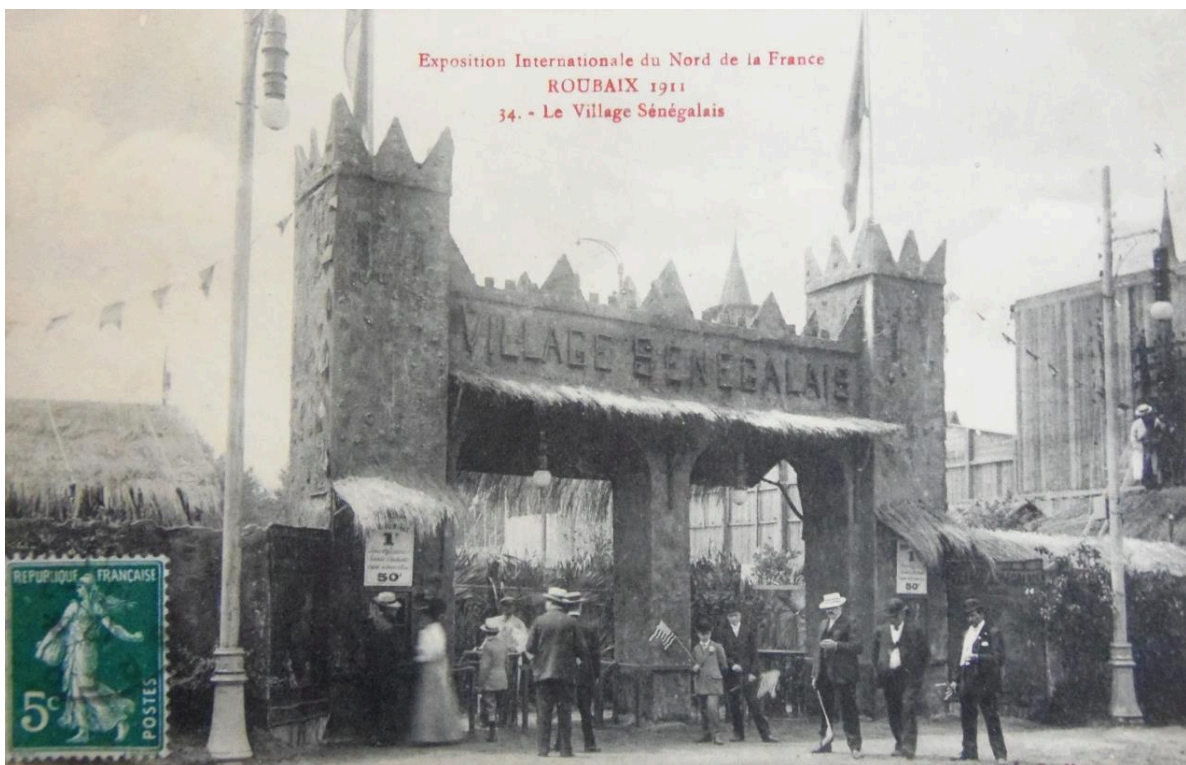
préciser dans quelles conditions, semble tout à fait arbitraire. D'autre part, la constitution d'un fonds de caisse avec le produit des amendes, réservé aux « plus méritants », risque de mettre les villageois en concurrence et de nuire à la cohérence du groupe.

Les articles 4 et 5 concernant les suspensions de solde et le paiement d'un traitement en cas de maladie vénérienne pose question. Peut-être doivent-ils dissuader les Africains de fréquenter les femmes européennes lors de sorties autorisées ou non ? Cette mention permet-elle de protéger le groupe des villageois de maladies extérieures ou sert-elle à rassurer les autorités locales, inquiètes pour la santé de leurs administrés ? Enfin, le dernier article, qui reconnaît la compétence du tribunal de Dakar en cas de litige, reconnaît aux villageois le statut de travailleur étranger sur le sol belge.

Dans sa forme, dans son organisation spatiale, le village noir se présente partout de la même manière : il est toujours ceint d'un enclos ou d'une haie épaisse qui détermine le lieu d'une visite payante à laquelle le ticket de l'exposition ne donne pas accès. Le village possède aussi toujours un porche avec un fronton, qui permet d'annoncer les événements de la vie de la communauté, à l'exemple du fronton du village d'Amiens qui annonce une naissance et en fait le motif d'une nouvelle visite.

Carte postale Roubaix 1911 : entrée du village sénégalais.

(Collection de l'auteur).



L'entrée du village de Roubaix, au-dessus de laquelle flottent deux drapeaux français, intègre une symbolique forte qui rattache l'incarnation de l'Afrique occidentale à la patrie. En

outre, si le drapeau indique une forme de prise de possession de l'espace, il représente aussi un gage de la protection que la France offre aux peuples colonisés.

Le nombre des habitants de ces villages varie entre 50 et 200. A Roubaix, le village accueille cent personnes<sup>160</sup>. Des familles les habitent, ils comportent donc des logements mais aussi divers ateliers et boutiques, plusieurs bâtiments à usage collectif et, très généralement, une pièce d'eau, nous y reviendrons, ainsi que des enclos pour les animaux domestiques.

La présence de l'administration coloniale n'y est pas visible, sauf à Paris en 1889, où le village noir, entouré de fortifications, est dominé par une reconstitution aux deux tiers de la Tour de Saldé, blockhaus élevé en 1859 lors de la conquête du Sénégal par Faidherbe<sup>161</sup>. En principe, les villages ferment leurs portes à heure fixe et les Africains y dorment. Mais ce n'est pas toujours le cas, ils sont parfois logés à l'extérieur, ce qui évidemment favorise des contacts avec les populations locales et laisse libre cours à toutes sortes de fantasmes. À Paris, au moment de faire le bilan de l'Exposition de 1900, Louis Henrique, le commissaire spécial des colonies, s'inquiète à cette occasion de savoir si l'on avait protégé « les bonnes mœurs », en particulier si on avait évité les rencontres entre Africains et Européennes :

« Des prétendus scandales... les bruits les plus invraisemblables... La vérité, c'est que les indigènes ont été très vite choyés, très entourés aussi par les parisiennes... très vite habituées à les traiter avec une charité toute maternelle... Il faut bien se dire qu'un indigène qui n'a jamais approché de près une femme blanche, cajolé du matin au soir, devient à son tour familier, quelquefois sans mesure. Comment s'en étonner ? »<sup>162</sup>.

À Roubaix, en dehors des visites, les occasions pour les visiteurs de rencontrer les villageois ne manquent pas, en particulier lors des bals donnés à différentes occasions, notamment le 14 juillet :

« Les fêtes célébrées à l'occasion du 14 juillet au village sénégalais ont remporté le succès le plus grand qu'on puisse imaginer [...] Blancs et Noirs s'en sont donné à cœur joie, le spectacle était peu banal d'ailleurs : un accès de fou rire n'a cessé de régner durant la journée entière qui s'est terminée par un embrasement général du village. Encouragée par d'un public entièrement conquis, la direction annonce qu'elle prépare des fêtes d'un nouveau genre ayant trait à la vie de la colonie. Les Noirs eux-mêmes sont en liesse de l'affluence qu'ils attirent et de la joie qu'ils répandent »<sup>163</sup>.

Il apparaît que des bals sont régulièrement organisés et permettent des échanges entre Africains et Européens :

---

<sup>160</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 574.

<sup>161</sup> *L'Exposition de Paris de 1889*, journal hebdomadaire, 27 novembre 1889, n. 56.

<sup>162</sup> BERGOUGNIOU, *op.cit.* : p. 133.

<sup>163</sup> *La Croix du Nord*, 17 juillet 1914.

« ... On pouvait voir chaque dimanche Roubaisiens et Sénégalais s'adonner dans le village même aux plaisirs des danses européennes, avec le concours de l'orchestre de l'Exposition. Ces petites soirées de gala eurent un grand succès, autant d'ailleurs que les fêtes que la Direction du Village avait organisées à différentes reprises... »<sup>164</sup>.

Cette découverte de l'altérité s'est accompagnée de la découverte des habitudes de vie lors des visites au plus près des habitants, les Européens pouvant étudier « la vie simple, les mœurs primitives des indigènes »<sup>165</sup> et leurs coutumes, notamment la musique et la danse, comme l'exprime Gilbert Sayet :

« La danse, pour les peuples africains de race noire, si elle est un amusement, est aussi une des premières nécessités de la vie. Parcourez l'Afrique en tous sens, dans chaque village, vous entendrez dès la nuit venue les premiers roulements du tam-tam qui ne cesseront qu'avec le jour »<sup>166</sup>.

Ces deux derniers passages, qui évoquent, l'un, la pratique de la danse « à l'européenne », dans l'exposition roubaisienne, l'autre, la danse ritualisée pratiquée en Afrique noire, évoquent des phénomènes d'échanges culturels intenses entre les deux communautés. En Europe, les Africains découvrent la danse comme un loisir et une pratique sociale et galante. Les Européens, quant à eux, s'interrogent sur le sens de la danse dans les sociétés africaines, et les rituels qui y sont associés, alors que cette pratique a depuis longtemps perdu dans les sociétés occidentales toute référence culturelle, pour satisfaire des exigences sociales ou esthétiques. Un étonnement que traduit André Gide en 1925 dans *Voyage au Congo*, lorsqu'il décrit la danse rituelle de la circoncision, appelée « Ganza » en Oubangui-Chari :

« Vingt-huit petits danseurs de huit à treize ans, badigeonnées de blanc de la tête aux pieds ; coiffés d'une sorte de casque que hérissent une quarantaine de dards noirs et rouges ; sur le front, une frange de petits anneaux de métal. Chacun tient à la main un fouet fait en jonc et corde tressées. Certains ont les yeux encerclés d'un maquillage en damier noir et rouge. Une courte jupe en raphia complète cet accoutrement fantastique. Ils dansent en file indienne, gravement, aux sons de vingt-trois trompes de terre ou de bois d'inégales longueurs, dont chacune ne peut donner qu'une note. Une autre bande de douze dakpas, plus âgés, ceux-ci tout noirs, déroule ses évolutions en sens inverse de la première. Une douzaine de femmes se mêlent bientôt à la danse. Chaque danseur avance à petits pas saccadés qui font tinter les bracelets de ses chevilles. Les joueurs de trompe forment cercle ; au milieu d'eux, une vieille femme bat la mesure avec un plumeau de crins noirs. A ses pieds, un grand démon noir se tord dans la poussière, en proie à de feintes convulsions, sans cesser de souffler dans sa trompe. Le vacarme est assourdissant, car, dominant le beuglement des trompes, tous, à la seule exception

---

<sup>164</sup> SAYET, *op.cit.* : p. 578.

<sup>165</sup> SAYET, *op.cit.* : p.173.

<sup>166</sup> SAYET, *op.cit.* : p.175.



des petits danseurs blancs, chantent, hurlent à tue-tête, inlassablement, un air étrange »<sup>167</sup>.

Au fur et à mesure de son expérience de l'autre, en visitant les expositions ou en voyageant, l'Européen est confronté à la vitalité exubérante des danseurs, qui convoque toute les parties du corps dans une gestuelle affirmée :

« [...] avec un sens de l'élévation, un art de construire les positions les plus favorables à la suggestion des lignes, une aptitude à dégager harmonieusement les membres les membres pour s'intégrer dans le rythme universel, par la dissociation, l'éclatement, la juxtaposition »<sup>168</sup>.

Cette découverte s'accompagne aussi d'une représentation assez partielle des structures des sociétés africaines et du rôle de chacun au sein de la communauté :

« ... danseurs et féticheurs, ils portent une sorte de bonnet de police avec pointes relevées devant et derrière ; de nombreux ornements de cuir, de verroterie, des grisgris. Ils ont pour mission d'amuser les nègres [...] Ce sont eux qui dirigent les danses au son des tam-tam et leur entrain inlassable anime toute la tribu »<sup>169</sup>.

Toutefois, pour le visiteur, une véritable expérience de l'autre nécessite alors un véritable effort d'investigation, effort auquel il n'est pas forcément préparé. Ainsi, il demeure difficile de comprendre l'effet produit par la découverte de l'organisation sociale, des rapports entre époux... ainsi que des traditions festives et culinaires africaines. La découverte de l'artisanat africain révèle aussi le fonctionnement des sociétés africaines. Dans chaque village noir, les visiteurs peuvent approcher les artisans travaillant sous les yeux du public et vendant divers objets en cuir, bois ou métal. Gilbert Sayet précise dans son rapport que le village noir de Roubaix comporte des bijoutiers, des cordonniers, des tisserands, des dessinateurs, des brodeurs et des tailleurs<sup>170</sup>. Le journal *La Croix du Nord* insiste sur le succès des artisans du village :

« Un des stands les plus entourés du village sénégalais est celui de la bijouterie. On reste confondu devant ces filigranes d'or et d'argent si finement travaillés, exécutés sous les yeux charmés des curieux. Presque sans outils, les sénégalais exécutent ces jolies choses dont se parent avec coquetterie les élégantes négresses en l'honneur des nombreux visiteurs et visiteuses qui leur font fête »<sup>171</sup>.

La présence de ces artisans et la probable vente d'objets permet de penser une certaine diffusion d'objets de l'artisanat africain dans les foyers grâce aux expositions, des objets qui ont complété des collections ramenés par les militaires et voyageurs après un séjour aux

---

<sup>167</sup> GIDE André, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard, 1927.

<sup>168</sup> BOYER Alain-Michel, *Le corps africain*, Paris, Hazan, 2007, p. 118.

<sup>169</sup> *La Croix du Nord*, 29 juin 1911

<sup>170</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 577

<sup>171</sup> *La Croix du Nord*, 22 juin 1911

colonies. Ces collections étudiées dans les inventaires après décès par Reine-Claude Grondin pour le Limousin sont « [...] autant de sources qui appellent à une conscience de l'ailleurs et forment des cabinets de curiosité, ces multiples musées familiaux qui traduisent une émotion forte et relayent les expositions permanents ou non des musées d'ethnographie »<sup>172</sup>.

Nous pouvons supposer que cet artisanat a initié le public européen à une forme d'esthétique nouvelle, celle que nous nommons de nos jours l'art primitif. Les artisans participent au palmarès des expositions, les organisateurs souhaitant valoriser leur travail. Ces palmarès fournissent aux historiens des informations précieuses sur le nom, la spécialité l'âge et l'origine des participants.

Tableau des médailles, village noir, Roubaix 1911

(D'après, BERGOUGNIOU, CLIGNET, DAVID, *Villages noirs et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe*, Paris, Karthala, 2001, p. 235).

<b>Médailles d'argent</b>		
Salla Sène	tisserand	Gorée
Matabara Niang	bijoutier	Gorée
Matar Diène	marabout	Dakar
Madi Thiam	bijoutier	Gorée
Moumar Ndiaye	dessinateur	Saint Louis
Doa (?) Coumba Sow	piroguier	Dakar
<b>Médailles de bronze</b>		
Amadou Niang	tisserand	Dakar
Badara Guèye	Joueur de kora	Dakar
Dama Sarr	tailleur	Dakar
Ibrahim Mbow	Joueur de violon	Dakar
Yora Sow	Tailleur	Gorée
Moussa Bore (?) bow	cordonnier	Fatique
Cowe Guèye	bijoutier	Gorée
Mame Banda Niang	bijoutier	Gorée

En outre, ces palmarès permettent de suivre des itinéraires individuels tel celui du sénégalais Jean Thiam, bijoutier qui joue le rôle de chef de village à maintes reprises. Son palmarès personnel montre qu'il a participé à de nombreuses expositions, Lyon en 1899, Paris en 1900, Reims en 1903, Angers en 1906, Toulouse en 1908, Bruxelles en 1910, Roubaix en 1911.

<sup>172</sup> GRONDIN Reine-Claude, *L'Empire en Province : culture et expérience coloniales en Limousin (1830-1939)*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2010, 369 pages.

#### 4/ Vision de soi et représentation de l'autre à travers les activités sportives

Les écrits se rapportant à l'exposition de Roubaix ne mentionnent pas d'organisations de compétitions sportives entre Blancs et Noirs. Faut-il y voir la reproduction en métropole d'une situation coloniale existant outre-mer ? L'historien Thimothée Jobert explique que la colonisation impose sa logique dans les territoires colonisés jusque dans le domaine sportif<sup>173</sup>. La pratique sportive ne parvient pas à surmonter le clivage existant entre colons et colonisés, clivage bien entendu établi à partir de considérations raciales. Le désir de maintenir les populations indigènes dans un état de subordination conduit l'administration coloniale à favoriser le développement de la pratique sportive en imposant deux principes. Tout d'abord, les activités sportives doivent demeurer sous son contrôle, et sont donc soumises à autorisation. Mais surtout, les colonisés et les Européens ne partagent pas les mêmes infrastructures ni les mêmes structures associatives, ce qui aboutit à la mise en place d'un véritable système ségrégué. Par exemple, en 1902, les colons français créent à Saïgon le Cercle sportif, réservé aux Européens, qui devient bientôt le rendez-vous élégant de la ville. Rassemblant à son ouverture une centaine de membres, il a pour but de développer et d'encourager le goût de la culture physique par la pratique de la gymnastique, de l'escrime, du tir, de la boxe et des poids et haltères.

Deux éléments permettent d'aborder le thème des pratiques sportives sous l'angle de la rencontre entre Africains et Européens à l'intérieur des villages noirs, la présence de pièces d'eau et la pratique de l'apnée, et le spectacle de la lutte sénégalaise. La présence de bassins dans les villages noirs s'expliquerait, du moins en partie, par ce nouveau rapport au corps exprimé dans les activités nautiques, à l'époque de leur développement et de l'ouverture de piscines, bains publics... En outre, les sources iconographiques des villages noirs montrent des photographies de lutteurs sénégalais, qui insistent sur leurs qualités athlétiques et qui les présentent comme des êtres tout à fait particuliers. Or, dans un contexte général de réappropriation du corps par les pratiques d'hygiène et sportives, l'image du lutteur sénégalais participe à une pré-construction ambivalente et duale de l'image du sportif noir, à la fois icône d'une forte virilité mais aussi cible privilégiée du racisme<sup>174</sup>. Une conception du sport intégrant des problématiques raciales pose la question du contact entre les populations et de la mise en concurrence des dominés face aux dominants.

---

<sup>173</sup> JOBERT Thimothée, *Champions noirs, racisme blanc*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006, p. 9.

<sup>174</sup> JOBERT, *op. cit.* : p. 8..

Jean-Michel Bergougniou, Rémi Clignet et Philippe David évoquent dans leur ouvrage des confrontations sportives entre Français et Africains<sup>175</sup>. Le 19 juin 1904, deux Français se portent volontaires pour se mesurer aux lutteurs sénégalais du village sénégalais de Nantes. Pendant quatre reprises, Alfred (?) et Charles, dit « le Nantais », s'opposent aux lutteurs Amadou Diéry et Diégo Amadou Mbaye. Les deux Européens perdent la rencontre. Une revanche est prévue le 24 juin au soir, mais les auteurs ne précisent pas si elle a bien lieu. En revanche, ils ont trouvé la trace d'épreuves de natation opposant Blancs et Noirs à Poitiers, en dehors du village noir, sur le Clain :

« Pour le concours des nageurs, les Noirs, qui, dès le début avaient pris facilement une avance considérable, ont été fortement indisposés par la température de l'eau, beaucoup trop froide pour eux, si bien que deux seulement ont continué la lutte et ont finalement été battu par un blanc de une ou deux longueurs. Quant au concours de plongeurs, tout l'honneur en revient à Thoubale/Tioubalo ? un colosse noir que l'on pourrait appeler avec raison l'homme-poisson. Tous les objets lancés ont été rapportés par lui avec une dextérité extraordinaire »<sup>176</sup>.

Notons que la compétition sportive devient une occasion pour les « villageois », certains d'entre eux en tout cas, de sortir du village noir, alors que, selon les cas, les occasions de quitter cet espace peuvent s'avérer fort rares. D'autre part, la pratique de la plongée en apnée est corroborée par un article de la Croix du Nord, à propos de l'exposition de Roubaix :

« Avec la venue des chaudes journées, le village sénégalais de l'exposition voit son succès s'accroître encore. Les visiteurs ne cessent d'y affluer. Pourquoi ? Parce que rien n'est plus curieux que les exercices auxquels, dans le grand bassin central, se livrent les plongeurs noirs. Ils vont dans ce bassin très profond, restant sous l'eau près de deux minutes, chercher les petits et les gros sous que les visiteurs y jettent. Allez-y avec votre famille, vous n'aurez pas à le regretter ».

Contrairement à ce qui se fait à Poitiers, où la pratique de l'apnée relève, semble-t-il, d'une compétition amicale, à Roubaix, cette pratique décrite relèverait plutôt de l'exhibition, de la curiosité, voire d'un jeu entre un dominant européen, qui lance des pièces dans l'eau, et un nageur africain, subordonné à l'activité qu'on lui propose. Alors qu'à Poitiers le plongeur, Thoubale ou Tioubalo, est admiré pour ses qualités athlétiques, à Roubaix, le jeu entre Européens et Africains contribue à déshumaniser les participants noirs au profit des visiteurs invités à venir en famille. L'anthropologue Jean-Didier Urbain exprime dans son livre *Sur la plage*, que, ce qu'il appelle la « balnéarité », renvoie, au vers le milieu du XIXe siècle, l'Occidental au primitivisme et à l'ensauvagement, une invitation à « jouer au singe ou au

---

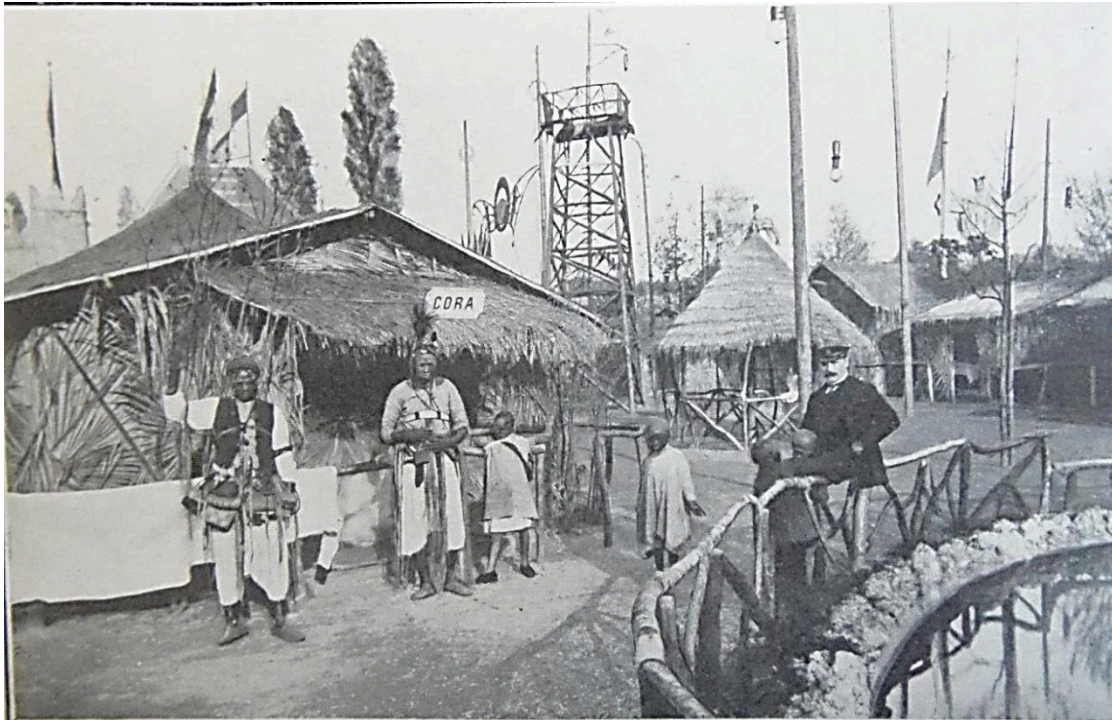
<sup>175</sup> BERGOUGNIOU, *op. cit.* : p. 204.

<sup>176</sup> *Patriote du Poitou*, 3-4 juillet 1899, cité dans : BERGOUGNIOU, *op. cit.* : p. 204.

nègre »<sup>177</sup>. Or, au moment où se développe la pratique des bains de mer, consécutive à l'apparition d'un nouveau rapport au corps et à l'eau, il serait tentant d'imaginer une influence des villages noirs et de leurs activités aquatiques, sur les représentations de leurs visiteurs, tentés par le désir de transgression, lié aux pratiques balnéaires, après le péril de la submersion et celui de la régression<sup>178</sup>

Roubaix 1911 : vue intérieure du village sénégalais<sup>179</sup>.

(Sur la droite, une petite partie de la pièce d'eau)



Dans ce contexte général de réappropriation du corps par la pratique sportive et de développement d'un discours sur les qualités physiques des hommes noirs, qu'alimentent les articles de presse sur les villages noirs, apparaissent en Europe les premiers sportifs noirs professionnels, des sportifs d'exception, qui font voler en éclat les représentations de la supériorité physique du Blanc sur le Noir. Le plus souvent, ces sportifs sont afro-américains, à l'image du cycliste Major Taylor (1878-1932), surnommé le « nègre volant », ainsi que des boxeurs composant le « quadrille nègre », Jack Johnson (1875-1953), mais aussi John Langford (1883-1956), Sam Mac Vea (1884-1921) et Joë Jeannette (1879-1958). Leur arrivée et leurs tournées à travers l'Europe posent la question de la confrontation entre Blancs et Noirs.

<sup>177</sup> URBAIN Jean-Didier, *Sur la plage*, Paris, Payot, 1994, p. 172.

<sup>178</sup> URBAIN, *op. cit.* : p. 173.

<sup>179</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 575



Deux rencontres pugilistiques renforcent la thèse de l'importance de cette dernière et de ses enjeux. Le premier est le match qui oppose Sam Mac Vêa et Joe Jeannette en 1909. Les commentateurs de l'époque insistent sur le fait que Joe Jeannette possède un ascendant blanc pour justifier sa victoire sur Sam Mac Vêa. Ce match est donc devenu un affrontement interracial dans lequel le « noir civilisé » a battu le « nègre sauvage »<sup>180</sup>. Le second est la contestation de la victoire du boxeur Louis Phall, alias Batling Siki, né à Saint-Louis du Sénégal en 1897, sur Georges Carpentier en 1922. Cette « structuration raciale de l'imaginaire pugilistique »<sup>181</sup>, qui met en scène l'histoire de la boxe comme une lutte entre Blancs et Noirs, motive la recherche d'un « espoir blanc » capable de mettre un terme à l'hégémonie des boxeurs noirs :

« L'espoir blanc doit être grand, 1.80 mètre au moins, plus si possible, à condition de ne pas toucher au gigantisme [...] Il faut une taille bien prise, un corps harmonieux et proportionné, la tête pas trop grosse, les bras longs, les jambes nerveuses et fines, les épaules larges. La mâchoire doit être saine et forte, le menton solide et épais, les pommettes saillantes, le nez peu proéminent, les yeux très vifs [...] L'espoir blanc doit être plein de vigueur et de détente, il doit courir vite et sauter haut [...] En un mot, il faut rechercher l'harmonie dans la force, la souplesse et la détente dans la force »<sup>182</sup>.

Si l'exemple de la boxe pose clairement la question de l'acceptation de la victoire du sportif noir sur l'homme blanc, et au-delà du racisme et des poncifs confinant l'homme noir à la sphère corporelle, il conviendrait de poser la question de la construction du mythe de l'athlète noir dans les expositions industrielles, universelles ou coloniales, et en particulier dans l'espace des villages sénégalais, en analysant la participation des lutteurs, nageurs, payeurs... à cette construction, qui semble bien ancrée dans l'imaginaire occidental.

##### 5/ Action et rétroaction : le village noir, interface culturelle entre Européens et Africains

Le village peut-il apparaître comme un outil de colonisation, ou plutôt comme un outil de la mission civilisatrice de l'homme blanc ? C'est ce que prétend Gilbert Sayet dans son rapport en commentant d'abord le recrutement des Africains par Bouvier :

---

<sup>180</sup> JOBERT, *op. cit.* : p. 71.

<sup>181</sup> JOBERT, *op. cit.* : p. 77.

<sup>182</sup> *La boxe et les boxeurs*, 11 octobre 1911, cité dans : JOBERT, *op. cit.* : p. 83.

« Monsieur Bouvier, leur habile manager, choisit aux colonies les sujets les plus aptes à profiter de cette transplantation temporaire en terre française et à en tirer le parti le plus avantageux au lendemain de leur rapatriement »<sup>183</sup>.

Une phrase lourde de sens qui semble indiquer que si une poignée d'élus peuvent profiter d'un séjour en France, le recrutement demande une sélection méticuleuse, d'abord pour assurer le succès de l'attraction, ensuite pour que les Africains de retour chez eux deviennent des agents de l'influence française, presque des auxiliaires de l'administration coloniale :

« On peut croire que ces gens qui rentrent chez eux avec un certain pécule sont des agents précieux de colonisation et qui ne peuvent que répandre autour d'eux des légendes merveilleuses sur l'état de civilisation, sur la beauté des voies, des monuments et des institutions françaises [...] Dès qu'un homme même primitif a goûté à la civilisation française, il n'a de cesse qu'il n'ait conquis le droit au confort, la joie d'une vie plus large, qui sont ces avantages les plus immédiats. Et le voilà pénétré de cette ambition, prêt à demander au travail ce progrès de son propre sort, mettant à l'œuvre son génie industriel et sa ténacité muette d'homme simple »<sup>184</sup>.

Ce passage appelle plusieurs commentaires. Le premier porte sur la prétendue connaissance des fastes de la « civilisation française » que les villageois aurait dû découvrir à Roubaix, alors qu'ils sont restés cloîtrés pendant les six mois de leur présence, ne bénéficiant que d'une seule visite de la ville, une heure de défilé et de mise à l'honneur lors de leur arrivée. D'autre part, le discours sur l'élévation du niveau de vie par le travail s'inspire très fortement des idées paternalistes du patronat chrétien de l'époque sur le travail et l'épargne des ouvriers. L'auteur réemploie ici un thème classique de la mission civilisatrice, tout en faisant du village noir un élément d'acculturation et érige le village noir en outil de colonisation. Le village affirme un double projet politique : civiliser les Africains et convaincre les gens du Nord de la pertinence de la politique coloniale, par une forme de pédagogie de la rencontre, qui compléterait la visite des différents palais de la section coloniale. Le village noir s'intégrerait donc dans un dispositif global incluant les palais coloniaux, un dispositif de pédagogie de l'empire.

Le village s'affirme aussi comme un investissement aux vertus pacificatrices, civilisatrices mais aussi économiques : en permettant une variation des goûts et des consommations des Africains, le village noir tendrait à la création de nouveaux marchés ultramarins une fois ses habitants rentrés chez eux. C'est ce que traduit une nouvelle fois Gilbert Sayet dans son rapport :

---

<sup>183</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 578.

<sup>184</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 579 .

« Ayant habité pendant de longs mois des cases propres et claires, ces pèlerins sont possédés de l'envie d'un foyer plus confortable, et, leur argent aidant, ils ne tardent pas à substituer à leurs paillottes, une habitation plus élégante, plus confortable, que les voisins imiteront, par envie légitime, ou par esprit d'émulation »<sup>185</sup>.

Nous pouvons transposer à l'échelle du village noir de Roubaix le travail de l'historien Jean-François Bayard sur l'imaginaire et les cultures nationales<sup>186</sup>. Il formule l'hypothèse d'une recombinaison permanente des cultures nationales par réappropriation d'éléments en provenance de l'extérieur, dans le cas présent, les Africains pour les habitants du Nord, mais aussi les Blancs pour les Noirs, dans un habile jeu de miroir. François Bayard s'oppose ainsi à la vision culturaliste représentée par Max Weber qui défend l'idée d'une culture constituée autour d'un noyau dur qui perdurerait au cours des siècles. Les interactions entre les membres d'une même société renvoient à un imaginaire social, ce que le philosophe Cornélius Castoriadis nomme des « significations sociales »<sup>187</sup>, qui s'opposent aussi à la vision d'une culture commune immuable.

L'identité apparaît donc comme une notion multiforme que l'on peut appréhender à différentes échelles : identité du groupe au sein de la société, de la province ou de la nation. Les identités se construisent et s'actualisent sans cesse dans les interactions entre les idéologies, mais aussi les groupes et les individus : les villages noirs illustrent parfaitement ce propos. La construction de l'identité de l'individu s'effectuerait ensuite dans son rapport d'adhésion ou de rejet à un projet, le projet colonial, un projet partagé entre les deux communautés, mais évidemment vécu de manière bien différente. Il se trouve enserré dans un maillage d'appartenance qui lui fournit un ancrage identitaire. Au-delà de ces espoirs de développement, plutôt réservés au patronat, cette ouverture a des répercussions sur l'évolution de l'imaginaire collectif des deux groupes, qui s'enrichit de nouvelles images et de nouvelles expériences. L'imaginaire teinté de l'expérience coloniale enrichit l'identité des individus sans renier les identités préexistantes : il existe toujours une identité des ouvriers du textile, qui s'appuie sur des pratiques professionnelles, sociales, un mode d'habitat<sup>188</sup>... mais celle-ci s'enrichit de l'expérience coloniale, qui tend même à renforcer la sociabilité du groupe. C'est ce que nous pouvons nommer identité culturelle, avec ses rituels, qui constitue un vecteur privilégié de l'identification des individus.

---

<sup>185</sup> SAYET, *op. cit.* : p. 578

<sup>186</sup> BAYARD Jean François, « L'imaginaire dans l'affirmation identitaire », in HALPERN Catherine (dir.) *Identités : l'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences Humaines, 2004, p. 323-329.

<sup>187</sup> CASTORIADIS Cornélius, *L'imaginaire comme tel*, Paris, Hermann, édition 2007, 162 pages.

<sup>188</sup> Catalogue de l'exposition « Les ouvriers du textile en 1900 », Archives Départementales du Nord, 2010, 95 pages.

Le même mouvement concerne les Africains du village roubaisien, initiés aux rites de la République, notamment les cérémonies du 14 juillet, comme l'exprime *La Croix du Nord* :

« [...] les Sénégalais se préparent à célébrer avec une ardeur toute patriotique notre fête nationale »<sup>189</sup>.

Les expositions mettent en relation les métropoles avec les empires coloniaux. En ce qui concerne le Nord, la presse les couvrent largement mais n'offre pas de place privilégiée aux sections coloniales, encore moins aux villages noirs. Se pose donc le problème de la réception que nous ne pouvons juger qu'à l'aune de la fréquentation. *Le Grand Hebdomadaire Illustré de la Région du Nord* indique que la partie coloniale de l'exposition de Roubaix n'a pas suffisamment attiré le public :

« ... Malheureusement, c'est le coin le plus délaissé. Le public semble s'intéresser fort peu à nos richesses coloniales : à l'heure où la circulation est presque impossible dans les grandes allées, ici, à l'ombre des palais coloniaux, on peut toujours goûter un certain calme, profiter de la solitude et se reposer agréablement à l'ombre des beaux arbres du parc »<sup>190</sup>.

En revanche, le village sénégalais semble avoir connu un réel succès :

« Le village sénégalais vient de se placer définitivement au premier rang des événements intéressants de la saison d'exposition. Une foule considérable n'a cessé pendant ces trois jours de fête [l'Ascension] de se presser aux guichets d'entrée. Ce fut un coup d'œil incalculable de voir le village envahi par des spectateurs enthousiastes et des promeneurs admiratifs... »<sup>191</sup>.

Ce défaut de fréquentation exprime le succès relatif de la partie coloniale de l'exposition roubaisienne, et peut-être un manque de « conscience coloniale » des habitants du Nord, ou un désintérêt pour ce monde reconstitué et exposé. Un désintérêt déjà exprimé en 1889 à propos de la section coloniale de l'exposition universelle de Paris dans un article de *L'Écho du Nord* :

« L'Annam et le Tonkin ne font pas trop mauvaise figure à l'Exposition. De toutes les colonies qui sont représentées à l'esplanade des Invalides, ce sont elles dont les pouvoirs publics se sont le plus préoccupés, sans qu'on soit arrivé pourtant à les rendre d'un intérêt palpitant. Le gouvernement a voulu jeter un peu de poudre aux yeux et atténuer l'impression détestable produite par l'inutilité des efforts accomplis dans ces pays qui nous ont pompé l'or et le sang sans aucun profit [...] Les soldats qui reviennent du Tonkin [...] disent que les constructions, costumes, théâtre, pièces, tout cela est de pure invention, que tout cela est en contradiction formelle avec ce qu'ils ont vu là-bas et que nous tous, visiteurs de l'Exposition, nous sommes victimes d'une fumisterie comme onques on n'en vit.

---

<sup>189</sup> *La Croix du Nord*, 14 juillet 1914.

<sup>190</sup> *Le Grand Hebdomadaire Illustré de la Région du Nord*, octobre 1911.

<sup>191</sup> *La Croix du Nord*, 18 août 1911.

Il n'est pas jusqu'aux tirailleurs annamites qu'on nous présente sous un uniforme qu'ils n'ont jamais porté. Notre ami, Pierre Kilem, du Journal de Roubaix, qui a habité le pays, a donné à cette exhibition le démenti qu'elle mérite. Que voulez-vous que nous fasse alors cette mascarade qui ne peut nous apprendre qu'une chose connue de longtemps, à savoir que le gouvernement se moque de nous »<sup>192</sup>.

Un jugement particulièrement sévère, qui définit la section coloniale de Paris comme une vaste duperie organisée par les pouvoirs publics. Cette méfiance envers ces mondes reconstitués se retrouve aussi dans la chanson de carnaval, notamment dans *L'Homme sauvage*, qui exprime la méfiance des visiteurs confrontés au « spectacle de l'autre » :

« A la foire, toute année,  
On voit des trucs de filoux,  
Mais mi j'vas vous parler,  
D'un qu'on a vu teurtous ;  
J'vas in dire davantage,  
Car ch'est su l'homme sauvage,  
A chaque représentation  
On l'barbouille d'mine de plomb »<sup>193</sup>[...].

Une autre piste pourrait corroborer l'hypothèse d'une usure du dispositif de monstration de l'ailleurs des expositions universelles, celle des voyages pédagogiques scolaires. Certes, *La Croix du Nord* insiste sur la fréquentation du village noir par les écoliers :

« Depuis quelques jours, le village sénégalais reçoit la visite de nombreux enfants sous la conduite de leurs maîtres [...] C'est plaisir d'entendre le bon rire que provoquent chez ces bambins les excentricités des danseurs noirs [...] Rappelons que M. Bouvier, directeur du village, en accord avec la direction de l'exposition, accorde aux enfants des écoles venant en groupe, accompagnés de leurs maîtres les prix exceptionnel suivants : école primaire, 0.25 par élève, école supérieure, 0.40 par élève »<sup>194</sup>

L'historien Philippe Marchand a étudié les excursions organisées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le premier directeur d'HEI<sup>195</sup>, le colonel Arnoult, ancien élève de l'École polytechnique, membre de la Société de géographie de Lille, à partir du *Bulletin de l'œuvre des Facultés Catholiques*. Cette étude indique que les expositions et en particulier les parties coloniales et les villages sénégalais suscitaient peu d'enthousiasme chez les étudiants lillois :

« Toutes les expositions de notre temps finissent par se ressembler. Après les splendeurs de 1889, les exhibitions de second ordre que nous avons vues les

---

<sup>192</sup> *L'Écho du Nord*, 14 septembre 1889

<sup>193</sup> BM de Lille, *L'Homme sauvage*, 44 186 1868 20.

<sup>194</sup> *La Croix du Nord*, 7 juillet 1911

<sup>195</sup> MARCHAND Philippe, *Les voyages des élèves de l'École des Hautes Etudes Industrielles de Lille 1888-1900*, « Bulletin de la Commission Historique du Nord », Lille, 2004, p. 31- 58.



années précédentes à Londres, à Manchester, à Glasgow, au Havre, à Anvers même, à Bruxelles etc... ne différaient pas beaucoup de celle que nous avons sous les yeux. Celle-ci est plus spécialement au Congo [...] Malgré leurs appels bruyants, les jeux scéniques de langue syriaque, égyptienne ou sauvage manquent d'attraits, aussi bien que les canoteries des Congolais qui grelottent sous leurs pagnes multicolores »<sup>196</sup>.

La même année, l'exposition de Lyon ne semble pas avoir remporté plus de succès auprès du même public :

« Y a-t-il œuvres vraiment remarquable dans cette exposition ? [...] Bien entendu, les nègres, les Congolais, les Soudanais y ont une grande place, encore plus qu'à Anvers. Par contre, la qualité des produits paraît restreinte, tout comme l'emplacement qui leur est affecté »<sup>197</sup>

Mais l'article insiste sur le caractère divertissant de la visite en décrivant « nos hôtes sénégalais qui savent si bien nous réjouir autant que nous intéresser à leur vie exotique, si différente de la nôtre ». En 1893, un projet de visite de l'exposition de Chicago est annulé, faute de réunir les fonds nécessaires. En 1900, le colonel Arnould envisage la visite de l'Exposition de Paris. Devant les réticences de ses élèves, il abandonne sa proposition. Les élèves s'y dérobent en effet en prétextant qu'ils devraient probablement faire cette même promenade pendant les vacances avec leur famille.

## Conclusion

Reflets du dynamisme de la région après un XIX<sup>e</sup> siècle à la fois grandiose et perturbé, les expositions internationales du Nord, en particulier celle de Roubaix, rejoignent le mouvement engendré par l'Exposition universelle de Londres en 1851 dans la célébration des progrès et des territoires. Dans le Nord, l'exposition de Roubaix apparaît comme un véritable temps fort colonial, un moment privilégié d'établissement d'une pédagogie de l'empire, qui cache la quasi absence des colonies dans le programme des exposition de Lille et de Tourcoing. L'exposition roubaisienne compte donc beaucoup dans cette recherche pour établir une chronologie de la réception régionale du fait impérial.

Le programme de la section coloniale montre que la pédagogie de l'empire passe par la pédagogie du territoire. C'est le sens donné par l'architecte aux différents palais coloniaux installés sous les arbres du Parc Barbieux. L'expansion coloniale s'attache en premier lieu aux

---

<sup>196</sup> MARCHAND, *op.cit.* : p. 38.

<sup>197</sup> MARCHAND, *op.cit.* : p.40.

territoires. Ainsi, chaque pavillon concrétise un morceau de la carte de l'empire colonial et joue un rôle non négligeable dans la construction des imaginaires coloniaux des visiteurs, en leur proposant une forme d'allégorie de chaque territoire. Remarquons que les pavillons des nations invitées, jouent exactement le même rôle, la démarche n'est donc pas spécifique aux colonies.

Les villages noirs permettent aux peuples colonisés de participer, à leur insu, à cette pédagogie de l'empire. D'une manière imparfaite et sujette à de vives critiques de nos jours, les exhibitions ethnographiques indiquent que l'empire existe aussi par les populations qu'il recèle. Le même message est délivré par les villages flamands, bretons, gascons... à une autre échelle, puisque ces villages montrent aux visiteurs la construction de la nation par assimilation de différentes populations. C'est le sens de la présence des drapeaux français placé à l'entrée du village flamand de Roubaix, dispositif d'affirmation de la primauté du national sur le régional, que nous retrouvons à l'entrée du village noir, dans une construction de représentations qui associent nation, territoires et populations.

Carte postale Roubaix 1911 : entrée du village flamand  
(Collection de l'auteur)



## Chapitre VI : Expansion coloniale et défense de la Patrie : deux expériences de l'empire.

L'armée construit l'empire, et l'extension du domaine colonial met aux prises les soldats français avec des combattants indigènes, guerriers d'Abd El Kader, de Samory, de Behanzin, Pavillons noirs... Le rôle de l'armée dans la conquête apparaît déterminant à plusieurs titres. L'armée, ainsi que la marine, s'impose bien sûr comme l'instrument de la conquête coloniale. Les militaires occupent en effet le devant de la scène coloniale à partir des années 1890, alors que, liée à la conquête territoriale, l'exploration devient une extension du devoir professionnel<sup>1</sup>. Toutefois, les militaires jouent un double rôle : d'une part, ils étendent le domaine colonial, d'autre part, ils participent à l'administration des territoires et à l'assimilation des indigènes. En effet, une fois la conquête achevée, l'armée demeure au cœur de la vie coloniale et s'impose comme un véritable point d'attraction, en véhiculant les valeurs de progrès par l'assimilation des indigènes. Passé le temps de la confrontation, l'image du guerrier s'opposant à l'armée française s'efface logiquement pour laisser apparaître celle du soldat colonial, zouave, spahi ou tirailleur. Cette évolution des représentations est évidemment activée par le rôle des contingents indigènes dans la conquête. Alors que les interventions armées se succèdent en Afrique, le rôle des tirailleurs, des supplétifs, ou des porteurs, qui accompagnent les hommes de troupe venus de la métropole apparaît prépondérant. Par exemple, les tirailleurs sont de toutes les colonnes qui parcourent l'Afrique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1900<sup>2</sup>. Les soldats coloniaux intègrent la geste coloniale ainsi que le panthéon des « nouveaux héros » de l'armée française, à l'image du sergent Malamine (vers 185 -1886), qui, résistant aux injonctions de Stanley, permet de maintenir la présence française au départ de Brazza. Leur présence fait naître la légende d'un empire colonial conquis par les Africains pour les Français.

Lorsqu'il propose en 1908 « un recours plus important à ces excellents soldats », les Africains, le lieutenant-colonel Charles Mangin possède une solide expérience des campagnes africaines aux côtés des tirailleurs, puisqu'il a notamment participé à la Mission Marchand<sup>3</sup>. À travers articles, missions d'enquête, mais surtout par la publication de son livre *La Force noire*<sup>4</sup>, il se fait le promoteur du recrutement d'une armée « noire », recrutée parmi les

---

<sup>1</sup> SIBEUD Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique, la construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*, Paris, Edition EHESS, 2002, p. 27.

<sup>2</sup> DEROO Eric, *La force noire, gloires et infortunes d'une légende coloniale*, Paris, Tallandier, 2006, p. 18.

<sup>3</sup> DEROO, *op. cit.* : p. 30.

<sup>4</sup> MANGIN Charles, *La force noire*, Paris, Hachette, 1910, 365 pages.

populations colonisées. Cette armée, formée de troupes mieux adaptées aux conditions de vie dans les colonies, répond aussi à une problématique européenne d'équilibre des forces, en proposant une réponse à la crise démographique de la France, qui entraîne inévitablement une crise des effectifs des forces armées. Or, au moment où grandissent les risques de conflit avec l'Allemagne, concrétisant à la fois un espoir de revanche, nourri depuis plusieurs décennies, mais aussi des craintes légitimes, alors que la durée du service militaire vient d'être rallongée, l'idée de l'emploi sur le sol français des troupes coloniales s'impose pour faire face au géant démographique que représente l'Empire allemand. Dès le déclenchement du conflit et le début des opérations, en août et septembre 1914, les premiers régiments de troupes coloniales sont acheminés sur le front, et la France accélère le recrutement. Le Royaume-Uni fait de même. Au total, plus de 600 000 soldats coloniaux combattent dans les rangs alliés entre 1914 et 1918.

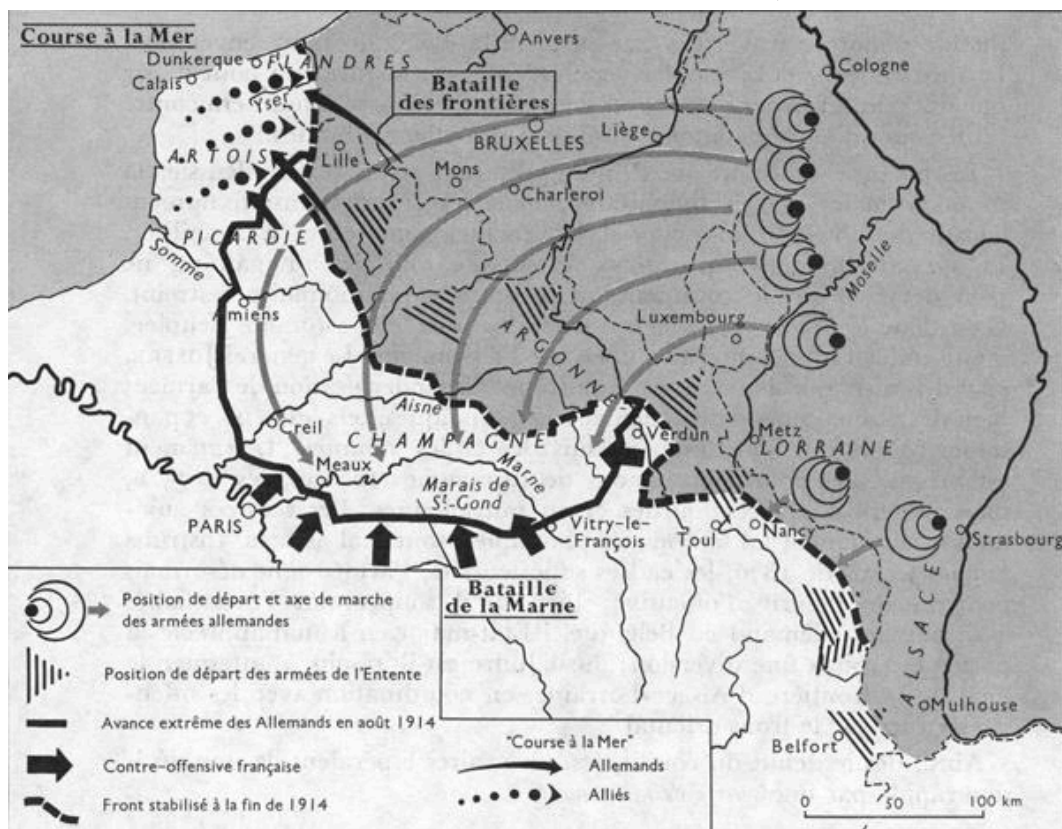
Le plan allemand établi par Von Schlieffen de 1891 à 1906 prévoit, en cas de déclaration de guerre, de battre l'armée française en six semaines. Pour cela, l'Allemagne compte violer la neutralité de la Belgique, passer à l'offensive dans la région de Maubeuge puis diriger ses troupes vers Paris. Après le rejet de l'ultimatum allemand le 3 août 1914, les Allemands pénètrent en Belgique, dont l'armée, tout en livrant d'intenses combats de retardement, s'attache à la défense des places fortes de Liège, Anvers et Namur. Liège tombe le 16 août, le 20 Bruxelles est prise, Anvers capitule le 9 octobre. Charleroi et Mons tombent entre les mains allemandes le 23 août.

Dans le Nord de la France, Maubeuge est investie le 27 août, alors que Cambrai et Valenciennes sont abandonnées à l'ennemi le 25. Durant la période s'étalant du 24 août au début octobre, Lille est déclarée « ville ouverte », elle n'est tenue ni par les troupes françaises ni par les troupes allemandes, dont les détachements de uhlans apparaissent de temps à autre dans les faubourgs. La lecture des numéros de *L'Écho du Nord* du mois de septembre 1914 apparaît d'ailleurs tout à fait significative de ce flottement que connaît la ville. Alors que la presse propose des articles sur le front « mosellan » ou « alsacien », rien ne semble lui parvenir sur les mouvements de troupes dans la proche région lilloise, et les habitants ont dû être bien surpris en voyant, le 2 septembre, un détachement de uhlans occuper l'hôtel de ville, et le 11 septembre, en découvrant un nouveau détachement de ces cavaliers dans le centre-ville.

Toutefois, la course à la mer fait de Lille un enjeu stratégique, et le général Castelnau est chargé par Joffre de tenir la ville à tout prix. Le 3 octobre, la ville est réoccupée par l'armée française, attaquée dès le 4 par les Allemands, elle tombe le 13 du même mois, après

un intense bombardement. À la fin de l'année 1914, le front se stabilise, il s'étend sur 650 kilomètres de la mer du Nord aux Vosges. La ligne de front part de Nieuwport, suit l'Yser jusque Dixmude, puis se dirige vers Ypres, Armentières et Lens, avant de longer les collines de l'Artois jusqu'à Arras pour continuer vers la Picardie. La stabilisation du front a pour conséquence de couper le Nord en deux : une partie occupée par les Allemands, dont les grands centres urbains et industriels de Lille, Roubaix et Tourcoing, mais aussi la région de Lens, et une autre partie aux mains des Alliés.

#### Course à la mer et stabilisation du front, 1914<sup>5</sup>



Entre les deux, une ligne de front, matérialisée par les tranchées, qui correspondent à une nouvelle frontière, d'un genre bien particulier. En effet, à la fois rempart à défendre et interface entre les belligérants, la frontière, que constitue le front, facilite les contacts entre les deux populations que sont les armées en campagne, mais uniquement, à de rares exceptions près, à travers l'expression de la violence.

Autre point à soulever, les proches alentours du front demeurent habités par les populations civiles, comme en attestent les nombreuses monographies de villes ou villages du Nord qui prennent en compte la période de la guerre : Armentières, par exemple, n'est évacuée qu'à la fin de la guerre, au moment des dernières grandes offensives. Il en est de

<sup>5</sup> [www.assemblée-nationale.fr/histoire/guerre\\_14-18](http://www.assemblée-nationale.fr/histoire/guerre_14-18).

même pour d'autres villes, comme Estaires ou Merville, évacuées en 1918, détruites seulement dans les derniers mois du conflit<sup>6</sup>. La cohabitation entre soldats et civils constitue une des conséquences de la stabilisation du front. Les populations locales découvrent l'autre. Tout d'abord en zone occupée l'Allemand, l'envahisseur, le barbare, que précède les récits des exactions en Belgique. Du côté des Alliés, le Nord accueille des troupes venues de toute part : l'Indien, le tirailleur sénégalais, le spahi, le zouave, dont l'imagerie publicitaire maintenait le souvenir. D'autres contingents fréquentent la région, les Australiens à Fromelles, les Écossais à Arras, les fusiliers marins bretons à Nieuwport, des soldats qui, au même titre que les soldats coloniaux, véhiculent leur part d'exotisme.

En dehors des récits et articles de presse, la représentation locale de la conquête coloniale s'appuie largement sur deux sources locales de première importance pour ce travail, à savoir l'imagerie publicitaire et la chanson patoisante. Alors que la première, influencée parfois par l'imagerie d'Épinal, contribue à diffuser les stéréotypes admis sur les populations colonisées, la seconde reflète des expériences personnelles vécues outre-mer. Durant la Première Guerre mondiale, la présence dans la région de troupes coloniales révèle aux gens du Nord le changement de statut de celui qui, jusqu'alors, apparaissait comme l'adversaire de la France. Cependant, cette rencontre de l'autre, qui ne se déroule pas sans passer outre les préjugés, s'accompagne encore de la construction de stéréotypes. Ces derniers, repris par la presse de guerre allemande, alimentent une propagande visant à démoraliser les Français des régions occupées. Présent avant la guerre dans l'imagerie publicitaire et la chanson patoisante, après 1918 dans une région profondément marquée par les combats.

### **A/ De l'image d'Épinal au retour de l'expérience personnelle**

L'imagerie d'Épinal ou l'expression « image d'Épinal » définit, d'après Denis Martin, conservateur des dessins et estampes du Musée du Québec et commissaire de l'exposition « Images d'Épinal », qui s'est tenue au Québec en 1995, le domaine très vaste de l'imagerie populaire française<sup>7</sup>. Il poursuit son propos en précisant que l'expression désigne « quelque chose d'empathique, de traditionnel, qui ne montre que le beau ou le bon côté des choses ». L'image d'Épinal est associée à des représentations d'événements et de personnages historiques, de contes ou de légendes, ou encore de chansons populaires. Si pendant la période

---

<sup>6</sup> DEREMETZ Hervé, *Merville pendant la guerre, 1914-1918*, Association les Amis du Vieux-Merville, 2003, Hazebrouck, 143 p.

<sup>7</sup> HUIN Bernard et MARTIN Denis, *Images d'Épinal*, Musée du Québec, 1995, p. 17.



napoléonienne, l'imagerie d'Épinal, qui se rapporte à l'essor de l'imagerie populaire dans les Vosges, s'est accaparée les représentations des hauts faits de l'Empereur et de la grande Armée<sup>8</sup>, le genre survit lors de la conquête coloniale et sert la promotion de la construction impériale.

Cependant, les représentations imagées de la conquête, gagnées par la découverte de l'ailleurs et la tentation de l'exotisme, tout en offrant le retour d'une expérience fantasmée, diffusent, autant qu'elles s'en inspirent, les stéréotypes attachées aux espaces colonisés et à leurs populations. Plus nuancées, plus proches, semble-t-il, d'une expérience vécue par l'homme du Nord en campagne, les chansons patoisantes offrent des témoignages sous forme de récits individuels ou collectifs, débarrassés du caractère « hagiographique » qui demeure attaché à l'image.

#### 1/ L'imagerie publicitaire au service des représentations de la conquête coloniale

L'imagerie populaire associée à la conquête coloniale insiste beaucoup sur le caractère des adversaires de la France, en représentant des portraits individuels incarnant les populations rencontrées et combattues. Les marques de fabrique locales proposent volontiers une imagerie qui montre l'opposition entre l'organisation et la modernité de l'armée française et le pittoresque de ses adversaires. Toutefois, les difficultés de la conquête et de la pacification atténuent largement ce caractère ethnographique. La résistance d'Abd El Kader demeure dans les mémoires des gens du Nord et alimente la production d'images et de chansons dans la période 1871-1914, qui montrent le révolté, le rebelle, celui qui s'oppose aux volontés de la puissance coloniale.

De ce fait, le guerrier nord-africain apparaît souvent seul, à cheval, c'est la plupart du temps un cavalier, comme dans l'image publicitaire « Fil à l'Épervier » (voir ci-dessous). L'image insiste sur la personnalité du sujet et sur les attributs qui en font une curiosité plus qu'un ennemi à combattre, l'oiseau de proie à sa main, les couleurs chamarrées de sa selle, ainsi que ses habits

---

<sup>8</sup> HUIN et MARTIN, *op. cit.* : p73-104.

Fil à l'Épervier (1882)<sup>9</sup>.



Ces images cachent les réalités de la conquête derrière des stéréotypes facilement identifiables, le cavalier arabe, le bédouin, mais aussi des éléments de paysage, la ville orientale, le désert... la conquête de l'Algérie, c'est l'Orient et le rêve orientaliste, mais c'est aussi une tradition équestre que le peintre Eugène Delacroix a représentée dans plusieurs de ses œuvres et dont nous retrouvons des évocations dans les marques de fabrique régionales, la fantasia.

Chicorée Aux Cavaliers arabes (1885)<sup>10</sup>.



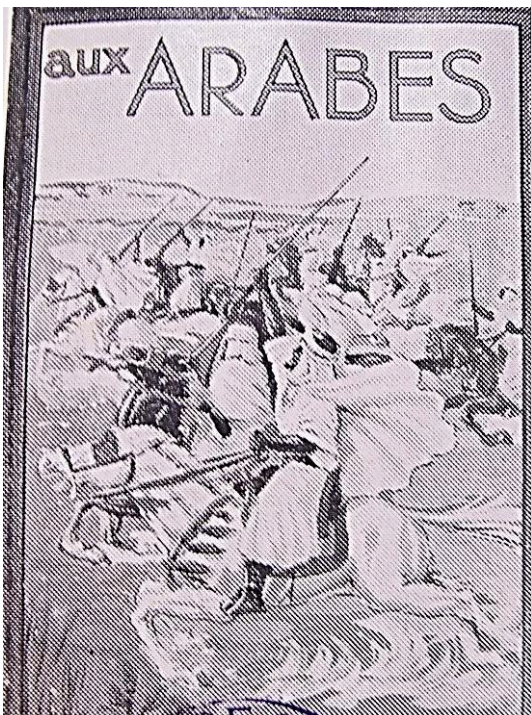
<sup>9</sup> ADN, Musée 462.

<sup>10</sup> ADN, Musée 458.

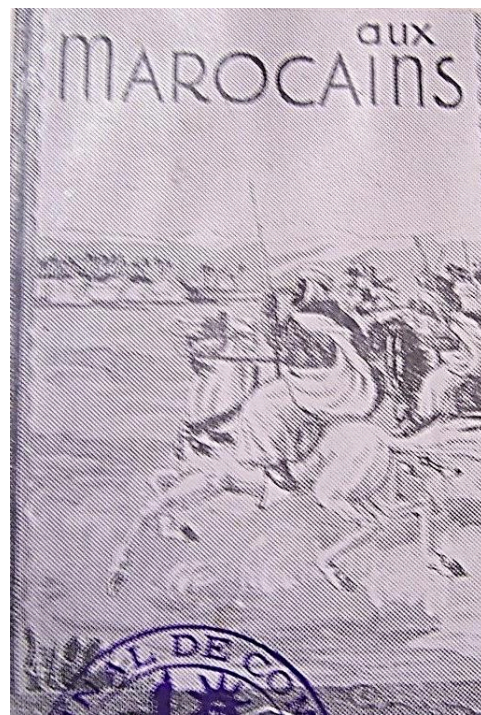


La publicité pour la marque de chicorée « Aux cavaliers arabes », illustre bien cette pratique, qui trouve ses origines dans la tactique du harcèlement, à base de charges et de replis rapides. La fantasia, représentation théâtralisée et scénarisée de la guerre, constitue à l'époque un vestige de l'art équestre militaire de l'Afrique du nord. La marque « Aux Arabes » s'appuie manifestement sur le même thème, tout comme la marque « Aux Marocains ». Ces deux dépôts des années trente participent à la construction de représentations locales de l'identité culturelle des populations nord-africaines, en maintenant l'image stéréotypée du guerrier à cheval en lutte contre l'autorité coloniale.

Fil Aux Arabes (vers 1934)<sup>11</sup>.



Fil Aux Marocains (vers 1934)<sup>12</sup>.



L'image insiste sur le mouvement, sur la dextérité du cavalier sur sa monture et sur sa hardiesse. C'est au cours d'un voyage en Afrique du nord qu'Eugène Delacroix assiste à Garbia à sa première fantasia. De retour en France, il exécute le tableau *Fantasia ou jeu de la poudre devant la porte d'entrée de la ville de Méquinez* puis *Fantasia marocaine*, toujours en 1832, et *Fantasia arabe* en 1833. L'utilisation des termes « cavaliers arabes », « arabes » et « marocains », associés aux représentations équestres, permet d'échafauder l'hypothèse d'une reprise, ou en tout cas d'une forte inspiration des œuvres du peintre Delacroix pour le dépôt des marques nommées ci-dessus. Spectacle, mise en scène guerrière, exercice de maîtrise de l'art équestre, la fantasia touche l'imaginaire européen en particulier celui des voyageurs.

<sup>11</sup> ADN, 6 U2 1080.

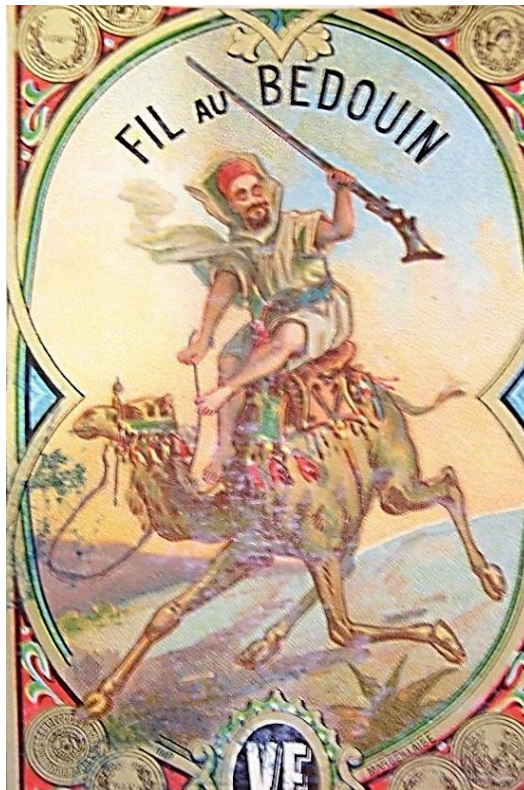
<sup>12</sup> ADN, 6 U2 1080.

L'iconographie régionale relaye aussi les propos des membres de la Société de géographie de Lille de retour d'une excursion en Algérie :

« [...] Une fantasia où figuraient en troupes menées par des caïds superbes, fiers de leur harnachement des grands jours et salués par un groupe de danseurs et de chanteurs [...] Plus de six cents cavaliers arabes faisant parler la poudre et évoluer leurs infatigables montures avec une grâce vigoureuse accompagnée d'une rudesse marquée »<sup>13</sup>.

Plus rarement, le guerrier nord-africain est représenté sur un dromadaire, comme dans l'image publicitaire du fil « Au Bédouin », ce qui donne l'occasion de lui accorder un aspect un peu comique, en suggérant le déséquilibre induit par la course de l'animal, caractérisée par le déplacement simultané des deux pattes d'un même côté :

Fil au Bédouin 1882)<sup>14</sup>.



Mais surtout, l'imagerie montre aussi le caractère d'une guerre d'embuscade, qui correspond à la tactique des populations en révolte contre l'autorité coloniale. C'est le cas du fil « Au Kabile », qui figure un guerrier embusqué derrière un rocher, dans un paysage semi désertique, en attente du mouvement des troupes françaises, que nous distinguons en arrière-plan (tunique bleue et pantalon garance). Quant au fil « À l'Alerte », il présente un bédouin qui charge son fusil après être descendu de sa monture, un dromadaire, qu'il a couché sur le

<sup>13</sup> *Bulletin de la SGL*, année 1903, tome 1, *Souvenirs d'une excursion en Algérie* : p. 520.

<sup>14</sup> ADN, Musée 462.



sable afin de le dissimuler, ce qui correspond aussi à une tactique guerrière alliant rapidité et mobilité :

Fil Au Kabile (1882)<sup>15</sup>.



Fil À l'Alerte (1889)<sup>16</sup>.



L'image propose une variation de la perception des événements influencée par le discours officiel. En effet, comme le remarque l'historienne Annie Rey-Goldzeiguer dans sa participation à l'ouvrage collectif de l'ACHAC *Images et colonies*, dans les représentations iconographiques de l'époque, l'Algérien est essentiellement un guerrier et les Français qui pensent trouver un peuple à libérer, se confrontent à un peuple qui résiste<sup>17</sup>. Ainsi, les deux représentations ci-dessus proposent une représentation de l'Algérien, un guerrier hostile, sur le point d'attaquer les troupes françaises, alors qu'au final, il ne fait que défendre son territoire.

<sup>15</sup> ADN, Musée 462.

<sup>16</sup> ADN, Musée 464.

<sup>17</sup> REY-GOLDZEIGUER Annie, « Réflexions sur l'image et la perception du Maghreb et des Maghrébins dans la France du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles » in *Images et colonies*, BLANCHARD Pascal et CHATELIER Armelle (dir.), Paris, Syros, 1993, p. 33.

Ces représentations contrastent avec les images d'Épinal, poursuit Annie Rey-Goldzeiguer, qui imaginent la prise d'Alger par la mer, avec « déploiement de voiles, un pays de rêve et des Turcs en déroute ». Cette représentation est pourtant reprise dans le Nord, réadaptée en réalité en 1882 par un producteur de chicorée nommé Haquet, qui renouvelle son dépôt au Tribunal de commerce de Lille en 1897 :

Chicorée premier choix, Haquet (1882)<sup>18</sup>.



Dans ce document, les soldats français sont déjà maîtres de la ville, ils la protègent, après l'avoir libérée, de l'attaque de cavaliers venus du désert. La ville est sous l'autorité et la protection de la France, il ne reste aux insoumis que le désert et l'illusion de pouvoir renverser le nouveau pouvoir, qui garantit la prospérité par le commerce, et qui ouvre le territoire au monde. L'image publicitaire du « Fil Africain », déposée en 1884, montre l'adhésion de la ville d'Alger au projet impérial de la France, qui s'appuie sur une double stratégie militaire et commerciale (voir ci-dessous).

Les clefs de la ville offerte sur un coussin de velours et l'absence de combat, les armes sont au contraire déposées, l'année 1830 figurant sur un parchemin, les couleurs du drapeau français, mais aussi une vision du port et la carte situant la ville au carrefour de la

<sup>18</sup> ADN, Musée 468.



Méditerranée et des provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, suggèrent à la fois la libération de la ville et l'ouverture de l'Algérie au commerce. La conquête s'identifie avec l'idée de progrès par le commerce.

Fil africain (1884)<sup>19</sup>.



L'ouverture de l'hinterland d'Alger est évoquée par l'image publicitaire de la « Chicorée coloniale », représentant « [...] une vue d'Alger, une partie du port et des quais sur lesquels se trouvent des caisses à notre marque, des voitures en marche et un chargement [...] », comme le stipule le propriétaire de la marque dans son dépôt au Tribunal de commerce de Lille en 1884<sup>20</sup> :

Chicorée coloniale (1884).

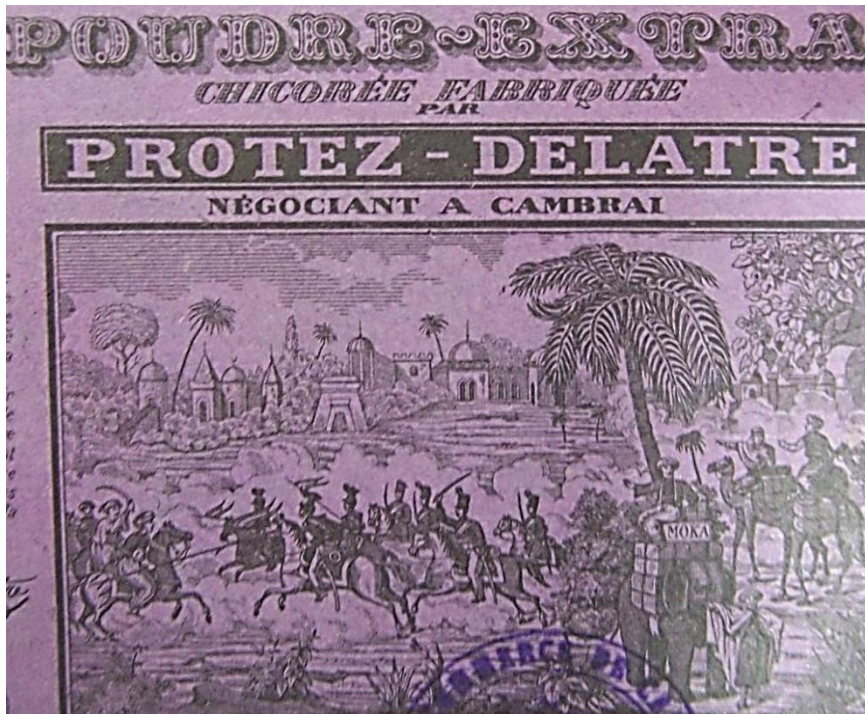


<sup>19</sup> ADN, Musée 458.

<sup>20</sup> ADN, Musée 458.

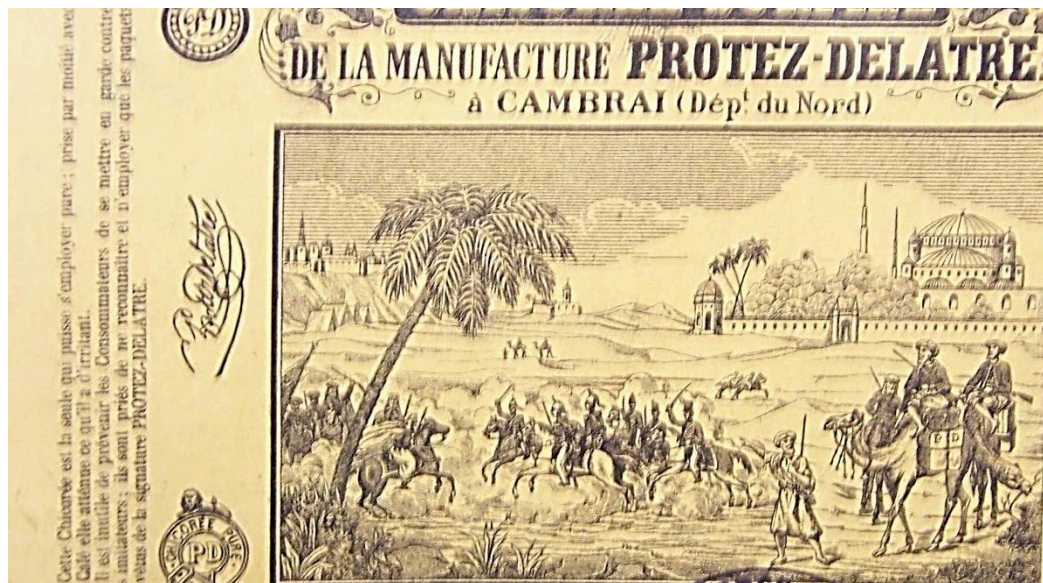
Le thème du progrès de la civilisation apportée par les armes et le commerce est repris de nombreuses fois, notamment par l'entreprise Protez-Delattre de Cambrai en 1895 :

Chicorée Protez-Delattre (1895)<sup>21</sup>.



L'image présente un combat entre cavaliers nord-africains et français, ces derniers protègent une caravane de commerçants de la convoitise des premiers. Une autre version déposée la même année insiste davantage, par les choix de représentation - la ville orientale étant plus intégrée à la scène - sur l'association entre commerce et urbanisme :

Chicorée Protez-Delattre (1895)<sup>22</sup>.



<sup>21</sup> ADN, musée 459.

<sup>22</sup> ADN, musée 459.



En effet, dans cet exemple, la ville, acquise au pouvoir colonial, sous la protection de la France, occupe une place centrale dans la construction de l'image. En s'appuyant sur le caractère urbain des espaces colonisés de l'Afrique du Nord, la France garantit le développement du commerce, représenté par une caravane chargée de moka, qui quitte la scène paisiblement, et assure la réussite de sa mission civilisatrice, qui conduit à rejeter la violence hors des villes. L'imagerie publicitaire locale soutient donc le discours sur la mission civilisatrice de la France et justifie la conquête.

## 2/ Au plus près de l'expérience individuelle

Ce sont les chansons patoisantes, qui le plus souvent rendent compte de l'expérience vécue lors d'un séjour aux colonies, et qui présentent des vérités bien plus contrastées que celle proposées par l'image. Un premier exemple, la chanson « L'expédition des Français chez les Kroumirs », relate un épisode de la conquête de l'Afrique du Nord, et présente l'ennemi comme particulièrement cruel en détaillant les supplices infligés aux prisonniers français :

« Mes gins, je n'peux point faire sans dire  
Un p'tite canchon su' l' guerre qu'on a fait  
Avec tous ches fameux kroumirs  
Un tas d'brigands, féroce, sans pitié.  
I's ont violé l'territoire  
Tout brûlé, pillé et volé  
[...]  
Mais pour euss, chez fameux Kroumirs,  
Quand i's povott'nt chopper un de nos troupiers,  
Y l'faijottent souffir martyr,  
Y l'i copottent euss langue et puis sin nez,  
Y copottent aussi ses oreilles  
Y l'i arrochott'ent même les yeux.  
Tous les souffrances les plus cruelles,  
Y les passot, ch'povre malheureux »<sup>23</sup>.

Quant à Abd El Kader, s'il est associé aux plus durs combats menés par l'armée française pendant la conquête et la pacification de l'Algérie, la chanson patoisante brosse de lui le portrait peu glorieux d'un homme qui s'est déshumanisé lui-même par ses cruautés, alors que la chanson ne semble pas remettre en cause la légitimité de son combat contre l'armée française :

---

<sup>23</sup> BM de Lille : *L'expédition des Français chez les Kroumirs*, 44 186 1882 10.  
Voir annexe 36.

« Te s'ros connu por un guerrei  
Si t'étot point si sanguinaire,  
Car t'as étei trop buveu d'sang  
Pour être placé au rang des grands »<sup>24</sup>.

La conquête du Tonkin inspire aussi les chansonniers. Sur ce théâtre, l'indigène en guerre contre la France est lui aussi volontiers déshumanisé, comme l'indiquent plusieurs passages de la chanson *Un Lillois de retour du Tonkin* :

« Les pavillons noirs approches  
In aboyant comme des quiens »<sup>25</sup>

Ainsi, comme des animaux enragés, ils multiplient les assauts sans mesurer les conséquences d'un combat contre une armée plus expérimentée, ce que laisse entendre un autre passage de cette même chanson :

« I'n étot jamais lasse  
De s'faire rosser hardiment ».

Plus loin dans le texte, les Pavillons noirs apparaissent particulièrement cruels, aspect qui renforce d'ailleurs l'image courageuse des soldats français :

« Pus cruels que des bêtes,  
Si povot'nt coper not' tiêtes  
Po' l'mette au bout d'leu fusil,  
Dansottent d'joie et d'plaisi ».

Cet extrait fait directement allusion à la mort du commandant Rivière (1827-1883), officier de marine et héros de la conquête du Tonkin. Cet événement est d'ailleurs repris dans une autre chanson, *Les Français au Tonkin*, qui contribue à ériger Rivière en martyr de la conquête coloniale et qui nous indique que la mort de cet officier a un réel retentissement et devient un thème fédérateur justifiant la conquête :

« Ils ont, comm' eun' bind d'sauvages  
Décapité un commandant »<sup>26</sup>.

Bien sûr, l'exécution du commandant Rivière appelle une réaction d'autant plus vive qu'elle concerne une agression de Tonkinois sur un officier européen, qui a subi l'outrage de la décapitation, ce qu'exprime un passage de la chanson de carnaval *Les volontaires du Tonkin* :

« Et l'commandant Rivière

---

<sup>24</sup> BM de Lille, *La soumission d'Abd El Kader*, 44186 1848 5.

Voir annexe 37.

<sup>25</sup> BM de Lille, *Un Lillois de retour du Tonkin*, 44 186 1886 18.

Voir annexe 38.

<sup>26</sup> BM de Lille, *Les Français au Tonkin*, 44 186 1884 11.

Voir annexe 39.

Euch l'homme là s'rot vengé »<sup>27</sup>.

L'outre-mer devient le théâtre d'expression de l'excellence militaire des Français mise à mal en 1870. C'est aussi le lieu de l'aguerrissement des troupes en vue d'éventuels combats en Europe, comme l'exprime le dernier paragraphe de la chanson déjà citée *L'expédition des Français chez les Kroumirs* :

« Voyant qui n'pouvott'nt point y v'nir,  
Chacun leu tour i's ont fait leu soumission.  
Alors là, i' fallot les vir,  
Y étott'nt dev'nus aussi doux qu'des moutons.  
On vot que l'Français n'est point mort,  
Et l's autres puissances ont pu juger ».

Ce savoir-faire militaire constitue le sujet d'une très belle série de six vignettes publicitaires intitulées « Guerre aux Chinois » ou « Guerre de Chine », marques de fabrique déposée par l'entreprise Hazebroucq Frères de Comines en 1882<sup>28</sup>. Ces six images présentent les grands épisodes de la conquête du Tonkin, comme la prise d'Hanoï par l'amiral Courbet, mais aussi la lutte contre les Pavillons noirs, compagnies de pirates soutenus par les Chinois, ou encore le bombardement de Fou Tchéou. La guerre au Tonkin prend sur ces documents des aspects d'imagerie d'Épinal. Ces six images se caractérisent aussi par leur caractère hagiographique, en particulier la première, qui met en scène la mort du commandant Rivière, tombé dans l'embuscade du Pont-de-Papier le 19 mai 1883. Cet événement et sa décapitation post-mortem ont un effet considérable sur les esprits en France, comme l'exprime l'historien Jean Martin dans *L'Empire Triomphant* :

« ...La nouvelle de la fin tragique de Rivière, dont la tête avait été promenée au bout d'une pique sous les murs de Hanoï, suscita une indignation que Ferry, toujours prompt à dénoncer la déloyauté et la cruauté de l'adversaire, sut habilement mettre à profit »<sup>29</sup>.

La mort de Rivière justifie en quelque sorte, comme nous l'avons déjà évoqué, l'interventionnisme français, et cet événement malheureux participe aux succès des troupes françaises : le traité de Tien-Tsin, négocié par le commandant Fournier, le bombardement de la flotte chinoise à Fou-Tchéou par l'amiral Lesdes, la prise d'Hanoï par l'amiral Courbet, la victoire de Lang Kep par le général de Négrier et enfin le combat de Bac-Ningh par le général Brière de L'Isle. Rivière devient une icône de la conquête, tout comme le sergent Bobillot et

---

<sup>27</sup> BM de Lille, *Les volontaires au Tonkin*, 44 186 1884 30.

Voir annexe 3 (déjà citée dans le premier chapitre).

<sup>28</sup> ADN Musée 463

Voir annexe 40.

<sup>29</sup> MARTIN Jean, *L'Empire triomphant*, Paris, Denoël, p.203.



les nouveaux héros de la Troisième République, qui restaurent la grandeur de la France hors de ses frontières.

Cette série d'images possède donc un aspect véritablement militant et patriotique. Notons que l'entreprise Hazebroucq avaient déjà utilisé des thèmes patriotiques pour promouvoir ses produits, comme le montrent les marques « Notre frontière » (1882), faisant référence à la perte de l'Alsace et de la Lorraine et « Les dernières cartouches » (1882), reproduisant une partie du célèbre tableau d'Alphonse de Neuville, faisant lui référence au combat de Bazeilles<sup>30</sup>. L'imagerie publicitaire diffusée par l'entreprise Hazebroucq mobilise la même année le patriotisme des gens du Nord, et établit un parallèle entre la défaite de 1871, la perte de l'Alsace-Lorraine d'un côté, et la conquête coloniale et la formation d'un nouvel empire de l'autre.

La valorisation des officiers s'accompagne d'une mise en valeur des troupes. Les images présentent des soldats de différents corps qui ont participé à la conquête : les marins ou fusiliers marins (commandant Rivière), les chasseurs d'Afrique (commandant Fournier), de nouveau les marins, cette fois à la manœuvre sur leurs navires lors du bombardement de Fou-Tchéou (amiral Lesdes), l'infanterie de marine (amiral Courbet) et les turcos (général Brière de L'Isle). Ces soldats et marins ont tous une vocation coloniale. Ils sont rejoints par l'infanterie de ligne (général de Négrier), lorsque les besoins en effectifs justifient l'envoi de régiments « métropolitains ». Remarquons aussi que l'infanterie de ligne apparaît dans l'image « commandant Fournier » aux côtés de l'infanterie de marine (en haut de l'image, à gauche, soldats en pantalon garance).

Une des particularités de la conquête de l'Indochine, de l'installation en Cochinchine à l'expansion en Annam, au Tonkin, au Cambodge et au Laos, est qu'elle fait appel à des troupes nombreuses et « hétéroclites »<sup>31</sup>. En effet, en 1883, au début de la campagne contre les Pavillons noirs, le corps expéditionnaire au Tonkin compte 3750 hommes. A la fin de l'année, il passe à 9000 hommes, puis à 15000 au printemps 1884 et à près de 40000 en 1885. Alors que la conquête commence avec les troupes de l'infanterie de marine, appuyées rapidement par la Légion étrangère, le gouvernement envoie bientôt tirailleurs algériens et bataillons d'Afrique, zouaves et chasseurs d'Afrique, autant de troupes à la vocation coloniale affirmée. Toutefois, l'augmentation des besoins entraîne par la suite l'arrivée sur ce théâtre de régiments de la métropole.

---

<sup>30</sup> ADN, Musée 463.

Voir annexe 41.

<sup>31</sup> MEYER : *op. cit.* : p. 165.

C'est le cas du 16<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs, acteur de plusieurs campagnes coloniales. En effet, à peine créé, il participe aux campagnes de Crimée et de Syrie de 1855 à 1861 puis à celle d'Algérie de 1864 à 1866. Réformé en 1871 après la défaite face à la Prusse et la chute du Second Empire, le 16ème bataillon de chasseurs à pied s'installe à Lille en 1877, et y reste 36 ans, jusqu'en 1913. Durant cette période, il participe de nouveau aux campagnes coloniales, notamment au Tonkin.

Les images de l'entreprise Hazebroucq diffusent une vision héroïque du combat et insistent sur le professionnalisme et la supériorité tactique des Français. Face à un ennemi tenace, capable de manœuvrer habilement et d'aménager des positions défensives en profondeur, disposant d'un armement moderne de fabrication allemande et anglaise<sup>32</sup>, les troupes françaises font preuve d'un bel ordonnancement (amiral Courbet). La Guerre au Tonkin est donc véritablement représentée sous un aspect des plus glorieux, qui occulte les réalités de la campagne : les combats et les morts bien sûr, mais aussi la boue des rizières qui retarde l'avancée des colonnes, les maladies tropicales, les insulations...

Les chansons de carnaval constituent une source qui atteste de la présence de soldats du Nord à cette époque au Tonkin. D'après l'historien Pierre Pierrard, les chansons patoisantes ayant pour thème les campagnes coloniales, résultent directement de la participation d'appelés ou d'engagés lillois à ces événements<sup>33</sup>. Ceci explique la présence dans le répertoire des chansons de carnaval lillois des chants patoisants que nous avons déjà cités, « Un Lillois de retour du Tonkin », « Les Volontaires au Tonkin », « Les Français au Tonkin », écrite à l'occasion du carnaval de 1884 et La « Lilloise et la Tonkinoise »<sup>34</sup>, publiée à l'occasion de la braderie, en septembre de la même année. Ces chansons intègrent le répertoire local quelques mois après la mort du commandant Rivière, ce qui prouve l'importance de cet événement, qui descend de l'échelon national à l'échelon local. Le bombardement d'Hanoï par les Pavillons noirs, qui oblige les Français à se réfugier dans le périmètre étroit de leur concession et les amène à songer à quitter la ville, constitue un autre événement majeur expliquant sans doute la parution de chansons en 1884<sup>35</sup>.

### 3/ Des courées vers le grand large : l'expérience coloniale des ouvriers lillois

---

<sup>32</sup> MEYER, *op. cit.* : p. 166.

<sup>33</sup> PIERRARD Pierre, *Les chansons en patois de Lille sous le Second Empire*, Arras, Archives du Pas-de-Calais, 1966, 278 pages.

<sup>34</sup> Déjà citée.

<sup>35</sup> MEYER, *op. cit.* : p.163.

L'expérience coloniale reste pour l'ouvrier lillois un moment unique, fait à la fois de contraintes et de découvertes. D'abord, il quitte l'usine, la courée, la ville, le monde étroit de son quotidien. Le voyage et le séjour induisent une déclinaison de son identité : de retour à Lille, il retrouve-t-il son emploi, mais il intègre le cercle des « coloniaux », des anciens combattants et de tous ceux qui ont déjà participé à l'aventure coloniale. La chanson *Un Lillois de retour du Tonkin* insiste bien sur l'importance du voyage comme motif de fierté personnelle :

« Pour finir, pour mi ch't eun' gloire  
J'avos jamais voyagé... ».

Une autre chanson déjà citée dans ce chapitre et intitulée *Les Français au Tonkin* développe le thème du regard accordé à celui qui revient du Tonkin, en mettant en scène un homme que nous imaginons de retour d'une campagne coloniale dans une scène de cabaret :

« Tien bonjour, v'là min vieux compère,  
J'suis contin d'vous vir à'ch'matin,  
Vous d'vez savoir un mot d'cheul guerre,  
De ch'pays qu'on appell' Tonkin.  
Introns ichi boire eun' canette,  
Vous m'direz tout chinc vous savez,  
M'comère, faut point qu'cha vous imbête,  
T'à l'heure comme mi vous direz... ».

L'homme de retour du Tonkin possède désormais un savoir, un avis qu'il peut partager. Il est écouté et même sollicité. L'expérience coloniale lui a donc, aux yeux de ses contemporains, apporté une « compétence supplémentaire », qui l'intègre dans le cercle de ceux qui possède un savoir original. Plus loin dans le texte la cabaretière s'exprime en le reconnaissant comme un acteur du succès des armes françaises :

« Aoui, cha va bien, min compère,  
Quand on a d'pareils résultats,  
Aussi j'vas vous payer un verre,  
A l'santé d'tous nos brav'soldats ».

Un autre aspect développé dans *Un Lillois de retour du Tonkin* évoque les conditions matérielles du séjour des militaires au Tonkin :

« J'assur' qu'on n'na vu eun' drôle  
De s'batt dins ches indrots là  
L'soldat fallot qu'i's console  
Car des fos pou' s'n'estomac  
Avot de l'bonne nourriture,  
Des cigares et du bon vin ;

Pour cha, j'eur'regrette bin l'Tonkin ».

Cet aspect n'est pas négligeable et fait directement référence aux conditions matérielles difficiles que vivent les ouvriers lillois. Le Tonkin, pays d'abondance pour les soldats français ? L'historien Charles Meyer cite le cas du lieutenant Petitjean, installé en 1881 à Hanoï, dans un logement hors de la caserne :

« La pension, café thé et cognac compris, est de soixante-trois à cent francs par mois, avec au menu : beurre, anchois, pâté de canards sauvages, carry de poulet, filet de bœuf au champignon, oeufs brouillés aux pointes d'aréquier, bécassines rôties, beignets d'ananas [...] Surtout, un domestique coûte quatre francs par mois et se nourrit. Quand je sors, j'ai un petit domestique qui me suit avec un grand éventail en plumes pour m'éventer tout le temps sans s'arrêter. Un autre porte le feu et les cigarettes... »<sup>36</sup>.

Si le sort des officiers semble au regard de cet extrait tout à fait acceptable, voire enviable par rapport à la vie dans une ville de garnison, celui des troupiers, appelés et engagés, obligés de supporter le quotidien du cantonnement devait l'être beaucoup moins. Il n'empêche que le chant *Un Lillois de retour du Tonkin* participe à la diffusion de l'idée de conditions matérielles meilleures dans l'armée aux colonies que dans la vie civile.

La carrière militaire peut donc s'imposer comme un débouché naturel pour des jeunes gens épris d'aventure et l'imagerie locale ainsi que les chants de carnaval ont probablement relayé cette idée. En outre, avec une vision teintée d'exotisme, participer à la conquête peut aussi servir d'exutoire aux malheurs personnels. C'est ce qu'évoque la chanson de Desrousseaux intitulée « La bistocache de Sainte-Catherine », qui raconte l'histoire d'un amoureux déçu, qui, suite à une rixe l'opposant à son rival, doit quitter la région et s'engage dans l'armée d'Afrique :

« Adieu femme ingrate, adieu donc pour toudis  
Vous impoisonnez m'n existence  
Avant vo'n amour, Lille était l'paradis  
A ch't heur ch'est un pays d'souffrance.  
Pour mi tâcher d'vous oblir  
Dins l'Armée d'Afrique j'min vas m'ingager  
J'verrai si les femmes à l'noir piau  
N'ont point un caractère pus biau... »<sup>37</sup>.

L'aventure aux colonies offre la possibilité d'accomplir son destin tout en participant activement à la politique de colonisation. La conquête coloniale permet donc l'association

---

<sup>36</sup> MEYER, *op. cit.* : p. 149

<sup>37</sup> DESROUSSEAUX, *Chansons et pasquilles lilloises*, Paris, Gras, 1938, 5 volumes.

entre des possibilités offertes aux individus et l'expression d'un patriotisme lié à la fois à l'expansion territoriale outre-mer et à la défense de l'intégrité du territoire de la métropole.

## **B/ Le Nord, théâtre de l'appel à l'empire**

Dans *La force noire*<sup>38</sup>, Éric Deroo note que la présence de milliers de soldats coloniaux dans les rangs alliés a encouragé la diffusion de clichés racistes de la part de la propagande allemande. Les Français y répondent en érigeant le tirailleur sénégalais en modèle d'assimilation réussie. Rappelons que les tirailleurs sont devenus de véritables héros français après l'affaire de Fachoda, et que de retour en France, Marchand défile à leur tête à Longchamp le 14 juillet 1889<sup>39</sup>.

Entre 1914 et 1918, la participation loyale des peuples coloniaux à la guerre est une preuve du stade avancé de leur assimilation et montre que les populations colonisées comprennent que, désormais, leurs intérêts coïncident avec ceux de la France. Déjà en 1910, Mangin dans *La Force Noire* évoque la possibilité de permettre aux 11 000 « Français-Algériens » appelés chaque année sous les drapeaux d'effectuer leur service militaire en France pour hâter leur assimilation<sup>40</sup>. Plus loin, il évoque le cas des tirailleurs retraités, fixés en Afrique occidentale, « plus instruits qu'autrefois [...] un précieux agent de notre influence »<sup>41</sup>. L'arrivée en France des premiers tirailleurs africains se traduit par un accueil enthousiaste des populations. Cet enthousiasme est alimenté par le souvenir des zouaves de 1870 et leur réputation de bravoure au combat.

L'indigène engagé devient la figure autochtone la plus proche des Français, celui qui se dévoue et qui coopère au projet impérial, et qui participe à la défense des intérêts supérieurs de la nation, comme la revanche face à l'Allemagne. L'image publicitaire de la marque « Fil à l'Espoir », sur laquelle nous remarquons bien que c'est l'Allemand qui est déshumanisé, représenté sous la forme d'un pantin désarticulé, manipulé, ou plutôt étranglé, par un fantassin et un zouave, exprime dès 1872 la mobilisation de l'empire colonial :

---

<sup>38</sup> DEROO Eric, *op. cit.* : p. 58.

<sup>39</sup> BLANCHARD Pascal (dir.), *La France noire*, Paris, La Découverte, 2012, p. 95.

<sup>40</sup> MANGIN, *op. cit.* : p. 308.

<sup>41</sup> MANGIN, *op. cit.* : p. 345.



Fil à l'Espoir (1872)<sup>42</sup>.



L'indigène, même subalterne, profite de l'organisation mise en place par l'institution militaire. Il tient un rang, que symbolise le port d'un fusil, le même que les soldats métropolitains. L'obéissance dont il fait preuve vis-à-vis de ses supérieurs n'est pas le signe d'une dégénérescence, mais bien plutôt celui d'une élévation de sa personne, puisqu'il adhère au projet de constitution de l'empire. De plus, la hiérarchie militaire profite des qualités des indigènes incorporés, comme l'explique le lieutenant-colonel Mangin dans son livre, *La Force noire* :

« Le noir naît soldat plus encore que guerrier, car son instruction militaire est facile et il a le sentiment de la discipline »<sup>43</sup>.

Érigé en véritable argument racialisé, l'utilisation du caractère des Africains permet selon l'auteur de les incorporer dans toutes les armes :

« [...] le soldat noir fournit de précieux contingents à tous les corps et à toutes les armes. On peut en faire un fantassin, un cavalier, un méhariste, un canonnier conducteur, un soldat du train, un sapeur du génie, un ouvrier d'artillerie ou d'administration, un matelot de pont de mer ou de rivière, un chauffeur mécanicien aussi bien dans la machine d'un bateau que sur une locomotive »<sup>44</sup>.

Au contraire, l'indigène insoumis, se contente de défendre son territoire et le ferme au progrès ; il se montre incapable de penser son avenir dans un monde élargi. Son territoire se réduit d'autant qu'il vit sur ses craintes, demeure dans une position d'agressé et refuse de s'inscrire dans un nouveau projet. Il reste enraciné dans un passé révolu et risque de se voir exclu de son propre territoire.

<sup>42</sup> ADN, Musée 461.

<sup>43</sup> MANGIN, *La Force Noire*, Paris, Hachette, p. 236

<sup>44</sup> MANGIN, *op. cit* : p. 238.

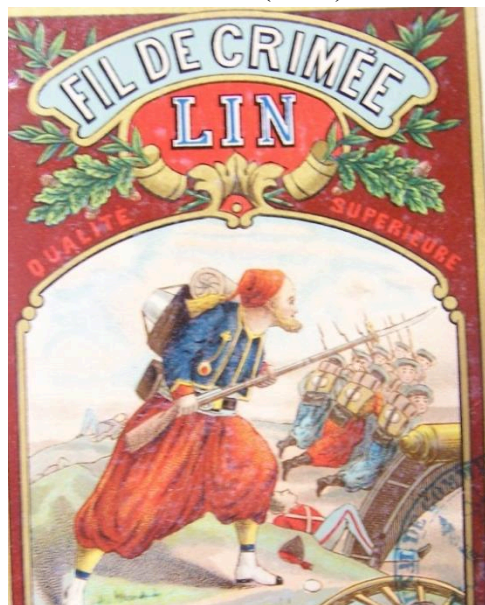
L'arrivée dans le Nord de contingents recrutés dans les colonies, aussi bien françaises que britanniques, est précédée par des représentations véhiculées depuis la guerre de 1870-1871, qui érigent le zouave en type même du soldat colonial prêt à reprendre les armes contre l'Allemagne. Acteur de la défense du territoire face à l'agression prussienne de 1870-1871 le zouave incarne en quelque sorte l'avant-garde des contingents coloniaux déployés dans le Nord pendant la Première Guerre mondiale.

### 1/ Un homme au prestige considérable

Le corps des zouaves est le premier constitué par la France en Afrique. Pendant la conquête de l'Algérie, quatre régiments sont créés (1830-1854). Peu à peu, les régiments de zouaves, composés à l'origine d'autochtones, voient leurs rangs gonflés par des Français de la Métropole. La volonté des autorités militaires de franciser ces nouveaux régiments modifie profondément le recrutement et, à la veille du départ en Crimée, seule une compagnie par bataillon est formée de Nord Africains<sup>45</sup>.

Le zouave s'impose pourtant comme le type même du soldat colonial. Ces soldats occupent une place de choix dans la création du mythe militaire français. Ils se rendent célèbres grâce à leur participation aux campagnes militaires de la France sous le Second Empire, en particulier la Guerre de Crimée.

Fil de Crimée (1897)<sup>46</sup>.



<sup>45</sup> LAFON BACQUART Arnaud, *Zouaves, soldats oubliés de l'histoire*, mémoire de maîtrise sous la direction de M. Prévotat, Université de Valenciennes, 1997, 108 pages.

<sup>46</sup> ADN, musée 466.

L'imagerie locale s'empare de cet événement et popularise le mythe du zouave. Par exemple, l'image publicitaire « Fil de Crimée », déposée au tribunal de commerce de Lille en 1897, donc bien après la Guerre de Crimée, montre encore un zouave faisant fuir les troupes russes et conquérir leurs positions d'artillerie, en mobilisant le thème des gloires du Second Empire . La chanson patoisante popularise aussi le zouave, combattant en Italie, artisan des victoires de Magenta et de Solférino :

« Me v'là in Italie  
 Là j'étot fin contint  
 Malgré l'bruit des fusils  
 Je r'vettio l'z'Autrichiens,  
 V'là que j'marc' à la gloire,  
 In suivant min drapeau  
 Pour rimporter l'victoire  
 Jusqu'à Solférino »<sup>47</sup>.

Fort de son expérience du combat durant le Second Empire, le zouave s'impose comme un soldat d'élite. L'image publicitaire pour le fil « À l'Invincible », déposée en 1888, célèbre la fraternité d'arme entre un fantassin, un officier d'artillerie des troupes métropolitaines et un zouave. Cette fraternité d'armes intègre véritablement le soldat colonial aux contingents métropolitains et semble préfigurer la future mobilisation des peuples colonisés.

Fil À l'Invincible (1888)<sup>48</sup>.



<sup>47</sup> BM de Lille : *Chanson nouvelle en patois de Lille, chantée par la société des Amis de la Liberté*, 44 187 46 4.

<sup>48</sup> ADN musée 461.

Le zouave y tient le drapeau de son régiment sur lequel sont inscrits les noms Algérie, Italie et Crimée, qui rappellent ses victoires remportées sous le Second Empire, en les associant à celles du Premier Empire, Austerlitz ou Iéna. Le zouave, représentation du soldat colonial, demeure largement associé aux épisodes de gloire militaire du Second Empire. L'uniforme adopté par ces soldats a vraisemblablement contribué à leur popularité. Comme le montre une série d'images publicitaires déposées au tribunal de commerce de Lille en 1859.

Dépôts au Tribunal de commerce de Lille (1859)<sup>49</sup>.



Le zouave semble en perpétuelle tenue de parade, avec son pantalon ample (sarrouel) et son boléro orné de broderies. Cet uniforme fait du zouave une figure pittoresque de l'empire colonial, même si, comme nous l'avons vu dans les lignes précédentes, le recrutement des régiments de zouaves est en majorité métropolitain à la veille de la Première Guerre mondiale. Pittoresque et populaire, ces deux qualificatifs s'accordent bien pour illustrer la personnalité du zouave, ce qu'illustre fort bien une photographie montrant un zouave à Furnes, près de Dunkerque, en novembre 1914, faisant connaissance avec la population locale<sup>50</sup>. Remarquons dans ce document l'expression de l'homme de gauche et de l'officier belge qui lui tient l'épaule, mêlant étonnement et curiosité :

<sup>49</sup> ADN musée 460.

<sup>50</sup> CHIELENS Piet, DENDOVEEN DOMINIEK, *Cinq continents au front*, Tielt, Racine, 2008, p. 55.



Un membre du 1<sup>er</sup> régiment de zouaves à Furnes (Belgique) en 1914.  
(CHIELENS Piet, DENDOVEEN DOMINIEK, *Cinq continents au front*, Tielt, Racine, 2008, p. 54).



## 2/ La Force noire dans le Nord

Les études préparatoires à l'exposition « Hommes-Cultures-Guerres » qui s'est tenue à Ypres au *Flanders Field Museum* de mai à septembre 2008, menées sous la direction des historiens Piet Chielens et Dominiek Dendoveen<sup>51</sup>, montrent que plus de cinquante ethnies ont fréquenté le front du Nord pendant la Première Guerre mondiale, dans la région appelée Westhoek, qui couvre les environs de Furnes, Ypres, Dixmude et Poperinge. Cette région possède d'après Dominiek Dendooven deux particularismes, qui lui assurent une identité propre au début du XX<sup>e</sup> siècle. D'abord, la population locale n'avait jamais eu, avant la guerre, de véritables contacts avec des étrangers, excepté des Français<sup>52</sup>. Cette précision est d'ailleurs importante, d'autant que, seconde particularité, les habitants du Westhoek parlent majoritairement en 1914 un dialecte local, dérivé du néerlandais, couramment appelé « flamand » par les francophones. Cette identité forte est mise en perspective pendant le conflit avec la présence, surtout entre Ypres et Poperinge, de troupes aux origines diverses, comme le signalent Piet Chielens et Dominiek Dendoven : « [...] near Ypres and Poperinge,

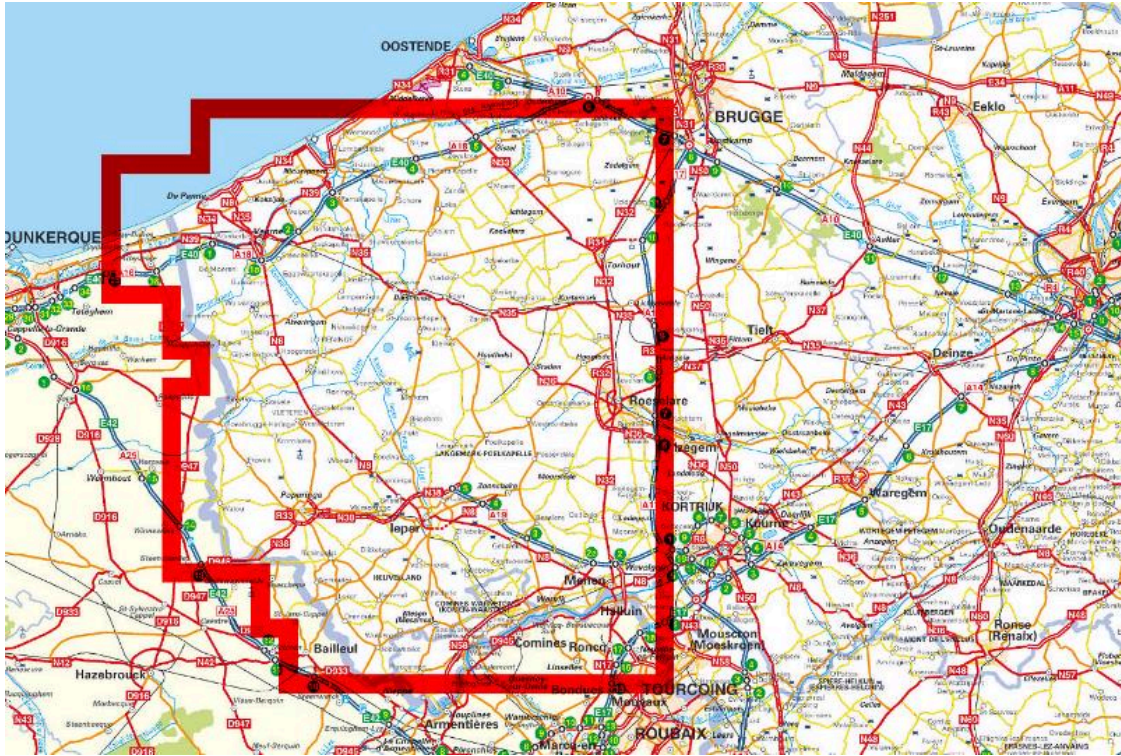
<sup>51</sup> CHIELENS Piet, DENDOVEEN DOMINIEK, *op. cit.*

<sup>52</sup> DENDOOVEN Dominiek, « Living apart together : belgian civilians and non-white troops and workers in wartime Flanders » in *Race, Empire and First World War Writing*, Cambridge University Press, 2011, p. 143-158.



it was a multinational and multiracial force that occupied the territory »<sup>53</sup>. Cette situation complète une spécificité de la région du Nord, à la fois région occupée, et théâtre d'opérations.

Les limites approximatives du Westhoek<sup>54</sup>.



L'apport des travaux préparatoires de cette exposition se révèle essentiel dans cette étude. En élaborant le concept de frontière d'empire, concernant les régions Nord/Pas-de-Calais, Lorraine, Alsace, Picardie, Champagne-Ardenne et Franche-Comté, un grand quart Nord-Est de la France, s'étirant de Lille à Strasbourg, les historiens Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Ahmed Boubeker et Eric Deroo ont déjà recentré l'historiographie de la Première Guerre mondiale autour d'une large région à laquelle ils ont défini une caractéristique, mais aussi autour du thème de la réception par les populations locales de la présence de soldats coloniaux sur le sol français. Leur ouvrage déborde cependant largement la période 1914-1918 et s'attache à étudier le regard posé sur les centaines de milliers de « migrants » qui ont fréquenté ce territoire<sup>55</sup>.

Les travaux de Dominiek Dendooven et Piet Chielens recentrent encore une historiographie jusqu'alors européocentriste et, avec une démarche similaire aux auteurs de *Frontières d'empire*, étudient la réception par la population de la présence de troupes

<sup>53</sup> CHIELENS et DENDOVEEN, *op. cit.*, p. 143.

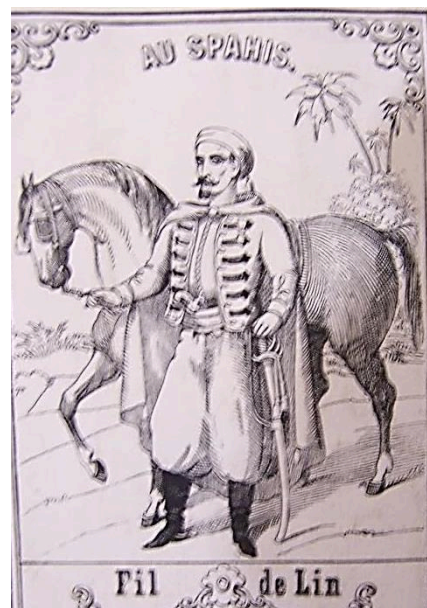
<sup>54</sup> [www.ngi.be/FR/FR1-12-4-3.shtm](http://www.ngi.be/FR/FR1-12-4-3.shtm)

<sup>55</sup> BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOUBEKER Ahmed, DEROO Eric, *Frontières d'empire, du Nord à l'Est, soldats coloniaux et immigration des suds*, Paris, La Découverte, 2008, 256 pages.

coloniale dans une région bien précise du Nord, non pas dans le sens que nous employons habituellement et qui correspond au découpage administratif de la France, mais plutôt en considérant l'espace étudié en dehors des frontières nationales et sous l'angle de la diffusion et de la réception de diverses représentations.

Parmi les représentations du soldat colonial diffusée avant le déclenchement du conflit, celle du spahi complète l'image du zouave et trouve un intérêt particulier dans ces lignes, puisque des unités de spahis sont déployées aux alentours de Lille et en Flandre dans les premiers mois de la guerre. L'image publicitaire pour le fil de lin « Au Spahis », déposée en 1859, propose la figure d'un cavalier aux côtés de sa monture, portant à la fois les attributs de son arme, bottes, éperons, sabre de cavalerie et même un pistolet glissé dans une large ceinture en tissu, ainsi que l'uniforme correspondant, culotte à l'orientale, boléro orné de broderies et brandebourgs :

Fil Au Spahis (1859)<sup>56</sup>.



Au même titre que les chasseurs d'Afrique, les spahis composent la cavalerie coloniale. A l'instar des autres régiments nord-africains ils ont été créés au cours des premières années de la colonisation française du Maghreb. Lorsque la guerre éclate, certaines unités sont déployées en Flandre, alors que la guerre des tranchées a rendu rapidement obsolètes les charges de cavalerie. Tout comme le zouave, le spahi s'impose comme un objet de curiosité pour ceux qui le rencontrent. Par exemple, pendant la Première Guerre mondiale, le passage en 1915 d'une colonne de tirailleurs et de spahis devant l'estaminet *In de*

---

<sup>56</sup> ADN, Musée 460.



*Sportwereld* à Roesbrugge-Haringe, dans les Flandres, retient l'attention et semble éveiller la curiosité des quelques habitants présents sur les trottoirs, ce que traduisent les photographies ci-dessous :

Colonne de tirailleurs et de spahis traversant le village de Roesbrugge-Haringe, 1915.  
(CHIELENS Piet et DENDOOVEN Dominiek, *Cinq continents au front*, Tielt, Racine, 2008, p. 65).



D'autre part, le spahi mis en scène dans les paysages flamands inspire aussi les artistes, à l'image des peintres Paul Jouve et Georges Dumoulin. Paul Jouve (1878-1973) était un peintre animalier connu pour ses scènes « africaines ». Son tableau « Un spahi près d'Ypres » (1915) montre un cavalier montant la garde d'un camp installé à proximité d'un moulin à vent, un élément de décor typiquement régional, sous un ciel gris contrastant assez peu avec la teinte du sol. Ce tableau mobilise l'imaginaire en proposant un sujet teinté de

références orientalisante, dans un décor local, qu'accentue la lumière blafarde qui perce la brume du petit matin.

Jouve, Un spahi près d'Ypres, juin 1915.

(CHIELENS Piet et DENDOOVEN Dominiek, *Cinq continents au front*, Tielt, Racine, 2008, p. 68).



L'homme porte le pantalon bouffant, la ceinture en toile sous ses cartouchières et le burnous. A ses pieds, des selles aux couleurs vives, certaines ornées d'arabesques. Le drapeau de son escadron flotte doucement au vent. Notons que les seules notes de couleur proviennent d'objets attribués au personnage dans une volonté manifeste de le mettre en évidence, tout en recréant l'ambiance d'un petit matin dans le Nord, humide à la lumière blafarde: la ceinture rouge, les selles et tapis de selles, le croissant de lune en haut de la hampe et l'étendard



déployé. En insistant sur ces caractéristiques qui mettent en scène le pittoresque du sujet traité, l'artiste véhicule l'idée du soldat colonial au service de la France.

Un procédé similaire est utilisé par Georges Dumoulin (1882-1959) dans son tableau « Furnes » peint dès décembre 1914, qui représente le passage de troupes sur la place enneigée de cette petite ville. Si la lumière du soleil levant se devine derrière les maisons de la place, la couleur rouge des burnous se détache distinctement sur le sol enneigé : la couleur contribue à faire du groupe de spahis le sujet principal du tableau :

Georges Dumoulin, Furnes, décembre 1914.

(CHIELENS Piet et DENDOOVEN Dominiek, *Cinq continents au front*, Tielt, Racine, 2008, p. 180).



La diversité des uniformes façonne souvent les premières impressions de la population et contribue à la construction d'un imaginaire autour des personnalités rencontrées. Les tenues colorées, pas toujours adaptées aux conditions rencontrées, contrastent avec le terne du paysage : c'est ce qu'évoquent bien les deux tableaux mentionnés ci-dessus. Notons tout de même que, si les tenues colorées des spahis attirent le regard, il en est certainement de même pour les attributs de soldats de prime abord moins exotiques : les Écossais vêtus de leur kilt,



les Australiens portant leur chapeau de brousse, les Bretons jouant de la bombarde et du biniou :

Couverture de *L'Illustration*, 3 juillet 1915.

(CHIELENS Piet et DENDOOVEN Dominiek, *Cinq continents au front*, Tielt, Racine, 2008, p. 36).



La photographie représente deux hommes du 73<sup>ème</sup> régiment d'infanterie territoriale stationné en Bretagne et montre que, malgré la standardisation des uniformes et des équipements, des caractéristiques régionales peuvent se retrouver au sein de l'armée française, et véhiculent, tout comme la présence de soldats coloniaux, des représentations de l'autre et contribuent à fixer des stéréotypes.

Le témoignage d'une habitante de la région d'Ypres indique à quel point ce sujet peut frapper les esprits, surtout lorsque ces soldats montent des chevaux, ce qui crée une certaine distance, et parlent entre eux une langue incompréhensible :

« Les spahis. Ils étaient du côté des Français. Un peuple de cavaliers. Ils portaient des manteaux rouges. C'était beau à voir »<sup>57</sup>.

Ce témoignage oscille entre fascination pour ce « peuple de cavaliers », ce qui constitue une image valorisante dans la culture occidentale, le cavalier s'opposant à la

<sup>57</sup> CHIELENS Piet, DENDOOVEN DOMINIEK, *op cit.* : p. 172.

piétaille, la cavalerie s'imposant comme l'arme noble par excellence, reconnaissable à leur tenue si particulière sous la grisaille de la région, et l'inquiétude voire effroi devant leur comportement. En effet, plus loin, le témoignage se poursuit de la manière suivante :

« Lorsqu'ils voyaient une femme, les yeux leur sortaient de la tête. Mieux valait alors se mettre sur le côté. Ils attaquaient de nuit, le couteau entre les dents. Ils sautaient dans les tranchées. Les Allemands en avaient une peur terrible, car rien ne les arrêtait. Il est arrivé qu'on les entende hurler. Ils hurlaient lorsqu'ils s'élançaient, c'étaient des sauvages. Un matin, j'étais dehors, un balai à la main, occupée à récurer. Ils sont passés et m'ont regardée. L'un d'eux a sorti son bras de sous son manteau rouge. Il tenait un fil de fer. Il l'a montré et il y avait des oreilles humaines dessus, quatre ou cinq. Il a remis son bras sous son manteau, m'a regardée et a ri ».

### 3/ Une vision fantasmée des pratiques guerrières

Ce dernier témoignage renvoie surtout à l'image du tirailleur maniant son « coupe-coupe », accusé de prélever lui aussi nez et oreilles sur ses victimes après s'être glissé, de nuit, dans les tranchées allemandes. Ainsi, les soldats des colonies françaises deviennent les protagonistes de mythes violents et sanglants, nés d'histoires souvent engendrées par l'ignorance et la xénophobie, et qui leur confèrent des caractéristiques animales. Cette image correspond d'ailleurs à celle que Mangin a utilisé dans sa propagande destinée à grossir les rangs de l'armée avec des soldats africains : il présente ces derniers comme des hommes primitifs et d'un naturel belliqueux. Quant à l'écrivain Eugène Melchior de Vogüé, dans son roman *Les Morts qui parlent*, il évoque :

« [...] cent mille, deux cent mille soldats incomparables, Sénégalais, Soudanais, Haoussas, des baïonnettes qui ne raisonnent pas, ne reculent pas, ne pardonnent pas ; des forces dociles et barbares, comme il en faudra toujours pour gagner cette partie barbare et inévitable : la guerre »<sup>58</sup>.

Là aussi, l'auteur utilise un processus de déshumanisation du soldat colonial, réduit à un objet, la baïonnette, à qui l'auteur refuse toute autre faculté que d'obéir à ses supérieurs européens - il ne l'indique pas dans cet extrait, mais nul besoin - français même, qui se réapproprient leur caractère belliqueux pour servir la France en cas de guerre. La barbarie des uns permet donc de sauver la civilisation des autres. Cet appel à la violence des uns pour défendre la civilisation de l'autre conduit à la définition de « races guerrières », tous les groupes ethniques n'étant pas jugés aptes au service militaire. Un article publié dans *La Dépêche coloniale* de février 1917 est accompagné d'une carte de l'Afrique occidentale

---

<sup>58</sup> VOGUE Eugène Melchior (vicomte de), *Les Morts qui parlent*, Paris, Plon 1899, p. 225.

française, sur laquelle sont indiquées les noms des principales « races guerrières », en reprenant une classification établie par Mangin dans *La force noire*<sup>59</sup>.

Les principales races guerrières de l'Afrique occidentale.

(*La Dépêche coloniale illustrée*, février 1911).



Le même besoin de classification anime les britanniques, ce qu'atteste le livre *The fighting Races of India*, qui explique quels sont les groupes ethniques du sous-continent indien les plus aptes au combat et ceux qui ne le sont pas<sup>60</sup>. Ce besoin de catégorisation, appliqué à une situation de guerre, apparaît comme un héritage de la construction impériale, dont l'établissement de stéréotypes raciaux, notamment lors des exhibitions ethnographiques, constitue l'un des éléments. Cette classification s'appuie sur l'histoire des peuples et sur l'étude de leurs conditions de vie, en particulier sur les conditions géographiques. Par exemple, pour Mangin, les populations forestières de la Côte d'Ivoire, et de la Haute-Guinée, animées d'un « particularisme étroit » garanti par leurs conditions de vie, ne sont pas aptes à fournir « pour l'instant » des contingents pour l'armée française<sup>61</sup>. De ce fait, les

<sup>59</sup> MANGIN, *La Force noire*, Paris Hachette, 1910 : p. 259-190, livre IV, chapitre I « Les ressources », en particulier la partie « Aptitudes des diverses populations ».

<sup>60</sup> BONARJEE Pitt, *The Figing Races of India*, cité dans : CHIELENS et DENDOVEEN, *op cit.* : p. 11.

<sup>61</sup> MANGIN, *op. cit.* : p. 270.



représentations des soldats coloniaux au combat s'inspirent d'images véhiculées avant le début du conflit, qui unissent, comme l'indique la carte ci-dessus, les populations à leur territoire.

Le caractère pittoresque des différents contingents de soldats coloniaux alimente les interprétations artistiques des réalités du terrain. L'artiste franco-italien Alberto Fabio Lorenzi (1880-1969) réalise une série de scènes de combat dont un tableau intitulé *Sikhs chargeant dans un bois de sapins raviné par l'artillerie anglaise* daté de 1915. Les soldats indiens y sont représentés avec une forte expression de férocité, presque animale, chargeant avec un couteau entre les dents, laissant augurer le pire pour les soldats allemands.

Alberto Fabio Lorenzi, Sikhs chargeant dans un bois de sapins raviné par l'artillerie anglaise, mai 1915.

(CHIELENS Piet et DENDOVEEN DOMINIEK, *op cit.* : p. 125).



Un second tableau du même auteur intitulé *Brillante attaque des Indiens*, daté de la même année et se référant à la bataille de Neuve-Chapelle, représente une scène de combat au corps à corps. Ici aussi, le caractère sauvage des Indiens est représenté. À l'expression féroce

des visages des soldats indiens, répond l'expression de peur des Allemands, ce qui contribue à faire de ce tableau une œuvre de propagande. En outre, le fait que les Indiens se ruent sans hésitation sur une position manifestement bien défendue, comme l'indique la présence d'une mitrailleuse côté allemand, l'utilisation des fusils comme des massues, bien qu'un Allemand au premier plan fasse de même, les coups de baïonnette, en particulier celui qu'un Indien assène à un Allemand tombé par terre... tout concourt à faire du combat un « choc des civilisations », servant la propagande des alliés.

Alberto Fabio Lorenzi, Brillante attaque des Indiens, 1915.  
(CHIELENS Piet et DENDOVEEN DOMINIEK, *op cit.* : p. 126).



L'originalité de cette scène ne tient finalement pas de ce qu'elle représente, son réalisme se rapporte probablement à des scènes vécues quotidiennement durant la durée du conflit, mais à l'opposition entre deux groupes ethniques et à l'affirmation du caractère des soldats indiens. Ces représentations insistent sur la férocité des soldats coloniaux, leur usage de l'arme blanche, et donc du combat à très courte distance, avec toutes les représentations liées à ce mode d'action (le contact, le sang...), et sur, élément plus choquant encore,



l'habitude qu'on leur prêtait de prélever des « trophées » sur leurs victimes. Vraies ou fausses, les allégations concernant les usages des troupes coloniales rejoignent probablement les inquiétudes de toute population vivant à proximité d'un théâtre de guerre, se sentant menacées par les outrages que peuvent faire subir des hommes plongés dans la violence quotidienne et éloignés de leurs références habituelles. Il semble donc nécessaire de les nuancer et de ne pas les rattacher au groupe particulier des soldats coloniaux.

De la même manière, si l'utilisation habituelle ou supposées d'armes blanches pendant des combats rapprochés a pu impressionner la population civile, nous pouvons la comparer avec les pratiques guerrières de l'époque, notamment la charge à la baïonnette, là aussi pour en nuancer la réalité. Nous formulons d'autre part l'hypothèse que l'imaginaire associé à la profanation des corps symbolise un choc culturel entre Européens et colonisés. En effet, le respect du corps de l'adversaire est inscrit de longue date dans les mentalités occidentales et renvoie directement à l'Illiade, à la profanation par Achille du corps d'Hector avant que Priam ne vint le récupérer.

D'autre part, la réputation de férocité des soldats coloniaux sert probablement les desseins de l'état-major alliés, car les histoires qui courent sur eux et atteignent le front n'ont certainement pas un impact favorable sur le moral des soldats allemands, et nous pouvons poser la question de la complaisance des autorités militaires françaises concernant leur diffusion. En tout cas, l'utilisation du « coupe-coupe », instrument en dotation réglementaire dans les zones tropicales, en métropole, alimente l'image du soldat africain sanguinaire et les photos de tirailleurs sénégalais exhibant cet outil ne manquent pas. Or, pourquoi exhiber pareil équipement, qui semble quand même désuet par rapport à l'armement de l'époque, si ce n'est pour affirmer le caractère du tirailleur et faire circuler la légende du soldat sanguinaire et implacable au risque d'ailleurs d'alimenter les caricatures allemandes ?

Toutefois, si les troupes coloniales sont considérées comme sauvages et dangereuses, il semble que la population éprouve de la sympathie pour elles. Le témoignage d'un certain Josef Ghesquière plaide en ce sens :

« Ils sont au nombre de huit cents. Sur la tête, ils portent un fez rouge avec un gland noir. Avec leur visage tanné, leurs cheveux noirs, ils font un peu peur. On les regarde avec une certaine crainte. Et pourtant, ils sourient aimablement aux gens, de sorte que la peur disparaît rapidement. D'ailleurs, ils viennent nous aider à libérer notre pays. Pauvres gars ! Si loin de leur pays. Combien d'entre eux le reverront ? »<sup>62</sup>.

---

<sup>62</sup> CHIELENS et DENDOVEEN, *op cit.* : p. 172.

À l'égard des troupes coloniales, les sentiments des gens du Nord semblent osciller entre curiosité, inquiétude mais aussi reconnaissance et empathie. L'occupation d'une partie du territoire constitue une spécificité régionale de l'histoire régionale de la Première Guerre mondiale. Pour les Allemands aussi, les contingents coloniaux deviennent un enjeu de propagande, qui contribue à justifier l'écriture de leur propre récit.

### C/ Une image capturée, une image « effacée »

Les troupes coloniales combattent sur le sol de la petite patrie, et tendent à renouveler l'image de l'homme colonisé. Pour les uns, il devient un compagnon de tranchée, et l'union sacrée qui unit les Français face au péril, semble bien s'étendre. En revanche, pour les Allemands, la présence des troupes coloniales devient un nouvel argument alimentant une propagande destinée à démoraliser les populations des régions occupées, et à renforcer le moral de leurs troupes. La propagande allemande réinvente à son profit le thème de l'appel à l'empire.

#### 1/ Une reprise des thèmes de la Force Noire : L'image du soldat colonial dans le *Liller Kriegszeitung*

Cette étude sur l'image du soldat colonial pendant la Première Guerre mondiale dans le Nord permet d'évaluer l'évolution de son image et de sa représentation en mobilisant des sources assez inattendues, comme le *Liller Kriegszeitung*, journal en langue allemande destiné aux troupes d'occupation, imprimé sur les presses réquisitionnées de *L'Écho du Nord*<sup>63</sup>. Ce journal est un hebdomadaire, mais tous les après-midi paraît une feuille volante avec les dernières nouvelles.

Cette dernière source pose évidemment un problème de légitimité : ce journal allemand publié à Lille est destiné aux soldats des troupes allemandes, occupant les centres urbains de Lille, Roubaix et Tourcoing, mais est aussi diffusé au front. Il ne s'agit donc pas d'une source locale, éditée par des journalistes du Nord pour la population du Nord. Certes, nous pouvons imaginer que des numéros sont tombés dans des mains françaises, mais ceci nous paraît tout à fait anecdotique pour faire de ce journal un vecteur de diffusion d'une imagerie coloniale détournée à des fins de propagande auprès de la population.

---

<sup>63</sup> WALLART Claudine, *Le Nord en guerre, 1914-1918, catalogue de l'exposition des Archives départementales du Nord*, Lille, ADN, 2008, p. 53.

Cependant, recueil de caricatures parfois féroce, paraît en 1915 un recueil de caricatures du *Liller Kriegszeitung* appelé *Arnolds Kriegsflubblätter der Liller Kriegszeitung*. L'exemplaire disponible à la Bibliothèque municipale de Lille comporte une dédicace en français : « Monsieur Ledun à M. [illisible], Lille décembre 1915 »<sup>64</sup>. Cet élément joue en faveur de l'hypothèse d'une diffusion, assez rapide d'ailleurs, de ce recueil dans la population des centres urbains occupés. Peut-être pouvons-nous étendre cette hypothèse au *Liller Kriegszeitung* lui-même, et en particulier aux feuilles volantes éditées chaque après-midi.

De plus, et ceci constitue l'élément essentiel de l'intégration du *Liller Kriegszeitung* au corpus de sources de cette étude, il apparaît que les propos et caricatures de ce journal sont largement repris par la *Gazette des Ardennes*, parue à Charleville de 1914 à 1918. Ce journal tient dans un premier temps un rôle minime, mais, les autorités allemandes, comprenant tout le parti à en tirer en termes de propagande, décident de créer une édition illustrée de la gazette, qui sort des presses du mois d'août 1915 au mois d'octobre 1918<sup>65</sup>.

*La Gazette des Ardennes illustrée*, disponible sur le site Européana, diffuse les caricatures produites dans les locaux lillois du *Liller Kriegszeitung* par le dessinateur « Arnold », du *Simplissimus*, journal humoristique munichois<sup>66</sup>. Ces caricatures participent à une vive campagne contre les troupes coloniales employées par les Français et les Anglais. En effet, durant la Première Guerre mondiale, la critique du recours aux troupes coloniales chez les alliés tient une grande place dans la propagande des empires centraux. En juillet 1915, le ministère allemand des Affaires étrangères fait circuler un memorandum intitulé « Emploi irrégulier de troupes de couleur sur les champs de bataille européens par l'Angleterre et la France », dans lequel les soldats africains se voient attribuer toutes sortes d'atrocités comme l'énucléation, l'ablation des oreilles, ou la décapitation de soldats allemands blessés et/ou prisonniers<sup>67</sup>.

Dans sa tentative de déstabiliser l'opinion française, *La Gazette des Ardennes* adopte un double point de vue, notamment vis-à-vis des troupes coloniales françaises. D'un côté, elle les accuse des pires excès, ce qui revient à rejeter au passage l'accusation de barbarie si souvent portée contre ses propres soldats, mais de l'autre elle plaint leur sort, notamment celui des tirailleurs, conduits au feu sous les mitrailleuses allemandes par des officiers français qui les sacrifient<sup>68</sup>. Les Allemands s'y improvisent donc défenseurs des peuples africains soumis

---

<sup>64</sup> BM de Lille, LIL-GUE-ARN.

<sup>65</sup> PILANT Paul, *La Gazette des Ardennes*, Paris, Chiron, 1922, p. 11.

<sup>66</sup> WALLART, *op. cit.* : p. 53.

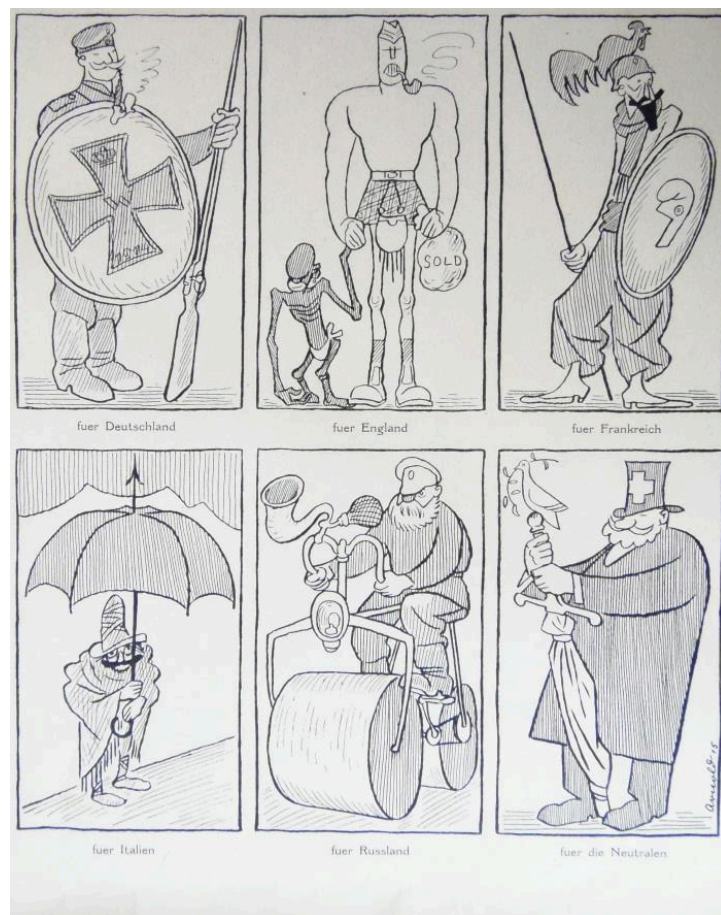
<sup>67</sup> CHIELENS et DENDOOVEN, *op. cit.* p. 18.

<sup>68</sup> PILANT, *op. cit.* : p. 82.

à l'oppression coloniale, « qui est une honte pour la France, où l'on ne parle que de liberté et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes »<sup>69</sup>.

Caricaturistes et volontiers outranciers, le *Liller Kriegszeitung* et *La Gazette des Ardennes* propagent une imagerie destinée à modifier la perception que les soldats allemands développent des soldats africains, en les ridiculisant. Le soldat colonial n'y est plus présenté comme un soldat particulièrement courageux et implacable, mais plutôt comme un « pauvre bougre », assez ridicule et inoffensif, voire, comme un enfant, ou pire un singe, tenant la main d'un Anglais (par exemple) souvent représenté de manière stéréotypée, vêtu d'un kilt trop court, ce qui lui donne une allure assez ridicule :

*Arnolds Kriegsflublätter der Liller Kriegszeitung*

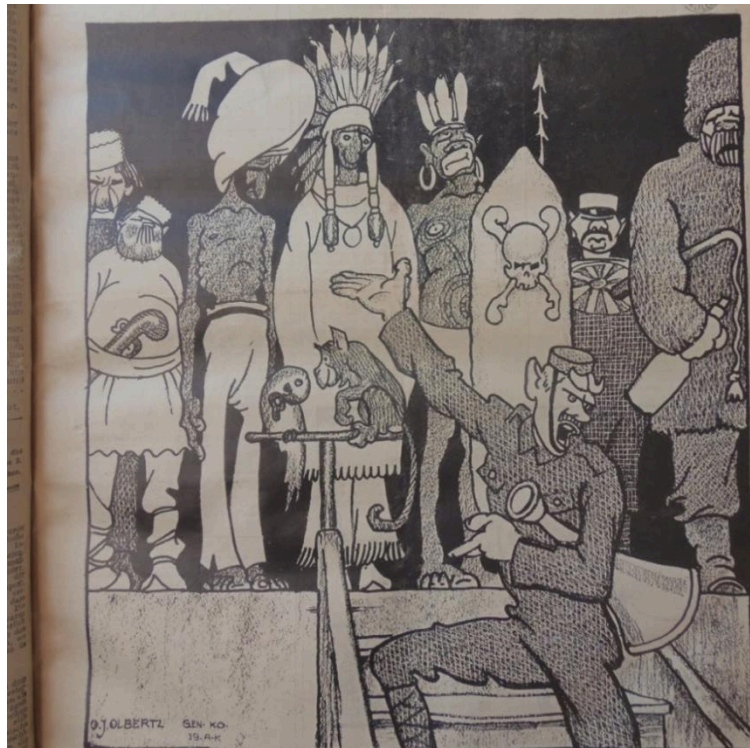


Cette presse de guerre développe l'idée que les Français et les Anglais se montrent incapables de faire la guerre, ce qui les conduit à mobiliser leurs empires respectifs. Le numéro du 1<sup>er</sup> février 1915 du *Liller Kriegszeitung* montre l'Angleterre, personnifiée par un soldat tenant un porte-voix, faire le rappel de ses alliés et de ses sujets coloniaux, afin de

<sup>69</sup> *Gazette des Ardennes*, 1 août 1918.

mener le combat contre l'Allemagne. La caricature égratigne tout le monde : le Russe, bouteille à la main, l'Américain ou le Canadien, qu'incarne un Indien d'Amérique du Nord, l'Africain, représenté avec tous les stéréotypes admis à l'époque du « sauvage », et enfin un Indien squelettique. Remarquons l'absence du Français dans le dessin, qui indique peut-être la volonté de la propagande allemande de classer la France dans le camp des vaincus auprès de sa propre population, dans le but manifeste de démoraliser les populations déjà sous le joug de l'occupation.

Liller Kriegszeitung, 1<sup>er</sup> février 1915.



Cet appel à l'empire et aux alliés s'oppose à la vision que diffusent les Allemands de leur propre armée. Invincible et menée par des officiers issus des meilleures familles de l'aristocratie prussienne, animés d'un vif sentiment de l'honneur et du devoir<sup>70</sup>, l'armée allemande, l'instrument de la politique du Kaiser<sup>71</sup>, lutte contre les barbares coalisés par ses ennemis. Véritable corps de la nation allemande, l'armée telle que la décrit la propagande, développe une vision du « seul contre tous », qui doit renforcer l'écriture de son histoire et amène à dévaloriser ses ennemis. C'est ce que suggèrent les deux caricatures suivantes. La première, extraite de *L'Illustration* (n.3735), reprise dans le *Liller Kriegszeitung* du 6 mars

<sup>70</sup> *Gazette des Ardennes*, 5 avril 1915.

<sup>71</sup> *Gazette des Ardennes*, 27 janvier 1918 :

« Le souverain qui, depuis bientôt trente ans, préside aux destinées de l'Empire allemand et l'a conduit à une hauteur sans égale dans l'histoire d'aucun peuple, cet empereur, qui, à mesure qu'il avance dans la vie, laisse derrière lui comme la traînée éblouissante d'un météore, ne se rattache-t-il pas à la grande lignée de ceux qui illustrèrent l'histoire ? ».



1915, montre un zouave embrocher un soldat allemand, ce dernier est donc en position de victime du colonisé. Le journal propose reprend aussi le commentaire proposé par l'illustration, qui fait directement référence à la Crise du Maroc de 1911, et plus largement, aux rivalités coloniales d'avant-guerre, en positionnant le soldat allemand en victime du colonisé. Or, montrer le soldat allemand en position d'infériorité par rapport au soldat colonial alimente, paradoxalement, le discours dominant sur la supériorité de l'homme blanc, en accusant les Alliés de remettre en cause ce postulat.

*Liller Kriegszeitung, 6 mars 1915.*



Ueberraschung eines deutschen, des in Maroko eindringen wollte und nun ploetzlich einen Marokkaner bei sich eintreten sieht » (Étonnement d'un Allemand qui voulait entrer au Maroc et qui voit un Marocain entrer chez lui).

La seconde caricature met en scène une figure du patriotisme britannique, John Bull, personnage allégorique représentant l'Angleterre, tenant une balance. Sur l'un des plateaux sont disposés tous ses alliés, sur l'autre, trois soldats allemands, qui pèsent plus lourd que « l'humanité » coalisée contre eux :

*Liller Kriegszeitung, 12 février 1916.*



Une autre caricature de la même édition représente un John Bull épuisé (peut-être une allusion à la guerre navale menée par l'Allemagne) et sa famille, où figurent plusieurs stéréotypes raciaux et Marianne tenant un enfant africain dans les bras :

Liller Kriegszeitung, 12 février 1916.



Une nouvelle caricature allemande du 12 février parue dans le *Liller Kriegszeitung* présente les Africains, et en particulier les familles des tirailleurs engagés sur le front européen, comme des cannibales. L'image représente une mère africaine préparant un repas et s'adressant à ses enfants :

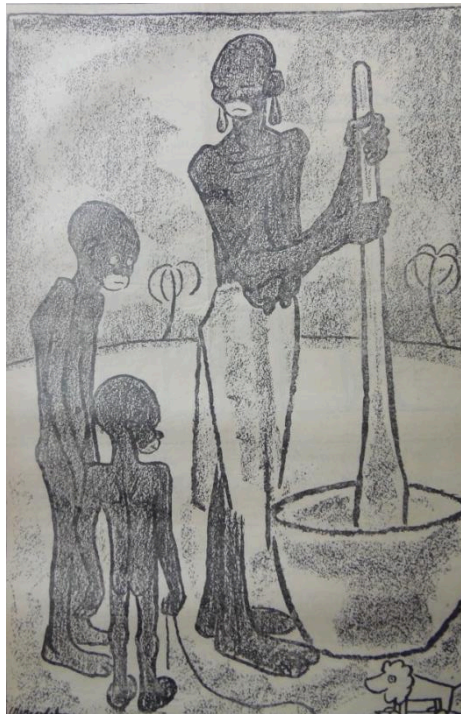
« Papa ist nach Europa hinüber, um die guten Engländer vor den Barbaren zu schützen – wenn ihr hübsch brav seid, bring er euch ein deutsches Boeffsteak mit »

(Papa est parti en Europe aux côtés des gentils Anglais pour se battre contre les barbares. Si vous montrez courageux, il vous rapportera un steak d'Allemand).

Les attaques contre les troupes coloniales diffusent l'idée d'une lutte des Allemands contre les barbares et relaient les protestations des autorités allemandes face à l'utilisation des troupes coloniales par les alliés.



Liller Kriegszeitung, 12 février 1916.



Cette stratégie de communication est à replacer dans un contexte plus large de dénigrement du patriotisme français. Ceci explique l'appropriation de la Déesse par le Liller Kriegszeitung, ce symbole local du patriotisme des Lillois, figurant en page 2 de couverture du recueil de caricature *Arnolds Kriegsflubblätter der Liller Kriegszeitung* encadrée des initiales du journal. Ceci explique évidemment la dévalorisation des symboles nationaux, le coq français, le lion britannique et l'ours russe, même si celui-ci n'apparaît pas dans les armoiries de l'Empire russe, qui semblent écrasés par l'aigle de l'Empire allemand :

*Arnolds Kriegsflubblätter der Liller Kriegszeitung* (couverture et p. 2 de couverture.)



Enfin, cette volonté d'attaquer la nation ennemie en dégradant ses symboles explique la caricature de Marianne parue le 22 février 1916 :

Liller Kriegszeitung, 22 février 1916.



Marianne en courtisane, reçoit chez elle un officier de uhlands et l'invite à s'asseoir à ses côtés. Sur le mur de son salon, plusieurs portraits apparaissent, probablement d'anciennes amitiés : le Russe Nicolas, l'Anglais Edouard, l'Italien Victor et l'Africain Jimbo.

Enfin, le Liller Kriegszeitung se réapproprie, toujours à des fins de propagande, l'idée que Mangin développe dans son livre *La Force Noire*, de pallier la crise démographique française par le recrutement massif de soldats coloniaux. En effet, trois caricatures du 11 juillet 1916 «Franzoesische Amazonen-Regimenter : im Rekrutendepot» (le régiment français des amazones à l'instruction), «Auf dem Flugplatz» (sur le terrain d'aviation) et «Kuerassiere» (les cuirassiers) en proposent une variation, en montrant des françaises remplaçant les hommes, non pas à la production d'armements, mais dans différents corps d'armée.

Les premières, fort jeunes, sont soumises à la discipline de l'instruction et au caractère des instructrices. Les aviatrices, ne semblent pas plus prêtes au combat que les deux cavalières au regard inquiet. Ces dessins sonnent comme une raillerie sévère de l'armée française et de l'appel aux soldats coloniaux en véhiculant l'idée que les Français forment un peuple belliqueux mais incapable de mener la guerre, sans faire appel aux supplétifs, femmes ou troupes coloniales. Loin d'être anodines, ces caricatures relayent en réalité une profonde



critique, certes détournée, de l'appel aux troupes coloniales et un profond mépris de la manière dont les Français entendent mener la guerre. S'y dissimule aussi un discours sur la supériorité du soldat allemand et de ses chefs et sur l'unité de la nation allemande, issue de la construction impériale menée par Bismarck.

Liller Kriegszeitung, 11 juillet 1916.



Entre 1871 et 1914, le zouave maintient dans les productions culturelles locales que sont les images publicitaires et les chants de carnaval, le souvenir de l'allégeance des troupes coloniales à la patrie. Après 1918, cette ferveur ne s'est pas transmise au tirailleur, dans une région largement meurtrie par le conflit.

## 2/ Un disparu de la Grande Guerre

Au niveau national, l'image du tirailleur a conquis l'imaginaire des Français et a largement été utilisée par la publicité. L'exemple du tirailleur hilare s'exclamant « Y'a bon » en goûtant du Banania demeure très célèbre et controversée, car cette représentation a, selon



l'expression d'Éric Deroo, « définitivement réduit le tirailleur à un cliché tenace »<sup>72</sup>. Cette image est parvenue jusqu'à nous après avoir connu un succès considérable après-guerre. Avant 1914, le zouave s'impose comme un élément essentiel de la construction de l'imaginaire colonial, à la fois au niveau national et au niveau régional dans le Nord. Après 1918, il disparaît complètement de l'iconographie publicitaire locale. Nous pouvions penser que le tirailleur le remplacerait. En effet, de nombreuses unités de tirailleurs sénégalais sont présentes dans le Nord pendant la guerre, notamment en 1914-1915. Toutefois, l'engouement constaté au niveau national n'a touché la production publicitaire du Nord. La consultation des registres des tribunaux de commerce indique en effet que l'image du tirailleur sénégalais n'a pas été utilisée après la guerre, ce qui pose la question de sa disparition de l'iconographie locale.

L'historien Jean Yves Le Naour montre que la liesse des habitants du Nord à la libération s'accompagne rapidement de désillusions dues à l'importance des destructions et aux difficultés de la reconstruction, ainsi qu'aux difficultés de ravitaillement qui imposent le rationnement encore durant de longs mois. Au début de l'année 1919, les Lillois n'acceptent plus la guerre et les épreuves qui en découlent. Ils n'en acceptent plus les contraintes encore sensibles, comme la présence de troupes étrangères. Évoquant les sentiments divers à l'égard des Anglais, Jean-Yves Le Naour explique qu'ils sont légitimement fêtés en libérateurs, mais que dès les premiers mois de l'année 1919, des Lillois les perçoivent comme des troupes d'occupation :

« Allemands ou Anglais, ennemis ou amis, la question n'est plus à l'ordre du jour en ce début d'année 1919 et une grande partie des habitants du Nord ne peut plus souffrir la présence d'un soldat étranger sur son sol, fût-il un allié »<sup>73</sup>.

Dans leur ouvrage *Cinq continents au front*, Dominiek Dendooven et Piet Chielens remarquent que pendant la guerre, les habitants du Westhoek parlent des soldats coloniaux comme de gens « agaçants, envahissants ou impolis », mais aussi, en terme bien plus positifs « amoureux, polis et curieux d'apprendre ». Ils ajoutent que la consultation des journaux et correspondances locales dressent dans l'ensemble un tableau positif de la relation entre ces troupes et la population locale et que les rapports entre les différentes cultures jouent un rôle important dans la vie à l'arrière du front. Ces années dramatiques sont aussi l'occasion d'une vraie rencontre de l'autre, d'autant que beaucoup des habitants de cette région agricole,

---

<sup>72</sup> DEROO Eric, *La force noire, gloire et infortune d'une légende coloniale*, p. 104.

<sup>73</sup> LE NAOUR Jean-Yves, « Les désillusions de la libération d'après le contrôle postal de Lille » in *Revue du Nord*, N. 325, avril-juin 1998, p.393-404.

organisée autour de gros bourgs, Furnes, Poperinge, ou de villes devenus d'importance très moyennes, Ypres, n'avaient certainement jamais vu de « personnes de couleur ». Les auteurs citent ce témoignage d'une habitante de Poperinge, Margareta Santy :

« C'était l'hiver et ma mère était malade, couchée à côté du poêle sur une paille. A un moment donné, un tching qui venait régulièrement est entré. Il a vu ma mère couchée, s'est pris la tête dans les mains et a dit : Madame, ouh, ouh, Madame, Madame. Puis, il est parti en courant. Ma mère pensait qu'il avait peur de tomber malade lui aussi. Mais, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire l'homme est revenu avec quelques sacs qui contenaient entre autres choses des oranges. Voici, Madame, Madame, a-t-il dit. Le tching avait de la compassion pour ma mère »<sup>74</sup>.

Ces mots illustrent une certaine sympathie de la population pour les Chinois pendant la guerre, désignés quand-même par l'expression *tching*, une altération locale du terme anglais *chink*, c'est-à-dire « chinetoque ». Pourtant, après la guerre, il semble que l'attitude à l'égard des *Chinois du Chinese Labour Corps* se soit rapidement détériorée :

« The attitude of the belgian civilians toward the coolies durint of the war years was moderately favourable, and the coolies could even count of a certain amount of their sympathy [...] However, this sympathy disappeared after the end of the war, and public opinion completely turned against them » (L'attitude des civils belges envers les coolies durant les années de guerre était modérément favorable [...] Cette sympathie disparut après la fin des hostilités et l'opinion publique se tourna complètement contre eux)<sup>75</sup>.

Dominiek Dendooven cite des témoignages d'habitants persuadés que la région était devenue peu sûre, parcourue par des bandes de Chinois qui s'étaient procurés des grenades et des fusils en nettoyant les anciens champs de bataille. Un autre témoignage évoque le cas de réfugiés de retour chez eux en 1919, et qui avaient pris l'habitude de toujours porter une arme pour se défendre d'une éventuelle agression des Chinois. L'étude réalisée par Dominiek Dendooven des carnets du Père Achille Van Walleghe, prêtre à Dikkebus près d'Ypres<sup>76</sup>, montre aussi une évolution tout à fait défavorable de la population locale vis-à-vis des membres du *Chinese Labour Corps*. Alors que dans son journal du 6 août 1917, il note leur grande capacité à travailler durement en juillet 1919, il écrit :

« [...] the area [Dikkebus] was made unsafe by all kinds of strange people : front wreckers and especially the Chinese »<sup>77</sup>.

---

<sup>74</sup> CHIELENS Piet, DENDOOVEN DOMINIEK, *op. cit.*, p. 177.

<sup>75</sup> DENDOOVEN Dominiek, « Living apart together : belgian civilians and non-white troops and workers in wartime Flanders », in *Race, Empire and First World War Writing*, Cambridge University Press, 2011, p. 150-151.

<sup>76</sup> CHIELENS et DENDOOVEN, *op. cit.*, : p. 151.

<sup>77</sup> CHIELENS et DENDOOVEN, *op. cit.*, : p. 152.

D'une manière générale, une fois la guerre terminée, la population du Nord désire reprendre au plus vite possible la vie d'avant 1914. À cet égard, la reconstruction à l'identique des villes d'Ypres et d'Arras illustre à la fois l'attachement des habitants à l'architecture locale et à leur identité, mais aussi la volonté de reprendre le cours d'une vie mise entre parenthèse. Dans ce contexte, la présence de troupes étrangères, en particulier coloniales, devient source d'irritation au cours de l'année 1919. Évidemment, le soldat colonial devient un élément de curiosité pour les premiers touristes de guerre, comme le montre cette photographie prise à Ypres en 1919 :

Premiers touristes de guerre, Ypres 1919, posant avec un soldat du  
*British West Indies Regiment.*

(CHIELENS Piet, DENDOVEEN DOMINIEK, *op cit.* : p. 111).



Toutefois, ces touristes d'un nouveau genre n'habitent pas la région et ne vivent pas les privations, ce qui peut exaspérer les populations locales, qui ne perçoivent peut-être pas que ces visiteurs inscrivent souvent leur visite dans une démarche de deuil. Pour les habitants du Nord, la priorité va à la relance de l'économie locale et à la reconstruction, qui allait demander un effort prolongé, constituant sans doute une perspective inquiétante pour une part importante de la population. De ce fait, même la libération de Lille peut avoir un arrière-goût d'amertume qui empêche l'expression populaire de la joie telle que le souvenir du siège de Lille par les Autrichiens a pu auparavant la provoquer comme dans la chanson de carnaval *L'évacuation des Autrichiens par les Lillois en 1792* :

« Y' ont foutu l'camp d'tous les côtés,  
Comm' eune nité d'lapins d'garenne  
Tout criant, y'est temps d'nous sauver  
Pour nous éviter eun' grande peine  
Car les Lillos ché des lurons

Qui n'ont point peur d'un co d' canon »<sup>78</sup>.

La Première Guerre mondiale ne devait d'ailleurs pas, d'après l'étude des sources, devenir sujet de plaisanteries ou de chansons de carnaval. Nous pouvons poser l'hypothèse d'une sorte de renversement des valeurs, conséquence directe d'une guerre vécue sur le territoire de la petite patrie. Juste après la guerre, il semble que le temps de l'aventure coloniale soit révolu pour les ouvriers du Nord, qui, probablement, ne voient plus d'intérêt à la recherche de gloire militaire dans les colonies alors qu'ils ont vécu les combats sur leur sol natal. Le temps de la reconstruction commence, c'est ce que suggère l'image d'une marque de fil déposée au tribunal de commerce de Lille en 1918 et représentant la statue de la déesse présentant les armes de la ville.

Dépôt au Tribunal de commerce de Lille, marque non identifié.<sup>79</sup>



Le casque à pointe abandonné, ainsi que les entraves brisées à ses pieds, indiquent une libération récente et la débâcle de l'armée allemande. Mais surtout, l'arrière-plan du document montre, à gauche, les ruines fumantes de la ville, et à droite, une vision du futur, la ville reconstruite, symbolisée par la chambre de commerce et son beffroi, qui a échappé aux bombardements.

Cette reconstruction et les efforts demandés entraînent manifestement un repli des représentations sur la « petite patrie ». L'absence du tirailleur dans les dépôts de marque de

<sup>78</sup> BM de Lille : *L'évacuation des Autrichiens par les Lillois en 1792*, 44 186 1882 9.

Voir annexe 8.

<sup>79</sup> ADN, 6 U2 1074.

fabrique d'après-guerre s'explique aussi, très probablement, par l'occupation des grandes villes du Nord par l'armée allemande. Les tirailleurs sénégalais n'ont donc pas fréquenté Lille, Roubaix ou Tourcoing mais ont plutôt contribué à tenir le front des Flandres, notamment dans le secteur de Dixmude à Nieuwport. L'image du tirailleur n'est peut-être pas suffisamment porteuse de sens pour les populations des grands centres urbains. En revanche, les goumiers ont participé aux premiers combats aux environs de Lille et à la défense de la ville en 1914. Nous retrouvons des traces de cette présence dans un article de *L'Écho du Nord* d'octobre 1914, qui décrit l'enterrement de l'un des leurs :

« Un enterrement mahométan au cimetière sud de Lille. Six goumiers ont conduit au cimetière l'un des leurs tué au cours d'un engagement à Sainghin en Weppes [...] Ils faisaient escorte au char funèbre, trois à gauche, trois à droite, montés sur leurs petits chevaux [...] Il en est un qui demeura quelques secondes après la petite troupe assis sur la pierre d'une sépulture. C'était le frère de Rabh Ben Youssouf, le cavalier africain mort au champ d'honneur »<sup>80</sup>.

Surtout, cette présence est attestée par le roman de Mohammed Ben Chérif, *Ahmed Ben Mostapha, goumier*, premier roman algérien de langue française, réédité en 1997, annoté et commenté par Ahmed Lanasri, à l'époque maître de conférence à l'université de Lille<sup>81</sup>. Dans ce roman autobiographique, l'auteur raconte au chapitre 8 son expérience de la guerre dans le Nord, en particulier dans la région de Tournai, et à Lille. Toutefois, après la guerre, et malgré les combats menés à l'automne 1914, tout comme le tirailleur et le zouave, le goumier disparaît, et avec lui le spahi. Tout au plus ces cavaliers sont-ils par leurs attributs les plus caractéristiques, leur fanion en haut d'une hampe surmontée d'un croissant, voire uniquement un croissant, attribut d'ailleurs partagé avec les tirailleurs algériens et les spahis<sup>82</sup>. Cette disparition correspond peut-être à une rupture générationnelle créée par la Première Guerre mondiale, qui fait disparaître en grande partie la génération des hommes qui ont baigné dans le souvenir de la défaite de 1870-1871<sup>83</sup> et dans celui des représentants des gloires du second Empire.

Il faut noter que si l'imagerie publicitaire régionale de l'époque, accorde peu de place aux combattants coloniaux de la Première Guerre mondiale, le poilu n'y tient pas une place plus importante, et les représentations iconographiques des militaires, juste après la guerre, s'attardent bien plus volontiers sur l'image des soldats de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'image du

---

<sup>80</sup> *L'Écho du Nord*, 10 octobre 1914.

<sup>81</sup> BEN CHERIF Mohammed, *Ahmed Ben Mostapha, goumier*, Paris, Publisud, 1997, 183 pages.

<sup>82</sup> ADN, 6 U1 31 ; 6 U1 30 ; 6 U2 1079.

<sup>83</sup> GRONDIN, *op. cit.* : p. 499.



poilu, souvent celle du sacrifié, trop réelle, trop grave, trop douloureuse dans bien des cas, est réservée aux monuments aux morts.

Dans ce contexte, comment interpréter la disparition du tirailleur dans l'imagerie locale ? Une dernière hypothèse renvoie à la perception que les habitants de l'après-guerre développent de sa personne. Éric Deroo parle d'un modèle d'assimilation, peut-être faut-il aussi en parler, en tout cas pour le Nord, d'un des symboles douloureux de la guerre, un des acteurs emblématiques du conflit, dont l'évocation ne renvoie plus guère à celle du monde colonial et aux tirailleurs au service de la France victorieuse, mais directement à des réalités locales, la guerre vécue sur le sol natal, l'occupation et les réquisitions, les disparus et les destructions.

Cette hypothèse s'appuie sur une étude des monuments aux morts du Pas-de-Calais rédigée par Bénédicte Grailles en 1992<sup>84</sup>. Dans la préface, l'historienne Annette Becker, défend l'intérêt de cette étude concernant un département traversé par la ligne de front. Se détournant de la vision héroïque du combattant victorieux, un certain nombre de monuments expriment, comme à Auchel la profonde douleur des survivants ainsi que la disparition du « monde d'avant ».

#### Le monument aux morts d'Auchel.

(Site du laboratoire IRHIS, base « Monuments aux morts »)



---

<sup>84</sup> GRAILLES Bénédicte, *Mémoires de pierre, les monuments aux morts de la Première Guerre Mondiale dans le Pas-de-Calais*, Catalogue d'exposition, Arras, archives départementales du Pas-de-Calais, 1992, 95 pages.

En effet, derrière la représentation de la veuve qui sanglote en tenant son visage dans les mains, aux pieds de laquelle gisent deux soldats morts, nous distinguons une évocation de la vie avant 1914, le mineur qui cueille les fruits de son jardin. Devant lui, son épouse qui s'occupe de leur jeune enfant.

Autre exemple, Le monument aux morts d'Izel-les-Equerchin, qui, loin de représenter le héros vainqueur, totalement absent de la composition, évoque la perte du père et le chagrin de la famille :

Le monument aux morts d'Izel-les-Equerchin.  
(Site du laboratoire IRHIS, base « Monuments aux morts »)



D'autres monuments, comme celui de Laventie, près de Fromelles, ville rasée dans les derniers mois du conflit, présentent le soldat comme un martyr en l'assimilant au Christ. Conçu sur le modèle d'une *piéta*, le monument montre un soldat sacrifié détaché d'une croix de guerre :

Monument aux morts de Laventie.  
(Site du laboratoire IRHIS, base « Monuments aux morts »)



Enfin, le monument aux morts d'Avion met en scène une allégorie de la guerre, personnifiée par un nu féminin. La guerre, horrifiée, lâche son épée devant les mains de ses victimes qui sortent du sol et semblent vouloir l'attraper. L'ensemble, agrémenté d'un extrait du décalogue - « Tu ne tueras point » - fait du monument un manifeste ouvertement pacifiste.

### Monument aux morts d'Avion.

(Site du laboratoire IRHIS, base « Monuments aux morts »)



En somme, les monuments aux morts de la région présentent une double mémoire, celle des combattants et celle des civils qui ont vécu à proximité de la ligne de front ou qui ont vécu l'occupation. Ils participent, à la fois, à la sacralisation du territoire, menacé pendant la durée du conflit, et à celle du combattant. Si nous considérons l'éveil de sentiments pacifistes se conjuguant avec le besoin de recueillement, le repli des habitants du Nord sur leur région à reconstruire, et si nous considérons le tirailleur sénégalais comme une figure de la guerre, nous possédons deux éléments concomitants pour expliquer qu'il n'a pas rencontré dans le Nord le succès qu'il a pu connaître au niveau national.

### **Conclusion**

De la conquête coloniale à la participation aux combats de Première Guerre mondiale, la statut de l'homme colonisé connaît une évolution, du guerrier hostile au soldat allié. Comme bien d'autres Français, l'homme du Nord fait l'expérience de ce changement de posture. Toutefois, cette évolution ne décharge pas le soldat colonial des stéréotypes liés à sa

personnalité, le tirailleur Banania continue, dans une version certes édulcorée, à en témoigner, stéréotypes développés durant plusieurs décennies à travers l'imagerie, les visites de villages noirs... et bien d'autres canaux. Pourtant, les troupes coloniales, intégrées dans les armées nationales, font l'expérience, aux côtés des soldats nationaux, de la même brutalité, et les cimetières nous montrent leur implication dans les combats. Par exemple, le cimetière et le mémorial indiens de Richebourg, près de Béthune, rappellent le sacrifice des soldats indiens qui tenaient ce secteur.

Le maintien des stéréotypes raciaux, malgré l'expérience commune du combat, est un élément qui atteste de la force du discours dominant avant la guerre sur les rapports entre Européens et populations colonisées. Ce discours, relayé notamment par le livre de Charles Mangin *La Force noire*<sup>85</sup>, qui, tout en valorisant les qualités guerrières des soldats africains, les enferme en réalité un peu plus dans des stéréotypes établis, aboutit au développement de l'ethnocentrisme européen. Ce sentiment diffus de supériorité du groupe dominant trouve une sorte d'aboutissement dans la propagande allemande pendant la Première Guerre mondiale, ainsi qu'au début des années 1920, alors qu'elle dénonce la présence sur le sol allemand de tirailleurs sénégalais pendant l'occupation de la Ruhr.

---

<sup>85</sup> MANGIN, *op. cit.*



## Conclusion générale

Dans la conclusion de sa thèse, Reine-Claude Grondin avance que l'homogénéisation culturelle qui s'opère progressivement en France fin XIX<sup>e</sup> début XX<sup>e</sup> siècle permet de penser une diffusion du fait impérial à une échelle nationale, une diffusion qui emprunte les grands canaux de communication Paris-province<sup>1</sup>. Les travaux de l'historien Raoul Girardet demeurent donc tout à fait d'actualité<sup>2</sup>. Cependant, l'existence de ces canaux de communication nationaux ne justifie pas de concevoir une seule forme de diffusion et de réception du fait impérial, qui s'exporterait de Paris vers les différentes régions de France. Cette vision demeure trop marquée par une tradition centralisatrice française, jacobine, qui place Paris au centre de toute circulation, à l'image du réseau français des voies ferrées. Certes, la place de la capitale reste primordiale, et, par exemple, la participation des sociétés de géographie locale aux grands débats nationaux passe forcément par l'établissement de liens avec la Société de géographie de Paris. D'autre part, les membres des chambres de commerce régionales modifient l'échelle de leur travaux en développant leur réseau avec la chambre de commerce de Paris. Certes, la mission lyonnaise d'exploration commerciale orchestrée par la chambre de commerce de Lyon et par Ulysse Pila en particulier, tend à démontrer cette affirmation. Cette expérience montre que des circulations province-province existent bien, en s'affranchissant de l'influence de la capitale. Un autre exemple développé par l'historien Claude Malon<sup>3</sup>, celui de l'établissement de relations entre le patronat havrais et le patronat du Nord dans le but de participer à l'exploitation des ressources de l'Afrique centrale en créant des compagnies concessionnaires, montre aussi que les initiatives peuvent s'affranchir de cette tutelle parisienne. En outre, l'établissement de relations transfrontalières, de nouveau pour créer des sociétés concessionnaires, entre les patrons du Nord et de la Belgique illustre un dynamisme qui s'encombre peu d'un passage obligé par le national.

Ce travail tend à vérifier l'hypothèse de l'appropriation spécifique, régionale, liée au terroir, à l'identité des habitants, à leur histoire... du fait impérial. La présence de la frontière une des spécificités du Nord, pèse de tout son poids dans cette démonstration. Cette frontière fait du Nord un espace ouvert aux relations transfrontalières, et de nombreux passages de cette

---

<sup>1</sup> GRONDIN Reine-Claude, *op. cit.* : p. 499.

<sup>2</sup> GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France*,

<sup>3</sup> MALON, *op. cit.*



thèse propose des « aller-retour » France-Belgique, qui laissent peut-être penser que la frontière tend à s'effacer à l'aune des problématiques coloniales. L'expression de l'hostilité envers les Belges, les Flamands en particulier, abordée dans le chapitre V, indique que ce n'est pas le cas. La présence de la mer permet en outre une ouverture réelle vers l'ailleurs et la construction de nouvelles représentations. La frontière, qu'elle soit maritime ou terrestre, permet au Nord de se mettre en projet, de réaliser de nouvelles ambitions, en profitant de l'expansion coloniale, c'est-à-dire en intégrant une politique mise en place à l'échelle nationale. C'est en tout cas le vœu d'une partie du patronat de la région, que nous retrouvons par exemple parmi les membres de la Société de géographie de Lille, et dans bien d'autres instances, à l'image de Jules Scrive ou Paul Crépy. Pour une partie du patronat du Nord, qui désire mettre en corrélation ses représentations avec des projets concrets de développement économique, la frontière s'ouvre, le Nord n'est plus en périphérie de Paris, mais au cœur de l'empire colonial. La construction de l'empire doit permettre de réaliser les ambitions économiques de la région, après avoir comblé, certes de manière tout à fait imparfaite, la perte de l'Alsace-Lorraine.

L'étude des différents sources régionales montre à quel point le traumatisme de la défaite reste ancré d'une manière particulière dans l'esprit des gens du Nord. Certes, le traumatisme est national, mais la présence de la frontière, la proximité de l'Allemagne, et peut-être un sentiment diffus d'être passé à « côté du pire » en 1871, grâce à Faidherbe, imposent à l'homme du Nord de rester sur ses gardes. La réception de la construction impériale dans le nord apparaît très marquée par la rivalité franco-allemande, ce qui n'est peut-être pas spécifique à la région, mais qui s'exprime avec une acuité particulière. Si les gens du Nord attendent la revanche, comme ailleurs en France, ils pressentent qu'ils supporteront le choc des combats. L'avenir devait leur donner raison. Dans ce contexte, l'exaltation de l'empire colonial permet de croire en l'avenir et de mobiliser l'ensemble de la société, pour lui permettre d'accepter les sacrifices futurs sur son propre sol. Ce développement d'une forme primitive et locale de la culture de guerre ne semble pas consécutive d'un calcul ou d'une stratégie mise en place à Paris, comme le montre l'étude faite sur la commémoration du combat de Sidi-Brahim dans le chapitre I de ce travail, mais plutôt d'une adhésion spontanée de la population.

Cette réflexion nous permet d'aborder, afin de proposer une réponse, la question de l'établissement d'une culture coloniale dans le Nord. Nous avons tenté d'établir une distinction entre les concepts de culture coloniale et de culture impériale dans l'introduction générale de cette thèse, en avançant que la culture impériale, de par la construction politique

qu'elle détermine, englobait la culture coloniale. C'est pourquoi, nous préférons poursuivre dans cette voie et aborder la question déjà posée par l'historiographie britannique de l'établissement d'une culture impériale dans la région. Il semble plus prudent d'avancer l'idée d'une inclusion de l'empire dans la culture des gens du Nord. Cette inclusion permet, par exemple, aux élites sociales d'essayer de saisir de nouvelles opportunités, mais toujours en pensant leurs projets en terme d'effets retours pour la région. Dans la plupart des discussions ouvertes lors des assemblées générales des chambres de commerce locales, et dont les procès-verbaux rendent compte, la question de la colonisation, de l'établissements de communautés ultra-marines, demeure bien secondaire et ne semble pas un projet réalisable pour la région. Les industriels du Nord, en lien étroit avec leur territoire, s'attachent, en tout cas dans la période étudiée, à penser l'expansion coloniale en terme de retour sur investissement, quantifiable pour la région. Cette attitude des élites économiques et sociales du Nord vérifie l'hypothèse formulée par Reine-Claude Grondin d'une colonisation mise au service de l'idée régionale, non pas sur le mode de l'assimilation, mais de l'association<sup>4</sup>.

L'empire colonial apparaît comme un objet extérieur qui mobilise les sociabilités et entre dans la construction des imaginaires collectifs, ce que les productions culturelles locales illustrent, et les imaginaires individuels, ce qui est beaucoup plus délicat à aborder. L'empire permet une redéfinition des identités régionales, dans un contexte de redéfinition des identités nationales. Dans le Nord, le rapport au territoire, à la petite patrie, se trouve manifestement renforcé par le choix d'engager la nation dans l'aventure coloniale. L'expression du patriotisme demeure très forte, comme en attestent des chansons de carnaval déjà citée comme *La France aux Français* ou encore *L'Alsace et la Lorraine*. Ce travail aborde les situations de rencontre entre la région et l'empire. Ces situations correspondent à des temps forts de plus ou moins longue durée, comme par exemple les expositions industrielles, ou à un renouvellement dans le temps long des pratiques sociales. Cependant, mesurer l'imprégnation de tel ou tel groupe par le fait impérial demeure un exercice délicat, même si nous percevons l'intérêt des différents groupes étudiés pour l'empire colonial.

En effet, une approche des sociabilités locales, fortement développées dans la région, montre que le fait impérial tend à mobiliser des groupes d'individus préexistants à l'expansion coloniale. Contemporaine de cette politique, la Société de géographie de Lille fait en quelque sorte exception. Cependant, elle ne naît pas d'une volonté délibérée de promouvoir la construction de l'empire colonial. Née d'une initiative locale, elle n'est pas un objet mis en

---

<sup>4</sup> GRONDIN, *op. cit.* : p. 501.

place pour développer une pédagogie impériale, et d'ailleurs, les articles de son bulletin en révèle la diversité des centres d'intérêts. L'empire intègre donc le monde des sociétés savantes ou affiliées, ainsi que celui des sociétés de loisirs ou des associations d'anciens combattants, bien antérieures à l'expansion coloniale, surtout pour les premières. Surtout, et ceci est bien vérifiable dans les archives disponibles, la raison d'être des sociétés de loisirs, même lorsqu'elles adoptent un nom en lien avec l'empire colonial, n'a rien à voir avec les réalités de l'expansion coloniale. L'empire est un prétexte à l'affirmation de l'identité de la société et de ses membres, mais n'intervient pas dans leurs projets, qui demeurent la plupart du temps liés aux traditions locales.

Les productions culturelles de la région, en particulier les chansons patoisantes et les marques de fabrique, alimentent la construction des représentations des gens du Nord et développent leurs imaginaires de l'expansion coloniale de l'autre et de l'ailleurs. Ces sources sont tout à fait significatives d'une circulation empire-province, qui aboutit à intégrer les espaces colonisés dans des productions culturelles préexistantes. L'image et la chanson reflètent bien l'intérêt des contemporains pour l'expansion coloniale, mais reflètent aussi d'autres intérêts ou préoccupations. L'empire intègre donc un corpus de textes et d'images et devient un élément, parmi bien d'autres, d'inspiration et de création. Il alimente l'imaginaire des créateurs de chromolithographies et des chansonniers, comme le font d'autres thèmes. Il n'en reste pas moins que les images et les chansons constituent une source primordiale de ce travail et permettent une réflexion sur l'histoire des représentations. De la même manière, les cavalcades de Victor Vaissier, organisées en 1887 et 1903, montrent la manière dont l'empire intègre des pratiques culturelles locales, jusqu'à en devenir le sujet. Cependant, ces exemples sont trop ponctuels pour révéler une véritable adhésion des gens du Nord à la construction impériale, et n'ont pas vocation à promouvoir l'empire, à la manière des *Durbars* britanniques.

Vérifier l'hypothèse de la diffusion ou de la création d'une culture impériale à partir d'une histoire culturelle de l'empire, et plus précisément d'une histoire de ses représentations, devrait, afin de reconstruire une réalité passée et parfois complètement oubliée - ce qui nous interroge sur l'imprégnation réelle de la société par cet élément extérieur - se rattacher à une étude des pratiques. C'est ce lien entre représentations et pratiques qui pose problème, car la distorsion entre l'une et l'autre ne s'atténue pas suffisamment par l'étude des sources. Par exemple, la construction du Palais du Congo pourrait servir d'illustration à l'hypothèse d'une appropriation de nouveaux codes architecturaux dans la région. Cependant, le Palais du Congo demeure un exemple unique, ou presque, de l'architecture orientale, et non coloniale,

dans le Nord. Parmi les autres exemples, citons la demeure de la famille Hazebroucq, industriels de Comines, entièrement rasée pendant les derniers combats de la Première Guerre mondiale, la Villa Marguerite à Audinghen près du Cap Gris Nez, détruite par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale, pour faciliter les travaux de fortification de la côte, ou encore les Bains dunkerquois, restaurée récemment. Ces quelques exemples ne semblent pas suffisants pour soutenir l'idée d'une diffusion de l'architecture orientale dans la région, qui correspondrait à une forme d'adhésion à l'empire, incluant une certaine modification des critères du beau en matière de construction. La prudence reste donc de mise et le questionnement exposé par l'historien Roger Chartier dans son livre *Au bord de la falaise*, à propos des représentations et de leur fiabilité dans la restitution d'une réalité historique, demeure tout à fait actuel <sup>5</sup>.

Une consultation des inventaires après décès aurait certainement été utile pour ce travail, et aurait peut-être servi à appréhender la part des objets coloniaux, *exotica* ou *naturalia* dans les demeures des gens du Nord. En outre, cette consultation aurait certainement révélé la possession de livres en rapports avec l'exploration ou l'expansion coloniale, ou des revues de voyage... Cependant, comme le précise de nouveau Reine-Claude Grondin, la possession de livres ne préjuge en rien de leur lecture, ni de l'adhésion de leur propriétaire à leur discours, c'est-à-dire le projet impérial de la nation<sup>6</sup>. Quant à la possession d'objets, elle semble encore plus difficile à interpréter. Les bibliothèques des institutions comme le Musée commercial et colonial de Lille ainsi que la Société de géographie de Lille apparaissent bien pourvues en ouvrages dits « coloniaux ». Mais, en l'absence de tout registre de prêt, cette source s'est montrée un peu décevante, et ne nous éclaire pas sur les pratiques du lectorat local. Nous sommes donc confrontés à la difficulté d'établir un lien entre une offre et une pratique de lecture.

Ce travail qui tend à démontrer le changement de la relation du Nord au monde entre 1880 et 1918 met en évidence le fait que les conquêtes lointaines et la construction de l'empire résonnent dans la construction des imaginaires des gens du Nord. C'est donc l'empire qui fraie son chemin et intègre, d'une manière plus ou moins diffuse, non pas le quotidien des gens du nord – y pensent-ils si souvent ? - mais leur identité, la construction de leur rapport à l'ailleurs et aux autres. Cette réflexion contribue à justifier un travail à l'échelle régionale, tout en pensant l'intégration du territoire à la nation et rejoint la problématique

---

<sup>5</sup> CHARTIER Roger, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998, 293 pages.

<sup>6</sup> GRONDIN, *op. cit.* : p. 499.

développée par l'historienne Gayatri Chakravorty Spivak exposée dans *Nationalisme et imaginaire*<sup>7</sup>. Son questionnement sur la manière dont le nationalisme s'appuie sur des constructions de l'imaginaire raisonne dans ce travail qui propose une étude de la variation des identités des habitants d'une région, une variation qui s'appuie sur un patriotisme ardent, qui trouve son expression dans la conquête coloniale et la construction d'un empire ultramarin. Cette politique coloniale, déjà identifiée à l'histoire récente de l'installation de la République, apporte une réponse à la défaite de 1871, la défaite du Second Empire, tout en devenant fondation d'une puissance retrouvée et d'une revanche attendue. Le fait impérial ne peut donc pas être traité comme un objet à part, indépendant, sous peine de risquer de limiter l'étude à celle de ses représentations. En effet, il apparaît comme un élément parmi d'autres d'un système, dans lequel les différents objets interagissent, et dont l'étude s'appuie sur une prise en compte approfondie du contexte. Ceci justifie aussi la démarche d'un travail focalisé sur la « région », non pas au sens administratif du terme, mais plutôt comme une entité reconnue par ses habitants comme leur petite patrie.

---

<sup>7</sup> SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Nationalisme et imaginaire*, Paris, Payot, 2010, 157 pages.




## Annexes

### Annexe 1 : La France aux Français

**LA FRANCE AUX FRANÇAIS**  
*Chanson nouvelle en patois de Lille*

Chantée par la Société  
des  
**BONS FRANÇAIS**  
réunie  
à l'estaminet FLINOIS  
à Ronchin



Chantée par la Société  
des  
**BONS FRANÇAIS**  
réunie  
à l'estaminet FLINOIS  
à Ronchin

— · 8 · —

*Air : Drine, Drine, Sainte-Catherine.*

PREMIER COUPLET

D'in nous village  
Des médecins dévoués  
Sont pleins d'corache  
Soulage l'humanité  
Soignent les vieillards  
Et aussi les bébés  
Y s'ront pus tard  
Voué à l'posterité

REFRAIN

Plan, plan, rataplan  
Les p'tits français sont bien portant (bis)

DEUXIÈME COUPLET

Depuis 15 ans  
Et chacun d'nous l'sait bien  
In trouve in temps  
Tous les medicamints  
Sans s'déringer  
Servi quand in a b'soin  
Par des Français  
Qui sont à nos p'tits soins

TROISIÈME COUPLET

Eul s'épidémies  
Fléau de la misère  
Qui viennent sans bruit  
Ravagés nos chaumières  
C'hest eux incore  
Qui accourtent les premiers  
Bravant la mort  
Aux lits d'nos p'tits bébés

QUATRIÈME COUPLET

Nos braves méd'cins  
Vont d'village in village  
Et bien souvint  
Muni d'medicamints  
L'nuit comme l'jour  
Y sont toudis à l'ouvrage  
Vont portés s'cours  
Pour eux y n'y a pas d'rolache

CINQUIÈME COUPLET

In grandichant  
Nos infants ont pris d'lage  
Mais a vingt ans  
In Franco comme c'hest l'usage  
Fière et vaillant  
Les v'las tertous soldats  
Jusqu'à 60 ans  
J'cros qu'in sin rappell'ra

SIXIÈME COUPLET

Au p'tit village  
Dermièr'mint un flamin  
C'hest la l'usage  
Monte un établissemint  
N'perdant point d temps  
Conscrit a 28 ans  
Mais malgré cha  
Ch'cros qui n'sras point soldat

SEPTIÈME COUPLET


Allons popol  
Ch'cros n'avoir dit assez  
Cha n'srot point drole  
De t'vir deménagés  
Au Grand-Ronchin  
In s'rot débarrassé  
Et nos med'cins  
Frottent comme par l'passé

HUITIÈME COUPLET

A nous la France  
L'honneur et la vaillance  
Marchons au pas  
Aux jours des combats  
Quand sonnera  
L'heure de la vengeance  
In s'rappel'ras  
Qu'in est tertous soldats

REFRAIN

Plan, plan, rataplan  
Les p'tits français sont bien contents

A. B. 

Lille - imp. Wilmot-Courteuisse, 14 Victor Hugo, 1

*Mi-Carême 1896*



# L'ALSACE ET LA LORRAINE

CHANSON PATRIOTIQUE

Chantée par les " ALLIÉS-RÉUNIS "

chez Madame Veuve PIERRE

*Estaminet du Pont-de-l'Abbaye, à Saint-André-lez-Lille*

Air : *Mimi*

## PREMIER COUPLET

Voilà trente ans, pauvre sœur d'Alsace,  
Que l'Allemand est venu te voler,  
Pour t'entraîner loin de nous dans l'espace  
Et pour longtemps peut-être t'exiler,  
Va, ne crains rien, nous conservons la haine  
Et nous apprenons nos petits enfants  
A te chercher, toi et ta sœur Lorraine,  
A ce moment, ils' iront triomphants.

Tu reviendras avec eux voir la France,  
C'est ta patrie, c'est ta patrie.

## DEUXIÈME COUPLET

Rappelles-toi, quand tu quittas la France,  
Pour aller vivre avec la royauté,  
Tu nous disais : Je veux l'indépendance  
Et comme vous je veux la liberté.  
Tu nous disais, pauvre sœur héroïque,  
Je veux rester et vous quitter jamais,  
J'aime la France, j'aime la République,  
Et notre cœur sera toujours français.

Ce n'était pas l'heure de la délivrance  
Pour la patrie, pour la patrie.

## TROISIÈME COUPLET

Lorsque viendra le jour de délivrance,  
Lorsque viendra le jour de triompher,  
Comme un seul homme tu verras toute la France,  
Se soulever pour venir te venger.

Tu nous diras, pauvre Alsace et Lorraine  
Ce que t'ont fait ces barbares insensés,  
En criant : Vive la France républicaine,  
Nous saurons, tous, les punir du passé.

Tu reviendras avec nous voir la France,  
C'est ta patrie, c'est ta patrie.

Arthur DILLYS



Mi-Car 1894

## Chanson Nouvelle en Patois

Chantée par la Société

**DES BLEUS**

réunie

à l'estaminet du Bon Jardinier

tenu par YVO

Rue Planque, 30

Banlieue d'Esquermes



Chantée par la Société

**DES BLEUS**

réunie

à l'estaminet du Bon Jardinier

tenu par YVO

Rue Planque, 30

Banlieue d'Esquermes

# LES VOLONTAIRES AU TONKIN

### 1<sup>er</sup> COUPLET

On a l'innée dernière  
Pour l'affaire du Tonkin,  
D'mander des volontaires  
Mais y n'a eu gramint;  
On vot qu' la République  
Mes gins fait des progrès,  
Nos soldats héroïques  
Là-bas s' font distinguer.

### REFRAIN

Ils sont partis  
Pour défendre la France,  
In espérant  
De r'venir triomphants.

### 2<sup>e</sup> COUPLET.

Ch'est à l' première attaque  
Qu' ches braves-là ont ouvré,  
Fallot vir ches pirates  
D'boucher d' tous côtés;  
La légion étringère  
Ei puis nos braves Turcos,  
Ils ont eu dur à faire  
Eud printe Sontay à l'assaut.

### 3<sup>e</sup> COUPLET.

Eul pu malheureux d' l'affaire  
Chétot qu' leu p'tite armée,  
N'étot point assez forte  
Pour pouvoir avancher;  
Mais l' Ministre eud la Guerre  
Tout d' suite a invoyé,  
Eul général Négrier  
Avec ses volontaires.

### 4<sup>e</sup> COUPLET.

Tons ches braves volontaires  
J' peux vous dire mes amis,  
Ils ont eul' cœur de fier  
Pour la mère Patrie;  
Surtout ch' vice-amiral  
Et ches brav's généraux,  
Car ch'est point des canailles  
Comme Bazaine eul bourreau.

### 5<sup>e</sup> COUPLET.

Ach'teur y sont in route  
Mes bonnes gins on attend  
Des bonnes nouvelles sans doute  
Sur eull' prise de Bac-Ninh;  
N' erions point d'avan-he  
Attindons eul momint,  
In espérant la chance  
Avec tous ches braves gins.

### 6<sup>e</sup> COUPLET.

J' voros vir tous ches braves  
R'venir triomphants,  
Cheusse qui s'rott' pus épafe  
S'ro nos voisins all'mands;  
On ira rinte honneur  
A tous ches braves guerriers,  
Et l' commandant Rivière  
Euh l'homme la s'rot vinté.

### REFRAIN

Ils enr'viendront  
Les soldats d' la France,  
In espérant  
Qu' cha s'ra triomphants.

JEAN-BAPTISTE RONSSÉ.



1845  
2

LA

## COLONNE LILLOISE,

COUPLETS DÉDIÉS AUX CANONNIERS DE LILLE,

*Par Emile Durieux,*

MUSICIEN DE LA GARDE NATIONALE

AIR de la Colonne (d'Emile DEBRAUX).

<p>Salut ! monument du courage Et des vertus de nos aïeux, A chacun, redis d'âge en âge, Les faits de ces jours glorieux <i>(bis)</i>. LILLE même, qui te couronne, De ses fils chante les exploits; Ah! qu'on est fier d'être LILLOIS Quand on regarde la <i>colonne!</i> <i>(ter)</i></p> <p>« Rendez-vous » disait dans sa rage L'Autrichien, suppôt des rois; « Un serment sacré nous engage » Nous le tiendrons! » dit le LILLOIS. <i>(bis)</i> D'Albert alors le canon tonne, La bombe éclate sur nos toits, Et le feu consacre les droits Que LILLE avait à sa <i>colonne!</i> <i>(ter)</i></p> <p>O vous, ennemis de la France, Jouets du caprice des rois; N'ayez plus la folle espérance De courber LILLE sous vos lois! <i>(bis)</i> Souvenez-vous, race saxonne, Que bravant vos sanglants projets, Nous avons fait de vos boulets L'ornement de notre <i>colonne!</i> <i>(ter)</i></p>	<p>ANDRÉ, ta réponse immortelle Passant à la postérité, Lui dira que LILLE fidèle S'immola pour la liberté! <i>(bis)</i> Près du tien quel beau nom rayonne? C'est celui du brave OVIGNEUR!... Grands citoyens, avec honneur Vos noms planent sur la <i>colonne!</i> <i>(ter)</i></p> <p>Et vous, qui dans ces jours d'alarmes, A nos aïeux prêtant secours, En amis, braves frères d'armes, Avec eux exposiez vos jours; <i>(bis)</i> Enfants du Nord, chers à Bellonne, Qu'on vit alors sur nos remparts: En ce beau jour, prenez vos parts Des honneurs faits à la <i>colonne!</i> <i>(ter)</i></p> <p>Canonnières! que Lille proclame Les braves des braves <i>Lillois</i>, Gloire à vous! toujours sur votre âme La Patrie a gardé ses droits; <i>(bis)</i> Dignes de l'honneur qu'on vous donne, Défenseurs de la liberté! Fils des sauveurs de la Cité! Soyez gardiens de la <i>colonne!</i> <i>(ter)</i></p>
---	--

LILLE. IMPRIMERIE D'EMILE DURIEUX, LIBRAIRE, PRÈS LA BOURSE.

B.M.  
LILLE

11-12 1892


# LE DRAPEAU DE LA FRANCE

CHANSON NOUVELLE EN PATOIS DE LILLE

CHANTÉE

PAR LA

Société des Cœurs Triomphants



RÉPUBLIQUE  
FRANÇAISE

EUN

A l'Examine du Baron-Maxime

Ete de a Victor. 11.

## AIR : Cheull' malheureuse Fiète

PREMIER COUPLET

Aujord'hui pour espérance,  
Eun' séquoi nous fait honneur :  
Ch'est l' drapeau de l' nouvelle France.  
Conservons ches trois couleurs,  
Ch'est ch'ti qui a l' pus biau r'nom  
Car y nous fait triompher ;  
De l' vir, les français crieront  
Qu'on ne l' rimplinch'ra jamais.

REFRAIN

Aujord'hui la France  
A un biau drapeau,  
Ch'est ch'ti de l' espérance  
Y n'a point d' pus biau.

DEUXIÈME COUPLET

De ch' drapeau, la France est fière,  
Car ch'est bien ch'ti du progrès,  
Y a fait l' tour de l'univers  
Avé l' cri d' la liberté.  
Et même d'dins gramint d'affaires  
J' vous jure qui n'a point p'ali,  
Il est resté calme et fier  
Pou l'honneur de sin pays.  
Aujord'hui, etc.

TROISIÈME COUPLET

On a vu la France intièrre  
Pou l' défin e de ch' biau drapeau,  
Ses infants su les frontières,  
Tertous armés de bons flingots ;  
Sans crainte, aussi sans alarme,  
Qu'on s'rot v'nu pou l' assièger,  
Chacun d' nous a pris les armes  
Autour du drapeau français.  
Aujord'hui, etc.

QUATRIÈME COUPLET

Pour ach'teur pus d'eciavert  
Puisque tout l' monde est b'olal.  
Dins les riots chacun prend saeue  
Si faut marcher au combat.  
Armé d'eun' arme nouvelle  
In r'vétiant l' drapeau français.  
Chacun d' nous marche avec saeue  
Pou l' définse des libertes.  
Aujord'hui, etc.

CINQUIÈME COUPLET

L'étranger, vous boulez in s'rire.  
In r'vétiant ches belles couleurs.  
Y a t'nou grave sin s' mentior  
Qu' la France est dame d' honneur.  
Car l' drapeau innouere,  
Quoiqu' mitraille d' ses s'ins.  
J' vous jure qui parti incore  
Pus tard définse sin pays.  
Aujord'hui, etc.

SIXIÈME COUPLET

Mettons-nous tous a l'ouviert  
Pou rassarcir ses dixix dixix  
L'av'nir in étal pur sage,  
Un grand citoyen l' aint.  
Comme l' nouvelle France s'ève  
Intourée de ch' biau drapeau.  
Et dins s' main a l' poche d' innouere  
On vot eun' b'ingou le r'imeau.

REFRAIN

Aujord'hui la France  
A un biau drapeau.  
Ch'est ch'ti de l' espérance.  
Y n'a point d' pus biau.

Victor Heilmann.

Lille, imp. C. Lagache, rue du Cirque, 4



1<sup>re</sup> EDITION SEPTEMBRE 1884 PRIX 0,15 c.

LA  
CHANSON  
DE LA  
**FOIRE DE LILLE**  
ET DE SA  
**BRADERIE**  
SUIVIE :  
Des CHŒURS et de 2 et 3 STROPHES des Chants Nationaux-Patriotiques  
**LA LILLOISE ET LA TONKINOISE**  
DÉDIÉS :  
*Aux Mânes des défenseurs de Lille de 1792, Aux futurs Volontaires de la Revanche Nationale et aux ARMÉES de la République française.*

PARAITRONT PROCHAINEMENT :

1<sup>o</sup> LA GRANDE REVANCHE NATIONALE RÉPUBLICAINE  
(4<sup>e</sup> revanche de TESTELIN.)  
(Non, non, ils n'étaient pas les drapeaux de la France. — Nous avez-vous vaincus ?)

2<sup>o</sup> APOTHEOSE ET RESURRECTION DE GAMBETTA ! (ou le Culte de la Patrie !)  
tous deux Epôques-Satyres-Monologues en rimes Patriotiques et Dramatiques  
Dédiés aux Patriotes Français.

3<sup>o</sup> LA FRANCE INVULNÉRABLE!! ou l'assurance contre les invasions, les prononciamentos, la stagnation des affaires, les chômages, les grèves et la misère de l'OUVRIER FRANÇAIS qui en découle.  
Dans la situation actuelle, les Epôques ci-dessus produiront une émouvante sensation. — La France invulnérable s'imposera comme une nécessité absolue. Toutes les questions qui y seront traitées, l'application rigoureuse des Moyens, Systèmes, Lois, Réformes et Institutions qui y seront développés justifieront amplement l'intégralité de son titre. La FRANCE INVULNÉRABLE arrêtera les Invasions armées, fussent-elles tentées contre nous de tous côtés par 150000 ennemis coalisés, en infligeant à ceux-ci la peine du talon. (Voir la notice sur les Lilloise et Tonkinoise.)

NOTA. — L'auteur, dans le but de couvrir une partie des frais des ouvrages ci-dessus, met en vente :

1<sup>o</sup> LES ENFANTS VÉTÉRANS de la Nouvelle France.  
2<sup>o</sup> LE FRANÇAIS DE RESCHSOFFEN.  
Tous deux fragments de la Grande Revanche Nationale

Descendants des Germains, des bâtards d'Attila. . . Leur charge vaut victoire, O Bismarck le crois tu ?  
Quand nos fils, nos vengeurs, vous crieront : halte-là ! Des cadres de ces Preux, Bismarck pour t'en con- vaincre  
Et leur remettre avec la Lorraine l'Alsace, D'autres Preux renaitront mieux armés pour te vaincre...  
Votre orgueil abaissé, par compensation,  
Tous les sentiers de leur ancienne Nation ;  
Des Gaules, rendre aussi les remparts, les frontières,  
Et retourner Prussiens !... aux tribus de vos Pères,  
(Extrait de la 5<sup>e</sup> Revanche Nationale (les enfants vétérans). TROUVÉ FORTUNÉ.

Au Cœur de ces soldats, aux casques Bosselés  
Débris de Reschsoffen illustres mutilés !  
Sur leur crâne fendu ! sur leur face meurtrie !!  
Molke, Bismarck lisez : REVANCHE ! HONNEUR ! PATRIE !  
(Extrait de la grande Revanche Nationale)  
(Le français de Reschsoffen) TROUVÉ FORTUNÉ.

Allez voir :  
Au grand Panorama, non loin de l'Hippodrome,  
Faidherbe, le vaillant ! Entraînant ses soldats  
A la Victoire ! à la Bataille de Bapaume,  
Devant tant de valeur ! Citoyens ! chapeaux bas !  
(Extrait de la Chanson de la Foire de Lille). T. F.

Ils nous verront chez eux, planter la République !  
Quand nous te briserons grand Empire allemand,  
Les LILLOIS les premiers crieront tous : En avant !  
(Extrait de la Lilloise). T. F.

Donnez à ce Drapeau plus d'Ampleur, plus d'Espace,  
Qu'il répande au Tonkin : Progrès et Liberté !  
Que bientôt il retourne en Lorraine, en Alsace  
Plein de Valeur, de Gloire ! et Grand de Majesté !...  
(Extrait de la Tonkinoise).  
TROUVÉ FORTUNÉ.

LILLE  
PUBLIÉ : par L'OFFICE DE PUBLICITÉ DE LA RÉGION DU NORD  
TROUVÉ FORTUNÉ, éditeur-directeur.



## LA CHANSON DE LA FOIRE DE LILLE & DE SA BRADERIE.

Air sur l'Honneur et l'Argent.

I

Vive la Braderie et la Foire de Lille  
Ouvriers en chaque année Hercules, Charlatans,  
Camelots et Chan'eurs, répandant dans la ville  
Bons mots, Joyeux refrains, Elixirs, Bons onguents  
Vive la Braderie ! Halle aux vieilles ferrailles  
Aux marmites sans fonds, vieux chaudrons, vieux loquets,  
C'est par la Braderie aux vieilles antiquailles,  
Que nombreux amoureux ont perdu leurs briquets (bis).

II

Accourez à la foire, à la foire de Lille,  
Laboureurs, Ouvriers, Rentiers des alentours,  
Proletaires, Bourgeois, vous Nobles de la ville,  
Marchands-forains, Lutteurs, Pîtres, Faiseurs de tours,  
Nains, Colosses, Dompteurs de la ménagerie,  
Femmes à barbe, Ecuyers, Reines des gros mollets,  
De Lille, allez tous voir sa grande Braderie,  
De sa Chanson Patoise, entendre les couplets. (bis).

III

A la foire, allez voir les Puceats travailleuses,  
A côté la fourmie, Oiseaux, Chats, Chiens savants,  
Jeunes gens, riez aux fantoches merveilleuses,  
Vieilles ! de l'autre monde, hantez les revenants,  
Mesdames, Amateurs de la Chiromancie,  
Gourmands, qui vous bourrez de choux-crème et beignets,  
Vous trouverez à Lille au jour de Braderie,  
Vieux marchons sans poils, des chemises sans poignets. (bis)

IV

Vous qui venez de voir des singes les grimaces,  
Après les tirs, chantez : Antoine et son cochon,  
De l'avaloir du sabre, aux danseurs sur échasses,  
Allez vous ra fraîchir de coco sans citron,  
Qui du paillassé, aimez voir la bouffonnerie,  
Et jugez votre force à grands coups de maillets ;  
Vous achèterez à Lille, au jour de Braderie,  
Des culottes sans fonds, sans boutons des gilets. (bis)

V

Vous, admirateurs des Ecuyers du cirque  
Qui suivez le Scaphandre au profond de la mer,  
Qui sautez au contact de la femme électrique,  
Et chauffez la chaudière au papa Lucifer,  
Qui du salon de ciré, aussi d'Anatomie,  
Courez voir les serpents, entendez leurs sifflets,  
Achetez à Lille, à la grande Braderie,  
Vieux sabots fêlés, vieux miroirs sans reflets. (bis)

VI

Etudiants ! à la foire, allez voir la femme-homme ;  
L'homme-femme où l'on voit ce qui ne se voit pas,  
Par là vous verrez : d'Eve ! Adam mangeant la pomme !...  
Ici : Femme Géante aux séduisants appas,  
Puis passez au salon de la Pathologie,  
Y voir l'homme complet, Vénus au naturel  
Après avoir tout vu : voyez la Braderie,  
Aux vieux Bouquins cherchez : le Crime original. (bis)

VII

O ! vous charmants Minois, aimables chères dames,  
Qui nous faites souvent, des séduisants yeux doux,  
Pour voir les amoureux vous prodiguer leurs flammes,  
Revenir tous les jours, tomber à vos genoux,  
Pour exercer sur eux plus de friponnerie,  
Enlacez vos appas, dans de plus beaux corsets,  
A la foire de Lille au jour de Braderie  
Achetez beaux rubans et vieux colifichets. (bis)

VIII

Mignonnes, qui voulez : Laquais, femmes de chambre,  
Des nègres, des coupés, des parcs, des châteaux,  
Entrer dans tous les cours, et sans faire antichambre,  
Posséder des wagons, de chiffons, de gâteaux ;  
Pour relever encore, votre coquetterie,  
Et vous faire adorer, toutes : simples, sans fards,  
A la foire de Lille et de sa Braderie,  
Cherchez : Ducs ou Marquis aux anciens objets d'arts. (bis)

### COUPLÉ PATRIOTIQUE

Après rire à la foire, au jour de Braderie,  
Citoyens ! saluez : nos braves ! qui là bas...  
Sont tombés « l'An Terrible » au Feu... pour la Patrie.  
Allez : voyez avec respect — Chapeaux bas  
Au grand Panorama, non loin de l'Hippodrome,  
Faidherbe le vaillant ! Entraînant ses soldats  
A la victoire ! à la Bataille de Bapaume  
Devant tant de valeur ! citoyens ! chapeaux bas ! (bis)

### TROUVÉ, FORTUNÉ.

Office de publicité de la région du Nord.

Déposé. — Tous droits réservés pour tous pays.

NOTA. — Pour la musique du refrain et des couplets, s'adresser à l'auteur.

II  
Hôtels Restaurants, Cafés  
recommandés

Principaux Commerces, Industries, Etablissements et Administrations de Lille et environs.

## Alph. BLANCHARD Fils

Fabricant d'armes, 11, Place de Rihour, 11, Lille  
LA MAISON LA PLUS IMPORTANTE DE LA RÉGION DU NORD  
Fusils de chasse Français, Anglais et Belge, Choque-Bored  
ou forage américain doublant la portée de l'arme.

Fusils Lefauchaux de tous systèmes.  
Fusils Percq, centrale spéciaux pour tir  
aux pigeons.  
Choque-Bored de deux coups, triples ver-  
roux.

Fusils percussion de tous systèmes.  
Fusils Hammerless sans chien, sûreté au-  
tomatique, avec indicateur Choque-  
Bored.

Carabines Flobert de tous systèmes à 25 fr.  
Ces fusils seront vendus à des prix qui défient toute concurrence, depuis 50 à 800 fr.  
Une garantie spéciale est attachée à toutes les armes que je vends, ainsi que pour les  
réparations qui sont faites dans mes ateliers.

Revolvers Lefauchaux à 7 fr.  
Revolvers Percussion centrale à 12 francs.

Grand assortiment d'articles de chasse Français et Anglais.  
Carnier depuis 5 fr. — Gâchettes et molletières toile et cuir depuis 6 fr. — Cartouchières à  
1.50 — Filets pour gibier, 1.50. — Grand choix de colliers métal, cuir depuis 0,75. — Toutes  
les douilles sérieuses de 1<sup>re</sup> qualité garanties sans ratés sont au nom de la Maison. —  
Douilles bon ordinaire à 2 et 2.50 le cent.

Forté remise sur tous les articles pour la vente par grande quantité.  
TOUTE COMMANDE est LIVRÉE DANS les 24 HEURES.

## FABRIQUE DE MEUBLES

Spécialité pour Locations de Meubles, Literies,  
Décorations, Accessoires,  
au mois, à l'année, et pour Bals et Soirées,

## WILMOT-OLIVIER

FABRICANT, TAPISSIER, GARNISSEUR

72, rue Jacquemart-Giélé, à LILLE.

Sommiers, Ornements, Rideaux, Tapisseries, Passementeries.  
Echanges et Réparations.

## CASE A LOUER

OFFICE DE PUBLICITÉ DE LA RÉGION DU NORD  
TROUVÉ-FORTUNE, Editeur-Directeur,  
277, rue Gambetta, LILLE.

ANNONCES INSERTIONS ET ABBONNEMENTS  
dans tous et pour tous les journaux français et étrangers.  
Abonnés Jour Historiques, Indicateurs spéciaux Mémentos-annon-  
ces, Souvenirs-Historiques, Publications diverses, avec indication des  
Principaux Fabricants industriels et Commerçants de la Région du  
Nord.

ENTREPRISE A FORFAIT des Annonces, Impressions, Affichages,  
Gravures, Clichés, Expéditions et Distributions d'imprimés  
pour le Commerce, les Arts l'Industrie les Administrations et  
les Comités. — Listes spéciales.

### OFFICE SPÉCIAL FRANCO-BELGE

Pour l'obtention du divorce et séparation  
Recherches des cas prévus par la Loi  
CÉLÉRITÉ, DISCRÉTION, LOYAUTÉ,  
277, rue Gambetta, LILLE.

On reçoit : Demandes et communications sous  
forme anonyme jusqu'à certitude d'obtention.

HARNAIS EN TOUS GENRES  
Ordinaires et de luxe.

V. PILLOT père  
Sellier-Bourrelier  
33, rue du Metz, à LILLE.  
Sacoques. — Portefeuilles.  
Porte-monnaie.  
Articles de voyage.  
(Echanges et Réparations).

Le cabinet de M. Théodore VARLET, avocat, est transféré 27 rue Alexandre Lelou, à LILLE. (près de la Préfecture).



**Chanson nouvelle en patois de Lille**

chantée par la Société  
DES  
**JEUNES MOULINOIS**  
réunie à l'estaminet Ch. VANBELLE  
3, rue Philippe-de-Comines, 3  
(MOULINS-LILLE)

REPUBLICQUE  
FRANÇAISE  
LIBERTÉ  
ÉGALITÉ  
FRATERNITÉ

chantée par la Société  
DES  
**JEUNES MOULINOIS**  
réunie à l'estaminet Ch. VANBELLE  
3, rue Philippe-de-Comines, 3  
(MOULINS-LILLE)

**HONNEUR A LA STATUE FAIDHERBE**  
(Air connu.)

PREMIER COUPLET

Acoutez bien, mes gins,  
Euch' que j' viens vous canter,  
Ch'est sur eul' monumint  
Du citoyen français.  
Tous les habitants d' Lille  
Vont s'in faire un honneur  
D'avoir dins leu bielle ville  
L' monumint de ch' vainqueur.

REFRAIN

Tous les habitants d' Lille  
Auront dins leu grande ville  
L' monumint de ch' guerrier,  
Méritant des lauriers.

2<sup>e</sup> COUPLET

Ch'est un deu'l pour la France  
D'avoir perdu ch' t' homme-là ;  
Pou l' jour de l' délivrance  
On l'aurot vu à qu'va.  
Intreprinte cheull' campagne  
Pour mette in liberté  
L'Alsace et la Lorraine,  
D'puis si longtemps d'sirées. (Refrain.)

3<sup>e</sup> COUPLET

I étot homme de corache,  
Digne de sin dévouemint ;  
On l'a vu à l'ouvrache  
Du côté d' Saint-Quentin.  
I a su les maintenir  
Avé s' petit' armée,  
Combattant sans fléchir,  
Pour les t'nir in respect. (Refrain.)

4<sup>e</sup> COUPLET

A l' bataill' de Bapaume,  
I a fait vir sin génie ;  
Avec s' poignée d' hommes  
I a su r'tourner l'enn'mi.  
L'affaire eud' Pont-Noyelles  
Avec quéques chints marins,  
Les a r'poussés d' pus bielle  
Jusque l' route de Berlin. (Refrain.)

5<sup>e</sup> COUPLET

Vous veyez bien, mes gins  
Qu'il l'a bien mérité  
Qu'oa l'y fait ch' monumint  
Sur eun' plach' du quartier.  
Quand ch' grand soldat d' mérite  
Qui s'ra bien installé,  
On courra au plus vite  
Vir Faidherbe tant regretté.

REFRAIN

Tous les habitants d' Lille  
Auront dins leu grande ville  
L' monumint de ch' guerrier,  
Méritant des lauriers.

**CÉSAR DAUSSY.**

# LES BOERS

*Air du P'tit Price et Marianne Tambour*

*chantée par les Amis Réunis du Petit Globe et vendue au profit des blessés Boers.*

## REFRAIN

Le Boer s'écrie :  
Point de royauté,  
La mort ou la vie  
Pour la Liberté !

## PREMIER COUPLET

Par in beau jour v'la l'Ingueulterre  
Qui, sans n'd'avoir aucun' raijon,  
A les Boers déclar' la djerre  
Croyant d'fair' inn' born' occasion.  
Ah ! ouais, mais, v'la qu'à peine in route  
Pou marcher sus Préteria  
Les Boers les mettent in dérouté,  
L'z'anglais criottent ah ! iaie ia.

## DEUXIÈME COUPLET

Pourvu qui leu faut fair' la djerre  
Tout in chaquin y s'y a mis.  
Des p'tits afants, près des grands pères  
S'apprêtent à charger les fusils.  
Et chin qui-a d'sublim' in vot, même,  
Vin les tranchées, à les combats,  
Des jeun' fiètt' et pus des femmes  
Au nombre des Boers soldats.

## TROISIÈME COUPLET

Y font l'admiration du monde ;  
Jamais y-a eu d'parels combats  
In n'attind foq' dire à la ronde :  
Les Boers ch'est des braf' soldats.  
In les a vus, à tros quat' mille,  
Combatt' cont' dij' huit mill' anglais,  
Et leu donner inn' fameuss' pile  
Ch'est chin qu'in n'verra pus jamais.

## QUATRIÈME COUPLET

Vous avez ben attendu dire :  
*N'a po d'om'lett' sans casser d'œufs*  
Et chez les Boers qu'in admire,  
La djerre a fait des malheureux.  
Ah ! pou les blessés fait' l'aumône,  
Et, chaquin d'après ses moyens ;  
Ch'est la charité qui l'ordonne  
Pou soulager tous chés braf' gins.

## REFRAIN

Le Boer s'écrie :  
Point de royauté  
La mort ou la vie  
Pour la Liberté !

J. WATTEEUW.



Annexe 9 : Hommage aux Boers

**HOMMAGE**

**AUX BOERS**

---

CHANTÉ PAR LA SOCIÉTÉ " DES CŒURS JOYEUX "

établie chez le sieur

GIENART GUILLAUME, ANGLE DES RUES DELEZENNE & DESAIX, ROUBAIX

---

Air des Pêcheurs (chœur)

Refrain

Pour ainsi faire, la guerre a ton noble pays  
Noble pays  
Oui l'Angleterre, vrai mercenaire  
Sera maudite, se...ra punie  
Tra la la la la la la la (bis)  
Se...ra maudite se...ra punie.

<p style="text-align: center;">Premier Couplet</p> <p>Braves Boers (bis) si loin de la France (bis) Pour tes succès (bis) oui nous formons nos vœux (bis) Pour tes soldats (bis) remplis de vaillance (bis) Le monde entier... jette vers toi les yeux (ter) pan pan pan pan (au refrain)</p>	<p style="text-align: center;">Troisième Couplet</p> <p>Braves femmes (bis) mères de famille (bis) Tu venges aussi (bis) l'insulte des ingrats (bis) Dedans les rangs (bis) ta présence est utile (bis) Pour animer... la marche des soldats (ter) pan pan pan pan (au refrain)</p>
<p style="text-align: center;">Deuxième Couplet</p> <p>Dans tes combats (bis) Boers intrépides (bis) Tu marches au feu (bis) toujours sans hésiter (bis) Tu ne crains rien (bis) oui le droit te guide (bis) Car tu défends... peuple ta Liberté (ter) pan pan pan pan (au refrain)</p>	<p style="text-align: center;">Quatrième Couplet</p> <p>Malgré ton sort (bis) ne perds pas courage (bis) L'on fait des vœux (bis) pour toi vaincre en héros (bis) Nobles Boers (bis) tes peines l'on partage (bis) Et l'on t'envoie... de nos mains les braves (ter) pan pan pan pan (au refrain)</p>

**VICTOR CAPART**

NOTA. — Almanach chantant du Chansonnier Victor Capart contenant 50 chansons pasquilles récits etc. Prix 20 centimes, chez l'auteur 104, rue de Roubaix et dans tous les dépôts,

Imprimerie Victor Capart. — Tourcoing

S.M  
LILLE



44186  
1900  
25

VILLE DE ROUBAIX

MI-CARÈME 1900

*Hommage*

**AUX BOERS**

CHANSON NOUVELLE

Chantée par « LES RIGOLOS » du Cul-de-Four

Établis chez M. Eugène VANSCHOORISSE, 46, rue Voltaire, 46

**Premier Couplet**

Nous avons déclaré la guerre  
A ceux qui viennent prendre nos biens  
A ce grand royaume d'Angleterre  
Pour faire plaisir à Chamberlain.  
Vous qui venez en confiance,  
Vous vous en retournerez déçus,  
Votre peuple est en défaillance,  
L'Europe a dit vous serez vaincu !

**Deuxième Couplet**

Où chassons l'armée Britannique  
Qui voudrait bien nous dicter des lois !  
Chassons-les hors de nos Républiques  
Combattons-les c'est notre droit.  
Pas de pardon sur notre terre,  
Dans notre pays tant aimé,  
De ce que nous avons de plus cher  
C'est pour détruire notre liberté !

**Troisième Couplet**

Quand sonnera l'heure solennelle  
De votre peuple vous serez maudit  
Nous chanterons l'hymne éternel !  
Il ne restera pour vous que le mépris.  
Alors nous chanterons la gloire  
Anglais vous serez aux abois  
Ce sera pour nous la victoire !  
Libre à nous de proclamer des lois.

**Quatrième Couplet**

Vivre en paix dans l'indépendance  
Notre moral, nos mœurs, notre gaité,  
Notre vie, nos réjouissances,  
Tout à la solidarité.  
Pas de colère, pas de rancune,  
Nous travaillerons pour l'humanité  
Et nos femmes tout à chacune  
Laisse un amour de fraternité !

**Refrain**

Oui, vous prenez en confiance,  
Hors, la France vous laisse Fashoda ;  
Nous lutterons à outrance  
Vous n'aurez jamais Prétoria.

**Un Inof A. D.**

Imp. H. Van Hulle, 1, rue Bianchemaille, Roubaix

B.M  
1900



—\*— CARNAVAL 1901 —\*—

---

# GLOIRE A KRUGER

CHANTÉ PAR LA SOCIÉTÉ

## “ LES AMIS RÉUNIS „

Etablis chez Monsieur Louis CARRÉ

24. Rue des Récollets, 24. - ROUBAIX

---

<p style="text-align: center;"><b>Premier Couplet</b></p> <p>Ce vieillard parcourant le monde Va prêcher partout la liberté En tacticien agissant dans l'ombre Va chez les gens civilisés A toi Krüger homme de vaillance Pour son peuple cherchant l'égalité Venant directement en France Ne voyant qu'un but, c'est la fraternité.</p> <p style="text-align: center;"><b>Deuxième Couplet</b></p> <p>Ces quatre hommes pleins de feu et de [flamme] Combattant l'indépendance d'un pays Ils n'ont pour eux que ce cri dans l'âme Jamais le pays sera conquis A nous la liberté prospère D'un peuple vaillant et soumis Et ne combattons pas de colère Jamais l'anglais ne sera admis.</p>	<p style="text-align: center;"><b>Troisième Couplet</b></p> <p>C'est une vision, c'est de l'idéal Votre armée est démoralisée Emportez Anglais vos canons, vos mi- [trailles] Vous êtes dans l'inactivité. Fuyez, Fuyez je vous l'assure Vous êtes venu chercher le trépas Krüger a dit oui je le jure Je vous défends vous n'y entrez pas.</p> <p style="text-align: center;"><b>Quatrième Couplet</b></p> <p>Voyez le fléau qui nous menace Envenimant nos femmes et chers enfants Mais c'est bien nous qui les terrasse Un peuple petit et si grand Chantons la gloire oui je l'espère Ils vont bientôt tous capituler C'est à Krüger, homme de gloire Semant au monde sa liberté.</p>
---	---


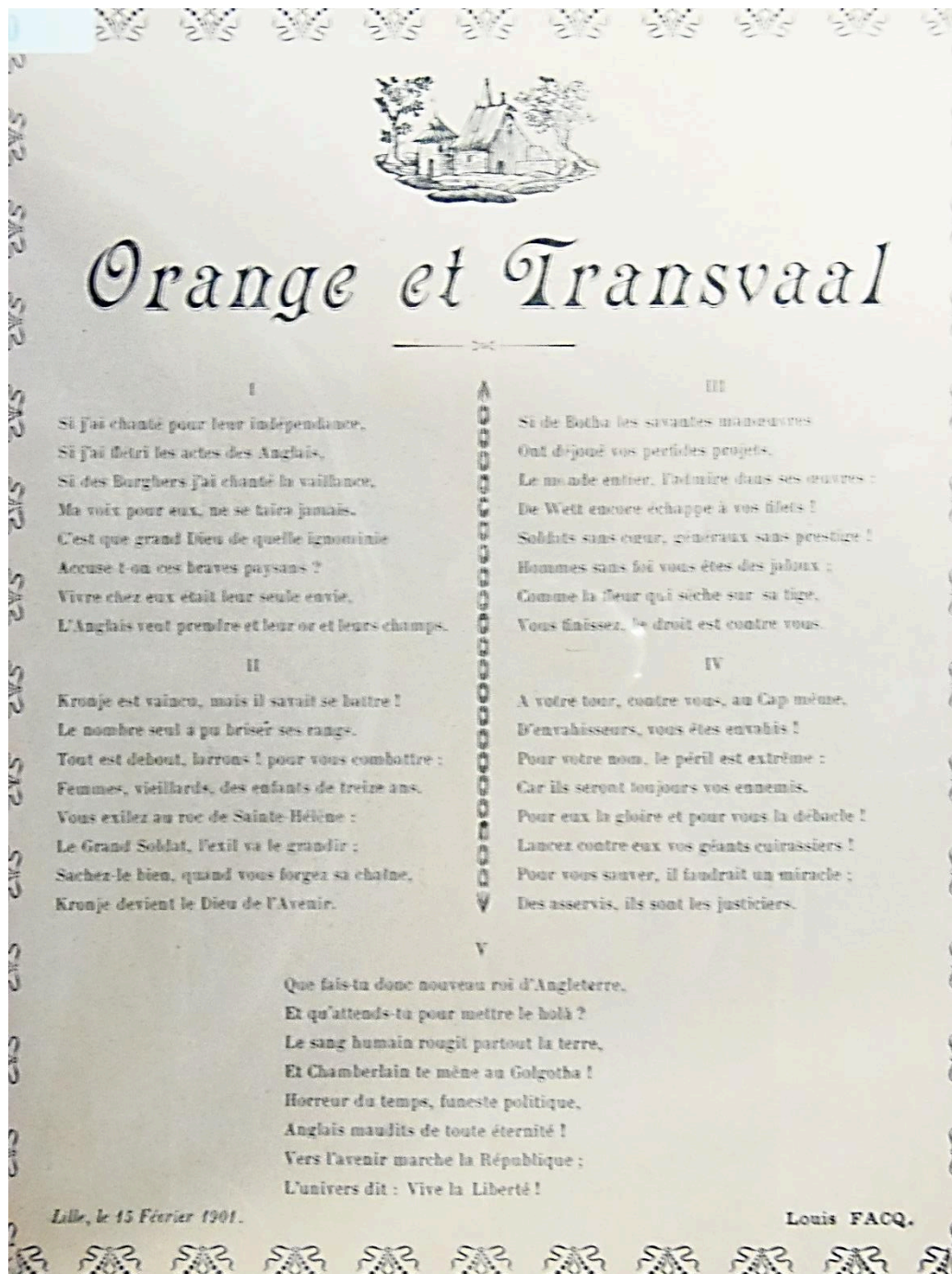
**Refrain**

Oui combattez, peuple héroïque  
Vous pouvez compter sur vos soldats  
Qui défendent vos républiques  
Dewet, Delarey et Botha.

**Un Inof A. D.**

---

Imp. H. Vanhulle, 70, rue Blanchemaille.



# Orange et Transvaal

I

Si j'ai chanté pour leur indépendance,  
Si j'ai flétri les actes des Anglais,  
Si des Burghers j'ai chanté la vaillance,  
Ma voix pour eux, ne se taira jamais.  
C'est que grand Dieu de quelle ignominie  
Accuse-t-on ces braves paysans ?  
Vivre chez eux était leur seule envie,  
L'Anglais veut prendre et leur or et leurs champs.

II

Kronje est vaincu, mais il savait se battre !  
Le nombre seul a pu briser ses rangs.  
Tout est debout, héros ! pour vous combattre :  
Femmes, vieillards, des enfants de treize ans.  
Vous exiliez au roc de Sainte-Hélène :  
Le Grand Soldat, l'exil va le grandir ;  
Sachez-le bien, quand vous forgez sa chaîne,  
Kronje devient le Dieu de l'Avenir.

III

Si de Botha les savantes manœuvres  
Ont déjoué vos perfides projets,  
Le monde entier, l'admire dans ses œuvres :  
De Wett encore échappe à vos filets !  
Soldats sans cœur, généraux sans prestige !  
Hommes sans foi vous êtes des jaloux ;  
Comme la fleur qui sèche sur sa tige,  
Vous finissez, le droit est contre vous.

IV

A votre tour, contre vous, au Cap même,  
D'extrahisseurs, vous êtes extravahis !  
Pour votre nom, le péril est extrême :  
Car ils seront toujours vos ennemis.  
Pour eux la gloire et pour vous la débacle !  
Lancez contre eux vos géants cuirassiers !  
Pour vous sauver, il faudrait un miracle ;  
Des asservis, ils sont les justiciers.

V

Que fais-tu donc nouveau roi d'Angleterre,  
Et qu'attends-tu pour mettre le holà ?  
Le sang humain rougit partout la terre,  
Et Chamberlain te mène au Golgotha !  
Horreur du temps, funeste politique,  
Anglais maudits de toute éternité !  
Vers l'avenir marche la République ;  
L'univers dit : Vive la Liberté !

Lille, le 15 Février 1901.

Louis FACQ.



**ANGLAIS & BOERS**  
CHANSON NOUVELLE EN PATOIS DE LILLE

Chantée par la Société des  
**AMIS RÉUNIS**  
Chez Léon WANAVERBECQ  
(dit PLANQUE)  
**RONCHIN**



Chantée par la Société des  
**AMIS RÉUNIS**  
Chez Léon WANAVERBECQ  
(dit PLANQUE)  
**RONCHIN**

Air : Les Anglaises. oh yes, oh yes.

**PREMIER COUPLET**  
Chin qui occupp' la France  
Et n'import' queull' puissance  
Ch'est la guerr' du Transwal  
D'Orange et du Natal  
Ches brav's gins ont affaire  
A cheull' sâle Ingletterre  
Qu'ell' veut tout massacrer  
Pour tout accaparer

**REFRAIN**  
Ah ! mais les Boers  
Ch'est d's homm's de fier  
Adrots comme des zouafs  
Pif ! Paf ! Pif ! Paf !  
Ils n' sont point nombreux  
Mais corageux  
I's chass'ront ches niafs  
Pif ! Paf ! Pif ! Paf !

**DEUXIÈME COUPLET**  
Ils s' défient à outrance  
Pour leur indépendance  
Les femmes et les infants  
Sont dins les cambattants  
Un fusil sur l'épaule  
Des cartouches in banderolle  
Ils font fair' des timbles  
A ches maudits Inglais

**TROISIÈME COUPLET**  
Ah ! qu' ch'est biau quand in songe  
Que l' brave général Cronje  
N'ayant pu d' provisions  
Pus d' vivres pus d' munitions  
Il a maintenu la lutte  
Jusqu'à l' dernier' minute  
La France à ch' l' homme de cœur  
Offre eun' épée d'honneur

**QUATRIÈME COUPLET**  
Pour déplanter ch' grand maîte  
Les Inglais ont du mette  
Et bien armès surtout  
Chinquante mille hommes debout  
S' vir obliger in somme  
D'êtes cinquante' sur un homme  
Car sans tous leurs rinforts  
I's s'rottent teurtous morts

**CINQUIÈME COUPLET**  
Mais malgré cheull' victoire  
I's ont biau fair' leur poire  
Ladysmith, Kimberley  
N' restront point aux Inglais  
Car i's ont d' l'indurance  
Et quelqu's chefs de vaillance  
J' cros bien que l' père Joubert  
Vaut bien un lord Robert

**SIXIÈME COUPLET**  
Mi je n' demand' qu'eun' chose  
Ch'est qu' pour l'apothéose  
Les boers s'rottent r'mis  
Maltes dins leu' Pays  
Et que l' dernier Ingliche  
Sot su' l' pan de m' quemiche  
Où bien s' tiète dins un sa  
A l' porte de la Tugela

**Henri TANCHE.**

1900

Lille. — Imp. Wilmot d'AnriAmice.



Annexe 14 : Les Boers du Capreau

COMMUNE DE WASQUEHAL

1901 MI-CARÈME 1901

# Les Boërs du Capreau

AIR : La faridondaine, la faridondon

Chantée par un groupe d'Amis établi à l'Estaminet du CAPREAU, tenu par J. DELBECCO.

*Premier Couplet*

Nous autes les Boërs du Capreau  
Nous n'voulons pos d'la d'gerre  
Mais si in vén'rot printe nous indrot  
In n'se laicherot pos faire  
In s' défindrot comme des démons  
La faridondaine, la faridondon  
In sarot vite printe sin fusil biribi  
A la façon du barbari mon ami.

*Deuxième Couplet*

Parce qu'in irot in position  
Et qu'in vivrot trant'chille  
In vén'rot printe tous ces majons  
Des ouvriss à l'otille  
Les fimm' prindront l'manche au ramon  
La faridondaine, la faridondon  
Et les homm' tertous leu fusil biribi  
A la façon du barbari mon ami.

*Troisième Couplet*

In sait qu'in est in monde jaloux  
Qu'in n'sait rin vir sus terre  
T'chanqu'ch'est qui veut nou met à bout  
Y nou déclarent' la d'gerre  
Si in veut défint' sin parc d'ognons  
La faridondaine, la faridondon  
Y fora bin printe sin fusil aussi biribi  
A la façon du barbari mon ami.

*Quatrième Couplet*

Au Capreau y n'a pos d'mines d'or  
Ch'n'est pos comm' au Transvaal  
Mais si plairot à nous milords  
D'printe l'ruie nationale  
Faudrot pou mett' opposition  
La faridondaine, la faridondon  
Printe des rinforts à l'Planque-au-Riz  
A la façon du barbari mon ami.

*Cinquième Couplet*

Après avoir pris position  
Les moyens d'nous définte  
Restons tertous dins nou majou  
Sin fusil à l'dépinse  
Et pos laichi roui l'canon  
La faridondaine, la faridondon  
In s'rot tués avant l'enn'mi biribi  
A la façon du barbari mon ami.

*Sixième Couplet*

Acoutez bin mes gins du Capreau  
Tout chin qu'j'ai voulu dire  
Y suffirot d'définte ses drots  
Pour toudis faire bonn' t'chire  
In dit toudis bonn' t'chire ch'est bon  
Lafaridondaine, la faridondon  
Les anglais n'ditent pos comm' mi biribi  
A la façon du barbari mon ami.

*Un Groupe d'Amis.*

IMP. CARTON FRÈRES, RUE DE L'ÉPÉE, 170.

Bureau auxiliaire à TOURCOING, 45, RUE DES CROIX BLANCS

---

MI-CARÊME 1901

---

# Secourons les Boers

CHANSON NOUVELLE

au Profit des Blessés Boers

Chantée par la Société "Les Amis Réunis"

ÉTABLIE

chez M. Désiré Morvillier, angle des rues d'Alger & Cartigny, Roubaix

---

Air de : Sambre et Meuse

<p><i>Premier couplet</i></p> <p>On vous a chanté l'année dernière Un' chanson sur ces braves gens Elle vous annonçait leurs misères Et vous racontait leurs tourments. L'Anglais veut par sa barbarie Am'ner ces hommes à la faim, Les pousser par sa tyrannie A céder pour un peu de pain.</p> <p><i>Refrain</i></p> <p>Remplis d'ardeur et de vaillance Vous les voyez ces soldats citoyens Pour garder leur indépendance Combattre pour sauvegarder leurs biens</p> <p><i>Deuxième couplet</i></p> <p>L'Anglais s'empare des ambulances Afin de priver les blessés, Des secours médicaux d'urgence Les médecins sont déportés Nulle convention n'est permise A ces cœurs pleins de cruauté Dis'nt les Républiques conquises Mais les Boërs sav'nt se venger.</p>	<p><i>Troisième couplet</i></p> <p>Gloire à Krüger ce vaillant père Aux généraux De Wet et Botha Qui malgré toutes leurs misères Conduis'nt leurs hommes aux combats En poussant leurs chansons guerrières Ils s'avancent sur l'ennemi Font Dorion prisonnier de guerre Et deux mille hommes avec lui.</p> <p><i>Quatrième couplet</i></p> <p>Vous tous qui avez l'âme française Venez en aide aux malheureux Qui ne demand'nt qu'à vivr' à l'aise Donnez, donnez cœurs généreux. C'est pour apaiser les souffrances De ces vaillants Boërs blessés, Ils se souviendront que la France Ne les a jamais oubliés,</p> <p><i>Refrain</i></p> <p>Donnez personnes généreuses Pour ces blessés, ces boërs malheureux Versez dans nos boîtes quêteuses Un petit sou, si vous ne pouvez mieux.</p> <p>E. WILLEM.</p>
--	---

---

Roubaix, Imp. COCHIN-SENEY



8

# LE PETIT CHEZ LES ZOULOUS

Chanson nouvelle en patois de Lille

CHANTÉE PAR  
**La Société de  
la Raie mouchetée**  
réunie  
**AU DUC D'AREMBERG**  
rue des Vieux-Mars,  
**LILLE.**



CHANTÉE PAR  
**La Société de  
la Raie mouchetée**  
réunie  
**AU DUC D'AREMBERG**  
rue des Vieux-Mars,  
**LILLE.**

Air du p'tit Jésus ou du Loup.

On a parlé des Français  
Qui partot'nt pour la Hollande,  
A min tour faut que j' raconte  
D'un volontaire pou l's Inglais ;  
In étant expulsé d' France  
Et n'ayant pu d'espérance,  
I s' dit pour courir la chance,  
Tampir faut que j' risque tout.  
L' même jour i va dire à s' mère :  
J' vas m'ingager volontaire  
Pour faire la guerre aux Zouloous (*bis*).

S' m'ér' ell' li répond garchon,  
Pour mi ch'est tin pu bon truc,  
Mais fais point comm' à Sarr'bruck,  
Et n'as pu l'air si couyon ;  
Surtout n' fais point comme tin père,  
Avec euss' dégalne guerrière,  
I n'a jamais su rien faire,  
Ch' st au preme qu'on rigol' rot d' nous ;  
Pour ti rattraper l' confiance,  
Faut qu' te moutres de l' vaillance  
Quant te s'ras chez les Zouloous (*bis*).

I contracte s'n ingag'mint  
Et pour partir i s' prépare,  
S' mère l' conduit jusqu'à la gare  
Et s' quit' on n' peut pus contints,  
Aussitôt v'là qu'elle écrit  
A tous ses pus grands amis,  
L' s' occpper gramint du p'tit  
Qui veut les r'lever teurtous ;  
Mais au bout d' deux mos d' service,  
I écrit qui a la gaunisse,  
Qu' ch'est l' maladie des Zouloous (*bis*).

I s' guérit d' cheull' maladie,  
In v'la eun' aut' aussi vite,  
Cheull' fos ch'est l' fièv' typhoite,  
L' vraie maladie du pays.  
Je n' sus point sûr si ch'est vrai,  
On dit qu' i l' fajot exprès,  
Qu' i avot l' traque d' marcher  
Peur de fair' cassé sin cou,  
D' aut'es dijott'nt i faut attinte,  
On verra si sait s' définte  
Quand i s'ra d'vant les Zouloous (*bis*).

Infin le v'là r'mis d'aplomb,  
I s' trouve in face d' l'innemi,  
Si ch'est vrai chin qu'on a dit,  
Or dit qu' i a mis d' l'action.  
I courot su l' champ de bataille,  
C'immandant comme un général,  
Bravant l' canon et l' mitraille,  
Aussi bien qu'un vieux zouzou ;  
Infin pour mi ch' st un mystère,  
Ou i r'sonn'ro point sin père  
In étant chez les Zouloous (*bis*).

Voulant faire trop sin malin,  
Eun' fos pour moutrer s' vaillance,  
I fait eun' reconnaissance  
Pour li visiter l' terrain.  
Mais ch'est qu'in arrivant là,  
I avot deschindu d' sin qu'va,  
I intind pousser des huras  
Et s' vot intouré d' noiroux.  
Ses amis s' tirtent des bottes,  
Mais l' petit moins vif que l's aut'es  
Reste victime des Zouloous (*bis*).

Ses amis sont dins l' chagrin  
D'avoir perdu leus espoirs,  
Car au lieu d' crier victoire !  
Les v'la planqués dins l' pétrin.  
Quoiqu' nous sommes in République,  
L' perte de ch' l' homme politique  
A apporté, cha s'explique,  
Un grand soula pour teurtous.  
A part cha, ch'est bien dommache,  
Car j'aro été bônache  
De l' vir imp'reur des Zouloous.

C. BROCHET.

Lille, imp. Jules Petit, rue de la ... 54



Mi-Carême 1911 VILLE DE ROUBAIX Mi-Carême 1911

# HONNEUR AUX ARMES & AUX SPORTS

(Air de Suzette)

Chanson-marche en patois chantée par la section des «Anciens Prévôts d'Armes Militaires» de Roubaix.  
Siège à l'ANQUILLE D'OR, tenu par François ÉCREPONT, rue de l'Ommelet, 120.

*Premier Couplet*

Mes gins acoutez mi inn' fo  
J'vas vous dire chin qu'vous n'savez po  
Pour fortifier vos afants  
Faites-leur faire la boxe et l'chausson  
Invoï les dins l'rue d'Ommelet  
Chez Écrepont (près d'chez Mullier)  
Et j'sus bin sûr qui d'vené ont fort  
Car cha n'leu fra pos d'tort  
D'leu faire apprinte cha  
Les dégourdira, les fortifiera.

*1er REFRAIN*

L'escrime, l'chausson, la boxe  
L'chausson, la boxe  
Voilà chin qu'vos afants  
Dott'nt apprinte à présent  
Ch'est un sport très pratique  
Et magnifique  
Aussi très énergique  
Qui fait circuler l'sang  
Ouai mes gins l'escrime  
L'chausson, la boxe  
Ch'est un sport qui va bin  
Ouai mes gins l'escrime  
L'chausson, la boxe  
Pou l'sang cha fait du bin.

*Deuxième Couplet*

Tchand qui s'in vont au régimint  
Y sont contint je n'sais pos qu'mint  
De savoir manœuvrer l'épée  
Élever leus d'jambes et pus boxer  
Les officiers in connaisseurs  
Ditt'nt ov'la un bleu qui a du teœur  
Et pus tout d'sute in l'fait rentrer  
A l'salle pou l'essayer  
Aussitôt rintré ch'est des coups d'bouton  
Qu'in vot d'sus l'plastron.

*Troisième Couplet*

L'congé fini (satisfaction !)  
Y vont rentrer à leu majon  
Y ergrettent à l'fos leu position  
Mais y vont ervénir pourtant  
A l'société les v'la d'retour  
Pour faire des élèves à leu tour  
Qui s'ront heureux étant soldat  
Pos d'bile à s'faire comme cha  
Ces bleus récriront vite à leus parints  
J'sus ichi fin bin !

*2me REFRAIN*

Pour dégourdir vos gosses  
Faites-leu faire la boxe  
Et soï convaincus  
Que débiles y n'sront pus  
L'chausson réveille les d'jampes  
Évite les crampes  
L'escrime pour les poignets  
Et pour tout développer  
Ah monpères, monnières  
Faites l'expérience  
Et vous verrez qu'ch'est beau  
Ah monpères, monnières  
Suivez l'exemple  
De ces anciens prévôts.

**CONSEIL**  
Pères de familles  
Qui avez des enfants débiles  
Pour améliorer leur santé, leur sort  
Faites-leur pratiquer les sports.

*Vu au Bureau Central de Police le 10 Mars 1911.*

**L'auteur Ch. WALRAVENS**

**VILLE DE CROIX**  
Estaminet de la BELLE BOULOIRE, tenu par M. Alfred DÉCOTTIGNES.  
97, Rue de la Makellerie, 97

DIMANCHE 2 AVRIL 1911, à 4 heures 1/2.

## GRANDE FÊTE SPORTIVE

ESCRIME - BOXE - CANNE - DANSE

Prix d'Entrée 25 cent. par personne. Donnée par l'UNION DES ANCIENS PRÉVÔTS D'ARMES MILITAIRES de Roubaix.

ROUBAIX — IMP. CARTON FRÈRES, RUE DE L'ÉPEULE, 110





**LES BAINS LILLOIS**


CHANSON NOUVELLE EN PATOIS DE LILLE

CHANTÉE PAR LA SOCIÉTÉ

**DES SANS CHAGRINS**

*Réunie place Déliot, 8*

à **Moulins-Lille.**



CHANSON NOUVELLE EN PATOIS DE LILLE

CHANTÉE PAR LA SOCIÉTÉ

**DES SANS CHAGRINS**

*Réunie place Déliot, 8*

à **Moulins-Lille.**

*Air: du P'tit-Price et Marianne Tambour (Desrousseaux)*

1<sup>er</sup> COUPLET.

Si l' porte de Paris est antique,  
Tous près on va vir du nouviau,  
Eun' école hydrothérapique,  
J' cros qu' cha va èt' eun' sequoué d' biau,  
Tous les nageurs vont èt' in fiète,  
Car dins l'iau pa ch' utilité,  
On va povoir piquer eun' tiète,  
In hiver comme in plein été,

REFRAIN.

Étant dins l'iau tiète,  
Les gins pus d'eun fos  
Crieront a tu tiète,  
Viv'nt les bains Lillos.

2<sup>me</sup> COUPLET.

J' parl' d'après la rhumeur publique,  
On dit qu' ch' l' établissemint la  
Y va y avoir de l' gymnastique,  
Gardin d'hiver excétera,  
Pour mi vrainmest chest nécessaire,  
Y n' mang' ot qu' cha chez les Lillos,  
Car i paraît qu' ch'est sanitaire,  
Donc ? on y courra pus d'eun fos.

3<sup>me</sup> COUPLET

Ah oui j' l'aspire et j' m'in fait gloire.  
Que ch' batimint sot terminé,  
Pou m' flanquer dins eun' grande baignoire,  
Et print' des douch's a volinté,  
Et quand j' sintirais eun' malaise,  
Ou dins l' tiète l' moind' douleur,  
J' vous jure que je m'trouverai bien aise,  
D'aller y prind' un bain d' vapeur.

4<sup>me</sup> COUPLET.

Y aura d' quoué a boire eun bonne tasse,  
Si on planque avec trop bon cœur,  
Cha s'ra pir qu'a l'école natasse,  
Ch' pass' tros mèts de profondeur,  
Et après eun' partie d' baignate,  
On trouv'ra a s' satisfaction  
Eun' buvette pour prind' eun' rasate,  
Dins a'import' queul' consommation.

5<sup>me</sup> COUPLET.

J'ai vu marqué su l' bariquate,  
Qui intoure ch' grand batimint,  
Qu'in ayant l' bourse a peut près plâte,  
On pora s' payer ch' l' agrémint,  
L' intrée n' vous cach'ra point rancune,  
On y particip'ra teurtous,  
Faudra point avoir eun' fortune,  
On y rintera pour tros sous.

6<sup>me</sup> COUPLET

J' joue l' municipalité d' Lille,  
D'y avoir prêter sin concours,  
Car nos p'lits garchons, nos p'tites filles,  
Vont passer la des heureux jours.  
Les élév's de tout's les écoles,  
Vont aller apprint' a nager,  
Jugez si d'après ches paroles,  
On pora incore s' noyer.

REFRAIN.

Étant dins l'iau tiète,  
Les gins pus d'eun fos  
Crieront a tu tiète,  
Viv'nt les bains Lillos.

H. TANCHE.

Lille — Imp. Wilmot — Courtoisise, 1<sup>er</sup> Victor-Lu

**Chanson nouvelle en patois de Lille**

chantée par la Société  
DES  
**JEUNES MOULINOIS**  
réunie à l'estaminet Ch. VANBELLE  
3, rue Philippe-de-Comines, 3  
(MOULINS-LILLE)



chantée par la Société  
DES  
**JEUNES MOULINOIS**  
réunie à l'estaminet Ch. VANBELLE  
3, rue Philippe-de-Comines, 3  
(MOULINS-LILLE)

**HONNEUR A LA STATUE FAIDHERBE**  
(Air connu.)

PREMIER COUPLET

Acoutez bien, mes gins,  
Euch' que j' viens vous canter,  
Ch'est sur eul' monumint  
Du citoyen français.  
Tous les habitants d' Lille  
Vont s'in faire un honneur  
D'avoir dins leu bielle ville  
L' monumint de ch' vainqueur.

REFRAIN

Tous les habitants d' Lille  
Auront dins leu grande ville  
L' monumint de ch' guerrier,  
Méritant des lauriers.

2<sup>e</sup> COUPLET

Ch'est un deu' l pour la France  
D'avoir perdu ch' t' homme-là ;  
Pou l' jour de l' délivrance  
On l'aurot vu à qu'va.  
Intreprinte cheull' campaine  
Pour mette in liberté  
L'Alsace et la Lorraine,  
D'puis si longtemps d'sirées. (Refrain.)

3<sup>e</sup> COUPLET

I'étoit homme de corache,  
Digne de sin dévouemint ;  
On l'a vu à l'ouvrache  
Du côté d' Saint-Quentin.  
I a su les maintenir  
Avé s' petit' armée,  
Combattant sans fléchir,  
Pour les t'nir in respect. (Refrain.)

4<sup>e</sup> COUPLET

A l' bataill' de Bapaume,  
I a fait vir sin génie ;  
Avec s' poignée d'hommes  
I a su r'tourner l'enn'mi.  
L'affaire eud' Pont-Noyelles  
Avec quéques chints marins,  
Les a r'poussés d' pus bielle  
Jusque l' route de Berlin. (Refrain.)

5<sup>e</sup> COUPLET

Vous veyez bien, mes gins  
Qu'il l'a bien mérité  
Qu'oa l'y fait ch' monumint  
Sur eun' plach' du quartier.  
Quand ch' grand soldat d' mérite  
Qui s'ra bien installé,  
On courra au plus vite  
Vir Faidherbe tant regretté.

REFRAIN

Tous les habitants d' Lille  
Auront dins leu grande ville  
L' monumint de ch' guerrier,  
Méritant des lauriers.

**CÉSAR DAUSSY.**




1879

# Le Dégrèvement de la Chicorée

CHANSON LILLOISE

CHANTÉE  
par la Société des  
**SANS-CHAGRINS**  
Réunis à la Foire d'Or  
A LA MADELEINE-LEZ-LILLE



CHANTÉE  
par la Société des  
**SANS-CHAGRINS**  
Réunis à la Foire d'Or  
A LA MADELEINE-LEZ-LILLE

Air du *Vieux Fripier* (Desrousseaux)

1<sup>er</sup> COUPLET.

L' mos passé, les femmes de m' courette,  
Ils étotent tertous rassemblées  
Dins les plaches de l' petite Henriette,  
A eun' douzaine bien attablées.  
Ch' n'étot point un r'vidiache,  
Car l' femme à Hustache,  
Un marabou à s' main,  
Elle cantot ch' petit r'frain.

REFRAIN.

Allons, in vraie Lilloise,  
Buvons eun' petite tasse,  
Puisqu'on n' paie pu, ch' l'ainnée,  
L'impôt su l' chicorée.

2<sup>e</sup> COUPLET.

Voisines, pour nous, ch'est un bonheur,  
Rabachant l'chicorée d' quate sous,  
On nous rind ch'eul petite doucheur  
Qui nous a consolés tertous.  
On dit qu' ch'est l' sang d'eun' femme,  
Mais j' l'avoue bien mi-même,  
L' café ch'est tout m'n amour.  
J'in bos douze fos par jour.

3<sup>e</sup> COUPLET.

Sans café quoi ch' qu'eun' femme peut faire  
Quand elle a de l' tribulation  
Est-ch' que ch' n'est point toudis l' cafetière  
Qui, bien souvint, nous rind l'action  
Avec eun' petite tasse,  
On s' console, on s' délasse,  
On oblit sin chagrin,  
Même si on s'rot sans pain.

4<sup>e</sup> COUPLET.

Queull' différince avec avant,  
Tout d'puis qu'nous avons ch' dégrèv'mint,  
On met du café à l'av'nant  
Et cha n'a pus l'air d'un lav'mint,  
Nous avons l'avantage  
De n'pus boire du r'passage,  
Car avec ch' l'impôt,  
On n' buvot qu' du berlot.

5<sup>e</sup> COUPLET.

Aussi nous avons l'espérance,  
Quand rabach'ra aussi l' café,  
Ch'est pour nous eun' réjouissance  
In même temps qu'eun' utilité.  
Vrai, ch'étot arbitraire,  
Quoique pour les frais d' la guerre,  
Car on nous avot pris  
Tous nos plus grands plaisis.

6<sup>e</sup> COUPLET.

Ah ! oui, vidons nos tasses, commères,  
A l' santé, d' chés braves citoyens  
Qu'avé l' budget ils ont su faire,  
Pour les Lilloises, un p'tit peu d' bien.  
Pour finir, Angélique  
Crie : Vive la République !  
Vive un gouvernemint  
Qui marche au dégrèv'mint !

REFRAIN.

Allons, in vraie Lilloise,  
Buvons eun' petite tasse,  
Puisqu'on n' paie pu, ch' l'ainnée,  
L'impôt su l' chicorée.

J. G.

LILLE, IMP. VITEZ-GÉRARD.

## Annexe 20 : tableau des sociétés correspondantes de la SGL en 1914

(D'après le bulletin de la SGL, année 1914, p.5).

Alger	Société de géographie	Allemagne	Berlin	Société de géographie
Brest	Société académique	Allemagne	Brême	Société de géographie
Bône	Académie d'Hippone	Allemagne	Essen	Société de géographie
Bordeaux	Société de géographie commerciale	Angleterre	Edimbourg	Société de géographie
Bourges	Société de géographie du Cher	Angleterre	Londres	Société royale de géographie
Carcassonne	Syndicat d'initiative de Carcassonne	Angleterre	Manchester	Société de géographie
Douai	Union géographique du Nord	Autriche-Hongrie	Budapest	Société hongroise de géographie
Dunkerque	Société de géographie	Autriche-Hongrie	Vienne	Société impériale de géographie
Dunkerque	Comité maritime et colonial	Autriche-Hongrie	Vienne	Société impériale de géographie militaire
Dunkerque	Chambre de commerce	Belgique	Anvers	Société de géographie
Florac	Club cévenol	Belgique	Bruxelles	Société d'archéologie
Le Havre	Société de géographie commerciale	Belgique	Bruxelles	Société belge d'études coloniales
Laon	Société de géographie de l'Aisne	Belgique	Bruxelles	Institut géographique de Bruxelles
Lille	Société industrielle du Nord	Belgique	Bruxelles	Société royale de géographie
Lille	Société des agriculteurs du Nord	Espagne	Madrid	Société royale de géographie
Lille	Société géologique du Nord	Italie	Rome	Société italienne de géographie
Lille	Union française de la jeunesse	Pays-Bas	Amsterdam	Société de géographie
Lorient	Société bretonne de géographie	Portugal	Lisbonne	Société de géographie
Lyon	Société de géographie de Lyon	Russie	St Petersburg	Société impériale de géographie
Marseille	Société de géographie et d'études com.	Suède	Upsala	Institut géologique de l'université
Montpellier	Société languedocienne de géographie	Suède	Stockholm	Société de géographie
Nancy	Société de géographie de l'est	Suisse	Genève	Société de géographie
Nantes	Société de géographie commerciale	Suisse	Neuchâtel	Société neuchâteloise de géographie
Oran	Société de géographie et d'archéologie	Suisse	Saint Gall	Société de géographie commerciale
Paris	Société de géographie			
Paris	Société de géographie commerciale	Canada	Québec	Société de géographie
Paris	Comité de l'Afrique française	Canada	Toronto	Canadian institute
Paris	Société des études coloniales et maritimes	Etats-Unis	New-York	Société de géographie
Paris	Société de topographie de France	Etats-Unis	Philadelphie	Société de géographie
Paris	Alliance française	Etats-Unis	Philadelphie	American philosophical society
Paris	Société des anciens de l'école sup. de com.	Etats-Unis	Washington	Smithsonian institute
Paris	Union franco-persane	Etats-Unis	Washington	Bureau d'ethnologie
Poitiers	Société de géographie	Pérou	Lima	Société de géographie
Rochefort	Société de géographie	Argentine	Buenos-Aires	Académie nationale des sciences
Roubaix	Société d'émulation	Egypte	Le Caire	Société khédiviale de géographie
Rouen	Société normande de géographie	Japon	Tokyo	Société de géographie
Saint Nazaire	Société de géographie commerciale			
Saint Valery	Société d'histoire et d'archéologie			
Sousse	Société d'archéologie			
Toulouse	Société de géographie			
Tours	Société de géographie			
Tunis	Institut de Carthage			
Tunis	Section de la soc. de géo. com. de Paris			



**Annexe 21** : ouvrages concernant les colonies françaises disponibles en 1899 à la bibliothèque de la Société de géographie de Lille,  
(D'après le catalogue de la société, juin 1899)

Colonisation/géographie Des colonies	<p>Levasseur, <i>Les progrès de la race européenne au 19<sup>ème</sup> siècle par la colonisation</i>, Paris, Mignon</p> <p>Desdevizes du Dezert, <i>La colonisation et ses conditions aux temps actuels</i>, Rouen, 1882</p> <p>Froger, <i>La question sociale et la colonisation</i>, Bordeaux, 1886</p> <p>Engelhardt, <i>Considérations historiques et politiques sur les protectorats</i></p> <p>Desdevizes du Dezert, <i>L'Angleterre et son régime colonial</i>, Rouen, Cagniard, 1882</p> <p>Hübner, <i>A travers l'Empire britannique</i>, Paris, Hachette, 1886</p> <p>Notice sur la création d'une société internationale pour l'étude des questions d'émigration</p> <p>Demay Charles, <i>Histoire de la colonisation allemande</i>, Paris, Bayle, 1890</p> <p>Union coloniale française, <i>Manuel d'hygiène coloniale</i>, Challamel, 1884</p> <p>Rambaud (sous la direction de), <i>La France coloniale</i>, Colin, 1886</p> <p>Lanessan, <i>L'expansion coloniale de la France</i>, Alcan, 1886</p> <p>Leroy-Beaulieu, <i>de la colonisation chez les Peuples modernes</i>, Paris, Guillaumin et Cie, 1874</p> <p>Mager, <i>Les droits coloniaux de la France</i>, Bayle, 1890</p> <p>Recoing, <i>Géographie militaire et maritime des colonies</i>, Paris, Baudoïn, 1885</p> <p>Scrive, <i>Expansion coloniale et mise en valeur de nos colonies</i>, Lille, Danel, 1898</p> <p>Desdevizes du Désert, <i>Le mouvement colonial</i>, Caen, 1894</p> <p>Guide du colon et du voyageur dans les colonies françaises, Poitiers, Lécène, 1893</p> <p>Union Coloniale Française, <i>Conseils à ceux qui veulent s'établir aux colonies</i>, Lavertujon, <i>Rapport fait au Sénat sur la création de compagnies de colonisation</i>, Paris, 1895</p> <p>Etienne, <i>Les compagnies de colonisation</i>, Challamel, 1897</p> <p>Ministère des colonies, <i>Notices coloniales</i>, 1894</p> <p>Roux, <i>Comment rendre nos colonies prospères</i>, Chailley, 1896</p> <p>Dubois, <i>Les colonies et l'enseignement géographique</i>, Chailley 1896</p>
Indochine	<p>Lanessan, <i>L'Indochine française</i>, Paris, Alcan, 1889</p> <p>Henri Philippe d'Orléans, <i>Autour du Tonkin</i>, Paris, Calmann-Lévy, 1894</p> <p>Lanessan, <i>La colonisation française en Indochine</i>, Paris, 1895</p> <p>Davaine, <i>Considérations sur l'opportunité pour l'industrie française de créer des établissements métallurgiques dans nos possessions d'Extrême-Orient</i></p> <p><i>Excursion et reconnaissance dans l'Indochine française</i>, Hanoï, 1890</p> <p>Aymonier, <i>Une mission en Indochine</i>, Paris, Société de géographie, 1892</p>
Cochinchine	<p>Varannes, <i>La Cochinchine française</i>, extrait de la Revue des deux mondes</p> <p>Garnier, <i>La Cochinchine française en 1864</i>, Paris, Dentu, 1864</p> <p>Garnier, <i>De la colonisation en Cochinchine</i>, Paris, Challamel, 1865</p> <p>Favrez, <i>La Cochinchine en 1881</i>, Paris, 1881</p> <p>Bouinai et Paulus, <i>La Cochinchine contemporaine</i>, Paris, Challamel, 1884</p> <p><i>Etat de la Cochinchine française en 1883, 1885, 1187, 1888, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894</i></p> <p>Paris, <i>Le colon et l'administration en Basse-Cochinchine</i>, Challamel, 1896</p> <p>Imbert, <i>Notes sur la Cochinchine</i>, 1898</p>
Annam	<p>Petit, <i>Francis Garnier, sa vie, son œuvre</i>, Paris, Dreyfous</p> <p>Silvestre, <i>L'empire d'Annam et le peuple annamite</i>, Paris, Alcan, 1890</p> <p>Castonnet des Fosses, <i>L'Annam au Moyen-Age</i>, Paris, 1889</p>
Tonkin	<p>Gautier, <i>Les Français au Tonkin, 1787 à 1886</i>, Paris, Challamel, 1887</p> <p>Millot et Dupuis, <i>L'expédition du Fleuve Rouge</i>, Frémont, 1892</p> <p><i>Le Tonkin financier, son avenir</i>, Paris, Boullay, 1891</p>

	<p>Normand, <i>Lettres du Tonkin</i>, Paris, Ollendorf, 1887  Thureau, <i>Le Tonkin, colonie française</i>, Paris, Librairie patriotique, 1883  Armand, <i>Les grands mammifères de l'Indochine</i>  Romanet du Caillaud, <i>Deux arbres à acclimater au Tonkin</i>, Comité d'étude du Tonkin, 1888  <i>Convention de Tien-Tsin</i>, Paris, Imprimerie nationale, 1884  Dupuis, <i>L'ouverture du Fleuve Rouge au commerce et les événements du Tonkin</i>, Paris, Challamel, 1879  Dupuis, <i>Les origines de la question du Tonkin</i>, Paris, Challamel, 1896  Henri d'Orléans, <i>Du Tonkin aux Indes</i>, Paris, Calmann-Lévy, 1898</p>
Maroc	<p>De Campou, <i>Un empire qui croule</i>, Paris, Plon  Marcet, <i>Voyage d'une mission française à la cour du sultan</i>, Paris, Plon, 1885  Charmes, <i>Une ambassade française au Maroc</i>, Paris, Calmann-Lévy, 1887  De Lavigne, <i>Les Espagnols au Maroc</i>, Paris, Bayle, 1889  Loti, <i>Au Maroc</i>, Paris, Calmann-Lévy, 1889</p>
Algérie	<p>Reuss, <i>A travers l'Algérie</i>, Paris, Librairie générale de vulgarisation  Charvériat, <i>A travers la Kabylie et les questions kabyles</i>, Paris, Plon, 1889  Bonnafont, <i>Douze ans en Algérie</i>, Paris, Dentu, 1880  Fallot, <i>Par-delà la Méditerranée, Kabylie, Aurès, Kroumirie</i>, Paris, Plon, 1887  Robert, <i>Voyage à travers l'Algérie</i>, Lille, Tallandier  Soleillet, <i>L'exploration du Soudan central et l'avenir de la France en Afrique</i>, Paris, Challamel, 1876  Rousset, <i>Petit atlas de la conquête de l'Algérie</i>, Paris, Plon, 1889  Gérard, <i>Exploration du Sahara et du continent africain</i>, Paris, Dentu, 1860  Vignon, <i>La France en Algérie</i>, Paris, Hachette, 1893  Rolland, <i>Le Transsaharien, un an après</i>, Paris, Challamel, 1891  Duponchel, <i>Le chemin de fer de l'Afrique centrale</i>, Montpellier, De Boehm et Fils, 1875  Ricoux, <i>La population européenne en Algérie</i>, Alger, 1881  Saurin, <i>Manuel de l'émigrant en Algérie</i>, Challamel, 1895  Trumelet, <i>Les Français dans le désert</i>, Paris, Challamel, 1888  Blanc, <i>Le dessèchement du Sahara et l'avenir des oasis</i>, Paris, Association pour l'avancement des sciences, 1889</p>
Tunisie	<p>Lanessan, <i>La Tunisie</i>, Paris, Alcan, 1887  Carton, <i>Les nécropoles de Bulla-Regia</i>, Paris, Leroux, 1890  Carton, <i>Les fouilles de Bulla-Regia</i>, Lille, Danel, 1890  Carton, <i>Découvertes épigraphiques et archéologiques dans la région de Dougga</i>, Lille, Danel, 1895  Carton, <i>De l'utilité des études archéologiques au point de vue de la colonisation dans l'Afrique du Nord</i>, Paris, 1890  Rebillet, <i>Relations commerciales de la Tunisie avec la Sahara et le Soudan</i>  Le Blant, <i>L'épigraphie romaine en Gaule et dans l'Afrique Romaine</i>, Paris, Leroux, 1890  Bertholon, <i>Etude géographique et économique sur la province de l'Arad</i>, Tunis, 1894  Melon, <i>De Palerme à Tunis</i>, Paris, Plon, 1885  Cagnat et Saladin, <i>Voyage en Tunisie</i>, Paris, Hachette, 1894  Rebillet, <i>Le sud de la Tunisie</i>, manuscrit, 1885  Saurin, <i>Manuel de l'émigrant en Tunisie</i>, Paris, Challamel, 1894  Direction de l'agriculture et du commerce de la Régence de Tunis, <i>Notice sur la Tunisie à l'usage des émigrants</i>, Tunis, 1897</p>
Sénégal et Soudan	<p>Faidherbe, <i>La France dans l'Afrique occidentale</i>, Paris, Hachette, 1889  Lettre du Général Faidherbe aux sénateurs sur le chemin de fer du Sénégal  Sever, <i>Le Sénégal</i>, conférence faite à la Société de géographie de Berne, 1884  Ancelle, <i>Les explorations au Sénégal</i>, Paris, Maisonneuve, 1887  Faidherbe, <i>Langues sénégalaise, notions grammaticales, vocabulaire et phrases</i>, Paris, Leroux, 1887</p>

	<p>Rançon, <i>Dans la Haute-Gambie</i>, Paris, société d'éditions scientifiques, 1895  Lagrillière-Beauclerc, <i>Mission au Sénégal et au Soudan</i>, Lille, Tallandier, 1898  Béchet, <i>Cinq ans de séjour au Soudan français</i>, Paris, Plon, 1889  De Sanderval, <i>De l'Atlantique au Niger par le Fouta-Djallon</i>, Paris, 1889  De Sanderval, <i>Soudan français, carnets de voyage</i>, Paris, Alcan, 1893  Warenhorst, <i>La Casamance</i>, Paris, Jouvot, 1891  Cousin, <i>Etude sur la concession de la rive gauche de la Casamance</i>, Paris, 1899  Madrolle, <i>Notes de voyage de la Casamance en Guinée par la Foutah-Djallon</i>, Paris, Le Soudier, 1894  De Béhagle, <i>Dans l'Afrique équatoriale</i>, Paris, Chamerot, 1893  De Béhagle, <i>Projet d'un voyage commercial du Congo à la Méditerranée par le Tchad et ses affluents</i>, Paris, Chamerot, 1893  Galliéni, <i>Mission dans le Haut Niger et à Ségou</i>, Paris, 1883  Frey, <i>Côte occidentale d'Afrique</i>, Paris, Marpon, 1890  Crépy, compte rendu de l'ouvrage <i>La France dans l'Afrique occidentale</i>, Lille, Danel, 1885  Dietz, <i>Un explorateur africain, Auguste Stahl</i>, Paris, Monnerat, 1884  Lacroix, <i>Projet d'exploration dans l'Afrique centrale par l'Ouellé</i>, Lille, Danel, 1881  Brunache, <i>Au centre de l'Afrique</i>, Paris, Alcan, 1894  Gazeau de Vautibault, <i>Le Soudan central et le bassin septentrional du Congo</i>, Angers, 1884  Burdo, <i>Niger et Bénoué, voyage dans l'Afrique centrale</i>, Paris, Plon, 1880  Monteil, <i>De Saint Louis à Tripoli par le lac Tchad</i>, Paris, Alcan, 1895  De Rivoire, <i>Au pays du Soudan</i>, Paris, Plon, 1885  Toutée, <i>Dahomey, Niger, Touareg</i>, Paris, Colin, 1897  Péroz, <i>Au Niger</i>, Paris, Calmann-lévy, 1894  Binger, <i>Esclavage, islamisme et christianisme</i>, Paris, Société d'éditions scientifiques, 1891  Fonssagrives, <i>Au Dahomey, souvenirs des campagnes de 1892-1893</i>, Paris, Librairie africaine, 1895  Alis, <i>A la conquête du Tchad</i>, Paris, Hachette, 1891</p>
Région du Congo et Fleuves voisins	<p>Magalhaes, <i>Le Zaïre et les contrats de l'Association internationale</i>, Lisbonne, 1894  Moynier, <i>La question de l'Etat indépendant du Congo au point de vue juridique</i>, Paris, Académie des sciences, 1887  Wauters, <i>L'Etat indépendant du Congo</i>, Bruxelles, 1899  Le Congo, article du <i>Courrier des Etats-Unis</i>, Bruxelles, 1883  Westmark, <i>Trois années au Congo, séjour chez les Bangallas, cannibales du Haut Fleuve</i>, extrait du <i>Bulletin de la Société de géographie de Paris</i>, 1888  Marche, <i>Trois voyages dans l'Afrique occidentale française, Sénégal, Gambie, Casamance</i>, Paris, Hachette, 1882  Guiral, <i>Le Congo français, du Gabon à Brazzaville</i>  Tucket, <i>Relation d'un voyage entrepris en 1816 pour reconnaître le Congo</i>, Paris, Gide Fils, 1818  <i>Affaires du Congo et de l'Afrique occidentale</i>, documents diplomatiques, Paris, 1884  Nicolas, Lacaze et Signol, <i>Guide hygiénique et médical du voyageur dans l'Afrique australe</i>, Paris, Martinet, 1881  De Doncourt, <i>Savorgnan de Brazza et l'Afrique occidentale et centrale à notre époque</i>, Lille, Lefort, 1858  Froment, <i>Un voyage dans l'Oubangui</i>, extrait du <i>Bulletin de la SGL</i>, 1889  Stanley, <i>Cinq années au Congo</i>  Stanley, <i>Comment j'ai retrouvé Livingstone</i>, Paris, Hachette  Stanley, <i>A travers le continent mystérieux</i>, Paris, Hachette, 1879  Wauters, <i>Stanley au secours d'Emin Pacha</i>, Paris, Quantin, 1890  Lavigerie, <i>Près des Grands Lacs</i>, Paris, 1896  Schweinfurth, <i>Au cœur de l'Afrique</i>, Paris, Hachette, 1875</p>
Madagascar et îles voisines	<p>Lacroix, <i>Relation d'un voyage dans l'Océan Indien</i>, Lille, Danel, 1884  Chartier et Pellerin, <i>Madagascar depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i>, Paris, Jouvot, 1888</p>

	<p>Foucart, <i>De Tamatave à Tananarive</i>, Lille, Danel, 19890</p> <p>Postel, <i>Madagascar</i>, Paris, Challamel, 1886</p> <p>Bassilan, <i>Essai sur la cartographie de Madagascar</i>, Paris, Challamel, 1890</p> <p>Grandidier, <i>Histoire de la géographie de Madagascar</i>, Paris, Hachette, 1893</p> <p>Grandidier, <i>Du sol et du climat de Madagascar du point de vue de l'agriculture</i>, 1894</p> <p>Raulin, <i>Nossi-bé et le commerce de la côte sud-ouest</i>, extrait de la Revue maritime et coloniale, 1896</p> <p>Raulin, <i>A Madagascar, l'île de Sainte Marie</i>, extrait de la Revue maritime et coloniale, 1896</p> <p>Grosclaude, <i>Un parisien à Madagascar</i>, Paris, Hachette, 1898</p> <p>Gouvernement général de Madagascar, <i>Guide de l'émigrant à Madagascar</i>, Armand Colin, 1899</p> <p>Gindre, <i>En Afrique australe et à Madagascar</i>, Paris, Challamel, 1897</p>
--	---



**Annexe 21 bis : Exemples d'échantillons**  
 (Photographies prises par l'auteur dans les réserves du Musée d'Histoire Naturelle de Lille).



Échantillons de coton (provenance : Niger, Sénégal, Dahomey)



Échantillons de coton (provenance : Tonkin)



Ci-dessous : une partie du don de Paul Crépy fait au musée en 1892 (petit mil, 3 bocaux d'arachides, palmistes en coques, Riz en paille, café, piment et coton sauvage)






Annexe 22 : L'École natation à l'iau caute

**L'ÉCOLE NATATION A L'IAU CAUTE**

**CHANSON NOUVELLE**  
en patois de Lille  
CHANTÉE PAR LA  
**Société des Maladroits**  
RÉUNIE  
Estaminet de la Ville de Gand  
TENU PAR  
**M. Manuel LAURENT**



**CHANSON NOUVELLE**  
en patois de Lille  
CHANTÉE PAR LA  
**Société des Maladroits**  
RÉUNIE  
Estaminet de la Ville de Gand  
TENU PAR  
**M. Manuel LAURENT**

PREMIER COUPLET

Mes bonn's gins, faut que j' vous conte  
Eun' séquoi des pus nouviaux ;  
Eudpuis que l' monte est monte,  
On n'a jamais vu d' si biaux.  
Tout près deul' porte de Paris,  
I' a eun' école natation ;  
Ch'est comm' un p'tit paradis :  
Ch'est pus biau qu' l'Esposition !

REFRAIN

In hiver comme in été,  
On ira tous d'un bon cœur  
Tout près deul' gare Saint-Sauveur  
Pou nous print' des bains d' vapeur.

DEUXIEME COUPLET

Mais quant' vous arrivez là,  
Vous s'adressez au guichet ;  
On n' fait point pus d'imbaras  
Au riche qu'à eun' ouveurier.  
Si vous avez l'air farouche,  
Euch' t'homme y vous vête dins les yeux ;  
I' vous dit : « Faut print' des douches,  
Vous s'in trouvez gramint mieux. »

(REFRAIN.)

TROISIEME COUPLET

J'cros qu' dins tous chés invintions,  
Qu'on n' porot point trouver mieux ;  
On a construit cheull' mason  
Pou les jeunes comm' pou les vieux.  
Et si quéqu'fos par malheur  
On attrape un mauvais sang,  
In prinnant quéqu's bains d' vapeur  
On est guéri in rien d' temps.

(REFRAIN.)

QUATRIEME COUPLET

A ch't' heure dins tou's les grand's villes,  
J' cros bien qu' cha va exister ;  
Cha s'ra eun' séquoi utile  
Pou nous apprint' à nager.  
Mais si quéqu'fos par hasard  
I' arrive eun' inondation,  
Vous vérez, vous porez m' croire,  
Qu'on s'ra comme des vrais pichons.

(REFRAIN.)

CINQUIEME COUPLET

On jue un morciau d' musique  
Sitôt qu' vous sautez dins l'iau ;  
On vot faire deul' gymnastique  
Su l' vinte aussi bien qu' su l' dos.  
Vous y trouvez des comiques  
Qui sont vramint rigolos ;  
On a jamais vu au cirque  
Faire eud' pareils sauts périaux.

(REFRAIN.)

SIXIEME COUPLET

I' n'in vient eud' tous les faurbous  
Et même eud' tous les côtés ;  
Vramint, j' cros bien qu' pou dix sous  
Qu'on n' vorot point s'in passer.  
On vot les gins du villache,  
Surtout les jours de marqué,  
Qui vont là d'un air bènache  
Pou faire vir qui sav'ent plonquer.

REFRAIN

In hiver comme in été,  
On ira tous d'un bon cœur  
Tout près deul' gare Saint-Sauveur  
Pou nous print' des bains d' vapeur.

**Emile MÉPLOND.**

2-1821. DURAN & CIE. - IMP. LILLE.



**Santé, Beauté et Régénération**  
DE LA  
**CHEVELURE**  
**EAU TONKINOISE**  
AUX SUCS VÉGÉTAUX FORTIFIANTS & RÉGÉNÉRATEURS  
AU PARFUM EXQUIS & SALUTAIRE  
Formant l'élément le plus indispensable de l'hygiène des cheveux.

Ces cheveux gris ne nous avertissent que trop qu'une partie de notre être est déjà abîmé et engourdi.  
BOSSUET.

L'emploi de l'**Eau Tonkinoise**, loin de provoquer dans l'organisme les désastres dont la cause principale remonte le plus souvent à l'usage trop répandu des teintures, mixtures et élixirs, nettoie la tête, assouplit les cheveux, rafraîchit le follicule pileux qui leur donne naissance, et rendant à la chevelure la vitalité que l'âge ou la maladie lui ont fait perdre, lui restitue en même temps sa couleur naturelle, son brillant et son éclat.

L'**Eau Tonkinoise** dispense d'avoir recours à ces pommades, brillantines ou cosmétiques qui entretiennent le cuir chevelu dans un état d'humidité malsaine et de transpiration malade.

La chevelure rendue à sa teinte primitive naturelle, redevient par l'usage de l'**Eau Tonkinoise**, épaisse, lustrée, abondante; elle replace sur le front cette couronne luxuriante dans la perte de la décoloration, détruisant la beauté la plus parfaite et changeant en vieillesse prématurée la jeunesse la plus fraîche et la plus séduisante.

Cette eau contient à elle seule tous les talismans de jeunesse et de beauté; elle est d'une qualité sans rivale en raison des difficultés qu'en présente la fabrication.

**L'EAU TONKINOISE**  
Se vend chez tous les coiffeurs, parfumeurs, pharmaciens, en flacons de deux grandeurs, à des prix très modestes.

PARFUMERIE EN GROS  
**VICTOR SALLE**  
53, Rue de Paris & 1, Paris St-Marc  
LILLE


Exiger rigoureusement le titre et le nom  
**VAISSIER FRÈRES,**  
PARIS & ROUBAIX



**Annexe 26 : Programme de la Cavalcade de 1887 organisée par Victor Vaissier**


Prix : 20 centimes  
Seul programme officiel établi avec l'approbation de MM. Vaissier Frères.

**GRANDE CAVALCADE**  
HISTORIQUE, ETHNOGRAPHIQUE & FANTAISISTE



**LE CONGO à ROUBAIX**

ORGANISÉE PAR  
**MM. VAISSIER FRÈRES**  
**AU BÉNÉFICE DES PAUVRES**  
**LES DIMANCHE 20 & LUNDI 21 MARS 1887**



Déposé conformément à la loi. Toute reproduction totale ou partielle sera poursuivie.

Imprimerie Achille SÉNÉCAUT, rue du Grand-Chemin, 40, Roubaix.



# PROCLAMATION

---

« Sa Majesté le Roi Makoko, Chef souverain et Roi héréditaire des tribus de l'Ogooué, de l'Alima, du Niari et du Batékès, Vassal de la puissante France, orné du grand Collier, voulant témoigner à la Ville de Roubaix et à ses enfants, MM. Vaissier Frères, l'amitié royale et la reconnaissance qui leur est due pour les relations qui se sont établies entre ses résidences de l'ouest africain et la loyale cité du nord, vient avec ses Ministres, son Harem, ses Guerriers, ses Amazones, ses Féticheurs, ses Bouffons et les animaux favoris de son palais,

» Rendre visite aux citoyens de Roubaix et à MM. Vaissier Frères, ses féaux amis; sa volonté royale est que pendant les deux jours de sa présence à Roubaix le peuple soit en liesse et la ville entière livrée aux divertissements ;

» Que les personnes qui souffrent reçoivent d'abondantes marques de générosité ;

» Que la devise de tous, enfin, pendant ces deux jours heureux, soit : FRATERNITÉ, PLAISIR ET CHARITÉ.

» Si les vœux de sa Majesté royale sont exaucés, elle fera l'année prochaine un voyage à travers les Océans, pour remercier les citoyens de Roubaix de leur cordiale et franche hospitalité envers ses peuples et Elle. Dieu soit béni.

» Donné en notre résidence royale du Haut-Congo, le 1<sup>er</sup> Mars 1887.

« **MAKOKO** »

Pour le Roi : Le Chef, **NGALIÉNÉ.**

Le Chef, **NGOÉKO.**

Le Chef, **YOUMA-NOULA.**



# ORDRE ET MARCHÉ DU CORTÈGE

1. 2 Sonneurs de Tam-Tam annonçant le cortège.
2. 25 trompettes à cheval des chasseurs apfourous.

## 3. LE TAMBOUR-MAJOR N'TABA

4. 48 tambours des pupilles de la garde du Roi.

### Détachements de l'Armée Royale

5. 30 guerriers de l'Alima.
6. 30 guerriers (tribu des Batékès).
7. 30 guerriers (des Pahouins).

## 8. 16 CLAIRONS DE LA GARDE (Balounibos)

6. 30 guerriers du Niari.
10. 30 guerriers (tribu des Achicouyas).
11. 30 guerriers (tribu des Ballalis).

## 12. CHAR DES EXPLORATEURS

- Sur le char : MM. Savorgnan de Brazza, Stanley, Marche, Marquis de Compiègne, Jacques de Brazza, Docteur Ballay, leurs domestiques noirs et esclaves émancipés, 12 personnes.
13. 20 grotesques du palais de M'bey.
  14. Escorte de 25 archers Okandas.

## 15. CHAR DES POMPIERS DU CONGO

Musique de Libreville (18 personnes)

16. Orphéon de Brazzaville, pompiers (24 exécutants).
17. Les Élégantes de Libreville (20 personnes)

18. 15 bouffons du Coschidas.
19. Musiciens du Bas-Niger (15 instruments).
20. 40 moissonneurs des rives de l'Ogooué.
21. Le grand Orphéon de Niari (40 exécutants).
22. Les parfumeurs des Princes du Congo (30 personnes).
23. Groupe des incroyables du Congo (20 personnes).
24. 20 cavaliers du Coschidas.
25. 40 gymnastes de la tribu des Oripoulis.

## 26. CHAR DE LA MAGICIENNE DU CONGO

27. Fanfare des Apfourous (30 instruments).
28. Cannibales du lac Mantoumbé (27 boucliers et lances).
29. FANFARE BURLESQUE (14 personnes)
30. Les Féticheurs de la guerre, Massues (20 lances).
31. Orphéon de la tribu des Nbouchadas (20 exécutants).

## 32. CHAR DES HABITUÉS DU BAS-CONGO (GENS ET BÊTES)

33. Orphéon de la tribu des Mocicongis (20 exécutants).
34. 20 guerriers de la tribu des Bangouès (javelots, boucliers ronds).
35. Les Parfumeuses des Princes du Congo (20 Dames).

## 36. CHAR DE FRANCEVILLE

37. Le corps de Musique de la tribu des Anzikos (20 exécutants)
38. Un mariage au Congo (26 personnes).

## 39. CHAR DE LA MÉDAILLE

40. Escorte de 20 guerriers sacrificateurs (tribu des Bafourous).

## 41. CHAR DU SPÉCIMEN

Grande distribution des produits du Congo fabriqués spécialement pour les fêtes

42. Les Excentriques (26 costumes).
43. Fanfare des Béni-la-Boum (30 exécutants).

## 44. CHAR DES ÉBARBEUSES

45. Groupe de 20 cavaliers de la tribu des Nyams-Nyams.
46. La Jeunesse Pehutteuse Orphéon (30 exécutants).

## 47. CHAR DU GRAND CHANSONNIER

48. 20 chasseresses du Niger (boucliers et javelots).
49. 20 bouffons de l'Alima.
50. Fanfare de la tribu des Okandas (40 exécutants).





51. **CHAR DU COMMERCE**

52. Les Gymnastes de la Gour (20 massues).  
53. Cavalerie légère des plaines de l'Aduma (20 cavaliers).  
54. Groupe de 40 vendeurs.  
54 bis Fanfare de la tribu des Pahouins.

55. **CHAR DE LA MARQUE DE FABRIQUE**

- 55 bis Les Nains burlesques du lac Bamloumba.  
56. Les Amazones de S. M. Makoko (20 guerrières).  
57. L'Harmonie des Palais (40 exécutants).  
58. Les corps de Ballets de la Cour (30 danseuses).

**LE ROI MAKOKO**

60. **LE PRINCE NGHINI — LA PRINCESSE SOFILA — LE PRINCE NIAMANOICINÉ**

61. **LES GRANDS CHEFS A CHEVAL :**

**Msuata, Kimpoko, Licona, Mamiaka, Mhaman, Ossyeba, Miko, N'fou, M'fan, Ngapi, Aloua, Aboma, Balobo, Lékété, Fourou, M'hou, Cimbouata, Dolika, Lopé, Vivi.**

**A LA SUITE DES CHEFS**

*Voici l'ordre des Voitures de Gala :*

62. Deux Princes,  
63. Quatre Princesses.  
64. Prince et Princesse.  
65. Princesse.  
66. Prince & Princesse.  
67. Dignitaires.  
68. Princes du Niger.  
69. Princesses.

70. **CHAR AUMONIERE**

71. **LA VOITURE DU SAVON DES PRINCES**

72. Dix Cavaliers (Garde d'honneur).

300 VENDEURS & QUÊTEURS

*La Commission de Bienfaisance composée de :*

MM. Alfred CARDON, Alfred COCHETEUX, Gervais FLORIN,  
J.-B. DOUTRELUINGNE, Constant CLÉTY, Adolphe BER-  
NARD, Julien CHATTELEYN, Auguste MALLEZ, Gustave  
GHESTEMME, César TRUFFAUT.

**NOTA. — En tête du Cortège :**

**Gendarmes à cheval.**  
**L'Union des trompettes** (chasseurs apfourous).  
**Sapeurs à hache.**  
**Tambours et Clairons.**  
**Musique.**  
**Corps des Pompiers.**



## CAVALCADE DU CONGO

Depuis que le monde est créé,  
On n'avait jamais admiré  
Une cavalcade pareille!  
Il fallait que des roubaisiens,  
Gens pleins de cœur, bons citoyens,  
Nous fissent voir cette merveille.

Ces messieurs, à qui nous devons  
Le meilleur de tous les savons,  
Ont fait pour notre ville entière  
Ce que jamais nul ne fera,  
Et la postérité dira :  
Vive la maison Vaissier frères !

Voyez venir ces trains bondés  
De tous les côtés commandés ;  
Voyez surtout grossir la foule,  
Ce qu'il faudra, dans la cité,  
De petits pains et de pâté,  
Donné au penseur la chair de poule !

Ce qu'on sifflera de canons,  
Ce qu'on videra de flacons,  
De cafés et de petits verres,  
Est impossible à calculer.  
On ne pourra qu'articuler :  
Honneur à messieurs Vaissier frères !

Les pauvres aussi, ce jour-là,  
Ayant grande part au gala,  
Diront, oubliant leurs misères :  
Nous allons faire un gai repas,  
Qu'on ne nous marchandra pas.  
Honneur à messieurs Vaissier frères !

Quel est ce bruit étourdissant?...  
C'est le tam-tam nous annonçant  
Le défilé du grand cortège.  
Pour ne pas me faire éreinter  
Fort prudemment je vais monter  
Sur un toit... et Dieu me protège !

Du haut en bas, ruisselant d'or,  
Admirez le tambour-major ;  
Sa tenue est vraiment parfaite.  
Le bout de son fameux plumet,  
Grâce à la roideur qu'il y met,  
Des maisons dépasse le faite !

Dieu de Dieu ! combien de tapins !  
On dirait des petits lapins  
Frappant sur des tambours de basque.  
L'orphéon du Bas-Ogooué,  
Qui ne peut pas être enrôlé,  
Va nous chanter un air fantasque.

Deux cents guerriers de l'*Atima*  
Escortent l'illustre Brazza ;  
On se tord avec les grotesques ;  
Esclaves et musiciens  
Epatent tous nos citoyens  
Avec leurs habits pittoresques.

Place aux noirs pompiers du Congo,  
Avec leurs cols en calicot ;  
A l'orphéon de Libreville.  
Les élégantes de là-bas,  
Fichtre ! ne manquent pas d'appas ;  
On les croirait de notre ville !

Avancez, archers Okandas ;  
Fiers cavaliers des Coschidas ;  
Joyeux bouffons, gais incroyables ;  
Cannibales et moissonneurs,  
Gymnastes de toutes couleurs,  
Qui faites des sauts impayables.

La sorcière en grands falbalas,  
Les féticheurs, les Nbouchadas,  
S'avancent tous musique en tête.  
Venez aussi, beaux parfumeurs,  
Contrairement à nos facteurs,  
Vous embaumez la violette !

Quel est ce groupe si coquet ?  
On le prendrait pour un bouquet !  
Ce sont les jeunes parfumeuses  
De sa Majesté du Congo,  
Epandant partout à gogo,  
Les odeurs les plus capiteuses !

Du Congo les habitués (?)  
Montrent des animaux tués,  
(Ce qui fait que pas un ne crie),  
Ah!... de Franceville le char !  
Saluons le noble étendard,  
C'est le drapeau de la patrie !

Autour du char des Fabricants,  
Viennent des gymnastes marquants,  
Des cavaliers, des amazones,  
Le corps de ballet de la cour,  
Paré de ses plus frais atours,  
Avec des plumes pour couronnes.

Au milieu de tant de splendeurs,  
Admirez avec moi, lecteurs,  
Cet équipage magnifique.  
Il est connu du monde entier,  
Et l'on dit : de messieurs Vaissier  
C'est bien la marque de fabrique !

Vous manquez de savon sur vous,  
Achetez-en pour quelques sous,  
Voici le char de la médaille !  
Médaille exemple de revers,  
Ne redoutez pas les impairs,  
C'est pour les pauvres qu'on travaille.

Voici le grand roi Makoko,  
Il est à croquer, le coco,  
Fier comme un paon dans sa peau noire.  
D'ailleurs pour nous épastrouiller,  
Il a dû se débarbouiller,  
Dans le fond de son écritoire.

Ce qu'il aura fallu d'argent,  
D'intelligence et d'entregent,  
Pour accomplir cette grande œuvre,  
Nul ne saurait l'apprécier.  
La cavalcade de Vaissier,  
Sans contredit, est un chef d'œuvre !





# Les Frères Vaissier et la Cavalcade du Congo

## LES BŒUFS GRAS & LA CAVALCADE DU CONGO

Un des événements marquants de l'année 1887, sera sans contredit la Grande Cavalcade du Congo. Jamais, en effet, cortège plus somptueux, composé d'un élément unique et reproduisant cependant une centaine de groupes différents, n'aura parcouru les rues d'une ville, fût-ce même dans le royaume des fées.

Autrefois, à Paris, pendant le carnaval, un cortège brillant escortait les bœufs gras. Ce cortège représentait tantôt un épisode historique, tantôt un autre. Ce qui en faisait la richesse, c'était la fraîcheur des costumes, la variété des groupes, la décoration des chars et surtout le nombre de personnages qui figuraient dans ces défilés étincelants.

Ces cortèges des *Bœufs gras*, parfois si beaux, ne peuvent pas être seulement mis en parallèle avec la Cavalcade qui nous occupe aujourd'hui, la **Grande Cavalcade du Congo**.

Prendre dans l'histoire des faits pouvant servir de prétexte à l'équipement d'une foule de gens à pied et à cheval, exhumers des magasins ou faire confectionner des costumes, brillants, sans doute, mais classiques, qui ne demandent aucun effort d'imagination et dont le seul mérite est de ne pas paraître trop fripés, choisir dans la garnison le nombre d'hommes nécessaires à la figuration et leur imposer, en vertu de la discipline militaire, un rôle qu'ils n'ont pas le droit de refuser, tout cela est facile et relativement peu coûteux. Et puis les organisateurs de ces fêtes étaient des fonctionnaires spéciaux qui pouvaient consacrer tout leur temps à l'élaboration d'un programme.

La Grande Cavalcade du Congo a été conçue et exécutée dans des conditions autrement difficiles. MM. Vaissier frères ont dû s'occuper seuls des mille détails de cette œuvre colossale, en prévoir les moindres inconvénients, se mettre en rapports avec une foule de fournisseurs divers, dessiner et faire tisser des étoffes spéciales, faire des recherches ethnographiques sur le Congo, afin que la fantaisie ne fut pas préjudiciable à la vérité locale, recruter individuellement plus de 2.000 personnes et 300 chevaux, entretenir une correspondance interminable, recevoir le public, les offres de service, les journalistes, les curieux, etc., et malgré ces occupations tout à fait en dehors de leurs habitudes industrielles, parvenir à ne pas négliger la surveillance de leur usine ! Ce travail de préparation, cette période d'enfantement, qui a duré deux grands mois, est peut-être la partie la plus merveilleuse de la grande somme de travail qu'il a fallu dépenser pour réaliser ce plan qui, jusqu'à la dernière minute, a été considéré comme chimérique par beaucoup de gens.

### Le Baptême d'un Savon

Avant d'aller plus loin, je crois qu'il n'est pas sans intérêt de connaître la raison qui a poussé MM. Vaissier à baptiser un de leurs articles, — celui qui devait les faire connaître du monde entier — SAVON DES PRINCES DU CONGO.

Il faut savoir que tous les savonniers des deux hémisphères avaient et ont encore des savons princiers. Il y a le savon des princes Brésiliens, des princes Siciliens, Norvégiens, Autrichiens, etc. Les princes varient mais la consonnance est invariable. C'est toujours un prince en IEN qui patronne la savonnerie. MM. Vaissier frères, qui, en 1880, au moyen de l'association avaient donné une impulsion nouvelle à leur fabrique, dont la création remonte à une vingtaine d'années, furent frappés de cette uniformité de rimes dont la saponification universelle était dotée, et ils pensèrent, non sans raison, qu'un prince quelconque, en A, en O ou en U, mais pas en IEN, aurait des chances, s'il était fabriqué dans des conditions irréprochables au double point de vue de la qualité et du prix, de se substituer à tous ses concurrents dans le cabinet de toilette des élégantes aussi bien que dans la modeste savonnette du travailleur soigneux de sa personne.

Restait à trouver le nom du prince qui devait porter aux confins du monde la réputation de la Maison Vaissier frères. Ce nom, c'est l'actualité, cette sage conseillère, qui l'a fourni. A cette époque, en 1881, il n'était question dans la presse que de M. Sarvognan de Brazza, de sa conquête pacifique du Congo et des bons rapports qu'il avait établis entre le Gouvernement français et les noirs souverains de l'Afrique. Ce fut une révélation. Le nom du savon destiné à éclipser tous les autres était trouvé, le SAVON DES PRINCES DU CONGO venait de naître.

## EXCELSIOR

A partir de ce jour, la fortune industrielle de la Maison Vaissier fut assurée, et ce coup d'Etat fit monter la fabrication dans des proportions fantastiques. En 1880, la moyenne des savons expédiés par la Maison Vaissier oscillait entre 700 et 1.000 par jour, actuellement, il sort tous les jours de cette fabrique odorante de 45 à 50.000 SAVONS DES PRINCES DU CONGO sans compter les autres marques dont le débit a augmenté dans des proportions presque identiques.

Ces chiffres suffisent pour donner une faible idée de la manutention considérable à laquelle donnent lieu ces expéditions.

Leur usine de Roubaix, malgré son aménagement intelligent, devient de jour en jour trop exigüe, des travaux d'agrandissements sont en cours d'exécution et le jour est proche où des constructions plus vastes, édifiées sur un terrain plus étendu, seront absolument nécessaires pour faire face aux besoins journaliers.

## LE MIRACLE

Mais à quoi donc faut-il attribuer cette fortune si complètement et si rapidement conquise ? Quelle est la fée qui, au moyen de sa baguette mystique a opéré une révolution si soudaine ? en un mot, d'où provient un succès si miraculeux ?

Miraculeux est le terme propre car un miracle a été accompli et l'agent actif de ce miracle n'est autre que la réclame.



La réclame ! que de marchands ou d'industriels ne prononcent ce mot qu'avec dégoût et se croiraient déshonorés d'avoir recours à son efficacité ! Ce sont les arriérés, les rétrogrades, les peureux ou les imbéciles à qui toute marche un peu précipitée donne le vertige, qui ne connaissent le progrès que de nom sans savoir exactement ce que cela signifie.

MM. Vaissier n'appartiennent pas à cette catégorie de commerçants-soliveaux ; leur devise pourrait être : En avant ! Avec cela et de l'audace, de la loyauté et de bons produits, ils ont donné à leur maison un renom universel, dépassant celui de leurs concurrents qui, eux, avaient travaillé pendant quarante ou cinquante années à la réalisation de cet idéal commercial : la réputation.

### Pourquoi la Cavalcade du Congo ?

Il est très-peu de personnes, en apprenant que la Maison Vaissier organisait une cavalcade d'une richesse inouïe, qui ne se soient dit : Encore de la réclame !

Toutes ces personnes étaient dans l'erreur. Il est facile de comprendre, si l'on veut se donner la peine de raisonner un peu, de raisonner sainement surtout, que MM. Vaissier, qui savent si bien se servir de cet instrument formidable — ils l'ont prouvé — ne pouvaient pas dépenser d'un seul coup une centaine de mille francs afin d'apprendre à la ville de Roubaix que le *Savon des Princes du Congo* existait ! Il n'est pas un enfant de cinq ans, dans cette bonne ville et ses environs, (en exagérant un peu je pourrai dire en Europe) qui ne connaisse ce remarquable produit. Une réclame de ce genre était donc inutile et l'on admettra bien que MM. Vaissier sont assez expérimentés en matière de réclame pour ne pas sacrifier une somme de cette importance à une opération inefficace.

Pourquoi, alors, la cavalcade du Congo ?

Tout simplement parce que MM. Vaissier, enchantés de leurs inventaires, depuis quelques années, ont cru devoir convier leur première clientèle, c'est-à-dire la ville de Roubaix tout entière, à une fête sans précédents. C'était un moyen ingénieux, autant que délicat, de témoigner leur attachement à leur ville natale et de venir en aide aux pauvres. C'est une dette de reconnaissance ou une fantaisie d'industriels riches et satisfaits, selon qu'on voudra interpréter leur action. Mais ce n'est certainement pas autre chose.

### LES PRÉPARATIFS

Ce qu'il a fallu de temps, de patience, d'énergie, pour mener à bonne fin cette colossale entreprise, est inimaginable. Essayons cependant d'en donner une idée.

Tout d'abord MM. Vaissier ont fait exécuter par divers artistes renommés, et d'après leurs indications, 187 aquarelles représentant des types absolument différents destinés à la formation des groupes; 76 de ces aquarelles ont été utilisées; il y aura donc dans le cortège 76 costumes variés, portés par des groupes de 20, 30 et même 40 individus. Trouver pour le Congo 76 costumes ne se ressemblant pas, tout en restant dans le vraisemblable, était déjà un joli tour de force ; mais parvenir, en deux mois, à faire fabriquer les étoffes, les chaussures, les perruques, les coiffures, les ornements, les armes, les maillots, les vêtements, les bijoux, les instruments, les chars, les voitures spéciales, les harnais, les panaches, etc., etc.; trouver dans le même espace de temps tout le personnel hommes et femmes, monter les équipages et la cavalerie, régler les ballets, ordonner les manœuvres, faire les démarches auprès des autorités, les voyages, la correspondance, recevoir les visites, combiner tout, mettre la main à tout, voir tout, supporter tout, et cela sans négliger un seul instant les travaux de leur usine, il faut convenir que cela est méritoire. Ajoutez à cela qu'une résistance occulte combattait les organisateurs de la Cavalcade du Congo, et vous aurez une idée de la force de volonté, de l'opiniâtreté que ces Messieurs ont dû dépenser pour ne pas tomber dans le découragement.

### LE SUCCÈS

Les difficultés de la dernière heure étaient les plus sérieuses car elles menaçaient de compromettre tout à fait la Cavalcade. Mais, quoique inquiétantes, elles étaient par leur nature même parfaitement surmontables. Il s'agit des retards des fournisseurs et surtout des confectionneurs; à coup de billets de banque elles ont été aplanies et désormais le succès était assuré.

Dans quelques instants nous allons voir défiler cette incomparable Cavalcade; nous ne pourrions pas en détailler toutes les merveilles, mais nous garderons de cet éblouissement passager un souvenir impérissable.





FRUCHIN D  
Roubaix  
1887  
3

# ITINÉRAIRE DE LA CAVALCADE

## DIMANCHE

Départ à midi de la Montagne

- Boulevard de Paris.
- Rue de Lille.
- Rue des Arts.
- Rue de l'Épeule.
- Rue de l'Alouette.
- Rue du Chemin de Fer.
- Rue de la Gare.
- Grande-Place.
- Grande-Rue.
- Rue de Lannoy.
- Rue Decrême.
- Rue du Moulin.
- Rue Neuve.
- Rue Saint-Georges.
- Rue du Grand-Chemin.
- Rue de l'Alouette.
- Rue du Chemin de Fer.
- Rue de l'Alma.
- Rue de Tourcoing.
- Rue du Collège.
- Grande-Rue.
- Place Nadaud.
- Boulevard de Strasbourg.

## LUNDI

Départ à midi du Boulevard de Strasbourg

- Boulevard de Strasbourg.
- Rue Galvani.
- Rue Pellart.
- Rue du Pays.
- Rue de la Fosse-aux-Chênes
- Rue de Tourcoing.
- Rue Saint-Maurice.
- Rue Blanchemaille.
- Rue du Chemin de fer.
- Rue de l'Alouette.
- Rue du Grand-Chemin.
- Rue Saint-Georges.
- Grande-Place.
- Rue du Vieil-Abreuvoir.
- Rue Nain.
- Place Chevreul.
- Rue de la Gare.
- Grande-Place.
- Grande-Rue.
- Boulevard de Strasbourg.

Salves d'artillerie pendant toute la durée des fêtes.

## DÉPART DU BALLON LE CONGO

*Monté par l'intrépide aéronaute*

*LE LUNDI 21 MARS 1887*

*Jean-Baptiste GLORIEUX de Roubaix*

*à 5 heures après-midi.*



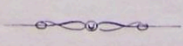
## GRAND BAL TRAVESTI

**AU PROFIT DES PAUVRES**

Chez M<sup>me</sup> DOMINIQUE-ROUSSEAU

*LE LUNDI 21 MARS, A 8 HEURES DU SOIR*

PRIX D'ENTREE : 3 francs pour les Cavaliers, 2 francs pour les Dames.

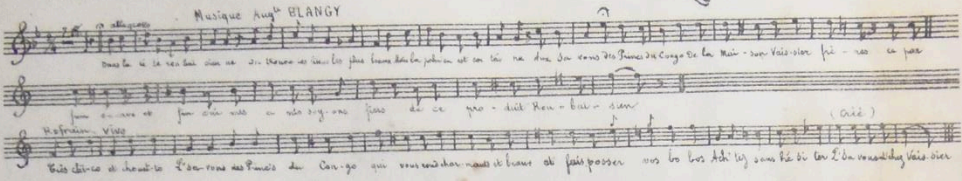




# LA RÉCLAME

Chanson Nouvelle  
Composée par Louis FÉLIX.  
AUTEUR des TROUBADOURS de 1886

Musique par BLANGY



I

Dans la cité Roubaisienne,  
On trou' les tissus les plus beaux,  
Mais la palme en est certaine,  
Aux savons des Princ's du Congo.  
De la maison Vaissier frères,  
Ce parfum suave et fin.  
Oui, mes amis, soyons fiers,  
De ce produit Roubaisien!

II

A Roubaix, rue de l'Alouette,  
Dans ces vastes magasins,  
A Paris, rue de Lafayette,  
De monde c'est toujours plein.  
Ce n'est qu'un cri général,  
On entend tous les échos,  
Redire dans la capitale,  
Vivent les Princ's du Congo.

III

Ecoutez-moi bien jeune homme,  
Qui faites de petits cadeaux,  
Ne r'gardez pas à la somme,  
Achetez les Savons du Congo.  
Ce qui charmera les belles,  
Et leur fera douce peau,  
Comme au pays des merveilles,  
Que! changement subito.

IV

Un beau matin à la halle,  
Près d'une marchande d'haricots,  
Soudain une odeur s'exhale,  
Et je m'esquive aussitôt :  
En lui disant chère dame,  
Faut rafraichir au plus tôt,  
Car je vous jure sur mon âme,  
Ça ne sent pas les Princ's du Congo.

V

Pour un prochain mariage,  
Un jeune homme très comme il faut  
D'mand' au père, selon l'usage,  
De sa fille, quelle est la dot,  
L'père, alors prudent et sage,  
Lui répond, ma petite Lolo  
Vous apporte, en mariage,  
Une boîte des Princ's du Congo.

VI

Rendons hommage au grand homme,  
A Brazza l'explorateur.  
Le cœur hardi de cet homme,  
Du pays fait le bonheur,  
Il se fit comprendre avec peine,  
Et r'mit au roi Makoko  
Pour blanchir les indigènes,  
L'savon des Princ's du Congo.


VII

Honneur à nos grands poètes,  
Surtout à Victor Hugo,  
Qui s'servait, pour sa toilette,  
Du Savon des Princes du Congo,  
Grâce à ce soin hygiénique,  
Son teint était toujours frais,  
Et ce succès magnifique,  
Est dû à Messieurs Vaissier.

REFRAIN

Très chico et chouetto  
L'savon des Princ's du Congo  
Qui vous rend charmants et beaux  
Et fait passer vos hobos.  
Achetez sans hésiter,  
L'savon d'chez Vaissier.

LOUIS FÉLIX.



VILLE DE ROUBAIX

# PÂTE-A-COCO

CHANSON NOUVELLE

CHANTÉE PAR UN GROUPE D'AMIS, ÉTABLI CHEZ THÉODORE ISTA, CABARETIER RUE DAMPIERRE 17

AIR: Du p'tit quinquain

---

1<sup>er</sup> Couplet

C'est Pâte-à-coco, le seul, l'unique,  
L'oricand connu dans tout Roubaix,  
Qui vend ses bonbons et fait la nique  
À ses concurrents exaspérés.  
On veut me fair' concurrence...  
Mais à mon expérience  
On se brûl' les doigts!  
Je sais le plus malin chaqu' foisl..

Refrain

Ach'tez mes babas,  
Mes chocolats  
Et mes nougats...  
Choisissez dans l' tas  
D' mes succulents babas!

2<sup>me</sup> Couplet

J'avais demeuré chez un' personne  
Où je fabriquais mes bons produits  
Quand je m' aperçus que cett' maîtresse  
Cherchait à m' causer de gros ennuis.  
Elle fit de la sucrerie;  
Mais de sa supercherie  
Elle n'eût qu' des affronts  
En vendant des mauvais bonbons!..

Refrain

Ach'tez mes babas,  
Mes chocolats  
Et mes nougats...  
Choisissez dans l' tas  
D' mes succulents babas!

3<sup>me</sup> Couplet

Quoique n' ayant pas une peau blanche,  
On m'e voit toujours un très bon cœur!  
Si j' osais rêver d' une revanche,  
Je me blanchirais de ma noirceur!  
Malgré que je n' sois qu' un nègre,  
Je m' flat' d' êtr' marchand intègre  
Et j' nargu' les filous  
Quand j' gagn' beaucoup de petits sous!

Refrain

Ach'tez mes babas,  
Mes chocolats  
Et mes nougats...  
Choisissez dans l' tas  
D' mes succulents babas!

4<sup>me</sup> Couplet

A M<sup>r</sup>. VICTOR VAISSIER.

L' savon du Congo, d' matièr' très pure,  
Toujours réputé dans l' monde entier,  
Adoucit la peau de la figure  
Et fait grand honneur au savonnier,  
Pour avoir la peau bien blanche,  
Tout un' semaine', jusqu' au dimanche,  
Comme Pâte-à-Coco,  
Usez des savons du Congo!

Refrain

Foi d' Pâte-à-Coco,  
Pour rendre beau  
Votre museau  
Lavez-vous presto,  
Au savon du Congo!

*Frederic Germain.*

IMP Y<sup>e</sup> CARTON RUE LE LÉROULE 170, ROUBAIN

1891



DÉDIÉE A MM. VAISSIER FRÈRES


## LE ROI DES SAVONS

AIR : *Eteignons les lumières.* (BÉRANGER).

Paris et les provinces,  
Tout chante à tire-larigot  
Le doux savon des Princes,  
Des Princes du Congo !

<p>Ce qui plus tard fera l'honneur De ce siècle admirable, Ce n'est ni l'gaz, ni la vapeur, Ni l'ballon dirigeable. Mais, direz-vous, qu'est ce donc ? Tout simplement un savon.</p> <p>Ce merveilleux savon n'est pas Ce qu'un vain peuple pense. Des parfums les plus délicats Il porte en lui l'essence. Il est si doux à la main, Qu'on en mettrait sur son pain.</p> <p>Du rasoir il éteint le feu, Adoucit l'épiderme ; De la maladie, avant peu, Il chassera le germe . Voyez-vous, le séducteur, Supplanter Monsieur Pasteur !</p>	<p>Si votre épouse, un jour de nerfs, Contre son habitude, Vous faisait les yeux de travers, Ayez la certitude De l'apaiser pour de bon, En lui donnant un savon.</p> <p>Ce savon partout estimé Ne connaît pas d'obstacles, Jamais produit plus parfumé, Ne fit tant de miracles. Auvergnats et Congolans, Grâce à lui sont presque blancs !...</p> <p>Nous devons aux frères Vaissier Cette pâte magique, Pouvons-nous les remercier, Par un moyen pratique ? Oui, Messieurs, nous le pouvons, En achetant leurs savons !</p>
--	---

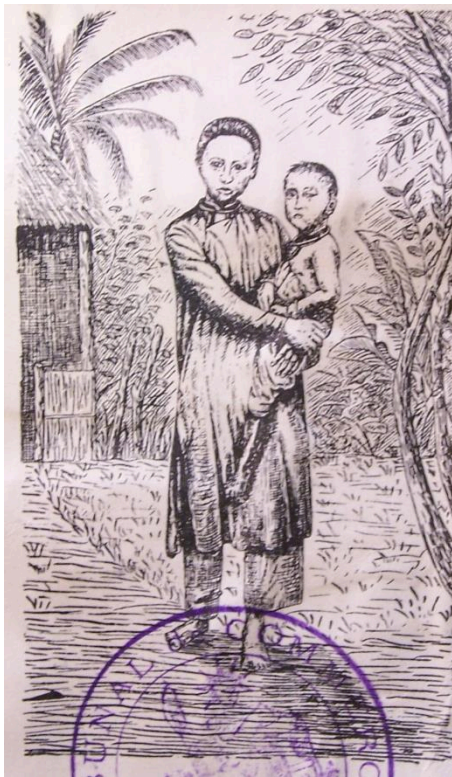
GRINGOIRE.

  
Imp. F. VOSSAERT, Roubaix.



**Annexe 30 bis : exemples de publicités pour les établissements Gratry (textile) :**

ADN, 6 U2 1077





# L'EXPOSITION DE 1878

## Chanson Nouvelle

en patois de Lille

CHANTÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

### DES GRANDS-GOSIERS

Réunis à l'estaminet

du PIGEON-D'OR

RUE COURMONT, 21

à Lille, (Section des Moulins)



## Chanson Nouvelle

en patois de Lille

CHANTÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

### DES GRANDS-GOSIERS

Réunis à l'estaminet

du PIGEON-D'OR

RUE COURMONT, 21

à Lille, (Section des Moulins)

Air: Quand le travail abandonne l'Usine

#### Premier Couplet.

L'année prochaine nous promet grande merveille  
Car on verra r'flourir nous vieux Paris,  
L'Exposition qu'on f'ra universelle  
Eurnouvellera les progrès d' l'industrie.

#### Refrain.

In France elle f'ra merveille,  
Pour tous les commerçants,  
L'Exposition nouvelle  
Qu'on va faire dins un an,  
Eurdoublons d'industrie,  
Car nous noble patrie (bis)  
Nous fait vir l'espérance  
On criera: Vive la France!

#### Deuxième Couplet.

Dins l'univers les gins industriels  
Avec amour d'un parfait sintimint,  
Ont répondu à cheull' glorieuse appelle  
En y mettant un sincère dévouemint.

#### Troisième Couplet.

L'Asie, l'Afrique et les Etats-Unis  
Apporteront tous leus pu biaux produits,  
Même les sauvages des grande Calédonie  
Ven'rions cheull' fos exposer à Paris.

#### Quatrième Couplet.

On verra d' Chine les objets les pu rares,  
Par ses tissus et tous ses nouveautés,  
S' manière d'ouvrer même tout jusqu'à l'ivoire,  
F'ra dévoiler l' génie du monde intier.

#### Cinquième Couplet.

D' nous noble France les brillantes mécaniques  
L'année prochaine quand y s'ront exposées,  
Prouv'ront au monde malgré qu'in République  
Eucq l'industrie n'est point dégénéré.

#### Sixième Couplet.

L' fameux canon exposé par l'usine  
Prouv'ra qu' la France n'est point près d' dépérir,  
A l' plache eud l' aute euch' canon s'ra bien digne  
D' faire oublier nous pu triste souvenir.

#### Septième Couplet.

Hommes de talent, industriels de Lille,  
Profitez in tout comme eul dernière fos,  
Euss' faire valoir ch'est toudis fort utile,  
Qu'on voche incore eul' génie des Lillois.

#### Huitième Couplet.

L'Exposition rindra tout l' monde bènache,  
Et f'ra incore fleurir nous biau pays,  
Et l'ouvier in ayant bien d' l'ouvrage  
F'ra s' petite bourse pour aller à Paris.

#### Refrain.

In France elle f'ra merveille,  
Pour tous les commerçants,  
L'Exposition nouvelle  
Qu'on va faire dins un an,  
Eurdoublons d'industrie,  
Car nous noble patrie (bis)  
Nous fait vir l'espérance  
On criera: Vive la France!

Théodore CORDONNIER.

Lille. Imp. Mme Bayart, place de Rihour, 11.

**L'EXPOSITION DE 1889**

CHANSON NOUVELLE EN PATOIS DE LILLE

**Chantée par la SOCIÉTÉ DES JALOUX**

Réunis Au Tour du Monde, rue de Bailleul, N° 9

**A LILLE** (section de Wazemmes)

---

Air du *Lillos*.

PREMIER COUPLET.

La France, pou' fêter l' cent'naire  
De l' grande révolution,  
L'année prochaine ell' va faire  
Eunn' biell' grande Exposition.  
S'ra un honneur pour la France,  
Car on va vire à Paris  
D's exposants d' tout' les puissances  
S'invier les premiers prix.

REFRAIN.

Aussi gramint comm' mi,  
Pour vir' tout' chés invintions,  
S'in iroint à Paris  
Visiter l'Exposition.

DEUXIÈME COUPLET.

On in verra d'Italie,  
D' la Chine et même du Congo,  
D' l'Egypte, aussi d' la Russie,  
D' l'Autriche, du Monténégro,  
Du Japon et d' la Belgique,  
D' la Hollande et du Pérou,  
D' la Suisse et puis d' l'Amérique,  
I' viendra même des Zoulous.

TROISIÈME COUPLET.

Infin, j' peux point tout vous dire  
Tout' les puissances qui aura,  
Mais cha s'ra curieux à vire  
Tous les séquois qu'on verra,  
I' aura des trucs incroyables,  
J' peux point vous jurer q' ch'est vrai,  
Mais on m'a dit que l' grand diable  
Viendra avé mill' sorciers.

QUATRIÈME COUPLET.

On verra l' grande tour Eiffel,  
Et quand on s'ra tout in haut  
Vraiment on s' croira au Ciel.  
On s'ra dins un monde nouviau.  
On pourra s' foute eunn' bonne prane  
Et puis canter eunn' canchon  
Avé l's habitants d' la lune,  
Car on dit qu' leu' vin est bon.

CINQUIÈME COUPLET.

On dit même que d' l'Amérique  
I' va v'nir un homme volant,  
Qui pa' l' moyen d' l'électrique  
Et puis des ailes de fier blanc,  
Et qu'avec sin nouviau truce,  
In pressant sur un bouton,  
I' fra deux lieues à l' minute,  
I' fra du piche aux coulons.

SIXIÈME COUPLET.


Cha s'ra incompréinsible  
Tout chin qu'on verra là d'dins,  
Même des affaires impossibles,  
Car on fra tout avé rien,  
Pourtant i' in a qui critiquent  
Les invintoux de ch' projet  
Eud' vire nous biell' République  
Faire des progrès sur progrès.

REFRAIN.

Aussi gramint comm' mi,  
Pour vir' tout' chés invintions,  
S'in iroint à Paris  
Visiter l'Exposition.

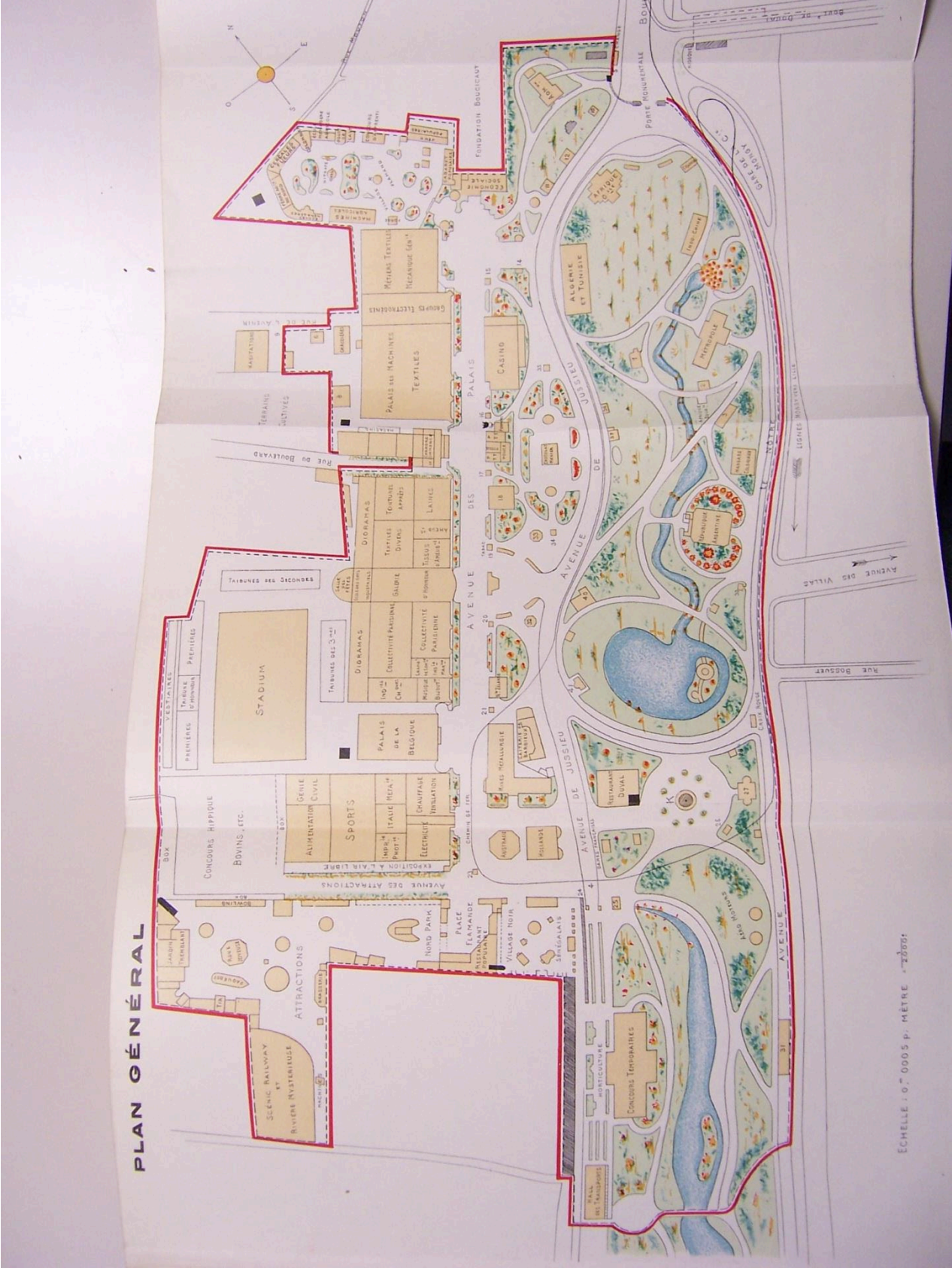
**Charles BROCHET.**

Lille. Imprimerie Camille Robbe, rue Léon-Gambetta, 209





Annexe 33 : Plan général de l'Exposition Roubaix 1911.





# HELLEMMES-NOUVEAU

## REFRAIN

Vraiment nous commune marche avec succès, }  
Dins l' voie de l' fortune, dins l' voie du progrès. } *Bis.*

## PREMIER COUPLET

Nous biau p'tit pays d'Hellemmes,  
Est in plein' évolution ;  
Depuis quat'e, chinq ans à peine,  
In a fait tros chints masons.  
Faut vire comme cha s'imbellit,  
Vraiment c'hest à s' demander,  
Si cha n' tient pas de l' feérie,  
Ou de l' baguette d'un sorcier.

## DEUXIÈME COUPLET

Ichi, ch'est eun' nouvelle rue,  
Là, ch'est un nouviau quartier ;  
Hellemmes ancien a disparu,  
Helle'mmes nouviau l'a rimplaché.  
L' dimanche comme dins l' semaine,  
Faut vire tout ch' monde circuler,  
Dins cheul' p'tite ville d'Hellemmes,  
Que tout l' monde veut visiter.

## TROISIÈME COUPLET

Nous p'tite ville, pour l'agrément,  
Est aussi classée l' premier ;  
Rien n' manque ichi pour les gins  
Qui ont invie d' s'amuser.  
Théâtre, concert et bal,  
Concours de coqs et quiens ratiers,  
Ju d' bouchon, ju d' carte final,  
Tous les goûts sont r'présintés.

## QUATRIÈME COUPLET

Et vous, bonnes mères de familles,  
N'êtes-vous point émotionnées,  
D' vire vous garchons, vous filles,  
Aux cantines êtes restaurés ?  
Ch'est eun' œuvre humanitaire,  
Mères tâchez d' vous l' rappeler,  
Car les cantines scolaires,  
Sont l'œuvre des ouvriers.

## CINQUIÈME COUPLET

Mais y' n' faut point qu'in oublie,  
A Hellemmes, tous les bienfaits,  
L' dévouement et l' bonne régie,  
De l' nouvelle municipalité.  
Elle a, j'in suis convaincu,  
Mérité nos approbations,  
R'votons pour nos élus,  
Dins les prochaines élections.

TOUT-VA-BIEN.



# LE DÉMANTÈLEMENT DE LILLE

CHANSON NOUVELLE EN PATOIS DE LILLE

Chantée par la Société

**LES PETITES MARIONNETTES DE SAINT-SAUVEUR**

Réunie chez Gustave QUENTIN, rue Lalo, 7

Par Henri TANCHE

Air : Mimi-Lamour (Desrousseaux)

I.

J'ai vu hier deux grands pères d' l'hospice  
D'viser insonn' sur un banc du Réduit,  
L'un d'euss' dijot : Te sais, min vieux Patrice  
Qu'on fait courir incore ch' fameux bruit  
Qu'on va cheull' fos et sans r'mise,  
Démolir tous les fortifs  
Et qu'on a pou' ch' l'interprise,  
Queusit des gaillards actifs.

REFRAIN

Cha s'rot vrainint utile,  
Applaudichons ch' projet,  
Ah ! Que j' voudros vir Lille  
Sans sin grand corset.

II.

Bab, répond l'aute, ch'est p't-ête incore eun' craque  
N'y a pus d' trinte ans qu'on nous berche avec cha  
J'ai incore peur que cha tourne casaque  
Qu'on r'lève l'affaire et puis qu'ch a reste là ;  
Pourtant j' voudros, j' te l'assure,  
Que ch' cop ichi cha s'rot l' bon  
Et qu' cheull' montaine d' verdure  
S'rot rasée jusqu'au talon.

III.

Chés maudits bas on falt pus d'eun' victime,  
Surtout d's infants qui juoit'nt su' l' rimpart,  
Combien d' soulots ont bourlé dins ch' l'abime  
D' aut's ont roulé in y faijant l' lézard.  
Infin, ch' n'est qu'eun' grande chiterne  
Pleine de racoins et d' ravins  
Cha sert bien souvint d' caserne  
Pour les rattindeux d' quemins.

IV.

Ah ! chés grands murs sont témoins d' pus d'  
d'eun' ~~complainte~~  
I's n' n'ont vu d' drôl's dins l'fond comme su' l' talus,  
Combien d' jeun's fill's ont perdu dins ch' l'inceinte  
L'objet précieux qu'on n' retrouve jamais pus.  
Allons, chés murs pourquoi faire,  
Cha n' peut ét' que d' l'imbition,  
Puisqu' ch' n'est pus nécessaire  
In cas d' mobilisation.

V.

Pour no' défnse, on a dins les villaches  
Construit des forts, donc i' n' faut pus d' rimpart,  
Si cha arriv', les gins vont ét' bénaches,  
Fiv's, St-Meurice porront in prind' leu' part,  
Chés quartiers séparés d' Lille  
Arottent l' satisfaction  
D' fair' partie au moins de l' ville,  
Queu cang'mint d' situation !

VI.

Alors, j'avinch' tout près d' nos deux grands-pères,  
J' leu' presse l' main et j' leu' dis : Cha, ch'est bien  
J' vous ai compris et j' vos qu' vous ét's sincères,  
Pour arriver, je n' vos qu'un seul moyen,  
Eun' commission énergique  
Pourra tout faire aboutir,  
In laichant là l' politique,  
Ch'est l' seul moyen d' réussir.

Henri TANCHE.



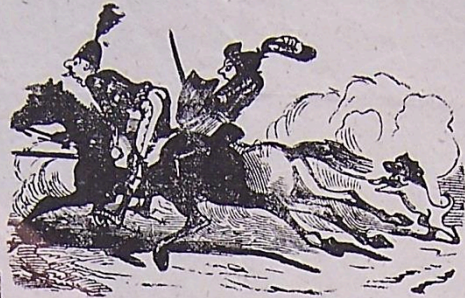
Annexe 36 : L'expédition des Français chez les Kroumirs

Carnaval 1882

# L'EXPÉDITION des FRANÇAIS chez les KROUMIRS

Chanson nouvelle en patois de Lille

Chantée par la Société  
DE LA  
**RAIE MOUCHETÉE**  
réunie  
Au Duc d'Areberg  
Rue des Vieux-Murs, 10  
LILLE.  
Air: C'est le Roi Carotte.



Chantée par la Société  
DE LA  
**RAIE MOUCHETÉE**  
réunie  
Au Duc d'Areberg  
Rue des Vieux-Murs, 10  
LILLE.  
Air: C'est le Roi Carotte.

PREMIER COUplet.

Mes gins je n' peux point faire sans dire  
Unn' petite canchon su' l' guerre qu'on a fait  
Avec tous ches fameux Kroumirs,  
Un tas d' brigands, des féroces sans pitié.  
I's ont violé l' territoire,  
Tout brûlé, pillé et volé ;  
Mais la France a v'nu à l' savoir,  
Ell' a dit : te vas me l' payer.

REFRAIN.

Nous avons pu vir  
Ches fameux Kroumirs,  
Comme i's s' tirott'nt des pieds  
In véant l' Français ,  
Ches hommes, quoique féroces,  
N'étott'nt point à l' noce,  
In véant nos troupiers  
Si bien les rincer.

DEUXIÈME COUplet.

La France, sans atteinte davantage,  
A fait partir des froupes de ch' côté-là.  
Nos troupiers y marchott'nt pleins d' corage  
Pour leu faire vir que l' Français est bon là ;  
Malgré les chaleurs et l' fatigue,  
Et les marches qui fajott'nt de l' nuit,  
Nos jeunes soldats d' la République  
Savott'nt qu'à-tant d' trouver l'ennemi.

TROISIÈME COUplet.

Sitôt arrivé dins ch't indro,  
Y a fallu qui jutent du fusi ;  
Mais ches vauriens v'notent tout frods,  
In les veyant, i's s' sont tertous infui,  
Y leu's ont foutu eun' poursuite  
A cops de baïonnette dins les reins,  
Et pour euss' foute l' camp pu vite  
Y laichott'nt tout intre leus mains.

QUATRIÈME COUplet.

Après ça, ch'étot pire incore,  
Y z'ont émancipé tous les tribus.  
Alors, in s' croyant les pu forts,  
Tous rassemblés i's sont incore venus ;  
Mais cheull' fos tout' l'armée d'Afrique  
Etot tout' prêt' in l's attendant,  
Y leus ont foutu eun' biell' trique,  
Qui pourront s'in rapp'ler longtemps.

CINQUIÈME COUplet.

Mais pour euss', ches fameux Kroumirs,  
Quand i's povott'nt chopper un de nos troupiers,  
Y l' fajottent souffert martyr,  
Y l'i copottent euss' langue et puis sin nez.  
Y copottent aussi ses orelles,  
Y l'i arrachott'nt même les yeux.  
Tous les souffrances les pus cruelles,  
Y les passot ch' pauve malheureux.

SIXIÈME COUplet.


Quand nos solda'ts ont su ch' l'affaire,  
Ch'étot pu d's hommes, ch'étot d's inragés,  
Y les chassott'nt dins les déserts.  
Dins les broussa'lles et même dins les forêts,  
Sur les montanes, l'armée française  
Grimpillott'nt là-d'sus comme des r'nards,  
Tous in cantant la *Marseillaise*,  
In délogeant tous ches pillards.

SEPTIÈME COUplet.

Veyant qui n' pouvott'nt point y v'nir,  
Chacun leu tour i's ont fait leu soumission ;  
Alors là, i' fallot les vir,  
Y étott'nt dev'nus aussi doux qu' des moutons.  
On vot que l' Français n'est point mort,  
Et l's aut'es puissances ont pu juger,  
Qu' si les Prussiens viendrott'nt incore,  
Qu'on leu rindro du bur pou d's ués.

CHARLES BROCHET.

Lille, imp. Jules Petit, rue Basse, 54.





# SOUMISSION D'ABD-EL-KADER

OU L'ÉCHO DU 2 JANVIER 1848.



## CHANSON NOUVELLE, EN PATOIS DE LILLE,

CHANTÉE PAR LA SOCIÉTÉ DU GRAND SAINT ESPRIT.

Air : Dansez la polka, vieille à béquille

Dime in peu min cousin Jaque  
Quoich' qui ny a bon d'sus l'écot,  
Tit qui li comme un oracle  
Te va m'raconté l'fin mot  
Ché gein qui ont la gazette,  
Vete comme y sont inflougné;  
Min cousin met tes leUNETTES,  
J'va masir pour t'acouté l'fin mou,  
REFRAIN : Lil in peu min cousin  
J'ai tant de plaisi d'tintinde lire,  
Lil in peu min cousin  
Chél soiré nous n'sinnairont poin.  
Tra la la la la la la lire (3 fois).  
Tra la la la la la la la.

Cousin v'la chi unne nouveille  
Quelle mérite d'ête raconté,  
Lé mir et tout sa requête  
Viente d'ête fait prijonnier.  
Y sont v'nu d'din l'can d'Némour  
Comme des pauvr' lapidé,  
Veyant qui non pu de s'cour,  
V sont rindu aux François.  
Continu min cousin j'ai tant d'plaisi, etc.

Il a r'chu unne fameuse trique,  
A les soldats marquin,  
Va y nion qu'fait sin mérite,  
Je nien aro poin fait moïn  
Ch't' un couyéi ch'Abd-el-Kader;  
Jaque te l'connot poin comme my  
Si l'arautte laiché faire,  
Il araut pri leu pay.

Continu min cousin j'ai tant d'plaisi, etc.  
Vête in peu d'puis 14 ans  
Combien ch'qu' fait passé  
A tout nos pauvr' infants;  
Va, s'il est pris ché bien fait  
Puisqu'il ont fait prijonnier,  
Qu'il faite souffrir tout sin sot.  
Min cousin, j'péut t'asuré  
Qu'on n' peut point nien faire d'trot.  
Continu, min cousin, j'ai tant d'plaisi, etc.

Tin veut donc bien à l'Emir ?  
Dit min l'sujet, min cousin;  
— Je n' s'rai poin jenné d' tr l'aire.  
Car y ma fait du chagrin.  
Te sait bien min fieu Adolfe  
Y n' mécri pu un seul mot,  
San doute y la laiché s' hoche,  
Din l'pay d'ché moricoux.  
Continu, min cousin, j'ai tant plaisi, etc.

Combien ch' qui n'ya gein honnêtes  
qu'il ont perdu leux infants;  
Quil leux a fait copé l'tiête,  
J'te d'mande si ché régalant,  
Tout cha, cha n'ariv'ra pu,  
Puisq'n'on nous l'amène ichi;  
Tout sin pouvoir est perau  
Nous c'meron din sin pays.  
Continu, min cousin, j'ai tant plaisi, etc.

Ly et tou s'maudite clique  
Y sont déjà débarqué,  
Crint' d'avoir de l'méchante suite  
Faut taché de l'vélié d'pré,  
Ché chin qn'on peut faire d'mieu,  
Car s'il a d'liberté  
Eh' coulié-la fil'ra si n neux;  
Il i a trouvé l'singlais,  
Continu, min cousin, j'ai tant plaisi, etc.

Min cousin, acoute inpeu,  
J'cro qu' j'intin sonné l' linnron,  
Il est temps pour nous aute deux  
De r'tourné à nou masons;  
D'main,, malgré que eh' né pu fiète,  
Nous porons peut-ête nous r'vire,  
J'te péro bien eune canette.  
Pour mi incore l'tintinde lire.

La bonne nuit, min cousin,  
D'min te m'lira lès nouvelles  
La bonne nuit, min cousin.  
Te iach'ra d'lire la feuille de d'min.



*Mardi gras 1876*

## UN LILLOIS DE RETOUR DU TONKIN

CHANSON NOUVELLE EN PATOIS  
CHANTÉE PAR  
La Société LES TONKINOIS, réunis rue du Ban-de-Wedde, au *Petit-Saint-Crépin*.

Air du *Garchon d' Lille*.

REFRAIN:  
Pour nous conserver l' souv'nance  
D' nos p'tit's victoires au lointain,  
Faut in France  
R'présinter l' Tonkin.

PREMIER COUPLET

Eul' carnaval est propice  
Pour vous parler d' min destin :  
Au bout d' eun' bonne an d' service  
J'ai d' mandé pour eul' Tonkin.  
Me v' là parti plein d' corage  
Pour détruire ches biaux visages ;  
Pavillon-Noir, sos contint,  
Te dans'ra pou' l' déring'mint.

2<sup>m</sup> COUPLET.

J'arrive au Tonkin. Queull' chance!  
D' laicher la ch't' imbarcation.  
Mais point un momint d'aisance ;  
Un visag' comme un chitron  
Et eun' long' queue par derrière,  
J' saute d' sus, j' li fais s'n affaire,  
Mais ch' Tonkinois m' dit : Luron,  
Nous s'allons mett' de t' nation.

3<sup>m</sup> COUPLET.

Les Pavillons-Noirs approches  
In aboyant comm' des quiens.  
J' cri' : Capon, t'aras point m's oches,  
Sos sûr que t'y gagn'ras rien.  
Car, pus cruels que des biêtes,  
Si' povot'nt copier no' tiète,  
Pou' l' mette au bout d' leu' fusil,  
Dansottent d' joie et d' plaiisi.

4<sup>m</sup> COUPLET.

On leus a flchu bonn' chasse,  
Quoi qu' i' r'venottent souvint,  
Car i' n'etot jamais lasse  
De s' faire rosser hardimint.  
Ches Tonkinois pleins d' corage  
Et l' Français ont fait de l'ouvrage ;  
Ches Pavillons-Noirs r'vienn' pus,  
Car de l' trique ont assez r'chu.

5<sup>m</sup> COUPLET.

Ches Tonkinois, d' vir la France,  
D' s'avoir battus comm' des lions,  
I' s'ont dit qu' leu' pus grand' chance,  
Ch'est de s' mett' nos compagnons.  
Veyant qu' i' sont v'nus nos frères,  
Quoiqu' tous gaunes et l' queue derrière,  
Rindons honneur aux cuivrés,  
Car ont su bien s' dégager.

6<sup>m</sup> COUPLET.

J'assur' qu'on n' n'a vu eun' drôle  
De s' batt' dins ches indrots là.  
L' soldat fallot qu' i' s' console,  
Car des fos pou' s'n estoma'  
Avot de l' bonn' norriture,  
Bien du linge et de l' chaussure,  
Des cigares et du bon vin ;  
Pour cha j'eur'grètte bien l' Tonkin.

7<sup>m</sup> COUPLET.


J'ai fini tout m' grand' souffrance,  
Mais l'honneur est satisfait,  
Et tout d'puis que j' sus in France  
L' Tonkin j' peux point oblir.  
Preuve aujord'hui de l' coutume,  
Vous pomez vir eul' costume,  
Leus abat-jour, leus fusils  
Et les grand's manches aux habits.

8<sup>m</sup> COUPLET.

Pour finir pour mi ch't' eun' gloire,  
J'avos jamais voyagé ;  
Aussi d' là-bas, t'achez d' croire,  
Eul' modèl' j'ai rapporté.  
J' n'ai fait eun' parell' tout d' suite,  
Quoiqu' simple officier d' guèrite :  
Ch'est eun' bonn' pièch' de canon  
Et du Tonkin l' pavillon.

H. D.

Lille, typ. et lith. Guillot-Lomayeur, rue de Béthune, 39.





Carnav 1884

LES  
FRANÇAIS AU TONKIN

CHANSON LILLOISE

CHANTÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES SANS-CHAGRIN

Réunie à la POIRE-D'OR, rue de Lille, La Madeleine lez-Lille.

AIR : De la Chanson du casque dans le cœur et la main.

**Premier Couplet**

Tiens, bonjour v'là min vieux compère,  
J' suis contint d' vous vir à ch' matin,  
Vous d'vez savoir un mot d' cheul guerre,  
De ch' pays qu'on appell' Tonkin.  
Introns ichi boire eun' canette,  
Vous m' direz tout chinc vous savez,  
M' comère faut point qu' cha vous imbête  
T' à l'heure, tout comme mi vous direz :

REFRAIN

Cha va bien, cha va bien.  
Les soldats d' la République,  
Ont vite fait vir' à cheul clique,  
Qu'on n' les déring' point pour rien,  
Cha va bien, cha va bien, cha va bien, cha va bien

**Deuxième Couplet**

Des fraudeux n' vivant que d' rapines,  
Qu'on appell' les Pavillons-Noirs,  
Un indrot du côté d' la Chine,  
Un pays sans rues, sans trottoirs.  
Vivant, avec un air bénage,  
Sans lois, sans soucis du voisin,  
Un biau p'tit métier, l'brigandage,  
Et répétant dins tout l'Tonkin :  
Cha va bien, etc.

**Troisième Couplet.**

Ils ont manqué à leu conv'nance,  
Ches drôles avec leus nez camus,  
Sans respecter les drots d' la France,  
Ils ont crus pouvoir marcher d'sus.  
Vite on les a rapp'lé à l'ordre,  
Ils ont fait là des rinquinquins,  
Mais sitôt qu'ils ont volu mordre,  
Ils ont rincontrer nos marins.  
Cha va bien, etc.

**Quatrième Couplet.**

Ils ont comm' eun' bind' de sauvages,  
Décapité un commandant,  
Quand on fait des pareils ouvrages,  
La France tient à payer comptant.  
Ch' n'étoit point des rogins d' Corinthe,  
Qu'ils ont r'chu ches Pavillons-Noirs,  
Nos boulets ont j'té l'épouvinte,  
Y courrotoient comme des papins noirs.  
Cha va bien, etc.

**Cinquième Couplet.**

Aoui, cha va bien, min compère,  
Quand on a d' pareils résultats,  
Aussi j' vas vous payer un verre,  
A l' santé d' tous nos brav's soldats.  
Je n' suis point pus harse qu'eun aute,  
Mais si j' véros un Pavillon,  
Aussi vrai que j' m'appell' Charlotte,  
Y gobrot un drôle de bouillon.  
Cha va bien, etc.

**Sixième Couplet**

Ma comère, j' min vas vous dir' comme  
Vous in vérez avec quéqu's sous,  
Y dot in v'nir à l'Hippodrome,  
Comme l'aute fos ches fameux Zoulous.  
Là, quand nous les verrons in cage,  
A leu nez nous rirons d' bon cœur,  
Et nous dirons d'un air bénage,  
Che r'frain d' canchon tertous in cœur :

REFRAIN.

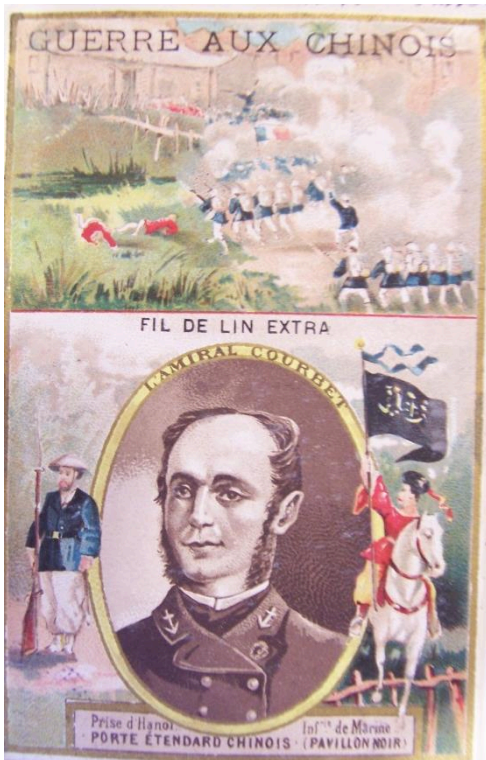
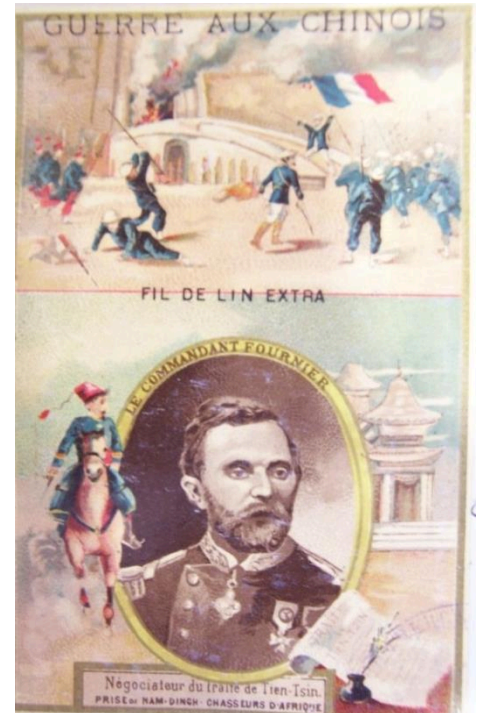
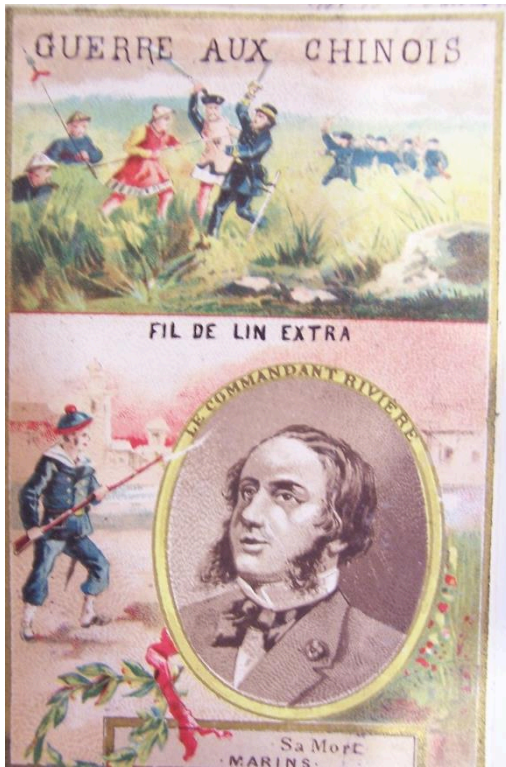
Cha va bien, cha va bien.  
Les soldats d' la République,  
Ont vite fait vir à cheul clique,  
Qu'on n' les déring' point pour rien,  
Cha va bien, cha va bien, cha va bien, cha va bien

J. G.





**Annexe 40 : Marques de fabrique déposées par l'entreprise Hazebroucq Frères de Comines (1882)**





**Annexe 41** : Marques de fabrique déposées par l'entreprise Hazebroucq Frères de Comines (1882)





# L'Évacuation des Autrichiens par les Lillois en 1792

**CANÇON  
NOUVIELLE**  
*in patos d'Lille*



**CANÇON  
NOUVIELLE**  
*in patos d'Lille*

(Air : On parlera din l'an deux mille.)

## 1<sup>er</sup> COUPLET

Hommes et femmes et filles et garchons  
Accourez tertous vire à Lille  
Cheul fiète qu'on fait à l'occasion  
Du bombardemint d' cheul' bielle ville  
V'la ach'teur quatre-vingt dig'ans  
Q' les Autrichiens ont fait ch' boucan.

## REFRAIN

Les Autrichiens ont rechu une pile  
Au bombardemint (*bis*) de Lille.

## 2<sup>me</sup> COUPLET

Eul' vingt-neuf septembre au matin  
On a vu à l'porte Saint-Maurice  
Un Autrichien, trompette in main  
Qui v'no pour conté des bêtises  
P' a v'nu trouver les magistrats  
Pour parleminter euh' l'affaire là.

## REFRAIN

Les Autrichiens, etc.

## 3<sup>me</sup> COUPLET

A boulets rouches ché diables là  
Ont tiré sur nous comme des lâches  
Mais nous Lillos in veyant cha  
Nous n'avons point perdu corache  
Les hommes les fimmes et les infants  
Nous les avons fait fout eul' cant.

## REFRAIN

Les Autrichiens, etc.

## 4<sup>me</sup> COUPLET

Y ont foutu l' cant d' tous les côtés  
Comme une nitè d' lapins d' garenne  
Tout criant : y est temps d' nous sauver  
Pour nous éviter une grande pinne  
Car les Lillos ché des lurons  
Qui n'ont point peur d'un co d' canon.

## REFRAIN

Les Autrichiens, etc.

## 5<sup>me</sup> COUPLET

Mes gins nous verrons aujourd'hui  
Pourmener din les rues d' cheul' ville  
Euch' gros mortier tout démoli  
Qui nous rappelle eul' siège de Lille  
Les Autrichiens in foutant l' cant  
Y nous l'ont léché pour garant.

## REFRAIN

Les Autrichiens, etc.

## 6<sup>me</sup> COUPLET

Infin si fodrot tout conter  
Y fodrot bien une pleine semaine  
Y sont bien morts et intiérés  
Tous cheuse qui nous ont fait cheul' peine  
Y n' viendront pus, du moins j'eul' cros  
Pour eusse attaquer les Lillos.

## REFRAIN

Les Autrichiens ont rechu une pile  
Au bombardemint (*bis*) de Lille.

Charles BOUTTEMAN.



## Bibliographie

- AGERON Charles-Robert, *France coloniale ou parti colonial*, Paris, PUF, 1978, 302 pages.
- AHRIR Laïla, *Contribution à l'étude de l'image du Noir à travers la presse et la littérature de la fin de la 1ere Guerre Mondiale jusqu'à l'Exposition Coloniale de 1931*, maîtrise d'histoire sous la direction de M. Daget, 1991, 112 pages.
- ALDRICH Robert, *Vestiges of the Colonial Empire in France, Monuments, Museums and Colonial Memories*, Eastbourne, Macmillan, 2005, 235 pages.
- AMOUGOU Emmanuel, *La construction de l'inconscient colonial en Alsace, un village nègre sous le froid*, Paris, l'Harmattan, 2002, 217 pages.
- ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002, 213 pages.
- ANGENOT Marc, *L'œuvre poétique du Savon du Congo*, Paris, Editions des Cendres, 1992, 75 pages.
- ANZIEU Didier, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod, 1984, 235 pages.
- ARENDT Hannah, *L'impérialisme, les origines du totalitarisme*, Paris, Seuil, 1982, 379 pages.
- ARNAUD Pierre, « La trame et la chaîne. Le réseau des sociétés conscriptives (1870-1880) », in DUJARDIN Philippe (dir.) *Du groupe au réseau*, Paris, CNRS, 1988, p. 97- 143.
- ARNAUD Pierre, *Le militaire, l'écolier, le gymnaste*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1991, 273 pages.
- ASTIER LOUFTI Martine, *Littérature et colonialisme : l'expansion coloniale vue dans la littérature française (1871-1914)*, Paris, Mouton et Cie, 1971, 146 pages
- Atlas colonial français*, Paris, Illustration, 1929, 317 pages.
- Au fil des rues, histoire et origines des rues de Lille*, Lille, Ravet-Anceau, 2006, 220 pages
- AUCLAIR Elizabeth, « Le développement culturel comme outil de promotion territoriale ou comment les acteurs locaux se saisissent de la culture pour faire émerger un territoire », in *Lieux de culture, culture des lieux*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, pages 95 à 103
- Auteur anonyme, *Lille et la région du Nord en 1909*, Lille, Danel, 1909, tome 1.
- AZAN Paul, *Sidi-Brahim*, Paris, Horizon de France, 1945, 203 pages.
- BAILLY Antoine et FERRA Robert, *Eléments d'épistémologie de la géographie*, Paris, Armand Colin, 2001, 190 pages
- BANCEL Nicolas et BLANCHARD Pascal, *Culture post-coloniale (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006, 200 pages
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOETSCH Gilles, DEROO Eric, LEMAIRE Sandrine, *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2002, 490 pages.
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOUBEKER Ahmed, DEROO Eric, *Frontières d'empire, du Nord à l'Est, soldats coloniaux et immigration des suds*, Paris, La Découverte, 2008, 256 pages.
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, VERGES Françoise, *La république coloniale*, Paris, Hachette, 2005, 175 pages
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, VERGES Françoise, *La république coloniale*, Paris, Hachette, 2003, 173 pages.
- BARBIER Frédéric, « Les bibliothèques des sociétés savantes » in POULAIN Marine (dir.) *Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Electre, 2009, p. 601-609.

- BARBIER Maurice, *Voyages et explorations au Sahara Occidental au 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, La Différence, 1985, 371 pages.
- BARBIEUX José, DEREGNAUCOURT David, LECOMPTE Alain, *Tissus anciens 15<sup>ème</sup> – 20<sup>ème</sup> siècle*, Tourcoing, collections du Centre d'art et d'industrie, 1950, 40 pages.
- Bataillon de Sidi-Brahim, toujours debout*, Marcq-en-Baroeul, GMEP SA, 1989, 35 pages, 28 pages.
- BAYARD Jean François, « L'imaginaire dans l'affirmation identitaire », in HALPERN Catherine (dir.) *Identités : l'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences Humaines, 2004, p. 323-329.
- BECCHIA Alain, « Les liens de sociabilité dans une entreprise textile elbeuvienne au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle » in MOUCHTOURIS Antigone (dir.), *Cultures et pratiques culturelles*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2009, p. 49-56.
- BECKER Karin, « L'éloge ambivalent des cuisines régionales dans le roman français du 19<sup>ème</sup> siècle », in *Gastronomie et identité culturelle française, discours et représentations (19<sup>ème</sup>-21<sup>ème</sup> siècles)*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 73- 89.
- BEN CHERIF Mohammed, *Ahmed Ben Mostapha, gommier*, Paris, Publisud, 1997, 183 pages.
- BERENSON Edward, « Making a Colonial Culture? Empire and the French Public, 1880-1940, *French Politics, Culture and Society*”, Volume: 22, 2004, p. 127-157.
- BERDOULAY Vincent, *La formation de l'école française de géographie 1870-1914*, Paris, CTHS, 2008, 255 pages.
- BERENSON Edward, *Heroes of Empire, five charismatic men and the conquest of Africa*, University of California Press, 2011, 360 pages
- BERGOUGNIOU Jean-Michel, CLIGNET Rémi, DAVID Philippe, *Villages Noirs et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe*, Paris, Karthala, 2001, 302 pages
- BERGOUGNIOU Jean-Michel, CLIGNET Rémi, DAVID Philippe, *Villages Noirs et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe (1870-1940)*, Paris, Karthala, 2001, 300 pages.
- BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011, 558 pages.
- BERTRAND Romain, *Mémoires d'empire, la controverse autour du fait colonial*, Paris, Editions du Croquant, 2006, 221 pages.
- BHABBA Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007, 411 pages.
- BHABBA Homi, *Nation and narration*, London, Routledge, 1990, 312 pages.
- BILE Serge, *Blanchissez-moi tous ces nègres*, Saint-Malo, Pascal Galodé, 2010, 182 pages.
- BILTRESSE Anne-Florence, *Patrimoine culinaire : entreprises chocolatières dans le Nord et en Hainaut belge entre 1850 et 1950*, mémoire de master 2, sous la direction de Jean-François Eck, Université de Lille 3, 2009.
- BLAIS Hélène, « L'espace saharien et la jonction Algérie-Soudan : histoire d'une construction impériale (1830-1930) », in Hélène BLAIS, Florence DEPREST et Pierre SINGARAVELOU (dir.), *Territoires impériaux. Une histoire spatiale du fait colonial*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.
- BLANCHARD Pascal (dir.), *La France noire*, Paris, La Découverte, 2012.
- BLANCHARD Pascal et LEMAIRE Sandrine, *Culture coloniale, la France conquise par son empire (1871-1931)*, Paris, éditions Autrement, collection Mémoires, 2003, 252 pages.
- BLANCHARD Pascal, LEMAIRE Sandrine (dir.), *Culture coloniale, la France conquise par son empire*, Paris, Autrement, 2003, 253 pages.
- BLEMONT Emile, *Les Gueux d'Afrique*, Paris, Alphonse Lemerre, date inconnue, 91 pages.
- BOIRY Philippe, *Histoire de la société des volontaires*, Périgueux, Pilote, 1998, 232 pages.

- BOISJOLY François, *Portraits de la France du XIX<sup>e</sup> siècle, la photo-carte*, Lyon, Lieux-Dits, 2006, 160 pages.
- BONIN Hubert, HODEIR Catherine et KLEIN Jean-François (dir.), *L'esprit économique impérial (1830-1970, groupes de pression et réseaux du patronat colonial en France et dans l'empire)*, Paris, SFHOM, 2008, 842 pages.
- BOURLET Michaël, LAGADEC Yann et LE GALL Erwan, *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presse universitaires de Rennes, 2013, 250 pages.
- BOUVIER Jean, « Le système fiscal français du XIX<sup>e</sup> siècle : étude critique d'un immobilisme » in BOUVIER Jean et WOLFF Jacques (dir.), *Deux siècles de fiscalité française XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Mouton, 1973, p. 226-263.
- BOYER Alain-Michel, *Le corps africain*, Paris, Hazan, 2007, p. 118.
- BOYER Marc, *Histoire générale du tourisme, du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005, 327 pages.
- BRATTON Jacqueline, « Of England, Home and duty : the image of England in Victorian and Edwardian juvenile fiction », in MACKENZIE (dir.), *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1986, p. 73-94.
- BRAUSTEIN Florence, PEPIN Jean-François, *La place du corps dans la culture occidentale*, Paris, PUF, 1999, 183 pages, 187 pages.
- BRETON Yves, BRODER Albert, LUTFALLA Michel, *La longue stagnation en France, l'autre grande dépression 1873-1897*, Paris, Economica, 1997, 492 pages.
- BRETON Yves, BRODER Albert, LUTFALLA Michel, *La longue stagnation en France, l'autre grande dépression 1873-1897*, Paris, Economica, 1997, 493 pages.
- BRIERE Isabelle, *L'enseignement technique à Tourcoing de 1880 à 1940*, mémoire de maîtrise sous la direction de M. Marchand, Université de Lille 3, 1993, 109 pages.
- BRUBAKER Rogers, *Citoyenneté et nationalité en France et en Allemagne*, Paris, Belin, 319 pages.
- BUELENS Frans, *Congo, 1885-1960, een financieel-economische geschiedenis*, Berchem, 2007.
- BURTON David, *La cuisine coloniale*, Paris, Hachette, 2002, 214 pages.
- CABANTOUS Alain, *Les populations maritimes de la Mer du Nord et de la Manche Orientale (vers 1660-1793)*, thèse de doctorat, sous la direction de Pierre Deyon, Université de Lille 3, 1987, 983 pages.
- CADET Xavier, «Un aspect méconnu du patrimoine muséographique lillois : le musée d'ethnographie d'Alphonse Moillet», *Revue du Nord*, avril-juin 1999, n° 330, 21 pages.
- CADET Xavier, *Armes d'Afrique centrale, inventaire du musée d'histoire naturelle de Lille*, mémoire de DEA, sous la direction de M. Stalter, Université Charles de Gaulle-Lille 3, 1997, 150 pages.
- CALLENS Pierre, *Les sociétés de gymnastique, de tir et de préparation militaire de 1870 à 1914 dans la ville de Lille*, mémoire de master 1, sous la direction de Jean-François Chanet, Université de Lille 3, 2005, 128 pages.
- CASTORIADIS Cornélius, *L'imaginaire comme tel*, Paris, Hermann, édition 2007, 162 pages.
- Catalogue de l'exposition « Les ouvriers du textile en 1900 », Archives Départementales du Nord, 2010, 95 pages.
- CEUPPENS Bambi, VIAENE Vincent, VAN REYBROUCK David, *Congo in België : Koloniale cultuur in de metropol*, Louvain, 2009.
- CHALAYE Sylvie, *Du noir au nègre*, Paris, L'Harmattan, 1998, 454 pages. CHALAYE Sylvie, *Nègres en images*, Paris, L'Harmattan, 2002, 190 pages.



- CHALINE Jean-Pierre, *Sociabilité et érudition, les sociétés savantes en France XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, C.T.H.S., 1998, 479 pages.
- CHANET Jean-François, « La fabrique des héros », *Vingtième siècle*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000, p. 13-33.
- CHANET Jean-François, *L'école républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996, 426 pages.
- CHANET Jean-François, *Vers l'armée nouvelle, république conservatrice et réforme militaire (1871-1879)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 318 pages.
- CHANSON Philippe, *La blessure du nom. Une anthropologie d'une séquelle de l'esclavage aux Antilles-Guyane*, Louvain, Academia-Bruyant, 2008, 154 pages.
- CHARTIER Roger, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998, 293 pages.
- CHASSAY Jean-François, GERVAIS Bernard (dir.), *Les lieux de l'imaginaire*, Montréal, Liber, 2002, 306 pages.
- CHENE Laurent, *L'occupation russe dans le département du Nord (1815-1818)*, mémoire de master, sous la direction de Jean-François Chanet, Université de Lille 3, 2008, 95 pages.
- CHIELENS Piet, DENDOVEEN DOMINIEK, *Cinq continents au front*, Tielt, Racine, 2008, 180 pages.
- CITRON Suzanne, *Le mythe national, l'histoire de France en question*, Paris, Les Editions ouvrières, 1987, 318 pages.
- CLAFLIN Kyri Watson, « Le retour à la terre après la grande guerre : politique agricole, cuisine et régionalisme », in *Gastronomie et identité culturelle française, discours et représentations (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 217-233.
- CLAVAL Paul, *Epistémologie de la géographie*, Paris, Armand Colon, 2007, 303 pages.
- CLAVAL Paul, *Histoire de la géographie*, collection Que sais-je ?, Paris, PUF, 1995, 127 pages.
- CODACCIONI Félix-Paul, *De l'inégalité sociale dans une grande ville industrielle*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1976, 445 pages.
- COHEN William, *Les Noirs dans le regard des Blancs*, Paris, Gallimard, 409 pages.
- Comité central de secours aux blessés du Nord de la France, *Notes explicatives sur la création, le fonctionnement et le but des caisses de secours des bataillons de mobiles et des gardes nationaux du Nord de la France*, Lille, Danel, 1870, 22 pages.
- CONDETTE Jean-François, *Chez ces gens-là : le tempérament des gens du Nord à travers certaines biographies exemplaires, de Faidherbe à Mauroy*, mémoire de maîtrise, sous la direction de P. Levillain, Université de Lille 3, 1987, 220 pages.
- CONDETTE Jean-François, *Chez ces gens-là : le tempérament du Nord à travers certaines biographies exemplaires de Faidherbe à Mauroy*, mémoire de maîtrise, sous la direction de P. Levillain, 1987, 220 pages.
- CONDETTE Jean-François, *Les lettrés de la république, les enseignants de la faculté des lettres de Douai puis Lille sous la 3<sup>ème</sup> République*, dictionnaire biographique, Lille, CEGES, 2006, 238 pages.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, « Structures du pouvoir et communautés rurale précoloniale », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, Paris, 1982, p. 60 :
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Enjeux politiques de l'histoire coloniale*, Marseille, Agone, coll. Passé Présent, 2009, 187 pages.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires (1898-1930)*, Paris, Mouton, 1972, 599 pages.
- CORBIN Alain (dir.), *Histoire du corps*, Paris, Points, 2011, 447 pages.

- CORBIN Alain, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social*, Paris, Flammarion, 2008, 429 pages.
- COSSON Olivier, *Préparer la Grande Guerre, l'armée française et la guerre russo-japonaise (1899-1904)*, Paris, Les Indes Savantes, 2013, 379 pages.
- COURSIER Alain, *Faidherbe, du Sénégal à l'Armée du Nord*, Paris, Tallandier, 1989, 216 pages.
- COURTOIS Luc, DELVILLE Jean-Pierre, ROSART Françoise, ZELIS Guy, *Images et paysages mentaux des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles*, Louvain, Presses de l'Université de Louvain, 2007, 633 pages.
- CREPEL Hubert, « L'amateur de vignettes », *Fleur Bleue*, numéro 14, avril 1951, p. 135-139.
- CRESTANI Christophe, *L'Exposition Internationale des Industries Textiles de Tourcoing en 1906*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Chadeau, Université de Lille 3, 1990, p. 128.
- CROWLEY John, « Le Royaume-Uni, le Commonwealth et l'Europe », *Politique européenne*, n° 6, 2002, p. 36-52.008, p. 127-143.
- D'ALESSANDRO Cristina, « Un regard sur la géographie coloniale française », *Annales de géographie*, année 2003, volume 112, 15 p.
- DAENINCKX Didier, *Cannibales*, Paris, Verdier, 1998, 69 pages.
- DAMMAN Thomas, *Les sociétés musicales à Lille sous la 3<sup>ème</sup> République*, mémoire de maîtrise sous la direction de M. Marchand, Université de Lille 3, 2001, 205 pages.
- DARCOURT Pierre, *La revanche des drapeaux*, Paris, La Table Ronde, 1972, 283 pages.
- DARRIULAT Philippe, *La muse du peuple, chansons populaires et sociales en France 1815-1871*, Rennes, PUR, 2010, 375 pages.
- DE BONNEVILLE Françoise, *L'ABCédaire du bain*, 120 pages.
- DE BROGLIE Gabriel, CHALINE Jean-Pierre, FUMAROLI Marc, *Elites et sociabilité en France*, Paris, Perrin, 2003, 291 pages.
- DE L'ESTOILE Benoît, *Le goût des autres, de l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007, 612 pages.
- DE LA GORCE Paul-Marie, *L'empire écartelé*, Paris, Denoël, 1988, 511 pages.
- De LUMLEY Henry (sous la direction de), *Trésors méconnus du Musée de l'Homme*, Paris, Cherche Midi, 1999, 142 pages.
- DE NARCY Louis, *Journal d'un officier de turcos*, Paris, éditions Giovanangeli, 2006, 251 pages.
- DELAHAUT (correspondance du sergent), *Campagne du Tonkin*, Saint-Sulliac, Yellow Concept, 2004, 165 pages.
- DELALANDE Nicolas, *Les batailles de l'impôt. Consentement et résistances de 1789 à nos jours*, Paris, Seuil, 2011, 445 pages.
- DELAITRE Florence, *Les expéditions de Brazza à travers le témoignage d'un membre de la troisième expédition au Congo français de 1883 à 1903*, mémoire de maîtrise sous la direction de Serge Daget et Jean Martin, Université Charles de Gaulle – Lille 3, 1991, 126 pages.
- DELMAS Philippe et MENGEOT Albert, *Quel est le caractère et quelle doit être l'organisation d'un musée d'échantillons*, rapport présenté à la séance générale du Congrès International de Géographie Economique et Commerciale, Bordeaux, Gounouilhou, 1900, 11 pages.
- DEMAILLY Philippe, *La sociabilité dans le quartier de Saint-Sauveur de Lille entre 1880 et 1914*, mémoire de maîtrise sous la direction de M. Ménager, Université de Lille 3, 1990, 108 pages.

DEMARTINI Anne Emmanuelle, KALIFA Dominique (sous la direction de), *Imaginaire et sensibilités au 19<sup>ème</sup> siècle*, études pour Alain Corbin, Paris, Creaphis, 2005, 270 pages.

DEMIER Francis, « L'esprit impérial français confronté à la première industrialisation » in BONIN Hubert, HODEIR Catherine et KLEIN Jean-François (dir.) *L'esprit économique impérial*, Paris, SFHOM, 2008, p. 39-48.

DENDOOVEN Dominiek, « Living apart together : belgian civilians and non-white troops and workers in wartime Flanders » in *Race, Empira and First World War Writing*, Cambridge University Press, 2011, p. 143-158.

DEREMETZ Hervé, *Merville pendant la guerre, 1914-1918*, Association les Amis du Vieux-Merville, 2003, Hazebrouck, 143 pages.

DERLON Brigitte, *L'art africain dans les collections privées picardes*, Bayeux, éditions Vivement Dimanche, 2007, 190 pages.

DEROO Eric, *La force noire, gloires et infortunes d'une légende coloniale*, Paris, Tallandier, 2006.

DESMARCHELIER, *Alphonse Moillet et son musée*, Lille, 1891, Imprimerie du Nouvelliste et de la Dépêche, 1891, 23 pages.

DEVINE et MACKENZIE (dir.), *Scotland and the British Empire*, Oxford University Press, 2011, 323 pages.

DEWERE Hélène, *la sociabilité populaire à Annappes, Ascq et Flers 1848-1914*, maîtrise d'histoire, sous la direction de Philippe Marchand et Jean-François Chanet, Université de Lille 3.

DIAS Nélia, *La mesure des sens, les anthropologues et le corps humain au 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 2004, 357 pages.

DIBWE DIA MWEMBU Donatien, « De quoi les habitants de Lumumbashi se souviennent de la période coloniale et postcoloniale ? » in GIORDIANO Rosario (dir.), *Autour de la mémoire, la Belgique, le Congo et le passé colonial*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 97-121.

DOR DE BERNONVILLE Isabelle, *La France et les affaires du Transvaal*, thèse de doctorat sous la direction de M. Ganiage, Paris IV Sorbonne, 1997, 327 pages.

Dossiers pédagogiques des Archives Départementales du Nord, *Air et Eau*, août 2008.

DOUAY Camille, *L'Exposition Internationale de Lille 1902*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Vavasseur-Desperriers, Université de Lille 3, 2003, p. 69- 71.

DRIVER Felix, *Geography Militant : Cultures of Exploration and Empire*, Oxford, UK and Malden, 2001.

DUBOIS Joseph, « Histoire du Musée Industriel, Agricole et Commercial de Lille », *Revue du Nord*, n. 285, 1990.

DUCROCQ-LENNE Monique, *Les du Teil de Beaumont (1410-1933). De la cloche à l'épée, cinq siècles de fidélité à Dieu, au Roi et à l'idéal nobiliaire*, thèse de doctorat d'histoire, sous la direction de Jean-François Labourdette, Université Charles de Gaulle Lille 3, 2000, p. 610-615.

DUJARDIN Philippe, *Processus et propriétés de la mise en réseau : débat, problématique, propositions* », in « Du groupe au réseau », Paris, CNRS, 1988, pages 5 à 29.

DUMOULIN Michel, « Images de soi, images de l'Autre, les expositions universelles en Belgique en tant que source de l'histoire des paysages mentaux », in *Images et paysages mentaux des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, de la Wallonie à l'Outre-Mer*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, p. 525- 543.

DUPLOUICH Mélanie, *L'excursion en Algérie et Tunisie en 1899, organisée par la Société de géographie de Lille*, mémoire de master sous la direction d'Isabelle Surun, Université de Lille 3, 2009, 194 p.

- DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, 550 pages.
- ELIAS Norbert, *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991, 301 pages.
- ESTEVEZ Olivier, *George Orwell, l'Empire et l'opinion publique britannique*, Histoire@Politique, n. 11, mai-août 2010, [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr),
- EZEMBE Ferdinand, *L'enfant africain et ses univers*, Paris, Karthala, 382 pages.
- FACY Maurice, *L'enseignement commercial en France et à l'étranger*, Paris, éditions Doin, 1923, 307 pages.
- FANON Frantz, *Peau noire, masque blanc*, Paris, Seuil, 1952, 87 pages.
- FERRO Marc, *Le livre noir du colonialisme, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003, 843 p.
- FEUVRE Daniel, *Pour en finir avec la repentance coloniale*, Paris, Flammarion, 2006, 230 pages.
- FISCHER Raymond, *L'Alsace de Bismarck 1870-1918*, Issy-les-Moulineaux, Muller, 2007, 558 pages.
- Florilège des chansons en patois de Lille d'Alexandre Desrousseaux, Hellemmes, éditions Maurizi, 1970, 130 pages
- FREDRICKSON George, « Identité nationale et codes d'altérité dans l'histoire de la France et des Etats-Unis » in KASTORYANO Riva (dir.) *Les codes de la différence*, Paris, Sciences Politiques, 2005, p. 43- 67.
- FREMEAUX Jacques, *Les colonies dans la Grande Guerre*, Paris, Economica, 2004, 394 pages.
- FRIEDERICH Sophie, *L'industrialisation de l'Alsace septentrionale de 1870 à 1918*, sous la direction de Claude Muller, Université de Strasbourg.
- Gens et Pierres de Roubaix*, numéro spécial centenaire de l'exposition internationale de Roubaix, 30 avril 2011, p. 21.
- GEORG Odile, « The french provinces and greater France » in *Promoting the Colonial Idea : Propaganda and Visions of Empire in France*, London, 2002.
- GERARD Jo, *La Belgique, martyre du Duc d'Albe*, Ottignies, Collet, 1994, p.109.
- GILLET Marcel, « Imaginaire collectif et identité régionale », *Revue du Nord*, numéro 253, juin 1982, p. 271-282.
- GILLET Marcel, « Sociabilité et mémoire collective », *Revue du Nord*, n° 253, juin 1982, p. 637-642.
- GIORDIANO Rosario (dir.), *Autour de la mémoire, la Belgique, le Congo et le passé colonial*, Paris, L'Harmattan, 2008, 150 pages.
- GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table ronde, 1972, 506 pages.
- GIRARDET Raoul, *Le nationalisme français (1871-1914)*, Paris, Seuil, 1983, 167 pages.
- GONSETH Marc-Olivier, Hainard Jacques, Kaehr Roland (textes réunis par) : *La différence*, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, 1990, 215 pages.
- GRAILLES Bénédicte, « Le Nord, rempart de la France. Images publicitaires, chansons et monuments de 1870 à 1914 », *Revue du Nord*, tome 87, n° 360-361, avril-septembre 2005, p. 615-632.
- GRAILLES Bénédicte, « Louis Faidherbe, général républicain et fils du Nord ? Entre image d'Epinal et culte régional (1870-1914) », *Revue du Nord*, tome 85, avril-juin 2003, p. 359-378.
- GRAILLES Bénédicte, *De la défaite à l'Union sacrée ou les chemins du consentement*, thèse de doctorat, sous la direction d'Annette Becker, Université de Lille 3, 2000, 1208 pages.



- GRONDIN Reine-Claude, *Culture et expérience coloniales en Limousin (1830 - 1939)*, Paris, Presses de Sciences politiques, 2012.
- GRONDIN Reine-Claude, *La colonie en province, diffusion et réception du fait colonial en Corrèze et en Haute-Vienne*, thèse dirigée par Daniel Rivet, 2 volumes, Université Paris 1, 2007, 643 pages
- GUERIN-PACE France, SAMUEL Olivia et VILLE Isabelle, *En quête d'appartenance*, Paris, INED, 2009.
- GUILLAUME Henri Guillaume, *Du miel au café, de l'ivoire à l'acajou*, Louvain, Peeters, 2001, 782 pages.
- GUILLET François, « L'image de la Normandie : la construction d'une identité régionale au XIXe siècle » in DEMARTINI Anne-Emmanuelle et KALIFA Dominique (dir.), *Imaginaire et sensibilité au XIXe siècle. Études pour Alain Corbin*, Paris, Créaphis, 2005, p. 37-49.
- GUISLIN Jean-Marc, « Jules-Emile Scrive, un patron républicain comme les autres ? », *Revue du Nord*, t. 93, avril-juin 2011, p. 477-494.
- HAGENBECK Carl, *Cages sans barreaux*, Nouvelles éditions Paris, 1951, 282 pages.
- HEDI Saïdi (sous la direction de), *Mémoire de l'immigration et histoire coloniale*, Paris, L'Harmattan, 2007, 187 pages
- HEDI Saïdi, *Les étrangers en France et l'héritage colonial*, Paris, L'Harmattan, 2007, 196 pages
- HENRY Jean-Robert et MARTINI Lucienne, *Littérature et temps colonial, métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, collection Mémoires Méditerranéennes, Cahors, Edisud, 1999, 344 pages
- HOETINK Harmannus, *Slavery and Race Relations in the Americas*, New-York, Harper and Row, 1973, 232 pages.
- Hommage à Monsieur Léonard Danel*, Lille, Danel, 1906, 62 pages.
- HUETZ DE LEMPS Alain, *Histoire du rhum*, Paris, Desjonquères, 1997, p. 40
- HUIN Bernard et MARTIN Denis, *Images d'Épinal*, Musée du Québec, 1995, 145 pages.
- HUISMANS Claudia, « Le riz concurrence la pomme de terre ou l'héritage culinaire des Indes néerlandaises », *Deshima, revue française des mondes néerlandophones*, Strasbourg, département d'études néerlandaises, n. 1, 2007, p. 87-101.
- IBANEZ DE IBERO, *La mise en valeur du Congo belge, étude de géographie coloniale*, thèse pour le doctorat d'université, Faculté des Lettres de Paris, 1913, 280 pages.
- JAMESON Frédéric, « Modernisme et impérialisme », in *Nationalisme, colonialisme et littérature*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994, pages 43 à 69
- JOBERT Tiimothée, *Champions noirs, racisme blanc*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 280 pages.
- JOBERT Timothée, *Champions noirs, racisme blanc, la métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, Grenoble, PUG, 2006, p. 7
- KAES René, *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 2000, 257 pages
- KALIFA Dominique, *La culture de masse en France*, T1, Paris, La Découverte, 2001, 123 pages
- KLEIN Jean François, « Pour une pédagogie impériale ? L'École et le Musée colonial de la Chambre de commerce de Lyon (1890-1947) », *Outre-Mers, Revue d'histoire*, décembre 2007, p. 35-60.
- KREISSLER Françoise, *L'action culturelle allemande en Chine. De la fin du XIX<sup>e</sup> à la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1989, 355 pages.
- KRONENBERGER Stéphane, « Immigration et religion dans le nord Franche-Comté (1871-1918) », *Cahiers de la Méditerranée*, n. 78, 2009, p. 89-106.

- LABOURET Henri, *Colonisation, colonialisme, décolonisation*, Paris, Larose, 1952.
- LAFON BACQUART Arnaud, *Albert Billuart (1880-1924), zouave classe 1900*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Prévotat, Université du Hainaut-Cambrésis, 199?, 109 pages
- LAGANA Marc, *Le parti colonial français*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1990.
- LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Armand Colin, 2001, 375 pages
- LANCRY Emmanuel, *Les activités sportives à Douai entre 1870 et 1945*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Vandebussche, Université de Lille 3, 2003, 118 pages.
- LANCRY Emmanuel, *Les activités sportives à Douai entre 1870 et 1945*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la direction de M. Vandebussche, 2003, 118 pages.
- LARETIE Jules, *Portraits contemporains : le général Faidherbe*, Paris, Debons et Cie, 12 pages.
- LAROSE, LAVALLEE, OUELLET, *Identité, culture et changement social, actes du troisième colloque de l'ARIC*, Paris, L'Harmattan, 1991, 416 pages.
- LAURENS Ferdinand, *Projet de création d'un musée colonial à Paris*, Paris, Imprimerie de l'Album National, 1901, 35 pages.
- LAVISSE Ernest, *Histoire de la France contemporaine*, p. 531.
- LAZARUS Neil (dir.), *Penser le postcolonial*, Paris, Editions Amsterdam, 2006, p. 71
- LE BRUSCQ Arnaud, « Du musée colonial à l'invention d'un patrimoine croisé ? » in *Architecture coloniale et patrimoine, l'expérience française*, Paris, Somogy, 2005, p. 107-114.
- LE BRUSQ Arnaud, « Du musée colonial à l'invention d'un patrimoine croisé » in *Architecture coloniale et patrimoine, l'expérience française*, Paris, Somogy, 2005, pages 107 à 114.
- LE NAOUR Jean-Yves, « Les désillusions de la libération d'après le contrôle postal de Lille » in *Revue du Nord*, N. 325, avril-juin 1998, p.393-404.
- LEBLANC Stéphane, *Sport et sociabilité à Lille de 1870 à 1914*, mémoire de master 2 sous la direction de M. Vavasseur-Desperriers, Université de Lille 3, 2005, 240 pages.
- LEBOVICS Herman, *Les enjeux de l'identité culturelle, 1900-1945*, Paris, Belin, 1992, p.129.
- LEBRUN Sabine, *La xénophobie, le racisme et l'antiracisme dans le Nord pendant l'entre-deux-guerres à travers la presse régionale*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Marcel Gillet et Ilios Yannakakis, Université de Lille 3, 1982, 155 pages.
- LECAILLON Jean-François, *Le souvenir de 1870, histoire d'une mémoire*, éditions Giovanangeli, 2011, 253 pages.
- LEDIEU-DUPAIX, *À propos de l'Exposition Internationale d'Amsterdam*, Lille, Danel, 1896,
- LEJEUNE Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, 236 pages.
- LEJEUNE Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, 232 pages.
- LEJEUNE Dominique, *Les sociétés de géographie et l'expansion coloniale en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, 237 pages.
- LEMAITRE Thimothée, *Les vétérans de la guerre franco-prussienne dans le département du Nord : sociabilité, mémoire, représentation des anciens combattants de la guerre de 1870-71 dans la société française de 1871 à 1901*, mémoire de master 1, sous la direction de M. Chanet, Université de Lille 3, 2009, 80 pages.

- LEMAITRE Thimothée, *Les vétérans de la guerre franco-prussienne dans le département du Nord*, mémoire de master 1, sous la direction de Jean-François Chanet, Université de Lille 3, 2009, 90 pages.
- LEMENOREL Alain (dir), « Sociabilité et culture ouvrière », Cahiers du GRHIS, Université de Rouen, 1997, 102 pages.
- LEMERCIER Claire, *Un si discret pouvoir : aux origines de la Chambre de commerce de Paris, 1803-1853*, Paris, La Découverte, 2003, 408 pages.
- LI-MA (dir.), *Les travailleurs chinois en France dans la Première Guerre mondiale*, Paris, CNRS, 2012, 560 pages.
- LOGIE Frank, MERGAERTS Bernadette et VERHASSELT Yola, « Espaces géographiques et formes de sociabilité », *Revue du Nord*, n° 253, juin 1982, p. 581-602.
- LOZERE Christelle, « La création des musées commerciaux et coloniaux en France à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle », *Ultramarines*, n° 25, éditions Amarom, p. 49-51.
- LUGAN Bernard, *La guerre des Boers 1899-1902*, Paris, Perrin, 1998, 364 pages.
- M'BEMBA-NDOUMA Gaston, « Ces Noirs qui se blanchissent la peau. La pratique du « maquillage » chez les Congolais », *Cahiers d'études africaines*, 2006, n. 183.
- MABIRE Jean-Christophe, *Les colonies françaises au travers de sciences et voyages*, mémoire de DEA IEP, sous la direction de M. Girardet, 1988, 147 pages.
- MACKENZIE John (dir.), *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1986, 265 pages.
- MACKENZIE John, *Propaganda and Empire, the Manipulation of British Opinion 1880-1960*, Manchester University Press, 1984, 277 pages.
- MAERTEN Yves, DURONSOY Nathalie, LEROY Valérie, *Épopée d'une boisson, la chicorée dans le Nord-Pas-de-Calais, Béthune*, Musée régional d'ethnologie, n°4, 1993, 191 pages.
- MALON Claude, *Le Havre colonial de 1880 à 1960*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006, 652 pages.
- MARCHAND Philippe « *Les petits soldats de demain : les bataillons scolaires dans le département du Nord* », *Revue du Nord*, n° 266, juillet-septembre 1985, p. 769-803.
- MARCHAND Philippe, *Les voyages des élèves de l'École des Hautes Etudes Industrielles de Lille 1888-1900*, « Bulletin de la Commission Historique du Nord », Lille, 2004, p. 31- 58.
- MARCOT Jean-Louis, *Une mer au Sahara, mirage de la colonisation*, Paris, La Différence, 2003,
- MARKOVITS Claude, « Culture métropolitaine, culture impériale : un débat entre historiens britanniques », n° *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2010/1 n° 57-1, p. 191-203.
- MARQUETTE Robert, NAVEAUX Jacques, REYNAERT Claude, *Patrimoine Lillois, l'explosion urbaine du 19<sup>ème</sup> siècle*, Lille, dossiers du CRDP, 80 pages.
- MARTIN Jean, *L'Empire triomphant*, Paris, Denoël, 1990, 569 pages.
- MARX Roland, « *De l'Empire au Commonwealth, 1850-1994* », Paris, Ophrys, 1995, 168 pages.
- MARX Roland, *De l'Empire au Commonwealth, 1850-1994*, Paris, Ophrys, 1995, 170 pages.
- MAURIES Pierre, *Cabinets de curiosité*, Paris, Gallimard, 2002, 257 pages.
- MAURO Frédéric, *Histoire du café*, Paris, Desjonquères, 1991, 249 pages
- MAURY Gilles : « Sur la pistes des éléphants. De l'Afrique à l'Inde, références orientales à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle : le cas du Palais du Congo » in *L'Orient des architectes*, Aix en Provence, Presses Universitaires d'Aix en Provence, 2006, pages 155 à 190.
- MAURY Gilles, « Le château Vaissier, ou le rêve éphémère d'un industriel roubaisien », *Gens et Pierres de Roubaix*, n°3, mars 2007, Roubaix, Société d'Emulation, p. 21-32.
- MAURY Gilles, « Sur la piste des éléphants. De l'Afrique à l'Inde, références orientales à la

fin du XIXe siècle : le cas du palais du Congo », in BERTRAND Nathalie (dir.), *L'Orient des architectes*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 2006.

MAURY Gilles, *Le Château Vaissier, palais orientaliste d'un savonnier de Roubaix*, Paris, Picard, 2013, 260 pages.

MENGARA Daniel, *Images of Africa, stereotypes and realities*, Africa World Press, 2001, 413 pages.

MENGEOT Albert, *De la création à Bordeaux d'un musée commercial et colonial*, Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1900, 56 pages.

MICHONNEAU Stéphane, *L'image de l'Indochine française sous la Troisième République à travers les cartes postales*, mémoire de maîtrise sous la direction de Jean Martin, 1989, Paris, Sorbonne, 140 pages.

MIHAIL Benoît, *Une Flandre à la française, l'identité régionale à l'épreuve du modèle républicain*, éditions Labor, 2006, 350 pages.

MOLLION Pierre, *Sur les pistes de l'Oubanghi Chari et du Tchad, le drame du portage en Afrique Centrale (1890-1930)*, Paris, L'Harmattan, 1992, 265 pages.

MOMMESSIN Anne-Marie, *Femme à sa toilette, beauté et soins du corps à travers les âges*, Paris, Altipresse, 2002, 364 pages.

MONNIER Yves, *L'Afrique dans l'imaginaire français*, Paris, L'Harmattan, 1999, 303 pages

MONTEGUT Emile, *L'Angleterre et ses colonies australes*, Paris, Hachette, 1880, 302 pages.

MORANDO Pierre, *Les instituts coloniaux et l'Afrique 1893-1940*, Paris, Karthala, 2007, 285 pages.

MOTTE Martin, « L'occupation des espaces maritimes et littoraux : portée et limite d'une analogie à la lumière de Carl Schmitt », in DE PRENEUF Jean, GROVE Éric et LAMBERT Andrew (dir.), *Entre terre et mer. L'occupation militaire des espaces maritimes et littoraux*, Paris, Economica, 2014.

MOTTE Martin, *Une éducation géostratégique : la pensée navale française, de la jeune école à 1914*, Paris, Economica, 2004.

MOUCHTOURIS Antigone, « L'exposition muséale, un topos culturel » in *Cultures et pratiques culturelles*, Mouchtouris Antigone (dir.), Perpignan, Presse Universitaire de Perpignan, 2009, p. 19-29.

MOURA Jean-Marc, « Littérature coloniale et exotisme : examen d'une opposition de la théorie littéraire coloniale » in *Regards sur les littératures coloniales. Tome 1 : Afrique francophone*, Paris, L'Harmattan, 1999<sup>1</sup>

JAHIER Bernard, « L'apologie de la politique coloniale dans la littérature pour la jeunesse avant 1914 : un soutien sans limites », *Strenae*, 2012, [www.strenae.revues](http://www.strenae.revues).

MUCHEMBELD Robert : « La force du vivant : la culture populaire en France depuis cinq siècles », in *Cultures Populaires et Sociétés Contemporaines*, Québec, 1982, p. 82 à 90

MUDIMBE Valentin-Yves, *The invention of Africa : gnosis, philosophy and the order of Knowledge*, Londres, Indiana University Press, 1988, 185 pages.

NDIAYE Pap, *La condition noire, essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, 240 pages.

NDIAYE Pap, *La condition noire, essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2009, 435 pages.

NORDMAN Daniel, « Des limites d'État aux frontières nationales » in NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire, La Nation*, t. 2, Paris, Gallimard, 1986.

NORDMAN Daniel, « Les sociétés historiques et géographiques dans l'exploration scientifique de l'Algérie » in *Géographies plurielles, les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines*, Paris, L'Harmattan, p. 167-185.



*Notice sur le Musée Commercial et Colonial de Lille*, Lille, Danel, 1898, 18 pages, 15 pages.

PAGES Magali : « Culture régionale et culture populaire », in *Cultures et pratiques culturelles*, Presses Universitaires de Perpignan, 2009, pages 137 à 155

PAGES Magali, « Culture régionale et culture populaire », in *Cultures et pratiques culturelles*, Perpignan, Presse Universitaire de Perpignan, 2009, p. 137-155.

PARISOT Guillaume, *Janvier 1871, le mois terrible, un épisode de la guerre de 1870, l'invasion et l'occupation dans le département du Nord*, mémoire de master, sous la direction de Jean-François Chanut, Université de Lille 3, 115 pages.

PARSIS-BARUBE Odile, « Digne d'être peint : l'invention d'un pittoresque nordique dans les récits de voyage de l'époque romantique », *Revue du Nord*, n° 360-361, avril-septembre 2005, p. 529-543.

PASQUIER Roger : « La compagnie commerciale et agricole de la Casamance : prélude au régime concessionnaire du Congo » in *Études africaines offertes à Henri Brunschwig*, Paris, éditions de l'EHESS, 1982, pages 189-209.

PASTOUREAU Michel, « Le coq gaulois » in *Lieux de mémoire*, NORA Pierre (dir.), Paris, Gallimard, vol. 3 1997, p. 4297-4321.

PERONNE, Estelle, *Essai sur les patrons du textile et leur formation à Roubaix et Tourcoing (1880-1939)*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Hirsch, 1999, 178 pages.

PERROT Philippe, *Le travail des apparences, le corps féminin (XVIIIème et XIXème siècle)*, Paris, Seuil, 280 pages.

PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les négoce maritimes français du 17<sup>ème</sup> au 20<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Belin, 1997, 842 pages.

PIAT Jean, *Événements mémorables de Roubaix*, Le Coteau, Horvath, 224 pages.

PIAT Jean, *Événements mémorables de Roubaix*, Le Coteau, Horvath, 1984, 224 pages.

PIERRARD Pierre, *Les chansons en patois de Lille sous le 2<sup>nd</sup> Empire*, Arras, Société de Dialectologie Picarde, 1966, 266 pages.

PIERRARD Pierre, *Les chansons en patois de Lille sous le Second Empire*, Arras, Archives du Pas-de-Calais, 1966, 278 pages.

PINCON Michel et PINCON-CHARLOT Monique, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, 2000, 120 pages.

PINOT de VILLECHENON Florence, *Fêtes géantes, les expositions internationales, pourquoi faire ?*, Paris, Autrement, 2000, 159 pages.

PINOT de VILLECHENON Florence, *Fêtes géantes, les expositions universelles, pour quoi faire ?*, Paris, Autrement, 2000, 160 pages.

PIRENNE Henri, *La version flamande et la version française de la bataille de Courtrai*, Bruxelles, académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1890, 50 pages.

PIROTTE Jean (dir.), *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 1982, 165 pages.

PIROTTE Jean, *Périodiques missionnaires belges d'expression française, reflets de cinquante années d'évolution d'une mentalité (1889-1940)*, Louvain, 1973.

PIROTTE Jean, « Les populations d'Afrique et d'Asie d'après les revues des missions et les dictionnaires », in *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles*, Louvain la Neuve, Nauwelaerts, 1982, p. 79- 90.

PLUM Werner, *Les expositions universelles au 19<sup>ème</sup> siècle, spectacle du changement socio-culturel*, Bonn, Hildesheimer Druck und Verlags, 1977, 176 pages.

PORTER Bernard, « L'empire dans l'histoire britannique », *RH* 19, n° 37, 2008, p. 127-143.

PORTER Bernard, *Critics of Empire. British Radical attitudes to colonialism in Africa, 1895-1914*, London, MacMillan, 1968, 370 pages.

- PORTER Bernard, *The Absent-Minded Imperialist, Empire, Society and Culture in Britain*, Oxford University Press, 2004, 460 pages.
- PORTER Bernard, *The Lions's Share. A short history of British Imperialism 1850-1983*, Longman Group UK Limited, 1984 (second edition), 418 pages.
- POUCHAIN Pierre, *Les Maîtres du Nord, du 19<sup>ème</sup> siècle à nos jours*, Perrin, 1998, 363 pages.
- PRENTOUT Henri, *Essai sur les origines et la fondation du Duché de Normandie*, Paris, Champion, 1911, 294 pages.
- PROUVOST Alexandra, *Les relations du textile roubaisien et tourquennois avec les pays étrangers et l'empire colonial*, mémoire de maîtrise sous la direction de M. Hirsch, 1999, 280 pages.
- PYSSAME Albert Roger, *Les pays d'Afrique Centrale à travers le Bulletin de la Société de géographie de Lille*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Bernard Ménager, Université Charles De Gaulle Lille 3, 1986, 111 pages.
- RASSE Paul, *Techniques et cultures au musée*, Lyon, Presse Universitaire de Lyon, 1997, 223 pages.
- REBOUL Jean Louis, *La Société de Géographie de Lille de 1880 à 1900*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Gillet, Université Charles De Gaulle Lille 3, 1976, 150 pages.
- REGNIER Faustine, « Comment la cuisine française s'approprie l'étranger : le discours sur l'exotisme dans la presse féminine (1930-2000) », *Gastronomie et identité culturelle française, discours et représentations (19<sup>ème</sup>-21<sup>ème</sup> siècles)*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 439-453.
- REITZ Deneys, *La guerre des Boers, mémoires du volontaire Deneys Reitz*, Paris, Payot, 1930, 321 pages.
- REY-GOLDZEIGUER Annie, « Réflexions sur l'image et la perception du Maghreb et des Maghrébins dans la France du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles » in *Images et colonies*, BLANCHARD Pascal et CHATELIER Armelle (dir.), Paris, Syros, 1993.
- ROBICHON François, *L'armée française vue par les peintres 1870 – 1914*, Paris, Herscher, 1998, 151 pages..
- ROCHE Christian, *Histoire de la Casamance, conquête et résistance (1850-1920)*, Paris, Karthala, 1985, 402 pages.
- ROMANO Frédérique, *L'implication des gens du Nord dans le commerce colonial dans la seconde partie du 18<sup>ème</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Serge Daget, Université de Lille 3, 1990, 105 pages.
- RUBBERS Benjamin, « Au temps béni de la colonie. Le Congo belge dans la mémoire des anciens coloniaux et des anciens colonisés » in GIORDANO, *Autour de la mémoire, la Belgique, le Congo et le passé colonial*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 121- 131.
- RUFENACHT Charles, *Le café et les principaux marchés de matières premières*, Le Havre, Société Commerciale Interocéanique, 1955, 590 pages.
- RUMILLAT Christine : « Pratiques et modèles républicains de la politique à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle », in *Du groupe au réseau*, Paris, CNRS, 1988, p. 87- 97.
- SAID Edward, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Points, 205, 578 pages.
- SARTRE Maurice, *L'Orient romain*, Paris, Seuil, 1991, p. 162.
- SAWICKY Pierre, « L'exposition internationale de l'est de la France à Nancy en 1909, entre considérations scientifiques et techniques et significations culturelles et politiques, in CARRE Anne-Laure (dir.) *Les expositions universelles en France au XIX<sup>e</sup> siècle, techniques, publics, patrimoine*, Paris, CNRS, 2012, p. 91- 102.

SCHNERB Robert, « La politique fiscale de Thiers » in BOUVIER Jean et Wolff Jacques (dir.) *Deux siècles de fiscalité française XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Mouton, 1973, p.158-223.

SEGRETAIN Alexandre, *Souvenirs d'un officier du génie*, Paris, Hachette, 1962, 236 pages.

SIBEUD Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? Construction des savoirs africanistes en France*, Paris, EHESS, 2002, 350 pages.

SIBEUD Emmanuelle, « Post-colonial et colonial studies, enjeux et débats », *Revue française d'histoire contemporaine*, n° 51, 2004, p. 87- 95.

SIBEUD Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*, Paris, EHESS, 2002, 356 pages.

SINGARAVELOU Pierre, *Professer l'Empire, l'enseignement des « sciences coloniales » en France sous la Troisième République*, thèse de doctorat, sous la direction de Christophe Charle, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2007.

SMOUTS Marie-Claude, *La situation postcoloniale*, Paris, Presses de Sciences Politiques, 2007, 450 pages.

Société de géographie de Lille, *Treizième congrès national des sociétés de géographie de Lille*, Lille, Danel, 1892, 545 pages.

SOLER Magali, *La maison de la chicorée, un patrimoine industriel, les chromolithographies*, mémoire de master 1, sous la direction de Jean-François Eck, Université de Lille 3, 2005, 95 pages.

SOLER Magali, *Un patrimoine industriel : les chromolithographies*, rapport de stage de master professionnel, 2005, 150 pages.

SORIA Laurent, *Représentations de l'Allemagne et des Allemands dans la culture politique nationaliste en France*, mémoire de DEA, sous la direction de Jean-François Sirinelli, Université de Lille 3, 1993, 142 pages.

SORIA Laurent, *Représentations de l'Allemagne et des allemands dans la culture politique nationaliste en France*, mémoire de DEA, sous la direction de Jean-François Sirinelli, Université de Lille 3, 1993, 142 pages.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Amsterdam, 2009, 112 pages.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Nationalisme et imagination*, Paris, Payot, 2010, 158 pages.

SURUN Isabelle, « French Military Officers as Cartographers in West Africa at the End of the 19<sup>th</sup> Century: The Case of Captain Brosselard- Faidherbe », *Journal of Historical Geography*, Special Issue, 37, 2011, p. 167-177.

SURUN Isabelle, « Les sociétés de géographie dans la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle : quelle institutionnalisation pour quelle géographie ? » in BLAIS Hélène et LABOULAY Isabelle (dir.), *Géographies plurielles, les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines*, Paris, L'Harmattan, p. 113-131.

SURUN Isabelle, *Géographie de l'exploration, la carte, le terrain, le texte (Afrique Occidentale 1780-1880)*, thèse de doctorat EHESS, Paris, 2003.

TAFFIN Dominique (textes réunis par), *Du musée colonial au musée des cultures du monde*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000, 245 pages.

TAGUIEFF, *La couleur et le sang*, Paris, Mille et une nuits, 1998, 214 pages.

TERRIER Didier et Wallart Claudine, *Jules-Emile Scribe, carnets d'un patron lillois (1879-1891)*, Lille, Presses universitaire du Septentrion, 2009, 458 pages.

TEULIE Gilles, *Les Afrikaners et la guerre anglo-boer (1899-1902), études des cultures populaires et des mentalités en présence*, Presse Universitaire de Montpellier, 2000, 487 pages.

THELAMON Françoise (dir.), « Sociabilité pouvoirs et société », Actes du Colloque de Rouen de novembre 1883, Presses Universitaires de Rouen, 1987, 650 pages.

THEODOSIOU Christina, « La mobilisation des morts : culte du souvenir et culture de guerre en France pendant la Grande Guerre », *Revue LISA/LISA e-journal*, vol. 10, 2012, p. 51- 68.

THIESSE Anne-Marie, « La fabrication culturelle des nations européennes », in HALPERN Catherine (dir.) *Identités : l'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences Humaines, 2004, p. 277- 284.

THIESSE Anne-Marie, *Faire les Français. Quelle identité nationale ?*, Paris, Stock, 2010, 194 pages.

THIESSE Anne-Marie, *Ils apprenaient la France, l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, 1997, 130 pages.

THODE-ARORA Hilke, « Hagenbeck et les tournées européennes : l'élaboration du zoo humain », in *Zoos humains et exhibitions coloniales*, Paris, La Découverte, 2011.

THOMAS Paul, *Le cinquantenaire de la Société de géographie de Lille*, Lille, 1930, 40 pages.

THUILLIER Guy, *L'imaginaire quotidien au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Economica, 1985, 195 pages.

THUILLIET Guy, *L'imaginaire quotidien au 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Economica, 1985, 195 pages

THUMEREL Christine, *Sociabilité et culture populaire des ouvriers mineurs du Hainaut de 1880 à la Belle Epoque, l'exemple du Valenciennois*, mémoire de DEA sous la direction de M. Vandebussche, 2004, 110 pages.

TODOROV Tzvetan, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, 452 pages.

TRAVAILLOT Yves, *Sociologie des pratiques d'entretien du corps*, Paris, PUF, 1998, 235 pages.

TRENARD Louis, *Traditions culturelles à Lille*, actes du 101<sup>ème</sup> congrès national des sociétés savantes (extrait), Paris, Bibliothèque Nationale, 1978, 26 pages.

TURETTI Laurence, *Les Français et le territoire national 1870-1914*, thèse de doctorat, sous la direction d'Alfred Wahl, Université de Metz, 2003, 534 pages.

URBAIN Jean-Didier, *Sur la plage*, Paris, Payot, 1994, 500 pages.

VADELORGE Loïc, *Les musées de province dans leur environnement*, Rouen, Presse Universitaire de Rouen, Cahiers du GRHIS, Rouen, 1996, 97 pages.

VAN GENNEP Arnold, *Le folklore français*, Paris, Robert Lafont, ed. 1998.

VAN REYBROUCK David, *Congo, une histoire*, Paris, Actes Sud, 2012, 711 pages.

VANDECASTEELE Dominique, *Histoire des musées industriel et commercial de Lille (1853-1914)*, mémoire de DEA « Histoire et Techniques », Centre National des Arts et Métiers, 2005.

VARY Dominique (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises, les bibliothèques de la révolution et du XIX<sup>e</sup> siècle : 1789-1914*, Paris, Electre, 2009, 920 pages.

VAUGHAN Géraldine, « Un empire écossais ? L'Écosse et le monde britannique 1815-1851 », *Histoire@Politique*, n°11, mai-août 2010, [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr).

VAVASSEUR-DESPERIER Jean, « Charles Jonnart et le parti colonial : économie et politique » in BONIN Hubert, HODEIR Catherine et KLEIN Jean-François (dir.), *L'esprit économique impérial (1830-1970, groupes de pression et réseaux du patronat colonial en France et dans l'empire*, Paris, SFHOM, 2008, p. 121- 135.

VENAYRE Sylvain, *L'avènement de l'aventure, les figures de l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940*, thèse de doctorat, La Sorbonne, 2001, 1040 pages.

VERVAECKE Philippe, « L'invention du patriotisme impérial : usages politiques des fêtes d'Empire en Grande-Bretagne, 1877-1938 », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, dossier « Les mondes britanniques », n°11, mai-août 2010, [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr).



- VISSE Jean-Paul, *La presse du Nord et du Pas-de-Calais au temps de l'Écho du Nord 1819-1944*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2004, 279 pages.
- WALCOTT Derek, *Café Martinique*, Paris, éditions du Rocher, 2004, 151 pages.
- WALLART Claudine, *Le Nord en guerre, 1914-1918, catalogue de l'exposition des Archives départementales du Nord*, Lille, ADN, 2008.
- WASET Philippe, « Football, un siècle de ballon rond à Roubaix » in *Gens et Pierres de Roubaix*, n. 7, septembre 2009, p. 18-29.
- WILD Antony, *Le café, une sombre histoire*, Paris, Belin, 2009, 316 pages.
- WILMOT Luc, *La société des Incas de Valenciennes 1826-1914*, mémoire de maîtrise, sous la direction de M. Prévotat, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, 1998, 140 pages.
- WILSON Keith (dir.), *The International Impact of the Boer War*, Brighton, Acumen Publishing, 2001, 214 pages.
- WINTER Jay (dir.), *La Première Guerre mondiale. Combats*, Paris, Fayard, 2013, 834 pages.
- WINTER Jay, « The Generation of Memory : reflections on the Memory boom in contemporary historical studies », in *Archives et social studies : a journal of interdisciplinary research*, 2007.
- YOUNG Paul, *Globalization and the great exhibitions*, Palgrave Macmillan, 2009, 250 pages.
- ZYTNIKI Colette, « Mercure au Musée : l'exemple du musée colonial de Bordeaux », *Outre-Mers*, Revue d'histoire, décembre 2007, p. 11-123.

## Sources

### 1/ Archives départementales du Nord (ADN)

#### Archives de la chambre de commerce de Lille :

##### Série 76 J

###### Procès-verbaux :

Assemblées générales :	F 2.3.1.1
Bureau :	F 2.3.1.2
Commissions :	F 2.3.1.3

###### Correspondance générale :

G 1.1

#### Archives de la chambre de commerce de Roubaix :

##### Série 79 J

###### Procès-verbaux :

1-34 : Délibérations de la chambre et dossiers de séance : 1805-1966

###### Correspondance :

35-232 : dates extrêmes, 1805-1968

###### Correspondance et coupures de presse classées par ordre alphabétique de matières :

1473-1480

###### Expositions, congrès, voyages d'études :

545-559

###### Relations avec les colonies :

1098-1101

#### Archives de la chambre de commerce de Tourcoing :

##### Série 77 J

###### F 2-3-1 : procès-verbaux

3326 : annales imprimées de la chambre de commerce de Tourcoing :	1877-1184
3327 : annales imprimées de la chambre de commerce de Tourcoing :	1885-1890
3328 : annales imprimées de la chambre de commerce de Tourcoing :	1891-1896
3329 : annales imprimées de la chambre de commerce de Tourcoing :	1897-1901
3330 : annales imprimées de la chambre de commerce de Tourcoing :	1902-1906
3331 : annales imprimées de la chambre de commerce de Tourcoing :	1907-1911
3332 : annales imprimées de la chambre de commerce de Tourcoing :	1912-1919

###### G 1-1 : correspondance :

3823 : correspondance classée par ordre chronologique :	1879-1889
3824 : correspondance classée par ordre chronologique :	1890-1897
3825 : correspondance classée par ordre chronologique :	1898-1903

3826 : correspondance classée par ordre chronologique : 1904-1909  
3827 : correspondance classée par ordre chronologique : 1910-1912  
3828 : correspondance classée par ordre chronologique : 1913-1914  
3829 : correspondance classée par ordre chronologique : 1915-1919

**Archives de la Société de géographie de Lille :**

Série **174 J (1 à 722)**

Dates extrêmes : 1880 - 2005

Présentation du contenu :

Fonctionnement : statuts (1884-1988),  
Assemblées générales (1880-1971),  
Adhérents (1880-2002),  
Comptabilité (1897-1997),  
Correspondances (1930-2003),  
Contentieux (1946-2000).  
Activités : conférences (1896-2000),  
Voyages (1948-2004),  
Excursions (1889-2001).  
Documentation : bibliothèque, cartes postales, photographies, répertoire de la diapotheque.  
Concours (1880-2002).  
Concours Paul Crépy (1970-2002).  
Connaissance du monde (1961-1990).  
Ligue Maritime et coloniale française, Section Lilloise d'Outre-mer (1944-1955).  
Relations avec les associations culturelles (1963-1969).  
Bibliothèque (1880-1994).  
Photographies et plaques de verre (1881-1897).

**Administration préfectorale :**

Série **M 222** : sociétés particulières

Série **M 217** : associations, cercles et patronage

Série **M 219** : sociétés de tir et de gymnastique

**Instruction publique, sciences et arts :**

Série **1T 241 à 1T 246** : sociétés savantes

Série **1T 250** : monuments historiques

**Marques de fabrique**

Inventaire des marques de fabrique déposées aux tribunaux de commerce de Lille, Valenciennes et Cambrai

**Marques déposées au registre du commerce de Lille**

**ADN Musée 459**

Moka Japonais ; Bourgeois ; 9 septembre 1892

Tapioca Japonais ; Bourgeois ; 16 mai 1894

Chicorée Delattre ; Delattre ; 24 mai 1895  
Chicorée Décupère ; Décupère ; 9 juillet 1895  
Chicorée à la Cantinière Française ; G. Black ; 1895  
Chicorée Arlatte et Compagnie ; 1898  
Rhum Négro ; Béal-Weippert ; 9 avril 1898  
Chocolat Bleu Argent et Tapioca Bleu Aluminium ; Arlatte et Compagnie ; 1899  
Chicorée des Boers ; Mercier et Pruvot ; 14 mars 1900  
Chicorée Bourgeois et Labbé ; 5 avril 1900  
Au Boer Invincible ; vaselines et graisses ; Denefve et Compagnie ; date inconnue (vers 1900)  
Chicorée supérieure à l'Algérien ; 18 décembre 1901  
Au planteur de Porto Rico ; Chicorée ; 1902  
Chicorée aux cavaliers arabes ; Casiez-Bourgeois ; 1902  
Chicorée des Mandarins ; Casiez-Bourgeois ; 1902  
Arlatte et Cie ; moka et chicorée du Transvaal et du président Kruger ; 1902

#### **ADN Musée 460**

Fil au Chinois, Philibert Vrau, 1858  
Fil au Tambour d'Algérie ; 1859  
Fil aux Clairons ; 1859  
Fil au Vainqueur d'Algérie ; 1859  
Fil au Zouave ; 1859  
Fil aux Turcos ; 1859  
Fil au Spahis ; 1859  
Fil au Grand Général ; 1860

#### **ADN Musée 461**

Fil à l'espérance ; Hennion et Cie ; 1872  
Fil à Mahomet ; Verstraete Frères ; 1872  
Fil au Nankinois ; Darras filateur de lin ; 1872  
Fil au jongleur chinois ; Darras filateur de lin ; 1872  
Fil aux quatre frères ; 1872  
Fil d'Afrique ; Villain Verstaens et Cie ; 1872  
Fil à l'Espoir ; Delecroix ; 1872  
Chicorée au Turco ; 1873  
Fil au Tonkinois ; 1873  
Fil au Cheikh ; 1873  
Chicorée au Chinois ; A. Canette ; 1873  
Etiquette chicorée éléphant ; 1873  
Fil du Thibet ; Hassebroucq Frères ; 1873  
Au céleste empire ; Devos Frères ; 1876  
Fil au serment ; 1876  
Fil au Mikado ; 1876  
Fil au Général Faidherbe ; 1879  
Fil à la Zagaie ; Hassebroucq frères ; 1879  
Fil du Cap ; Hassebroucq frères ; 1879  
Au spahi ; chicorée ; 1879  
Fil au Moricaud ; 1879  
Chicorée la Souveraine ; 1879



Chicorée au Chinois ; 1879

#### **ADN Musée 462**

Fil à l'Égyptien ; Philibert Vrau et Compagnie ; fil à coudre ; 3 avril 1880  
Fil au Chinois ; Philibert Vrau et Compagnie ; fil à coudre ; 23 avril 1880  
Fil au Chinois ; Philibert Vrau et Compagnie ; fil à coudre ; 23 avril 1880  
Fil à la Nubienne ; Gustave Toussin ; fil à coude ; 17 juillet 1880  
Moka Brésilien ; J. Leleu ; Chicorée ; 24 octobre 1880  
Fil Cirnos ; Dayez Fils ; Fil à coudre ; 5 février 1881  
A la Souveraine ; Darras et Compagnie ; 8 avril 1881  
A l'Indien ; Fauchille-Delannoy ; fil de lin ; 4 mai 1881  
Chocolat National ; Watrelot-Delespaul ; 9 mai 1881  
Fil à la Juive ; Darras et Compagnie ; fil à coudre ; 16 juin 1881  
La Tunisienne ; A. Haquet ; chicorée-café ; 28 juin 1881  
La Tunisienne ; A. Haquet ; chicorée-café ; 28 juin 1881  
Fil à l'Épervier ; Entreprise non identifiée ; fil à coudre ; 22 février 1882  
Fil au Bédouin ; fil à coudre ; Maison Verstraete ; 5 avril 1882  
A la Tunisienne ; fil à coudre ; Maison Verstraete ; 5 avril 1882  
A la Brésilienne ; fil à coudre ; Maison Verstraete ; 5 avril 1882  
Fil au Tunisien ; fil à coudre ; Maison Verstraete ; 5 avril 1882  
Fil à la Maronite ; fil à coudre ; Philibert Vrau et Compagnie ; 26 avril 1882  
Fil persan ; fil à coudre ; Auguste Descamps et A. Humbert Frères ; 1 mai 1882  
Fil supérieur à l'Isthme de Suez ; Auguste Descamps et A. Humbert Frères ; 1 mai 1882  
Fil au Magot ; Auguste Descamps et A. Humbert Frères ; 1 mai 1882  
Fil à l'Africain ; Auguste Descamps et A. Humbert Frères ; 8 mai 1882  
Fil à l'Eventail ; Auguste Descamps et A. Humbert Frères ; 8 mai 1882  
Fil au Kabyle ; Auguste Descamps et A. Humbert Frères ; 8 mai 1882  
Fil Oriental ; Auguste Descamps et A. Humbert Frères ; 8 mai 1882  
Fil au Chameau ; Auguste Descamps et A. Humbert Frères ; 8 mai 1882  
Fil à l'Odalisque ; Scribe Frères ; fil à coudre ; 12 juin 1882  
A la Mexicaine ; A. Haquet ; chicorée 1<sup>er</sup> choix ; 22 juin 1882  
A. Haquet ; chicorée 1<sup>er</sup> choix ; 22 juin 1882  
Fil Africain ; fil à coudre ; Dayez Fils ; 28 juillet 1882  
Fil à l'Égyptienne ; Maison Verstraete ; 31 août 1882  
Fil de Pékin ; Maison Verstraete ; 31 août 1882

#### **ADN Musée 463**

Notre Frontière ; Hazebroucq Frères ; fil à coudre ; 12 novembre 1882  
Les Dernières Cartouches ; Hazebroucq Frères ; fil à coudre ; 12 novembre 1882  
Guerre aux Chinois ; Hazebroucq Frères ; fil de lin ; 11 février 1885  
À la Belle Chinoise ; Carette ; Chicorée ; 11 mai 1885  
Poivre moulu au Chinois ; Vandamme ; épices ; 16 juillet 1885  
Chicorée du Sioux ; Cortier (Dunkerque) ; chicorée ; 24 août 1885  
Fil au Général de Négrier ; Poullier-Longhaye ; fil à coudre ; 3 octobre 1885  
Au fils du Soleil ; Henri Roger ; fil de lin ; 11 janvier 1886  
Chicorée Indienne ; Lervilles ; chicorée ; 1 février 1886

#### **ADN Musée 464**

Chicorée indienne au lion ; 1878 ; Lille  
Mine de plomb des princes du Congo ; 1886  
Fil au bon teint ; Scrive frères ; 1886  
Au cèdre du Liban ; Feys ; 1887  
Fil à la Bayadère ; Crespel et Fils ; 1887  
Fil au Faucon ; Crespel et Fils ; 1887  
A la Déesse de l'Industrie ; Crespel et Fils ; 1887  
Fil à l'Alerte ; Crespel et Fils ; 1889  
Chicorée au Nubian ; Lestarquit Fils ; 1889  
Chicorée Orientale ; Lestarquit Fils ; 1889  
Moka de l'Abbaye ; 1887  
Chicorée Café à la Tonkinoise ; 1887  
Chicorée extra de l'Armée Française ; Carrette ; 1887  
Fil au Chassepot ; Poullier-Longhaye ; 1887  
Fil à l'Epave ; Poullier-Longhaye ; 1887  
Au thermomètre ; Hazebroucq Frères ; 1887  
Fil extra fort au Général ; Picavet ; 1888  
Fil à l'Ananas ; Picavet 1888  
Fil à l'Africaine ; Picavet 1888

#### **ADN Musée 465**

À l'Invincible ; Picavet ; 1888  
Au marabout ; Picavet ; 1888  
Fil au Nabab ; H et L Rogez ; 1889  
Fil aux Canadiens ; H et L Rogez ; 1889  
Fil d'Orient ; H et L Rogez ; 1889  
Chicorée du Nord ; au général Faidherbe ; Lamblin  
Chicorée extra La Continentale ; Lille ; 1889  
Carte Cangue ; Crespel et Descamps ; 1890

#### **ADN Musée 466**

Moka du Congo ; 1890  
Gaufres Faidherbe ; 1891  
Fil aux Incas ; Descamps-Beaucourt ; 1892  
Fil au nègre ; Descamps-Beaucourt ; 1892  
Fil au Turcoman ; Gustave Toussin ; 1894  
Fil de Crimée ; Gustave Toussin ; 1894  
Aux deux bavards ; Poullier-Longhaye ; 1894

#### **ADN Musée 467**

Fil à la Chinoise ; Philibert Vrau ; 1895  
Fil au Rajah ; Crespel et Fils ; 1895  
Fil au Prodige ; Crespel et Fils ; 1895  
Savon des princes de Madagascar ; Henri du Cellier ; 1895

### **ADN Musée 468**

Chicorée du Nord, Au Général Faidherbe ; maison Lamblin ; 1896  
Savon ; maison Descressonnières Frères et Cie ; 1897  
Quatre épices coloniales ; Porchet ; 1897  
Chicorée ; maison Haquet ; 1897

### **ADN Musée 469**

À la Girafe ; Wallaert Frères ; 1897  
Vieux Planteur ; Café ; 30 novembre 1897 ;  
Savon ; maison Descressonnières Frères et Cie ; 1897

### **ADN Musée 470**

Savon au Musc Tonkin ; maison Descressonnières Frères et Cie ; 1897  
Savon ; maison Descressonnières Frères et Cie ; Lille ; 1897  
Fil à l'explorateur ; Hassebroucq Frères ; Comines ; 1899

### **Marques déposées au registre du commerce de Valenciennes :**

#### **ADN Musée 473**

Chicorée Courtin ; 1884  
Chicorée au Turco ; 1884  
Chicorée Vincent JB ; 1884  
Savon au Musc ; 1884  
Chicorée Pontier-Marige ; 1884  
Amidon, amidon Pesier ; 1884  
Chicorée JB Vincent, 1886  
Chicorée du Congo, 1886  
Savon des princes des incas, 1887  
Pommade des incas ; 1887  
Chicorée du Panama, 1888  
Aux inséparables, chicorée, 1888  
Chicorée Franco-Russe, Henri Facq, Valenciennes, 1889  
Sphynx, Deltombe, distillateur, 1892  
Liqueur des Incas, 1894  
Chicorée au sergent Bobillot ; 1894

#### **ADN Musée 450**

Chicorée Alsace-Lorraine, 1874  
Chicorée des Caravanes, 1875  
Chicorée Courtin, dispute entre la bonne chicorée et le méchant café ; 1874  
Chicorée Courtin ; 1875

### **Marques déposées au Tribunal de Commerce de Cambrai**

## **ADN Musée 458**

Chicorée L. Pilloy ; 1884  
Chicorée Coloniale ; 1884  
Chicorée Aux Cavaliers Arabes ; 1885  
Moka des Antilles ; 1889  
Chicorée des Mandarins ; 1889  
Chicorée des Javanaises ; 1889

## **6U1/29**

Chicorée Tour du Monde ; 1909  
Chicorée A l'Algérien ; 1920  
Chicorée Aux Enfants de la France ; 1920  
Chicorée Au Croissant ; 1921  
Chicorée de l'Armée ; 1921  
Chicorée des Antilles ; 1921

## **6U1/30**

Chicorée Laman ; 1910  
Rhum Bombita ; 1916  
Chicorée Arlatte ; 1914

## **6U1/31**

Rhum Madeska ; 1926  
Noir et Blanc, chocolats et confiseries ; 1926 ;  
Emile Bourgeois, fabricant de tissus ; 1929  
Hippolyte Bricout ; 1929  
Chicorée des Caïds ; 1931  
Limonade La Flamande ; 1930

## **6U2/1068**

Gaufres Faidherbe ; 1902  
Savon Le Boer ; 1902  
Savon Maubert ; Brown Windsor Soap ; 1902  
Chicorée Au Chinois ; 1904  
Savon « Prince de Siam ; 1904

## **6U2/1069**

Tapioca à l'explorateur ; 1905  
Tapioca des colons brésiliens ; 1906  
Bonbons anti grippe ; 1906

## **6U2/1070 : 1906 à 1907**

Moka du Congo  
Chicorée aux deux inséparables



Fil au chasseur d'Afrique (pas d'image disponible)  
Véritable moka d'Arabie

**6U2/1071 : 1907 à 1909**

Fil au goumier,  
Sergé au Marocain  
Chicorée Merveilleuse  
Matelas colonial et couverture coloniale, (pas d'images disponibles)  
Oreiller colonial et traversin colonial (pas d'images disponibles)

**6U2/1072 : 1909 à 1911**

Fil à l'Egyptien  
Fil au Chinois  
Savon du Nègre Blanc et savon du Nègre Pie  
Fil à la Chinoise  
Roubaix Exposition, Chicorée  
Roubaix 1911, pas de photo, marque apposée sur des envois d'échantillons  
Sergé au Soudanais  
Chicorée au Coq Hardi

**6U2/1073 : 1911 à 1913**

Gaufres Faidherbe  
Genièvre Clayessens,  
Savon des Princes du Pamy, Cressionnières et Cie,  
Chicorée Haquet  
Au Goumier  
Fil au Rajah  
Savon du nègre vert, rouge, bleu, bronzé, noir, bis, gris, mauve , jaune, orange, rose,  
Américain, Félix Grimonprez parfumeur  
Savon des sultans du Maroc  
Café de la Compagnie des Antilles  
Tissus de coton pour l'exportation, Duhem et cie

**6U2/1074 : mai 1913 à octobre 1919**

Tissus de coton Guinée Française  
Tissus de coton « Manufacture française »  
Chicorée du Légionnaire  
Au canonier lillois  
Marques déposées sans imagerie disponible, automne 1914 :  
Fil au Maréchal Joffre (nov. 1914)  
Au Général de Castelnau  
Aux Grands Généraux  
Au Roi Albert  
Au Général Gallieni  
A la Famille Royale  
Aux Soldats Alliés

Aux Généraux Alliés  
Aux Gloires Françaises  
Chocolat des Alliés  
Chocolat de la Victoire  
Déesse victorieuse

**6U2/1075 : de 1919 à 1922**

Chicorée Au Nubian  
Rhum Martha  
Outre mer en poudre,  
Bleu Richter pour azurage du linge  
Fil au Roi du Désert  
Lille, Poème du siège et de l'occupation  
Café du Nègre  
Corset A la Colonne  
Manufacture d'outre mer, bleu de teinte  
Escompte lillois

**6U2/1077 : 1927**

Série « Asie », établissements Graty

**6U2 1078 : 1928-1933**

Rhum et tissus d'exportation

**6U2/1079 : 1933**

Café des colonies françaises  
Café au Croissant d'Or  
Café Arab  
Renouvellement : Fil aux deux bavards, Fil à l'Indienne et Fil à l'Africain  
Lin Berbère  
Cablé égyptien

**2/Bibliothèque municipale de Lille (BM de Lille)**

**Journaux et périodiques :**

Bulletin de la Société de géographie de Lille :	P 398
L'Écho du Nord :	JX 347
La Croix du Nord :	JX 351
La vie flamande illustrée :	JX 14
Liller Kriegszeitung :	PA 808
Arnolds Kriegsflubblätter der Liller Kriegszeitung :	LIL-GUE-ARN

**Chansons de carnaval et chansons patoisantes**

Le service obligatoire : 44 186 1873 18

Chanson nouvelle en patois de Lille, chantée par la société des Enfants chinois :	44 186 1870 6
Chanson en patois de Lille chantée par la société du Grand Saint Esprit :	44 187 271 10
Secourons les Boers :	44 186 1901 50
La colonne de Lille :	44 186 1845 2
Honneur aux Alsaciens :	44 187 169 7
L'Alsace et la Lorraine :	44 186 1900 1
Anglais et Boers :	44 186 1901 40
L'Anglo-Boer :	44 186 1900 3
Les Boers :	44186 1900 24
Hommage aux Boers :	44 186 1900 25
Pitche au Transvaal :	44186 1900 31
Les Boers du Capreau :	44186 1901 3
Les Boers ou la guerre au Transvaal :	44186 1901 4
Gloire à Kruger :	44 186 1901 18
Orange et Transvaal :	44 186 1901 40
Hommage aux Boers :	44186 1902 12
Le démantèlement de Lille :	44 186 1903 15
L'impôt su l'café :	44 186 1873 13
Les embellissements de la ville de Lille :	44 186 1870 11
Les volontaires de la Hollande :	44 186 1874 35
Une visite au jardin zoologique :	44 186 1874 34
Un soldat d'Afrique :	44 186 1876 20
L'Exposition de 1878 :	44 187 276 3
Les kilos du p'tit Boer :	44 186 1909 12
L'prochaine exposition :	44 186 1910 18
Avis à Abd-El-Kader :	44187 68 2
Soumission d'Abd-El-Kader :	44186 1848 5
Chanson nouvelle en patois de Lille, chantée par la société des Amis de la Liberté :	44 187 46 4
Le petit chez les Zoulous :	44 186 1880 28
Le dégrèvement de la chicorée :	44 186 1879 8
Le bon café :	44 186 1891 2
Les Français au Tonkin :	44 186 1884 11
La Lilloise et la Tonkinoise :	44 186 1884 11
Les volontaires au Tonkin :	44 186 1884 30
Les bataillons scolaires :	44 186 1884 5
Ah ! Ce qu'il est fort, le Petit Nord :	44 186 1879 1
Une chevalière d'industrie :	44 186 1885 17
L'exposition de 1889 :	44 186 1888 14
Le général Boulanger :	44 186 1888 16
Les bains lillois :	44 186 1890 1
Honneur à la statue Faidherbe :	44 186 1890 14
L'école natation à l'iau caute :	44 186 1892 11
Le turco de la Commune :	44 186 1885 6
Les Français à Madagascar :	44 186 1895 12
L'homme sauvage :	44 186 1868 20
Un soldat d'Afrique :	44 186 1876 20
La réclame :	Danchin 6 Roubaix 1887 1
Le roi des savons :	Danchin 6 Roubaix 1887 2

Les zoulous :	44 186 1887 15
Les zoulous à la cavalcade des Princes du Congo :	Danchin 6 Roubaix 1887 4 et 5
Pâte-à-Coco :	Danchin 6 Roubaix 1898 19
Hommage au glorieux Faidherbe :	44 186 1895 13
Dialogue entre Prosper et Henri sur la question d'Orient :	44 187 17 1144
Départ pour l'Orient :	44 187 151 8
L'expédition des Français chez les kroumirs :	44 186 1882 10
L'agrandissement de Lille :	44 187 143 16
L'évacuation des Autrichiens par les Lillois en 1792 :	44 186 1882 9
La France aux Français :	44 187 130 1
Honneur aux armes et aux sports :	44 186 1911 7
Un Lillois de retour du Tonkin :	44 186 1886 18
La colonne lilloise :	44 186 1845 2
Hellemmes nouveau :	44 186 1900 8
L'nouveau Roubaix :	44 186 1901 39
Le drapeau de la France :	44 186 1884 15
Les vengeurs :	44 186 1894 21

### **Archives privées :**

Fonds « Humbert »

### **3/ Musée d'histoire naturelle de Lille (MHN de Lille)**

Le Musée d'histoire naturelle de Lille est dépositaire des archives et collections du Musée commercial et colonial de Lille.

Les archives sont consultables mais ne sont pas répertoriées. Description du fonds :

Procès-verbaux de la commission chargée de l'administration du musée

Formation et inventaire des collections

Correspondance

Situées dans les réserves du Musée d'histoire naturelle de Lille, les collections du Musée commercial et colonial sont accessibles, sous réserve de l'obtention d'une autorisation des conservateurs en charge de leur gestion.

### **4/ Bibliothèque municipale de Roubaix (BM de Roubaix)**

Savonnerie et parfumerie du Congo, catalogue de la Maison Vaissier, 1900, 59 pages :

RES FOL/2

### **Chants de carnaval :**

Le savon du Congo : RES 8 1192

Savonniers et chansonniers : RES 8 1192



#### 4/ Sources imprimées

- Abbé LOOTEN, *Le Comité flamand de France de 1853 à 1903*, Arras, Sueur-Charruey, 1903.
- ADAM Alexandre, *Chemins de fer départementaux d'Arras et de Douai à Boulogne*, extrait du procès-verbal de la séance du 16 janvier 1854, Boulogne, Bercker Frères, 1854.
- Association française pour l'avancement des sciences, *Lille et sa région en 1909, tome 1*, Lille, Danel, 1909, 1310 pages.
- BLACHEVILLE Henri, « Missions et rapports commerciaux, musée commerciaux en Belgique, Allemagne, Autriche-Hongrie, Angleterre et Suisse », annexe au *Moniteur Officiel du Commerce* du 3 mai 1894.
- BOYD F. R., *Les races indigènes du Congo Belge, leur localisation, leur condition, leur emploi*, thèse pour le doctorat de l'université, 1900.
- BRUNET J.L. (sous la direction de), *Catalogue de l'exposition franco-britannique, Londres 1908 : les colonies françaises*, Paris, date non précisée, 440 pages, page 422.
- CASTELLANI Charles, *La femme au Congo*, Paris, Flammarion, 324 pages.
- Catalogue officiel de l'Exposition de Paris 1889*, Lille, Danel, n. 4.
- CHAMPFLEURY, *Histoire de l'imagerie populaire*, reimp en fac similé de, Paris, E. Dentu, 1869, 312 pages.
- Chansons et pasquilles lilloises par Desrousseaux*, Lille, Danel, 1891, 5 volumes.
- Cinquantenaire du Comité français des expositions*, Paris, 1935, p. 15.
- CORENWIDER Benjamin, *Recherches chimiques sur les productions des pays tropicaux*, Paris, Masson, 1876, 316 pages.
- DARAGON Henri, *L'histoire par le bibelot, le président Kruger en France*, Paris, Daragon, 1901, 112 pages.
- DE HAULLEVILLE Alphonse, *Les aptitudes coloniales des Belges et la question coloniale en Belgique*, Bruxelles, Lébègue et Cie, 1898.
- Dictionnaire biographique des notabilités du département du Nord, Paris, Henri Jouve, 1893.
- GUILLEMOT Marcel, *Notice sur le Congo Français*, Paris, André, 1900, 159 pages.
- HALKIN, *Monographie des Ababua*, société belge de sociologie, 1904.
- Hommage à Monsieur Léonard Danel*, Lille, Danel, 1906, p. 39.
- L'Exposition de Paris de 1889*, journal hebdomadaire, 27 novembre 1889, n. 56.
- LEROY-BEAULIEU Paul, *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, Guillaumin et Cie, 1874.
- MUNTZ Eugène, *Gabon-Congo à l'exposition 1889*, Paris, Heymann, 1889 (réédition), 54 pages.
- RAFIN Georges, *Allocution prononcée en l'église Saint-Pierre Saint Paul à Lille, le 31 mars 1891, au mariage de M. Auguste Crépy et Mlle Gabrielle Faucheur*, Lille, Danel, 8 pages.
- RENAN Ernest, *La réforme intellectuelle et morale*, Paris, Lévy Frères, 1871, 339 pages.
- RENOUARD (Alfred), *Les musées commerciaux étrangers et les réformes à apporter dans l'organisation des musées commerciaux français*, Bordeaux, 1896.
- SARRAUT Albert, *Grandeur et servitude coloniales*, Paris, Sagittaire, 1921, 285 pages, p. 9.
- BOYD, *Les races indigènes du Congo Belge, leur localisation, leur condition, leur emploi*, thèse pour le doctorat de l'université, Paris, 1913.
- SAYET Gilbert, *Exposition internationale du Nord de la France, Roubaix 1911*, Imprimerie du Journal de Roubaix, 2 volumes, 1912.
- SCRIVE Jules, *Expansion commerciale et coloniale, mise en valeur des colonies*, Lille, Danel, 1898, 75 pages.

VAISSIER Victor, *Requête à Monsieur le Maire, à Messieurs les Adjoints, à Messieurs les Conseillers Municipaux de la ville de Lille*, Roubaix, Vossaert, 1888, 8 pages.

## **5/ Ressources internet**

[www.ACHAC.org](http://www.ACHAC.org).

[www.assemblée-nationale.fr/histoire/guerre\\_14-18](http://www.assemblée-nationale.fr/histoire/guerre_14-18).

[www.calais.ws/fr/calais\\_monuments](http://www.calais.ws/fr/calais_monuments).

[www.charleroi1911-2011.be](http://www.charleroi1911-2011.be) .

[www.dhmd.de](http://www.dhmd.de) .

[www.ecpad.fr/festival-international-du-film-d-histoire-de-pessac](http://www.ecpad.fr/festival-international-du-film-d-histoire-de-pessac).

[www.expositions-universelles.fr](http://www.expositions-universelles.fr).

[www.gestion-des-risques-interculturels.com/points-de-vue/le-jardin-tropical-de-paris-friche-memorielle-de-la-france-coloniale/](http://www.gestion-des-risques-interculturels.com/points-de-vue/le-jardin-tropical-de-paris-friche-memorielle-de-la-france-coloniale/).www.

[www.guimet.fr/musee-guimet/histoire](http://www.guimet.fr/musee-guimet/histoire).

[www.histoirederoubaix.com](http://www.histoirederoubaix.com)

[www.invalides.org/ExpositionAlgerie](http://www.invalides.org/ExpositionAlgerie)

[www.italyworlds-fairs.org](http://www.italyworlds-fairs.org) .

[www.laviemancelle.net](http://www.laviemancelle.net) .

[www.legifrance.gouv.fr/loi\\_du\\_23\\_fevrier\\_2005\\_article\\_4](http://www.legifrance.gouv.fr/loi_du_23_fevrier_2005_article_4).

[www.mediathequederoubaix.fr](http://www.mediathequederoubaix.fr)

[www.musee-armee.fr/programmation/expositions](http://www.musee-armee.fr/programmation/expositions)

[www.musicme.com](http://www.musicme.com)

[www.ngi.be/FR/FR1-12-4-3.shtm](http://www.ngi.be/FR/FR1-12-4-3.shtm)

[www.strenae.revues](http://www.strenae.revues)